

LE

MEURTRE DE JEAN BERRY

SECRÉTAIRE DE JEAN, DUC DE BOURBON

(1488).

Le tragique épisode qui assombrit les derniers jours du règne de Jean II, duc de Bourbonnais et comte de Forez, mériterait à peine l'honneur d'un récit détaillé si les circonstances particulières du drame et la notoriété de ses acteurs principaux ne donnaient quelque intérêt à cette histoire. Pour des motifs d'ordre politique ou judiciaire, les contemporains eurent, à des reprises diverses, à se préoccuper de « l'affaire Berry » et, en 1490, quand, pour la première fois, le Parlement de Paris fut appelé à se prononcer sur les responsabilités encourues par les meurtriers de l'ancien favori du duc de Bourbonnais, l'avocat du roi ne craignit pas d'affirmer que jamais cas plus sérieux n'avait été soumis au jugement de la cour. Peut-être cette déclaration visait-elle plus spécialement une question de droit public, celle de la toute-puissance du roi en matière de grâces, qui se trouvait posée devant le tribunal dans des conditions assez délicates; mais on peut affirmer que l'attentat qui coûta la vie à Jean Berry et les événements qui en furent la conséquence excitèrent, non seulement à Moulins et en Forez, mais à Paris et à la cour de France, un intérêt très vif et très durable. A cette « cause célèbre, » les historiens de la maison ducale de Bourbon et ceux de Forez et du Velay¹ n'ont consacré que de courtes

1. J.-M. de la Mure, *Hist. des ducs de Bourbon et comtes de Forez*, éd. Chantelaube, 1860-1868, in-4°, t. II, p. 369; Aug. Bernard, *Hist. du Forez*, 1835, in-8°, t. II, p. 68; Truchard du Molin, *Baronnies du Velay*, dans *Revue historique, nobiliaire et biographique*, t. X, 1873, p. 62 et 142.

notices; encore leur sommaire récit manque-t-il, sur plusieurs points, d'exactitude, par la raison qu'ils se sont adressés presque exclusivement à des sources ou à des traditions locales et qu'ils ont entièrement négligé les registres du Parlement de Paris¹. Or, si, dans leur sécheresse, les procès-verbaux du greffier criminel ne permettent pas d'apprécier l'éloquence des avocats qui prirent la parole au cours de ce procès, l'abondance des renseignements fournis par leurs plaidoiries, qui se contrôlent l'une par l'autre, et la netteté des termes de l'arrêt qui finit par frapper l'un des coupables, permettent de reconstituer, avec des chances d'erreur assez réduites, la véritable physionomie de cette affaire. C'est cette physionomie que nous allons tenter de faire revivre.

I.

Au début de l'année 1488, époque où commence ce récit, Jean II, duc de Bourbon, n'était point encore un vieillard, puisqu'il n'avait que soixante-un ans²; mais, depuis longtemps travaillé par la goutte, l'oncle du roi de France avait dû renoncer à exercer sa charge de connétable, et il vivait enfermé la plupart du temps dans son château de Moulins, dominé par des favoris, dont les plus influents, en cette fin de sa vie, étaient le secrétaire intime Jean Berry et le confesseur Pierre Carré. Malgré trois unions successives, le duc n'avait pas d'enfant légitime, et il n'était resté en termes affectueux ni avec le cardinal-archevêque de Lyon³, ni avec le seigneur de Beaujeu, ses deux frères. Au premier devait, après lui, revenir l'immense succession attribuée à l'aîné de la maison de Bourbon; mais son état, sa santé et ses goûts formaient trop d'obstacles pour qu'on pût croire qu'il conserverait

1. Arch. nat., X^{2a} 59, aux dates des 23, 24, 26, 27 juillet et 7 décembre 1490; X^{2a} 60, 12 et 15 avril, 5 et 12 juillet 1491; 4 et 8 mai 1492; X^{2a} 66, fol. 1 v° à 9, 22 décembre 1503. Cf. X^{1a} 1503, fol. 91, 21 mars 1497, et fol. 138, 23 mai 1497. Les renseignements dont nous n'avons pas spécialement indiqué la source sont tirés des registres qui viennent d'être énumérés.

2. Né vers 1437 du mariage de Charles, duc de Bourbonnais, et d'Agnès de Bourgogne, Jean II succéda à son père en 1456 et mourut le 1^{er} avril 1488, ayant épousé : 1° (1447) Jeanne de France, fille de Charles VII; 2° (1484) Catherine d'Armagnac; 3° (1487) Jeanne de Bourbon-Vendôme.

3. Charles de Bourbon, né vers 1434, consacré archevêque de Lyon en 1466, mort le 13 septembre 1488. Cf. la Notice biographique que M. Chantelauze a consacrée à ce personnage dans la *Revue du Lyonnais*, nouv. sér., t. X et XI.

un aussi lourd fardeau. Restait le cadet, Pierre¹, le gendre de Louis XI, auquel son terrible beau-père avait contraint le duc Jean à transporter, dès 1476, le Beaujolais², Clermont-en-Beauvaisis, puis la Dombes, et qui, depuis l'avènement de l'enfant Charles VIII, gouvernait le roi et le royaume, de concert avec Anne de France, la déliée fille de Louis XI, dont il était l'époux soumis et le serviteur très dévoué. Jean II n'avait pardonné à ce cadet ni de l'avoir prématurément dépouillé d'une partie de ses domaines, ni d'occuper à la tête du gouvernement du royaume un poste qui aurait dû lui être réservé : aussi avait-il, malgré les honneurs dont les Beaujeu l'avaient accablé, patronné toutes les entreprises tentées, au début du nouveau règne, pour leur arracher le pouvoir, et la réconciliation des membres de la maison de Bourbon, enfin obtenue, après des années d'efforts, par les savantes manœuvres de Madame de Beaujeu, était de date trop récente pour que la sincérité en fût encore éprouvée.

Dans les dissensions qui, dès le règne de Louis XI, et par son fait, s'étaient élevées entre le duc de Bourbonnais et ses frères, le conseiller favori du prince, Jean Berry, passait, à tort ou à raison, pour n'avoir pas joué le rôle d'un pacificateur. Après la mort du roi, la faveur dont il jouissait auprès de son maître n'avait fait que s'accroître et, dans les derniers mois de la vie de Jean II, l'influence qu'il exerçait sur l'esprit un peu affaibli du duc était devenue tout à fait prépondérante. C'est du moins ce que prétendaient ses ennemis, assez nombreux dans le parti de l'aristocratie bouronnaise et forézienne. Écartés des affaires, éloignés de la personne du duc, ils accusaient hautement Jean Berry et Pierre Carré³ de tenir le malade en chartre privée et d'abuser sans vergogne de la situation privilégiée que leurs intrigues leur avaient assurée. A la tête des mécontents se dressait le fils naturel de Jean II et de Marguerite de Bruant, Mathieu⁴, celui qu'on prit

1. Pierre de Bourbon, né en 1439, marié en 1473 à Anne de France; duc de Bourbonnais au mois d'avril 1488, mort le 8 octobre 1503. Cf. La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, éd. cit., t. II, *passim*.

2. Cf. Chantelaube, *Hist. cit.*, Pièces justific., t. III, 207.

3. Le dominicain Pierre Carré, professeur à Bourges, abbé d'Abbecourt, au diocèse de Chartres, succéda à Laurent Allemand comme évêque d'Orange en 1484 et mourut le 5 janvier 1510. Il avait la réputation d'un théologien érudit et d'un prédicateur éloquent (cf. *Gallia christiana*, t. I, col. 782).

4. Nous ignorons la date de sa naissance, mais Brantôme (éd. de la *Soc. de l'Hist. de France*, t. II, p. 311) doit commettre une erreur lorsqu'il attribue

l'habitude d'intituler le Grand bâtard, parce qu'il était l'aîné des trois fils illégitimes de son père¹. Au moment où s'ouvre ce récit, en 1488, c'était un jeune homme plein d'ardeur et de courage, et son audacieuse vaillance, qui, sept ans plus tard, faillit lui coûter la vie à Fornoue², s'était manifestée avec éclat devant Béthune, à cette journée des Fromages, où les Français de d'Esquerdes avaient pris « comme oiselets à la pipée » le comte de Nassau et le duc de Gueldres³. Privé d'enfants légitimes, le duc de Bourbon s'était fort attaché à ce bâtard ; il l'aimait « de singulière amour, » l'avait élevé à ses côtés et avait fini par le reconnaître malgré les conseils, disait-on, du secrétaire Berry. Afin de le « pourvoir de terre et de chevance » et « pour le récompenser de ses bons, longs et recommandables services, » le duc fit don à son bâtard d'abord de la seigneurie de Bouthéon, en Forez⁴, puis de la baronnie de Roche-en-Régnier, en Velay, avec ses dépendances⁵ : Artias, Malyvernat, Espalion et Retournac. C'est à Compiègne, au commencement d'octobre de l'année 1486, et durant un séjour du connétable à la cour, que cette donation fut consentie⁶, et on en conclura que, dès cette époque, Mathieu de

au Grand bâtard le gouvernement de Picardie sous Louis XI. Il était trop jeune, même à la fin du règne, pour exercer ces fonctions, dont le titulaire fut, d'ailleurs, de 1477 à 1483, le seigneur d'Esquerdes. Le 15 octobre 1491, Mathieu de Bourbon est pensionné à 3,000 l. t. et, le 18 décembre 1495, il est qualifié capitaine de cinquante lances d'ordonnance (Bibl. nat., ms. fr. 20393, fol. 13 et 33). En 1496, sa pension s'élève à 4,800 l. t. (Ibid., ms. fr. 20388, fol. 190). Il mourut gouverneur de Guyenne, le 19 mars 1505, sans avoir été marié. Cf. La Mure, éd. Chantelauze cit., II, p. 364-371.

1. Les deux autres furent Charles, tige de la branche de Bourbon-Malauze, et Hector, qui fut évêque de Lavaur.

2. 6 juillet 1495. Charles VIII, pressé par les cavaliers italiens, eût été tué ou pris « n'eust esté M. le bastard Mathieu, qui s'employa très vertueusement pour la tuition dudit seigneur » (*Lettre de Guill. de Badouiller*, dans Godefroy, *Hist. de Charles VIII*, p. 720. Cf. *Mémoires de Ph. de Commines*, éd. Mandrot, Paris, in-8°, 1903, II, 275, 278). Dans l'ardeur de la poursuite, le bâtard, entraîné dans les rangs ennemis, fut renversé et fait prisonnier.

3. 25 juillet 1487. Cf. Molinet, *Chroniques*, éd. Buchon, Paris, 1828, t. III, p. 166-176.

4. Bouthéon, Loire, arr. de Montbrison. Cette donation, datée du 20 juillet 1486, et contresignée Berry, est en original aux Arch. nat., P 1397³, cote 621 parch.

5. La Roche-en-Régnier, Haute-Loire, arr. du Puy. L'histoire de cette seigneurie et de ses possesseurs successifs a été écrite par M. Truchard du Molin (art. cités sur les *Baronnies du Velay*). Cf. Huillard-Bréholles, *Inventaire des titres de la maison ducale de Bourbon*, passim.

6. Orig. aux Arch. nat., P 1397³, cote 624. Cette donation, d'abord limitée à

Bourbon était *persona grata* auprès du jeune roi Charles VIII, et non moins apprécié des Beaujeu, qui, à cette époque, gouvernaient encore le royaume; il n'est donc pas surprenant qu'un homme aussi bien en cour souffrît avec impatience de se voir supplanté auprès de son père par d'aussi minces personnages que le secrétaire Berry et le confesseur Carré. Il était soutenu et encouragé dans son hostilité contre ces favoris par des seigneurs d'importance, Jean de Polignac, seigneur de Beaumont et de Randan¹, Jacques, seigneur de Tournon², Pierre, seigneur d'Urfé³. Ce dernier, remuant, ambitieux, qui avait été pendant dix-sept ans l'adversaire acharné de Louis XI, était, après la mort de ce roi, devenu, par la grâce des Beaujeu, grand écuyer de France; il était aussi, de par le duc de Bourbonnais, comte de Forez, bailli de cette dernière province. C'est lui, vraisemblablement, qui, pour des motifs que nous ignorons et bien qu'il l'ait nié plus tard avec obstination, fut l'organisateur du coup de main qui, au mois de février 1488, révolutionna la cour de Moulins et coûta à Jean Berry sa fortune et sa vie.

l'usufruit, fut complétée au mois de janvier 1488 par l'abandon de la nu-propriété (Ibid., cote 625). La seigneurie fut achetée, après la mort du bâtard, par Florimond Robertet, qui la paya 10,000 écus d'or à Anne de France, duchesse douairière de Bourbon, et à Charles et Suzanne de Bourbon, duc et duchesse du même duché (mars 1507, Ibid., cote 628). Elle fut reprise peu de temps après par Anne de France pour le même prix.

1. Jean de Polignac, seigneur de Randan et de Beaumont, etc., conseiller et chambellan du roi, capitaine de quarante lances en 1495, mort au mois de mai 1500. Il s'était distingué, lui aussi, à la journée de Béthune (de Maulde, *Procès du maréchal de Gié*, dans *Coll. des doc. inéd.*, Introd., p. xli). Sur le rôle important que le seigneur de Beaumont joua pendant la campagne d'Italie, cf. *Mém. de Ph. de Commines*, éd. Mandrot, II, 249.

2. Jacques, seigneur de Tournon, conseiller et chambellan du roi et du duc de Bourbon et sénéchal d'Auvergne; chevalier d'honneur de la reine Anne en 1496-1498, avec 1,200 l. t. de pension. Il avait épousé en 1465 Isabeau de Polignac (Arch. nat., JJ 226^a, n° 418; Godefroy, *Hist. de Charles VIII*, p. 706).

3. Pierre, seigneur d'Urfé, de la Bastie, de Saint-Gérard, de Montaigu et de Rochefort, conseiller et chambellan du roi, son premier écuyer de corps et maître de sa grande écurie dès le 4 novembre 1483, sénéchal de Beaucaire et de Nîmes et châtelain de Gallargues; capitaine du château de Bourbon (8 déc. 1483, Bibl. nat., ms. fr. 22299, fol. 77) et bailli de Forez; capitaine de cinquante lances d'ordonnance. Il épousa : 1° Catherine de Polignac, veuve de Jean de la Tour, seigneur de Montgascon; 2° Antoinette de Beauvau (oct. 1495) et mourut le 10 oct. 1508. Son existence fut assez agitée : disgracié par Louis XI après le Bien Public, il servit chez les Turcs, revint en Bretagne, où il occupa une haute situation auprès des ducs de Normandie et de Bretagne, Charles de France et François II, intrigant sans cesse avec les ennemis de

De ce Berry, nous savons seulement qu'il était d'extraction assez ordinaire, *ex humili plebe*, fils d'un cordonnier, diront ses ennemis, en tous cas de naissance roturière. Sa femme avait nom Catherine Myjard¹, sa mère Valentine Maniglier². Par ce dernier côté, il tenait à la bourgeoisie ancienne et riche de Montbrison, et c'est dans cette ville et en Forez qu'il avait ses biens. Outre ses fonctions de secrétaire et de conseiller du duc Jean II, il exerçait celles de châtelain de Montbrison et de Lavieu³. Le 6 mars 1487, le duc l'avait créé clerc et garde des fiefs de « Ryon et Mortailler d'Auvergne⁴. » Il était garde des sceaux aux contrats du duché de Bourbonnais⁵ et il tenait du pouvoir central le titre de notaire et de secrétaire du roi et l'office de clerc en sa Chambre des comptes. Nous savons qu'à Montbrison il possédait au moins un hôtel et encore que, le 24 janvier 1482, il s'était fait donner à bail par le duc environ vingt « sesterées » de terres « en bruyeres et vagues, » situées près du village de « la Rouze, »

Louis XI jusqu'à la mort de ce roi. Rentré en France et nommé grand écuyer, il fut envoyé en ambassade auprès de Maximilien au commencement de 1485. Emprisonné à Bruges comme représaille de l'arrestation en France de Jean de Jaucourt, seigneur de Villarnoul, qui avait voulu livrer la Bourgogne au duc d'Autriche, d'Urfé fut mis en liberté au mois d'octobre 1486 en même temps que Villarnoul (Bibl. nat., Pièces orig., doss. d'Urfé; ms. fr. 2913, fol. 22; P. Anselme, *Hist. généal.*, VIII, 496; P. Guérin, *P. d'Urfé et J. de Jaucourt*, dans *Cabinet historique*, t. XXVI, 1880, p. 113 et 172; *Lettres de Charles VIII*, éd. de la Soc. de l'hist. de France, I, 73, n.).

1. On trouve aussi les formes *Mijard*, *Minjard*, *Mingard* et même, par une erreur de lecture, *Nycard* (*Inv. des arch. de la maison de Bourbon*, cit., II, n° 7404, et *Nyjard*, XI^e 1503, fol. 138). Nous ne savons rien des origines de Catherine Myjard, mais il se pourrait qu'elle fût Parisienne.

2. Ou *Magnelie* et *Manillier*. Après la mort de Valentine, ses biens passèrent par héritage à sa nièce Isabelle Maniglier, qui les porta par une alliance dans la famille Paparin, également de Montbrison (Arch. nat., P 1371, cote 2000). Par une singulière confusion, tous ceux qui se sont occupés jusqu'ici de l'affaire Berry ont fait de Valentine Magnilier la femme de Jean Berry, dont elle était la mère. Les procès-verbaux du greffier du Parlement ne laissent aucun doute sur ce point, et ils sont confirmés par deux mentions tirées des archives de l'hospice de Chandieu, qui nous ont été obligeamment communiquées, avec d'autres renseignements locaux, par M. Éleuthère Brassart, secrétaire perpétuel de la *Diana*.

3. Lavieu, Loire, arr. de Montbrison; cf. Bibl. nat., ms. fr. 22299, fol. 114. Dès le mois de février 1476, Jean Berry est qualifié conseiller et secrétaire du comte de Forez et son châtelain de Montbrison (*Inv. des titres de la maison ducale de Bourbon*, cit., II, n° 6627).

4. Cf. Bibl. nat., ms. fr. 22299, fol. 108.

5. Évreux, 16 mars 1485 (*Ibid.*, fol. 84).

au mandement de Sury-le-Comtal¹, afin d'y créer un étang. Quatre ans après, le 15 février 1486, les travaux d'aménagement étant achevés, la location de l'étang de Craitilleux, voisin de l'autre, lui fut encore accordée par Jean II, après avis favorable et motivé de la Chambre des comptes de Moulins², et il élevait là du poisson, dont la vente formait une des sources de son revenu, assez considérable, si on croit les chiffres fournis par ses adversaires au cours du procès dont nous allons résumer les péripéties. Ce Berry était-il un dévoué serviteur du duc de Bourbon, ainsi que l'affirmaient ses défenseurs, ou bien un ambitieux dépourvu de scrupules, comme l'ont soutenu ses ennemis? La chose est difficile à décider. On était d'humeur très positive au xv^e siècle; on estimait que tout labeur méritait récompense, et Jean Berry tenait pour cette opinion. Ce qui est certain, c'est que c'était en Forez et à Moulins un très gros personnage qui, fort des services qu'il avait rendus à son maître et de la faveur dont il était assuré, pouvait se croire de taille à tenir tête à ses adversaires. L'événement prouva qu'il se trompait, et sa confiance exagérée lui coûta l'existence.

II.

Depuis longtemps malade, le duc Jean II vit son état empirer brusquement au début de l'année 1488, et la crise qui l'abattit fut de telle nature que sa vie fut immédiatement en péril. De sinistres rumeurs d'empoisonnement ne tardèrent pas à circuler dans l'entourage du duc, et les ennemis de Jean Berry et de Pierre Carré ne se firent pas faute d'évoquer le souvenir de la mystérieuse disparition du duc de Guyenne, frère de Louis XI. Quelle apparence y avait-il pourtant que deux hommes, dont la fortune dépendait uniquement du duc Jean, eussent commis l'insigne folie d'attenter à ses jours? Tout au plus pouvait-on redouter qu'ils profitassent de sa décadence physique et intellectuelle pour lui dicter des dispositions testamentaires et pour s'assurer

1. Loire, cant. de Saint-Rambert, arr. de Montbrison, sur la rive gauche et à une faible distance de la Loire. Cf. Arch. nat., P 1359², cote 757, et 1371², cote 2000. Les droits possédés par Catherine Myjard et par son second mari, Jean de la Croix, sur l'étang de Craitilleux, furent transférés au duc de Bourbon le 23 février 1499, pour le prix de 200 l. t. (Arch. nat., P 1371², cote 2000).

2. Arch. nat., P 1359², cote 757.

certains avantages aux dépens de ses héritiers ! Mais la haine ne raisonne pas, et le bâtard Mathieu, poussé par le seigneur d'Urfé, par le seigneur de Beaumont et par leurs amis, se détermina à agir.

On s'expliquerait mal la sécurité où vivait Jean Berry, s'il n'était prouvé que c'est précisément en Pierre d'Urfé qu'il plaçait sa confiance. Il se croyait assuré de sa protection, de par les services qu'il lui avait rendus naguères, à l'époque où ce remuant personnage, enfin rappelé de son exil en Bretagne, était rentré en France. D'Urfé était Forezien et son principal établissement était le château de La Bâtie¹. C'est peut-être comme son compatriote que Berry avait fait valoir auprès du duc de Bourbon les talents du grand écuyer de France ; il paraît certain en tous cas que c'est grâce à lui que d'Urfé fut nommé bailli de Forez et comblé par Jean II de biens et d'honneurs de toutes sortes. Aussi d'Urfé lui avait-il cent fois « juré la foy de gentillesse, le serement qu'il devoit au roy, la croix qu'il portoit sur luy, que jamais il ne l'abandonneroit, mais luy seroit tousjours filz et amy. » Il l'appelait couramment « mon pere, » et il n'était preuve d'affection qu'il ne lui prodiguât. Aussi, lorsque Berry vit le duc Jean aussi gravement atteint, il n'eut rien de plus pressé que d'appeler Pierre d'Urfé, qui passait l'hiver à La Bâtie. Le grand écuyer se hâta de répondre à cette invitation et, afin de mieux tromper l'homme qu'il s'appropriait à trahir, il lui expédia son barbier pour le prier de lui préparer un gîte ; mais, en même temps, il fit prévenir le bâtard Mathieu et l'engagea à hâter ses préparatifs. Rien d'étonnant par conséquent si, arrivant à Moulins, le 13 février, vers la tombée du jour, d'Urfé rencontra dans le faubourg un serviteur du bâtard, chargé par son maître de l'inviter à souper. Il se hâta de se rendre à cet appel et, au lieu indiqué, devant l'hôtel du trésorier ducal Nicolas Laubigois², il trouva Mathieu de Bourbon en compagnie de plusieurs gentilshommes : « Descendez, lui dit alors le bâtard, et vous allez deshouzer et m'attendez à souper. Je m'en vays à la ville et retournerai de brief. » Et sur une question du grand écuyer qui s'enquiert de quoi il s'agit, on lui répond seule-

1. La Bâtie, Loire, comm. de Saint-Étienne.

2. Nicolas Laubigois exerçait ces fonctions dès 1479 et peut-être antérieurement (*Inv. des titres de la maison ducale de Bourbon*, cité, II, n° 6708). Il les résigna avant le 7 mai 1488 (*Ibid.*, n° 7022).

ment « qu'il en orroit parler. » Voilà la version que, plus tard, lorsqu'il faudra rendre des comptes, d'Urfé va tenter d'accréditer. De l'attentat, à l'en croire, il ne connut rien qu'après l'événement, et sa complicité a été nulle; malheureusement, ses juges refusèrent de se laisser convaincre et, des faits apportés aux débats, il résulte bien qu'ils eurent des raisons sérieuses pour se montrer incrédules!

Tandis que le grand écuyer « se deshousse, » le bâtard s'est mis en campagne. Il se présente chez Odras Bellossier, auditeur des comptes¹, où il sait rencontrer Jean Berry, et le trouve à table en compagnie de plusieurs personnes. Le secrétaire se lève pour saluer le fils de son maître, mais celui-ci l'interpelle avec vivacité, et, sur un signe de lui, Berry, appréhendé au corps par quelques hommes d'armes et des archers du bâtard, Jean Lancement, Thibault Guyard, Étienne Barton et d'autres², est si brutalement entraîné à travers la ville qu'il en perd « bonnet, chaperon et pantoufles. » A la porte de Bourgogne, ses ravisseurs le remettent plus mort que vif à Antoine de Thélis, bâtard de l'Espinasse, qui attendait là avec une troupe de cavaliers³; on jette le malheureux sur un cheval et, par cette sombre et froide nuit de février, toujours à grande allure, on le « galope... quinze lieues de pays » jusqu'à Randan⁴. Le voir amené en cet équipage dut être, pour le seigneur du lieu, Jean de Polignac, beau-frère de Pierre d'Urfé, une joie sans mélange, car il détestait Jean Berry et s'était vanté à maintes reprises qu'un jour ou l'autre il lui prouverait sa haine. Le pauvre « clergeau, » mal préparé pour une pareille chevauchée, « saignoit du visage et avoit les pieds tout écorchés par les étriers. » Il n'en dut pas moins se remettre en route dès le lendemain, car, pour mieux dérober sa trace, ses bourreaux avaient résolu de le traîner à cent kilomètres plus loin, jusque dans le fond du Velay, au château d'Artias⁵, forteresse dont les

1. Sur Odras ou Odard Bellossier, cf. *Inventaire cit.*, II, n° 6925 et 8025.

2. Cf. Rémission pour Jacques de Tournon, mai 1488 (Arch. nat., JJ 219, n° CXIX) et celle pour Étienne Barton, même date (Ibid., n° VI^{xx}II). Ce dernier document a été imprimé par Truchard du Molin à la suite de son article sur la *Seigneurie de Roche-en-Régnier (Baronnies du Velay, cit.)*.

3. Cf. Rémission pour Ant. de Theliz, homme d'armes de la compagnie du duc de Bourbon, même date (Arch. nat., n° IX^{xx}XII).

4. Randan, Puy-de-Dôme, arr. de Riom. Le château de Randan existe, mais a été presque entièrement reconstruit.

5. Le château d'Artias (Artiers, dans les documents du xv^e siècle), est dans

ruines sont encore debout dans les montagnes qui dominent le cours supérieur de la Loire. C'était une dépendance de la baronnie de Roche-en-Régnier, qui appartenait par conséquent à Mathieu de Bourbon. Berry ne devait en sortir que pour marcher au supplice.

III.

Malgré l'heure avancée et les précautions prises par les conjurés, le bruit de l'enlèvement ne tarda point à se répandre dans Moulins, et quelques gentilshommes de l'entourage du duc se rendirent en hâte auprès du bâtard Mathieu, qui, enchanté de son succès et rentré chez Laubigois, s'était mis à table avec le grand écuyer. Ils représentèrent aux deux compagnons quelle dange-reuse émotion la nouvelle d'un pareil attentat pourrait causer au vieux duc. Mais d'Urfé, jetant feu et flamme, s'écrie d'un ton menaçant qu'à son avis, si quelqu'un ose mentionner l'incident devant le malade, le bâtard « lui devrait faire donner sur la teste si estroit que le sang en tombast aux piez! » Le capitaine de Moulins, Guillaume de la Queuille, seigneur de Florac¹, qui était du complot, soupait, lui aussi, ce soir-là, chez Laubigois; il s'empresse de faire fermer les portes de la ville et celles du château et, pour quelques heures encore, assure la tranquillité des coupables et rend impossible toute velléité de poursuite. Enfin, le lendemain matin, d'Urfé mande auprès de lui les médecins qui soignent le duc, les intimide aisément et leur fait jurer d'interdire toute allusion aux serviteurs qui approchent du malade. Restait à tirer de l'aventure (et les conjurés ne l'oublièrent pas) les avantages matériels qu'elle semblait comporter, et Mathieu de Bourbon commença par faire main basse sur tout ce que renfermait le logis occupé par Berry à Moulins. Ses acolytes, le seigneur de Tournon, Louis de Quinquempoix² et Ber-

le département de la Haute-Loire, comm. de Retournac, arr. d'Yssingeaux. Cf. *Forez pittoresque et monumental*, pl. XIX. A l'exception de M. Truchard du Molin, les historiens qui se sont occupés de l'affaire Berry ont confondu le château d'Artias avec celui de Retournac.

1. Sur Guillaume de la Queuille, né vers 1445, cf. Mandrot, *Ymbert de Batarnay*, Pièces justif., p. 326.

2. Rémission pour Louis de Quinquempoix, Saumur, juin 1488 (Arch. nat., JJ 219, n° VI-1V).

nardin Peloux¹, mirent tant de zèle à cette besogne qu'entre autres choses ils découvrirent une « boîte, » dont le contenu, dûment inventorié, devait fournir plus tard à leur défenseur devant le Parlement la matière des plus éloquentes déclamations. C'est qu'en effet il y avait dans ce coffret de quoi donner le frisson aux plus braves, car il renfermait un complet attirail de magie : sceptre, glaive reluisant, couteaux « consacrés en sang humain, » lames de cuivre « semées et emplies de caractères, » peaux de serpents, mandragores, onguents, bref, tout ce dont on usait à cette époque pour « faire invocation de malings esprits, » sans parler de livres qui enseignaient à « tracer des cercles » et à « faire venir et parler les esprits ou diables familiers ! » Ce n'est pas tout ; à ces manuels de magie était jointe une cédule de la main même de Berry, avec les formules à prononcer pour « gouverner les seigneurs, » découvrir les trésors cachés et se rendre subitement invisible !

Pendant que le bâtard faisait à Moulins cette précieuse trouvaille, le grand écuyer, en homme pratique qu'il était, ne perdait pas son temps à Montbrison. Abusant de l'autorité que lui conférait son office de bailli de Forez, il dépêchait dans cette ville, où Berry avait laissé sa mère et sa femme, son lieutenant, le seigneur de Ressies, avec mission de s'emparer de tous les biens meubles et immeubles du prisonnier. Pour que rien n'échappât, Ressies eut recours à la ruse et, jouant le bon apôtre, il conta aux deux femmes l'arrestation de Jean Berry, qu'il présentait comme légalement opérée par ordre du duc de Bourbon lui-même. Puis il leur annonça que tout ce que la maison renfermait serait confisqué, à la seule exception des objets qu'il allait inventorier et qui demeureraient sous la garde du bailli de Forez. Il se flattait d'obtenir ainsi des deux femmes, suffisamment intimidées, une déclaration complète. Peut-être s'aperçut-il plus tard qu'il avait présumé un peu trop de l'effet de cette « habileté ; » en tous cas, Catherine Myjard réussit à dissimuler quelques centaines d'écus qu'elle emporta sur elle lorsque, l'inventaire terminé, le lieutenant du bailli la mit, avec sa belle-mère, à la porte de l'hôtel, qu'il ferma, et dont il confia les clefs à deux bourgeois de Montbrison, Antoine de Tournon et Huguet Le Roy. Mais bientôt, dépité de n'avoir pas découvert où Jean Berry cachait les trésors

1. Rémission pour Bernardin Peloux, écuyer, juin 1488 (Arch. nat. JJ 219, n° VI-111).

que la voix publique lui attribuait, excité peut-être par quelque dénonciation, l'agent du seigneur d'Urfé retourna à l'hôtel et le remplit de gens de guerre qui le mirent au pillage, brisant tout, fouillant partout, jusque dans les lits, et retournant le sol même de la maison. La meute se transporta ensuite dans les métairies qui appartenaient à Berry, fit main basse sur les meubles et sur les animaux qui furent expédiés à La Bâtie, rompit les digues de Crintilleux et fit raffe de tout le poisson de l'étang. Enfin, toujours à la recherche du trésor de leur victime, les bandits retournèrent à Monthbrison, envahirent le couvent des Cordeliers et fouillèrent jusqu'aux couchettes des moines. Au cours du procès, d'Urfé poussa l'impudence jusqu'à faire un crime à Catherine Myjard de n'avoir pas tout déclaré à son lieutenant, malgré le serment qu'il lui avait arraché, et il offrira de prouver que, plusieurs heures avant l'arrivée du seigneur de Ressies, elle fut avertie de l'arrestation de son mari par le lieutenant de ce dernier, Jean Griselon¹, notaire-juré de la cour de Forez. A entendre son adversaire, Catherine se serait empressée de mettre son argent en lieu sûr : chez Louis Chauvet, élu de Forez, cent marcs au moins de vaisselle d'argent et une boîte remplie d'or et d'argent; deux autres boîtes pleines d'or chez un prêtre, Jean Régis; une dizaine de mille francs chez l'hôte de la Citre; des sommes importantes aux Cordeliers, sans parler de quantité de tapisseries qu'elle aurait dissimulées dans un grenier à foin. Était-ce vrai? On ne sait, mais il faut reconnaître que de larron à victimes de pareils reproches étaient au moins déplacés. Au reste, les juges semblent avoir écarté, dès l'abord, les dires du grand écuyer, et on verra plus loin, par l'arrêt qui le condamna, qu'ils estimèrent qu'il n'avait point été trop mal traité, puisque la valeur de son butin fut estimée à plus de dix mille écus d'or.

L'aggravation de la maladie du duc Jean, bientôt suivie de sa mort, le 1^{er} avril 1488, enleva aux parents et aux amis de Jean Berry tout espoir d'obtenir justice à Moulins. Mais Catherine Myjard n'était pas de celles qui s'abandonnent au découragement. Instruite de l'attentat dont son mari avait été la victime, elle mit tout en œuvre pour découvrir le lieu où on l'avait caché. Pour commencer, elle court à Moulins, où le bâtard Mathieu refuse de la recevoir : alors à ceux qui la chassent elle crie qu'elle

1. Ou Greysolin (cf. Arch. nat., P 1402², cote 1276).

en appelle au roi et à la justice du Parlement de Paris. On cherche à lui faire peur, on emprisonne ses serviteurs. Mais elle, voyant que là elle a tout à craindre et rien à espérer, se jette dans une barque, la nuit, en grand secret, et, suivie d'une seule chambrière, se fait mener à Paris. Elle réussit à parler au jeune roi et au chancelier, Guillaume de Rochefort, les conjure de lui faire rendre son mari, mais n'obtient de réponse « sinon qu'il faut qu'elle ayt patience. » L'heure sans doute était mal choisie, car l'influence de Madame de Beaujeu, bien que sur son déclin, était encore puissante à la cour de France, et ce n'est pas à la veille de la mort du duc Jean que ses héritiers allaient risquer de soulever les colères des nobles Bourbonnais ou Foreziens. La plainte de Catherine Myjard fut mieux écoutée au Parlement, très jaloux, on le sait, de ses privilèges de juge des appellations interjetées dans le ressort de sa juridiction. On lui baille son « ajournement en cas d'appel, » et la voilà repartant pour Moulins avec un avocat du roi au Grand Conseil, Hélié Chamberet, dont la mission était de faire les intimations et d'informer du cas ! Mais pour Mathieu de Bourbon, l'heure du repentir n'était point encore venue : à la nouvelle de l'arrivée du commissaire, il lui dépêche un de ses maîtres d'hôtel avec injonction de déguerpir au plus vite, sous peine d'être « mis en pièces » s'il reste un jour de plus à Moulins. De son côté, le capitaine de la ville, Florac, présente à Hélié Chamberet de fausses lettres de créance du duc Jean, et il s'en sert pour tenter de lui faire croire que Berry a été régulièrement arrêté sous l'inculpation de graves méfaits dont la connaissance doit appartenir à la justice du duc et non point à un juge royal. Sans discuter ces affirmations, le commissaire répondit qu'il lui suffisait que Jean Berry fût « appelant, » qu'au reste, comme notaire et secrétaire du roi, il était son officier et sous sa sauvegarde, et qu'enfin sa commission à lui Chamberet lui enjoignait de le prendre et de le transporter à la Conciergerie du Palais à Paris. Harcelé, menacé, le commissaire n'en dut pas moins s'enfuir au plus vite. Cependant, à la cour et au Parlement, le bâtard et le grand écuyer mettaient tout en œuvre pour se concilier l'opinion. Sans reculer devant les plus audacieux mensonges, d'Urfé faisait répéter partout que Berry s'était rendu coupable des forfaits les plus abominables et que son arrestation, ordonnée par le duc lui-même, était parfaitement justifiée. Un maître des requêtes du duc de Bourbon, Claude de Saint-Marcel,

le même qui avait fabriqué les fausses lettres que Florac avait présentées à Chamberet, apporta à Tours, où le roi se trouvait alors, d'autres lettres signées par le duc Jean, mais fabriquées « super unum album signatum ». Avec ces créances, Saint-Marcel en présenta d'autres qui, à Randan, avaient été arrachées par la violence à Jean Berry et au confesseur Carré, prisonnier lui aussi. Inutile d'ajouter que, dans ses discours, le messager du seigneur d'Urfé s'appliqua à noircir le plus possible les victimes du bâtard de Bourbon, et qu'il représenta leur arrestation comme une véritable mesure de salut public. Son maître, le grand écuyer, n'y avait, il est vrai, pris aucune part directe, mais il lui fallait bien déclarer qu'un soupir de soulagement avait accueilli la disparition de l'indigne favori du duc de Bourbon ! Depuis lors, la direction des affaires était passée au bâtard Mathieu et au seigneur de Tournon, et le duc s'en trouvait si bien que son mal l'avait quitté et que sa condition était sensiblement améliorée !

A une époque où la terreur des maléfices et du poison était, pour les gens haut placés, une obsession véritable, des insinuations comme celles du seigneur de Saint-Marcel ne rencontraient guère d'incrédules¹. Mais, d'autre part, quelle que fût la préférence des Beaujeu et de leur entourage pour le bâtard et ses complices, l'autorité royale ne pouvait demeurer sous le coup de l'insulte qu'on lui avait infligée à Moulins. D'ailleurs, Catherine Myjard veillait : elle retourna au roi et un nouveau mandat d'informier fut confié à un conseiller au Parlement, bien connu pour son énergie, Aubert Le Viste, que Louis XI, en d'autres temps, avait employé à des missions du même genre². Il faut donc croire

1. Les pratiques de magie, si fréquemment mentionnées dans les procédures criminelles de cette époque, étaient si fort à la mode qu'il parut urgent de prendre contre ceux qui en usaient des mesures sévères. Par ordonnance du 20 juillet 1493, Charles VIII, considérant qu'« en plusieurs villes et lieux du royaume résident hommes et femmes usant de très mauvaises et reprouvées sciences..., de mauvais arts, sciences et sectes prohibées..., charmeurs, devineurs, invocateurs de mauvais et dampnés esprits, négromanciens, etc., » décréta qu'ils devaient être, suivant les cas, livrés soit à la justice ecclésiastique, soit aux juges ordinaires. Ceux qui auraient demandé aide et conseil à ces invocateurs ou qui, connaissant leurs agissements, ne les auraient pas « dénoncés, » devaient être frappés des mêmes peines (Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, XI, 252).

2. Aubert le Viste, dit de Vailly, originaire de Lyon, avait débuté comme solliciteur des causes du duc d'Orléans au Parlement de Paris (1463). En 1470,

que le nouveau commissaire ne se laissa rebuter ni par les fins de non recevoir ni par les menaces qui l'accueillirent à Moulins; mais alors d'Urfé, décidé à mettre fin à ces indiscrètes recherches, s'avisa d'un nouveau mensonge dont l'effet devait être infailible. Comme un homme poussé à bout, il déclara à de Viste que c'était perdre son temps que de chercher Jean Berry parmi les vivants et que ce grand malfaiteur avait été, pour le plus grand bien du corps et de l'âme de son ancien maître, noyé par sentence du prévôt de la connétablie. Même le grand écuyer poussa le cynisme jusqu'à se faire gloire d'avoir assisté au supplice, ajoutant qu'il se souciait de la mort de Jean Berry comme de celle d'un chien ou de la première brute venue. Il osa se vanter encore d'avoir refusé la confiscation du défunt, dont le duc Jean voulait lui faire présent. Or, ceci était aussi faux que le reste : Berry, à ce moment, n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux, car ses ennemis ne devaient pas tarder à se débarrasser de lui. C'est le bâtard Mathieu qui donna l'ordre d'exécuter le prisonnier d'Artias : cela, il ne le nia jamais, mais, contrairement à la vérité, il refusa constamment d'avouer que ce meurtre eût été prémédité. Mouvement de colère, clamera son avocat, poussée d'indignation légitimée par la découverte de ses crimes, artifices employés par l'infidèle secrétaire pour assurer son empire sur l'esprit affaibli du duc moribond ! « Fort ému et *commotis visceribus*, » le tendre fils qu'était Mathieu n'écoute alors que son ressentiment contre le misérable ; il veut « qu'on en depesche le pays » et, *in illo primo motu qui non est in potestate hominis*, il envoie au bâtard de l'Espinasse l'ordre de remettre Jean Berry au prévôt de la connétablie, Jean de la Garde. Cet officier part pour Artias, muni d'instructions formelles, et, le 4 mars 1488, sans forme de procès, l'ex-conseiller du duc de Bourbon, arraché du cachot où il languissait « en grande pouvreté, » est précipité dans la Loire !

Malgré tout, il ne pouvait plus être question d'étouffer l'affaire, et le Parlement de Paris se fût-il prêté à un escamotage, que la poursuite acharnée de Catherine Myjard l'eût fait certainement échouer. D'ailleurs, il y avait eu enlèvement à main armée,

il était rapporteur de la chancellerie royale (Bibl. nat., Pièces orig., doss. *Le Viste*; cf. Lenglet, *Mémoires de Commines*, Preuves, III, 70, et Mandrot, *Jacques d'Armagnac, duc de Nemours*, dans *Revue historique*, année 1890, p. 71 du tirage à part).

séquestration et meurtre d'un officier royal et rébellion ouverte contre l'autorité du Parlement, le tout au mépris d'un appel régulièrement interjeté. Les « délinquants » ne pouvaient se faire d'illusion : tôt ou tard le châtiment devait les atteindre et, en attendant, ils n'osaient plus se présenter à la cour. Mais ils étaient gens de ressource et avaient auprès du souverain des intercesseurs puissants. Ils s'avisèrent donc, pour obtenir leur pardon, d'un subterfuge aussi ingénieux que simple, parfois employé à cette époque, et qui leur parut présenter des chances de succès, étant donné les dispositions bienveillantes du jeune roi à leur égard. Instruits plusieurs semaines d'avance de ses projets de voyage en Anjou, le bâtard Mathieu et ceux de ses hommes d'armes qui avaient directement trempé dans l'attentat de Moulins, Bernardin Peloux, Louis de Quinquempoix, Étienne Barton, Antoine de Thélis et Jacques de Tournon, se rendirent prisonniers à Saumur, où ils savaient que le roi devait passer en se rendant à Angers. Le 23 mai 1488, en effet, Charles VIII effectuait dans cette ville sa première entrée; il en fit ouvrir les prisons, conformément à l'usage, et des lettres de grâce furent incontinent accordées à ceux des captifs libérés qui avaient trempé dans l'affaire Berry. Rien de moins compliqué, comme on voit : au drame succédait une comédie, et les « délinquants » purent se flatter un moment que rien ne les empêcherait de goûter en paix les effets de la faveur royale qu'ils avaient si aisément reconquise.

IV.

Tout n'était pas terminé, car, pour être parfaite, il était nécessaire qu'une lettre de rémission fût entérinée par le Parlement. Or, la cour souveraine mettait à l'apposition de son visa certaines conditions. Il fallait, par exemple, que le coupable n'eût commis aucun des crimes que les ordonnances déclaraient irrémissibles, lèse-majesté, guet-apens, viol, empoisonnement. Il était également de règle que les lettres fussent présentées à la cour par ceux qui les avaient obtenues et que les impétrants, après s'être constitués prisonniers, consentissent encore à le demeurer pendant toute l'instruction de leur affaire et jusqu'au prononcé de l'arrêt. Pourquoi, dans le cas qui nous occupe, Mathieu de Bourbon, Quinquempoix et Thélis laissèrent-ils passer deux années avant de présenter leurs rémissions au Parle-

ment? Espéraient-ils lasser leurs adversaires, ou bien étaient-ils désireux de conserver le plus longtemps possible la jouissance des biens qu'ils avaient dérobés¹? Tout ce que nous savons, c'est que la cour de Parlement ne fut saisie de leur demande d'entérinement qu'en juillet 1490. Le 23 de ce même mois, à la requête de l'avocat du roi, Jean Lemaistre², la cour décida que les « délinquants » seraient sommés de se faire écrouer à la Conciergerie du Palais, et, trois jours après, les débats commencèrent. Conformément à la procédure établie, les lettres de grâce avaient été signifiées à la partie civile, assignée pour fournir ses moyens d'opposition à l'entérinement. Les « délinquants » trouvèrent donc en face d'eux Poulain, l'avocat de la famille Berry. Il représentait la mère du défunt, Valentine Maniglier, pauvre vieille qui, « pour conserver son bien à son fils, était demeurée veuve trente années » et l'avait si fort pleuré « qu'elle en avait perdu la vue » et, en même temps, Catherine Myjard. La veuve, en apparence moins constante en ses regrets, s'était remariée; cette fois encore elle avait épousé un notaire et secrétaire du roi, Jean de la Croix, qui succéda également à Jean Berry comme châtelain de Montrison. Abandonnée de tous, Catherine avait cherché un protecteur, mais aussi un allié, résolue qu'elle était à poursuivre jusqu'au bout la lutte qu'elle avait entreprise contre les meurtriers de son premier mari; et c'est ainsi que désormais le nom de Jean de la Croix va figurer à côté de celui de Catherine Myjard sur les registres du greffier civil du Parlement de Paris. Dans le dénûment où les brigandages de leurs adversaires et de coûteuses poursuites avaient plongé les deux pauvres femmes, nul doute que J. de la Croix ne leur fût déjà venu en aide, car nous savons qu'à la fin de 1489 Valentine Maniglier lui devait 500 livres tournois qu'elle avait empruntées afin de subvenir aux premiers frais du procès. A côté des époux de la Croix, « ayant le transport de Valentine Maniglier³, » dont le nom disparaîtra bientôt des procès-verbaux d'audience, on voit plaider un fils adoptif de Jean Berry, Nicolas Martin, jeune garçon de sept à huit ans, qui, en

1. Il n'a pas été possible de retrouver, dans les registres de la chancellerie, la lettre de rémission du grand bâtard, dont pourtant les procédures font constamment mention.

2. Jean Lemaistre fut reçu avocat général du Parlement le 29 avril 1482 et mourut le 19 juin 1510 (Moréri).

3. Arch. nat., X^{1a} 1499, fol. 181.

qualité d'« héritier universel » du défunt, fut représenté par l'avocat Faure, chargé de faire valoir ses droits pour le jour encore éloigné où la restitution des biens volés sera enfin obtenue. Mais son rôle est effacé, et c'est M^e Nicole Poulain qui présenta à la cour, présidée par Thibaut Baillet, les arguments que ses clients opposaient à l'enregistrement des lettres de rémission si aisément concédées par le trop débonnaire et ignorant Charles VIII. Reprenant l'affaire à son origine, l'avocat des de la Croix montra l'infortuné Berry dès longtemps poursuivi par la haine du bâtard de Bourbon. Un jour même, excité par le seigneur de Beaumont et autres qui disaient très haut que « ce n'estoit à ung tel clergeau... de gouverner en une telle maison que celle de Bourbon, » Mathieu se serait emporté jusqu'à reprocher au secrétaire de trahir les secrets de son maître. La scène s'était passée en présence du duc Jean, qui avait, pour un moment, réconcilié les deux adversaires. Mais, dès le mois de septembre 1486, au retour du voyage que le duc fit à Beauvais, où il avait traité secrètement avec le gouvernement royal, ceux mêmes qui, en février 1488, devaient enlever Berry, avaient comploté de le pousser dans la Loire au passage du pont de Gien. Il est intéressant d'entendre l'avocat Poulain attribuer l'abandon de ce coupable dessein à l'active intervention du seigneur d'Argenton, c'est-à-dire de Philippe de Commynes. On sait que l'illustre historien, réfugié à Moulins à la suite de l'échec de la rébellion orléanaise, avait joui un moment auprès du connétable de Bourbon d'une influence que les savantes manœuvres des Beaujeu venaient de réduire à néant¹. Comment fut-il instruit de ce complot? Était-il, lui aussi, parmi les ennemis de Jean Berry? On ne sait, mais il faut noter en passant que l'un des plus déterminés « haineux » du secrétaire, Jean de Polignac, seigneur de Beaumont, devait, quelques années plus tard², épouser Jeanne de Chambes, la propre sœur de la dame de Commynes. Les deux hommes se connaissaient donc, et peut-être Beaumont demanda-t-il conseil à Commynes. Ce complot ne fut pas unique, du reste; mais tant que le duc de Bourbon conserva assez de santé pour se faire craindre, les ennemis de son conseiller intime ne réussirent pas à

1. *Mémoires de Philippe de Commynes*, éd. Mandrot, *Introd.*, p. xxxiv-xxxvi.

2. En 1493.

l'entamer. Il fallut, pour qu'ils osassent agir, que la crise qui devait emporter Jean II l'eût réduit à une entière impuissance. Poulain, en retraçant les circonstances de l'attentat du 13 février 1488, n'hésita point à désigner d'Urfé comme la tête qui l'avait inspiré, et il flétrit, comme il convenait, le traître qui, après avoir préparé le meurtre de celui qu'il faisait profession de chérir, s'était encore emparé de ses biens. L'avocat conclut en conjurant la cour de déclarer que le cas était irrémissible. Il demanda donc que les coupables fussent condamnés à faire amende honorable envers le roi dans la forme accoutumée, et, en expiation de leur forfait, à élever à leurs frais deux chapelles, l'une au lieu où Berry avait été d'abord inhumé et l'autre à Montbrison, en l'église collégiale, où on avait transporté son corps dès le 30 mai 1488¹. Dans le premier de ces sanctuaires, les condamnés seraient tenus de faire célébrer chaque jour une messe pour le repos de l'âme du défunt, et, une fois l'an, un obit solennel au jour anniversaire de son trépas. A Montbrison même, on se contentait de trois messes par semaine, mais, après l'obit annuel, l'officiant devrait « réciter la forme de la prinse et meurtre du deffunt... avec le psaume de *De profundis*. » Enfin, dans les deux chapelles, un « tableau » de pierre ou de cuivre « insculpé, » érigé en bonne place, relaterait les circonstances du crime et les conditions de la réparation. L'avocat demanda qu'une rente de 120 livres parisis, en bénéfices « intitulés, » fût attachée à chacune de ces chapelles, dont le patronage et le droit de présentation seraient réservés aux demandeurs et à leurs héritiers et ayants droit. Ces coûteuses fondations ne préjudiciaient pas aux réparations civiles exigées par la famille de Jean Berry : restitution en nature de tous les meubles et bijoux dérobés ou, à défaut, de leur valeur à fixer par les demandeurs dans la limite de 2,000 écus d'or; versement immédiat à Valentine Maniglier et à Catherine Myjard de 40,000 livres tournois pour chacune, avec assignation d'une rente annuelle de 1,000 livres dont, après leur décès, moitié continuerait à être payée à leurs héritiers; enfin, et en manière de provision pour la durée du procès, allocation à la mère de Berry d'une somme de 4,500 livres et d'une rente de 200 livres, à sa veuve de 20,000 livres une fois payées et de 500 livres d'annuité.

1. *Mémoires inéd. de J. Puy*, premier quart du xvi^e siècle (commun. de M. El. Brassart).

Malaisée fut la tâche de la défense. L'avocat du bâtard de Bourbon, Pierre Michon, s'appliqua tout d'abord à établir la validité des lettres de grâce dont il sollicitait l'entérinement. Au prince, argua-t-il, usant de son droit impérial, appartient le pouvoir de remettre tous les cas quels qu'ils soient. Ce pouvoir, il l'exerce tout spécialement à l'occasion de sa première entrée dans les villes de son royaume, et cet usage « est fondé en une joye que chacun doit avoir à la venue de son prince ou en une grande prospérité qui luy advient, *et vocatur generalis abolitio*. » Le bâtard, d'ailleurs, n'était-il point, par sa naissance comme par son mérite, digne du pardon que le roi lui avait octroyé? Que valait auprès de lui ce Berry, « fils d'un cordonnier, » « pauvre notaire et chatelain, » obscur parvenu qui, après s'être insinué dans les bonnes grâces du duc de Bourbon, n'avait cessé, jusqu'à sa mort, « de faire pilleries et exactions, » usant de « carathères » et d'« invocations » pour « tirer en ses laz ledit duc » au grand scandale des honnêtes gens? Non content de faire chasser de la maison de Bourbon les serviteurs les plus dévoués, comme le sire de Culant¹ par exemple, ce vilain personnage avait, par sa conduite privée, indigné tout le monde, car personne n'ignorait que, depuis son mariage, il s'était « mal gouverné » et vivait « lubriquement. » Pour achever de peindre le malheureux secrétaire, l'avocat, dont le tact n'égalait pas la véhémence, conta l'histoire d'un certain Louis Pons, qui, arrêté pour quelque crime, aurait été confessé par Jean Berry, déguisé en carme pour la circonstance, et noyé de sa propre main. Savait-on après tout si Dieu, dans sa justice, n'avait pas voulu que, pour ce péché, le meurtrier pérît de semblable mort? Le bâtard, lui, en ordonnant son supplice, avait cru de bonne foi offrir à Dieu un sacrifice de bonne odeur; mais encore ne fallait-il point, dans son cas, parler de préméditation. Jeune, peu instruit, il « n'entendait pas quel ordre ne quelle forme il falloit tenir » en pareille circonstance. S'il avait erré, c'était donc par ignorance, et jamais homme ne fut plus « ébahi » que lui « quant on luy... dit qu'il avoit mal fait! » Il fallait donc l'excuser

1. Louis, seigneur de Culant et de Saint-Désiré, l'un des principaux représentants de la faction orléanaise à la cour de Moulins, fut, en même temps que le seigneur d'Argenton, « mis hors de la maison du duc de Bourbon » à l'autorité de 1486, après la réconciliation de Jean II avec les Beaujeu (Guill. de Jaligny, dans Godefroy, *Hist. de Charles VIII*, p. 6).

ad instar Pauli dicentis : ignorans feci, ideo veniam merui!

Sur la question des réparations civiles, l'avocat du bâtard de Bourbon s'efforça de démontrer que ni la mère du défunt, ni sa veuve remariée, ni, à plus forte raison, le second mari de cette dernière, n'avaient qualité pour exiger des dommages-intérêts, par la raison que la succession de Jean Berry eût appartenu à son fils adoptif si le « crime d'invocation » dont il s'était rendu coupable ne l'avait confisquée au roi. Quant aux sommes réclamées, c'était pure « moquerie, » car jamais, quelle que fût la gravité du crime, la cour de Parlement n'avait accordé plus de 1,200 livres tournois! Enfin, c'était bien de parler d'une provision, mais il était certain que le bâtard de Bourbon ne pouvait rien fournir de plus que ce qu'il avait déjà donné, car jamais il n'avait « espargné qu'au jour la journée » pour ses chevaux et son harnois, et son argent, aussitôt reçu, était distribué à ses amis. « Tel le voyez, tel le prenez quant à la chevence, s'écria l'avocat, mais de honnesteté, de couraige, il en a autant que en homme du royaume, ne oncques en sa vie homme ne se plaingnit de luy, ne oncques ne fist desplaisir à homme vivant! » De la Croix, « grant langart coustumier de controuver mauvaises parolles, » en pouvait-il dire autant? Enfin, sa femme et lui, déjà riches de 50,000 livres, avaient-ils le droit de se plaindre alors que le bâtard s'était déjà dépouillé pour leur donner 1,000 francs, sans parler de 1,200 autres que Madame Anne de France, duchesse de Bourbon, y avait ajoutés, et de deux offices qu'elle leur avait également accordés?

Entre les assertions contradictoires et les accusations réciproques des avocats, on hésiterait à se prononcer si le discours de l'avocat du roi n'aidait le lecteur à remettre les choses au point. Lemaistre n'admit pas les excuses si audacieusement proposées par l'avocat du bâtard. Il n'hésita pas à flétrir le crime et déclara que, s'il était aussi aisément effacé, « toute seureté de vivre en ce royaulme seroit ostée. » Et puis ce n'était pas seulement d'un homicide qu'il s'agissait, mais bien de deux ou trois crimes de lèse-majesté qui auraient rendu le cas irrémissible, même s'il n'était pas prouvé qu'il y avait eu guet-apens. Si Berry était « sorcier et invocateur, » comme le disaient ses ennemis, en suivait-il pour eux le droit de faire justice? Que dire enfin de ces hommes qui, duement atteints par un appel, n'avaient

pas craint de chasser les commissaires du Parlement et de noyer un notaire royal? Après ce sévère début, on pouvait conclure que l'opinion de l'avocat général était faite; mais il se montra beaucoup moins net lorsqu'il en vint à examiner la valeur intrinsèque des lettres de grâce. Il avoua même un extrême embarras, car, d'une part, dit-il, il voyait un crime « si énorme et dampné et si mauvaiz qu'il n'est pas possible de plus, » et, de l'autre, il lui fallait bien reconnaître que les rémissions « d'entrée de ville » n'étaient pas, en général, « debattues d'obreption, de subreption ni d'incivilité. » Le motif, c'est que, en pareil cas, la grâce n'était pas accordée par le prince sur une supplication du « délinquant, » mais *proprio motu*, et, pour ainsi dire, malgré le criminel. Afin de faire mieux comprendre sa pensée, l'avocat du roi compara l'effet de ces rémissions d'entrée de ville au miracle constaté jadis au passage des reliques de saint Martin lors de leur translation à Tours : tous les impotents avaient été guéris et jusqu'aux incrédules eux-mêmes, qui s'enfuyaient pour échapper au don qui leur était offert. Berry avait été la victime d'un guet-apens; c'était prouvé, et les ordonnances déclaraient le guet-apens irrémissible, non pas *ex defectu potestatis concedentis*, mais *ex defectu presumpte voluntatis ipsius concedentis*; seulement, « en matière d'entrée de ville, » cette règle n'était pas observée. Bref, après cet exposé d'arguments un peu subtils, Lemaistre, incertain, perplexe, peut-être ballotté entre des influences contraires, demanda, en terminant sa harangue, à réserver ses conclusions.

V.

Le silence se fit pour quelque temps sur « l'affaire Berry. » Le bâtard de Bourbon et ses complices quittèrent la Conciergerie et, prenant prétexte de la guerre de Bretagne¹, réussirent à se faire délivrer des lettres d'état qui, pendant un délai de quatre mois, suspendaient toute procédure dirigée contre eux. A l'audience du 12 avril 1491, l'avocat des époux de la Croix s'efforça d'empêcher l'enregistrement de ces lettres de sursis. Il montra à la cour son autorité méprisée et ses agents menacés à tout

1. Dès la fin de mars, le roi était à Nantes et l'armée française s'assemblait pour « le recouvrement du reste de la duché de Bretagne. » La campagne se termina au mois de novembre suivant par la prise de Rennes et le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII.

moment du sort qui avait été infligé à Jean Berry. Il flétrit les cyniques hâbleries des coupables, Mathieu de Bourbon, d'Urfé, Florac et consorts, qui allaient répétant que leurs adversaires étaient à bout de forces et qu'ils « mourroient en la poursuite. » Et, en effet, depuis trois ans qu'ils imploraient justice, les de la Croix avaient dépensé plus de 4,000 écus d'or ! Qui plus est, ils n'osaient retourner à Montbrison, tant leurs adversaires, devenus tout-puissants dans le pays, les épouvantaient de leurs menaces. Aucune sommation n'avait eu le pouvoir de ramener les « délinquants » devant la cour ; de huit ou neuf mois on n'avait obtenu contre eux une expédition et voici que, pour combler la mesure, ils s'étaient fait délivrer des lettres de surséance ! Quoi d'étonnant s'ils se vantaient publiquement d'en avoir terminé pour toujours avec le Parlement et s'ils refusaient de payer la provision que la cour avait fini par accorder à la partie lésée ? Ne les avait-on pas vus, ces contempteurs de toute justice, abuser de la faveur royale pour menacer jusqu'au président et aux conseillers chargés de l'affaire de les faire expédier en de lointaines ambassades s'ils s'obstinaient à ne pas les laisser en repos ? Quant à ces lettres d'état, si ceux dont le devoir était de conseiller le roi ne s'étaient gardés de l'avertir de la vérité, le prince, mieux informé, eût refusé de les signer, car leur prétexte, la « guerre de Nantes, » n'avait point empêché les « délinquants » de se rendre à Paris au début du présent Parlement et de se « festoyer en Cour ! »

A cette verte apostrophe, l'avocat Michon répondit en termes très mesurés. Il se borna à protester de la bonne volonté de ses clients, réellement empêchés par leur service à l'armée de se rendre à Paris, et il insista pour l'admission des lettres d'état, en faisant valoir que leur effet était d'une durée limitée. L'avocat Piédefer, chargé des intérêts du grand écuyer Pierre d'Urfé, parla dans le même sens ; il affirma que son client brûlait du désir de proclamer son innocence, mais que le roi lui-même le retenait à ses côtés et l'avait, malgré qu'il en eût, fait comprendre dans les lettres de sursis. Comme il était de notoriété publique que d'Urfé détenait encore la plus grosse part des biens de Jean Berry et qu'il s'acharnait à n'en rien restituer, on peut croire que les protestations de son avocat amenèrent un sourire sur les lèvres des auditeurs ; pourtant, il est probable que la cour consentit à mettre son visa sur les lettres d'état présentées

par les meurtriers de Berry, car ce n'est pas avant le milieu du mois de juillet 1491 que nous voyons reparaître les époux de la Croix « demandeurs en cas d'excès, crimes et délits et le procureur général adjoint avec eux, » pour réclamer et obtenir le profit d'un défaut contre le bâtard de Bourbon, Pierre d'Urfé, Jacques de Tournon et Claude de Saint-Marcel, chanoine de Lyon. Après quoi, plus rien, du moins quant au bâtard Mathieu. C'est que, revenu enfin à une appréciation plus saine de sa conduite passée, saisi même, dit-on, d'un remords qui, pour être tardif, n'en fut pas moins sincère, pressé enfin par Charles VIII lui-même, juste et bon malgré les lacunes de son très court esprit, c'est, disons-nous, que le bâtard s'était décidé enfin à réparer, dans la mesure du possible, les funestes effets de son crime. Une de ses victimes de 1488, le Dominicain Pierre Carré, évêque d'Orange, s'était tiré des cachots de Randan la vie sauve, mais non sans avoir souffert dans sa réputation et dans ses biens. Celui-là (on a vu de quoi ses ennemis l'accusaient) avait, paraît-il, « confessé certains cas; » mais il en contestait beaucoup d'autres et surtout il repoussait énergiquement une demande en 60,000 livres tournois de dommages-intérêts, que le bâtard lui intentait après avoir, par un singulier accord, obtenu du duc Pierre de Bourbon la cession des droits qu'il pouvait prétendre en cette affaire. De son côté, Pierre Carré faisait valoir qu'à l'époque de son arrestation, le logis qu'il occupait à Moulins avait été mis à sac par les émissaires du bâtard de Bourbon, qui, par ordre et pour le profit de leur maître, avaient enlevé pour environ 4,000 livres tournois d'espèces d'or et d'argent, meubles, livres, vaisselle d'argent et d'étain, robes fourrées de martre, tapisseries, linge, vin et provisions de bouche. L'évêque arguait aussi des sommes considérables qu'il avait dépensées pour obtenir sa délivrance et du préjudice que les calomnies de ses adversaires avaient causé à sa bonne renommée. Finalement, après beaucoup de discussions, une transaction intervint, le 6 janvier 1489, entre le prélat et le représentant du bâtard, Bernardin Peloux, écuyer, bailli d'Annonay, le même qui, dans l'affaire Berry, avait joué un rôle actif, et il fut convenu que, de part et d'autre, toute revendication serait abandonnée¹. On doit supposer que, peut-être par l'intervention du roi de France et du duc Pierre de Bourbon, le

1. Arch. nat., P 1397², cote 618, orig. notarié sur parchemin.

bâtard Mathieu finit par s'accorder également avec les ayants droit de Jean Berry, car, indépendamment des satisfactions pécuniaires qu'il concéda à Catherine Myjard, Mathieu de Bourbon, en expiation de son crime, fit élever et dota une chapelle dans l'église Notre-Dame à Montbrison. Cet édifice existe et porte encore le nom de chapelle de Berry; il est placé sous la protection de saint Jean et de saint Yves, patrons des gens de loi. Tout à côté, et au pied de cette chapelle, le bâtard fit disposer sa sépulture, et c'est là que, par son ordre et comme pour témoigner plus humblement de son repentir, son corps fut déposé après sa mort, au mois de mars 1505. On voit encore, dans la partie inférieure du mur formant clôture du chœur de l'église, un reste de l'édicule qui, jusqu'à l'époque du sac de Montbrison par les bandes du baron des Adrets, a abrité l'effigie du valeureux compagnon d'armes de Charles VIII¹.

Plus opiniâtre en son injuste résistance aux réclamations de la veuve de Berry fut le grand écuyer de France, Pierre d'Urfé, qui, malgré toutes ses protestations d'innocence, continua pendant dix ans à se dérober. Le 22 décembre 1503, enfin, le temps de sa faveur étant passé sans doute, un arrêt du Parlement de Paris mit fin au scandale, proclama sans ambages sa complicité dans l'attentat du 13 février 1488 et fit justice des prétextes qu'il avait mis en avant pour s'approprier la plus grosse portion des biens de Jean Berry. Il fut condamné en conséquence envers les époux de la Croix à 4,000 livres parisis de dommages-intérêts, à 1,200 livres d'amende au profit du roi et de plus « à tenir prison » jusqu'à paiement intégral des dites sommes. L'arrêt spécifia que, sur les 4,000 livres, 500 seraient employées en messes pour l'âme du défunt et qu'un quart de l'amende servirait également à des œuvres pies, que la cour de Parlement se réservait de désigner².

Tel fut l'épilogue de l'affaire Berry. A cette époque, les complices du bâtard, Jacques de Tournon, Étienne Barton, Bernardin Peloux, Louis de Quinquempoix et Antoine de Thélis avaient depuis longtemps bénéficié de la clémence royale au prix d'amendes assez légères³, dont le produit fut « aumosné » pour

1. Commun. de M. El. Brassart.

2. Arch. nat., X^{2a} 66, fol. 1 v^o à 9.

3. 10 l. t. Arch. nat., JJ 219, n^{os} CXIX, VI^{xx}II, VI^{xx}III, VI^{xx}IIII, IX^{xx}II, mai et juin 1488.

l'âme du trépassé. Jean de la Garde lui-même, l'ex-prévôt de la connétablie, qui présida à l'exécution de l'infortuné secrétaire du duc de Bourbon, imitant l'exemple du bâtard, profita de la première entrée de Charles VIII à Saint-Quentin, le 7 juin 1493, pour se faire délivrer, lui aussi, des lettres de rémission¹. Rien de plus suggestif que la lecture de ce document, surtout si on considère qu'en matière de grâces, la loi exigeait, sous peine de nullité, que toute rémission relatât avec exactitude les faits qui l'avaient provoquée. Or, que lit-on dans la lettre accordée à Jean de la Garde? Berry n'est plus une victime, mais bien un coupable qui, par décision de « gens de conseil, » a été mis en prison, après enquête, « pour aucuns cas, crimes et delitz. » Les mêmes conseillers ont été d'avis ensuite que « ledit maître Jehan Berry devoit recevoir mort pour les cas contenus en icelles informations, » et c'est avec la conviction qu'il était régulièrement saisi que le prévôt a fait exécuter leur arrêt. Son unique faute (il fallait bien qu'il eût péché pour que le roi pût le gracier), son seul tort en cette affaire étaient d'avoir noyé Berry, « combien qu'il n'eust fait ledit procès ne esté à la deliberation et jugement d'iceluy et sans autrement en estre informé. » Peccadille, en vérité! Ceux qui ignoraient comment les choses s'étaient réellement passées ont pu se demander comment Jean de la Garde avait mis cinq années à se faire pardonner une si excusable négligence! Mais les hommes de cette époque avaient sur la justice des idées moins rigoureuses que les nôtres. Ils la savaient toujours lente à s'é mouvoir, boiteuse, souvent aveugle, et, accoutumés à ses faiblesses, indulgents à ses caprices, ils s'abstenaient prudemment de lui poser, sur l'emploi de son temps, des questions indiscrètes et assurément inutiles!

Bernard DE MANDROT.

1. Arch. nat., JJ 226^a, n° 699.

LA COLLABORATION

DE

SAINT-SIMON ET DE TORCY

ÉTUDE CRITIQUE

SUR LES MÉMOIRES DE SAINT-SIMON.

Saint-Simon a cité ses sources assez souvent avec le dessein manifeste d'établir « que l'exactitude et la vérité étaient bien, comme il l'a dit, de ses *Mémoires* la loi et l'âme. »

Nulle part il ne l'a fait avec plus de soin et de précision apparents qu'au début du chapitre xvi du tome XV (septembre 1718)¹, expliquant comment il avait « parlé sur les Affaires étrangères, d'après Torcy, » et quels documents ce ministre, particulièrement renseigné en ces matières, lui avait fournis.

Le passage vaut la peine d'être cité en son entier, malgré son étendue : « On a vu en plusieurs endroits de ces *Mémoires* que j'y ai toujours parlé sur les Affaires étrangères, *d'après Torcy*. Il les avait administrées avec son père et son beau-père, puis seul après eux jusqu'à la mort du Roi; ensuite il en avait conservé le fil par le secret de la poste, dont il était demeuré directeur, puis devenu surintendant. Quelque part qu'il plût au Régent de m'y donner dans son cabinet, depuis que le conseil de Régence n'était plus devenu qu'une forme à qui tout était dérobé en ce genre jusqu'à la conclusion résolue, ma mémoire n'aurait pu m'en fournir la suite et les dates parmi tant de faits croisés, avec l'exactitude et la précision nécessaires, si je n'avais eu d'autres secours. Torcy s'était fait à mesure un extrait de toutes les lettres qu'il continua jusqu'à la fin d'août, et c'est un dommage irrépa-

1. Sauf lorsque j'indique l'édition de M. de Boislisle, mes citations se rapportent toujours à l'édition in-12 (Chéruel et Régnier). Hachette, 1887.

nable, et que je lui ai bien des fois reproché depuis, de ne l'avoir pas continué tant qu'il a eu les postes que nous verrons que le cardinal Dubois lui arracha en 1721. On y verrait jusque-là, dans ces trois années, bien des choses curieuses qui demeureront ensevelies et tout le manège et la chute d'Alberoni et du double mariage d'Espagne. Torcy m'a prêté ses extraits : c'est d'où j'ai puisé le détail du récit que j'ai donné, depuis la mort du Roi, de la suite et du détail des Affaires étrangères. Je les ai abrégées et n'en ai rapporté que le nécessaire. Mais ce qui s'est passé en 1718 m'a paru si curieux et si important que j'ai cru devoir, non pas abréger ni extraire, mais m'astreindre à copier fidèlement tout et n'en pas omettre un mot; j'ai seulement laissé tout ce qui regarde la Constitution comme j'avais fait dans les extraits que j'ai abrégés dans les années précédentes, parce que je me suis fait une règle de ne pas traiter cette matière. Mais j'ai conservé la copie exacte et entière de tous les extraits de lettres que M. de Torcy m'a prêtés et qu'il a faits, dans lesquels on pourra justifier tout ce que je rapporte des Affaires étrangères et voir de plus ce qui regarde la suite de cette affaire de la Constitution, de laquelle je n'ai rien dit et où on verra des horreurs à faire dresser les cheveux sur la tête de la part du nonce de Bentivoglio, des cardinaux de Rohan et de Bissy et des principaux athlètes de cette déplorable bulle. »

Ainsi, c'est au moment où cette source va lui manquer que Saint-Simon en indique la nature, l'importance et l'usage qu'il en a fait.

D'une manière générale, il déclare : 1° *que toutes les parties de ses Mémoires* consacrées aux Affaires étrangères ont été composées, dans l'ensemble, *toujours* sur les indications de M. de Torcy;

2° Qu'en particulier, depuis la mort de Louis XIV jusqu'au début de l'année 1718, les passages de son œuvre relatifs aux mêmes sujets ont été empruntés, *sous forme d'abrégés réduits au strict nécessaire*, à un recueil de lettres réunies par Torcy, tandis qu'il était surintendant des postes;

3° Que ce même recueil, *copié fidèlement et mot à mot*, à l'exception des parties relatives à la Constitution, pour tout ce qui concernait les Affaires étrangères, de janvier 1718 à septembre de la même année, a constitué le fond et même la forme des *Mémoires*.

Ce sont ces déclarations importantes que nous allons essayer de contrôler. L'histoire a perdu l'habitude, qu'elle avait d'abord un peu trop vite prise, de croire Saint-Simon sur parole. Mais le témoignage qu'il invoque est dans ce cas particulier d'une telle valeur qu'un examen attentif s'impose.

Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, neveu du grand Colbert et fils de l'homme qui, pendant seize années, de 1680 à 1696, dirigea auprès de Louis XIV la politique française, de Croissy, était assurément un des témoins les plus autorisés de cette politique. Né en 1665, il avait été de très bonne heure destiné à la servir par son père qui, voulant lui léguer sa charge, avait saisi toutes les occasions de lui faire connaître les cours de l'Europe, celles de Portugal et de Suède, de Londres, de Madrid et de Vienne. On sait avec quelle méthode travaillait Croissy, aidé sans doute par son premier commis Bergeret, homme d'expérience et de confiance, qui lui préparait ses dépêches et pouvait le suppléer au besoin, mais attentif à renseigner le Roi de très près au Conseil, à enregistrer après discussion ses ordres, en possession d'une influence qui était faite d'assiduité, d'initiative et d'obéissance à la fois.

Habitué de bonne heure auprès de son père et dans les bureaux de la secrétairerie à cette discipline, Torcy, quand il reçut du Roi la survivance en 1789, était déjà initié aux méthodes, aux traditions et aux secrets de la diplomatie française. Sept ans après, son éducation, son expérience paraissaient cependant encore à Louis XIV trop récentes pour qu'il lui confiât uniquement la responsabilité des affaires. Croissy était à peine mort (1696), et Torcy, quinze jours après, investi de sa charge, que le Roi réglait sans délai le mariage du nouveau secrétaire d'État avec la fille de Pomponne, dont la disgrâce, terminée à la mort de Louvois, avait autrefois fait la fortune de Croissy. Ce mariage, arrangé en forme de réparation, eut pour principal objet d'associer à la direction de la politique française le beau-père, collaborateur aux plus beaux temps du règne et successeur de Lionne, et le gendre, formé aux habitudes laborieuses des Colbert. L'un, ministre d'État au Conseil d'en haut, apportait son expérience, prenait les ordres du Roi, toujours assuré que l'autre, méthodique et docile, veillerait au détail dans la secrétairerie d'État. Cefut ainsi, comme par degrés, que Torcy était en 1699, à trente-quatre ans, parvenu à la connaissance des affaires de France qu'il dirigea, après la

mort de Pomponne, seul pendant les quinze dernières années les plus pénibles du règne. Les leçons qu'il avait reçues, jointes à sa propre expérience, faisaient de lui l'homme le mieux renseigné qu'il pût y avoir après la mort de Louis XIV sur l'histoire encore toute fraîche d'une époque où la France avait tenu en Europe une si grande place.

Saint-Simon et lui étaient presque contemporains, et l'on conçoit qu'ayant écrit de 1739 à 1743 la partie des *Mémoires* relative au règne de Louis XIV, l'écrivain ait été tenté de consulter l'homme d'État qui mourut en 1746 seulement. Sous quelle forme eut lieu cette consultation, voilà le problème que Saint-Simon nous a laissé à résoudre quand il a écrit : « J'ai toujours parlé sur les Affaires étrangères, d'après Torcy. » A-t-il fait causer Torcy lorsque leur disgrâce commune les rapprocha à la fin de la Régence, ou plutôt s'est-il servi de documents recueillis par le ministre et mis à sa disposition pour composer les *Mémoires*?

Torcy, « dont la mémoire et la plume, dit Saint-Simon, ne sont pas moins justes, bonnes, exactes que la lumière et la capacité¹, » a laissé des récits de négociations qui ont été publiés dès le XVIII^e siècle, en 1756². Il y a des preuves nombreuses que le duc les a connus en manuscrit. Son affirmation d'abord, répétée en plusieurs passages des *Mémoires*³, surtout la présence dans sa bibliothèque d'une copie qu'il avait faite de sa main des manuscrits de Torcy, aujourd'hui conservée au Dépôt des Affaires étrangères (*Mém. et Documents*, n° 430). Cette copie, augmentée de notes sur lesquelles il nous faudra revenir, était destinée à former addition aux *Mémoires*; c'était un de ces recueils de pièces justificatives que Saint-Simon annonçait au début de son œuvre⁴, et auxquels, par la suite, il a fréquemment renvoyé le lecteur.

Mais remarquons d'abord que cette œuvre de Torcy est loin de correspondre, dans la réalité, au titre de *Mémoires* que l'éditeur du XVIII^e siècle lui a donné et qui, dans les collections Michaud et Poujoulat ou Petitot, lui a été conservé. On pourrait croire que c'était une histoire de la diplomatie européenne, de 1685 ou

1. *Mémoires*, VI, 301.

2. *Mémoires de M. le marquis de Torcy pour servir à l'histoire des négociations depuis la paix de Ryswick jusqu'au traité d'Utrecht*. La Haye (Paris), 3 vol. in-12, 1756.

3. *Mémoires*, VI, 301, 409; VII, p. 2, 4, 92; VIII, p. 49; IX, p. 337; XI, p. 270, 277; XV, p. 300.

4. *Mémoires*, éd. de Boislisle, IV, p. 104, note 8.

1697 à 1713, racontée tout au long par un des hommes qui durent en connaître le mieux les détails. Les *Mémoires* de Torcy forment en réalité trois ou quatre études d'inégale longueur : d'abord le testament de Charles II d'Espagne, les traités de partage et l'acceptation de la couronne d'Espagne jusqu'à la formation de la grande alliance; puis le récit des négociations pour la paix à Bodegrave (mission du président Rouillé) et à la Haye (voyage de Torcy, 1709); l'exposé de la négociation à Gertruydenberg en 1710, et enfin la négociation pour la paix à Londres (1711-1712). Ce furent sans doute à l'origine des morceaux détachés qui, plus tard, furent réunis pour le public.

A ce point de vue, la copie conservée par Saint-Simon fournit des indications précieuses. C'est un registre en trois parties séparées par des feuillets blancs, dont chacune porte un titre : Madrid. Bodegrave, la Haye. Gertruydenberg. Il semble que l'auteur lui-même décrive son registre quand il écrit : « Je trouvai le manuscrit si curieux que je le copiai moi-même : il ferait en trois morceaux mis ici en leur temps de trop longues parenthèses. Ils sont plus agréables et plus instructifs à voir tous trois de suite, et c'est ainsi qu'ils se trouveront dans les pièces¹. » Dans le manuscrit de Saint-Simon, le premier morceau commence par une introduction identique à celle qui se trouve dans les autres manuscrits conservés de l'œuvre de Torcy, le manuscrit 428, par exemple, des Affaires étrangères, celui également qui est venu en ma possession. « Si le public doit savoir gré à ceux dont le travail pénible rassemble depuis quelques années les traités, actes et mémoires qui, vers la fin du dernier siècle et le commencement du siècle présent, ont donné à l'Europe une face nouvelle, la reconnaissance due à leurs soins... » Je ne cite pas davantage : c'est le texte imprimé dans toutes les collections, l'exposé des motifs qui ont déterminé le ministre à éclairer sur la politique française le public égaré dans ses jugements par les auteurs contemporains de recueils d'histoire diplomatique : Dumont, Rousset, de la Torre, Lamberti, Hollandais ou réfugiés français en Hollande. Dans le texte imprimé des *Mémoires*, cette introduction sert pour tout l'ouvrage. Sur la copie de Saint-Simon, entre le passage relatif à la conclusion de la grande alliance de 1701, qui conclut un premier morceau, et un second morceau

1. *Mémoires*, VI, p: 302.

consacré au récit de la guerre et des premiers pourparlers pour la paix en 1708-1709, au début de ce second morceau, on trouve une nouvelle introduction dont l'analogie avec la première est frappante¹.

« Plusieurs écrivains ont depuis quelque temps entrepris de ramasser différents actes ou mémoires imprimés et de former entre ces pièces quelque liaison pour composer un corps d'histoire contenant les principaux événements arrivés en Europe pendant les dernières années du feu Roi; mais, souvent trompés par les écrits des ennemis de la France, peu instruits de la vérité des faits, leurs ouvrages ont plutôt répandu l'erreur qu'ils n'ont éclairé le public comme ils l'auraient été si les auteurs eussent travaillé sur de bons mémoires. Abusés par les lectures qu'ils ont faites et faute d'instructions sûres ou d'examiner assez attentivement la sincérité des relations qu'ils ont copiées, les recueils qu'ils ont mis au jour ont publié, comme autorisé, plusieurs faussetés.

« Il serait à souhaiter, pour le présent comme pour l'avenir, que ceux qui ont encore des connaissances certaines des ressorts secrets de tant d'événements importants arrivés dans les quinze premières années du siècle présent apprennent au public de quelle manière la face de l'Europe a été changée, comment l'union de ses principales puissances liguées contre la France a été dissipée, par quel miracle Dieu protégeant cette couronne a voulu anéantir le dessein de ses ennemis dans le temps où le succès de leurs armes les avait aveuglés au point de rejeter la paix qu'elle leur demandait aux conditions les plus dures qu'ils se croyaient maîtres de lui imposer... »

Cette introduction, conservée par Saint-Simon en tête de l'étude sur les négociations de Bodegrave et de la Haye, prouve qu'au moment où il a eu connaissance des manuscrits de Torcy, après 1743, les *Mémoires* de ce ministre étaient en forme de fragments ou d'études séparées. Plus tard, entre ce moment et sa mort, Torcy, dans sa retraite de Sablé, leur donna une apparence de liaison, en fit un ensemble, ainsi que l'indiquent les autres copies que nous avons gardées, probablement en vue du public. Mais il en modifia si peu le caractère et la disposition générale que l'œuvre demeure plutôt un recueil qu'une suite de mémoires.

Malgré l'importance des négociations exposées par Torcy, la

1. Affaires étrangères, *Mém. et doc.*, n° 430, fol. 33.

place qu'elles ont occupée dans le règne de Louis XIV et dans la vie active du ministre, ce recueil, qui n'est point un journal de Torcy analogue au manuscrit retrouvé et publié par M. Masson¹, n'a jamais été de nature à fournir à Saint-Simon une histoire de la diplomatie française.

Ce qui est d'ailleurs plus singulier, c'est que Saint-Simon n'a même point fait entrer dans son texte les indications empruntées à ce recueil. D'une façon constante, il renvoie ses lecteurs aux pièces justificatives, et toujours avec la même formule : « Ces mémoires seront plus agréables et plus instructifs à voir tous trois de suite. C'est ainsi qu'ils se trouveront dans les pièces². » — « J'ai déjà averti que je ne dirai rien des négociations des voyages de Rouillé, de Torcy, du maréchal d'Uxelles et de l'abbé de Polignac, et j'en ai dit la raison. Tout cela se trouvera bien au long et fort en détail et d'original dans les pièces³. » — « J'ai déjà averti que je passais ce grand événement (la paix de 1713) sous silence, parce qu'il se trouvera de main de maître dans les pièces, depuis le voyage de Torcy à la Haye inclusivement jusqu'à la signature à Utrecht⁴. »

Ainsi, comme les *Mémoires* contiennent, pour la période de 1692 à 1715, de très nombreux passages relatifs aux Affaires étrangères et que les renseignements empruntés aux négociations de Torcy, sur des points plus spéciaux d'ailleurs, n'y sont point entrés, par la volonté très arrêtée de Saint-Simon, il est bien malaisé d'admettre que Torcy ait été en cette matière la source principale et même une source pour l'écrivain.

Les études critiques de M. de Boislisle, auxquelles je me contente de renvoyer pour certaines affaires, ont établi que la trame du récit est, pour le dehors comme pour le dedans, le Journal de Dangeau⁵. Par exemple, les négociations de Polignac en Pologne pour l'élection du prince de Conti (1697) constituent un récit dont le modèle se retrouve avec des lapsus significatifs dans le texte de Dangeau⁶. Les premières conférences de la paix de Ryswick sont littéralement racontées d'après la même source⁷. Si, venant à parler des traités de partage de la succession

1. Masson, *Journal inédit du marquis de Torcy*. Paris, 1881.

2. *Mémoires*, VI, 302.

3. *Mémoires*, VI, p. 409.

4. *Ibid.*, IX, p. 337.

5. Éd. de Boislisle, Avertissement, p. xxxiii, xxxiv.

6. *Ibid.*, IV, 132; 208, note 2; 209, note 8; 212, note 3.

7. *Ibid.*, VI, p. 231.

d'Espagne, Saint-Simon ne trouve pas dans Dangeau mention des premières négociations et du premier traité d'octobre 1698, engagées et signées entre Louis XIV et Guillaume III, Portland et Torcy seulement, il n'en parle absolument pas. Il n'a connu et commenté, d'après Dangeau, que le second traité, celui de 1699. S'il avait parlé d'après Torcy, comme il le prétend, cette omission d'une négociation secrète pour Dangeau, dont le récit se trouve tout au long dans le recueil de Torcy, serait-elle explicable¹? Pour un auteur qui aurait consulté d'aussi près ce ministre, le récit de l'acceptation du testament est encore plus surprenant : « Car ce fut la plus grande et la plus importante délibération qui de tout ce long règne et de beaucoup d'autres ait été mise sur le tapis. » Torcy nie formellement que les deux conseils aient eu lieu en présence de M^{me} de Maintenon². Dangeau déclare au contraire que le Roi, à la première nouvelle, convoqua les ministres le 9 novembre chez cette dame et les y réunit encore le lendemain. Saint-Simon l'affirme de confiance³. Il y a plus : Saint-Simon attribue à Torcy, dans ces délibérations, un rôle, que certainement il n'y a pas tenu, d'avocat décidé des traités de partage, partisan d'un refus énergique de la couronne d'Espagne⁴.

Quand on considère en résumé la façon dont Saint-Simon a exposé les Affaires étrangères dans les vingt dernières années du règne de Louis XIV, d'après Dangeau surtout, la *Gazette*, le *Dictionnaire* de Moréri, certains mémoires ou recueils publiés au xviii^e siècle, on arrive à douter vraiment que les souvenirs de Torcy aient eu la moindre influence sur le texte des *Mémoires* pour cette période. On est même tenté de se demander si le véritable motif pour lequel l'écrivain a rejeté aux pièces justificatives les documents qu'il copia sur le recueil de Torcy n'est pas que le recueil lui parvint, cette partie de son œuvre étant à peu près achevée et ses conclusions prises⁵. Le témoignage de Torcy, même

1. *Mémoires*, VI, p. 110, note 2; VII, p. 116, note 1.

2. *Mémoires de Torcy*, p. 550.

3. *Mémoires*, éd. de Boislisle, VII, p. 294-295 et les notes.

4. *Ibid.*, VII, p. 297 et 298 et la note 2 de la p. 297. — Cette contradiction singulière a déjà été relevée par M. Chéruel, *Saint-Simon, historien de Louis XIV*, p. 629.

5. Je serais tenté d'interpréter ainsi le passage des *Mémoires* (XVII, p. 329) où Saint-Simon écrit : « Jusqu'à sa mort, nous avons vécu, Torcy et moi, depuis 1721, dans la plus grande intimité, comme on peut le voir par la communication qu'il me fit de ses *Mémoires*, qu'il ne fit que bien longtemps après la mort du duc d'Orléans, et dont j'ai enrichi les miens. »

si Saint-Simon ne l'employait pas, était précieux à invoquer auprès des contemporains et de la postérité; il dissimulait, d'autre part, les emprunts souvent textuels que l'auteur avait faits à d'autres sources, notamment à Dangeau, pour les Affaires étrangères¹. N'était-ce pas un excellent moyen « de prouver au lecteur mon mépris pour les plagiaires et de lui donner la confiance la plus entière dans ce que je rapporte des Affaires étrangères, en lui expliquant d'où je l'ai pris pour suivre fidèlement la règle que je me suis imposée de ne rien exposer dans ces *Mémoires*..... qui ne soit tiré des sources les plus certaines que je nomme en exprimant de quelle manière je les y ai puisées? » Nous avons le regret de constater que, pour la diplomatie du règne de Louis XIV du moins, Saint-Simon a surtout employé le Journal de Dangeau, sans le citer, et qu'il a fréquemment invoqué le témoignage de Torcy, dont il n'a point usé.

Pour la Régence, la question se présente tout autrement, et nous y distinguerons, comme fait Saint-Simon lui-même, deux périodes : 1^o de la mort de Louis XIV à l'année 1718; 2^o les sept premiers mois de 1718.

Relativement aux Affaires étrangères, dans cette première période, l'auteur des *Mémoires* précise également sa source et l'usage qu'il en fit. Ce fut un autre manuscrit de Torcy, dont il avait eu communication et fait prendre copie, aujourd'hui conservé avec ses autres papiers aux archives du quai d'Orsay. Après la mort de Louis XIV qui, dans son testament, l'avait désigné pour siéger au Conseil de Régence, le ministre, en qui le vieux Roi avait mis sa confiance, avait perdu, avec le duc d'Orléans, la direction réelle des Affaires étrangères. Saint-Simon même, qui le jugeait trop bourgeois et trop favorable aux prétentions, dangereuses pour le Régent, du roi d'Espagne à la couronne de France, eût souhaité que le duc l'exclût de tous ses emplois. Sa secrétairerie d'État, remboursée un bon prix, fut seule supprimée² et, quand on la rétablit plus tard, en 1718, ce fut en faveur de l'abbé Dubois qui, depuis 1716, en secret, fit avec

1. Les éditeurs de Dangeau (t. XVIII, p. 488) et M. de Boislisle (I, p. xxxiv) sont d'accord pour dire que Saint-Simon a soigneusement déguisé le secours qu'il tirait de Dangeau.

2. Saint-Simon, XII, 244.

l'Angleterre les affaires du Régent, sinon celles de la France. Mais Torcy avait d'autres charges qu'il garda, notamment la surintendance des postes et relais, donnée à son beau-père en 1697 et qui lui était revenue en 1699 par la mort de celui-ci. Cette charge, qui lui rapportait soixante mille livres et lui donnait toute la direction, l'autorité et la confiance, fournit au ministre, réduit à une demi-retraite, le moyen de composer en trois gros volumes un recueil de nouvelles de l'étranger qui, sous le titre de *Mémoires de 1715 à 1716, 1717 et 1718*, est venu d'une petite fille du général Le Veneur, héritière de Torcy, à la Bibliothèque nationale vers 1860 (mss. fr. 10670 à 10672). Ce manuscrit, établi par des copistes, contient des passages entiers de la main de Torcy, et sa provenance, comme sa nature, ne laisse point de doute qu'il ne soit le manuscrit original, le modèle sur lequel Saint-Simon forma, à l'aide de ses copistes, un autre manuscrit en trois volumes pour son usage (Aff. étr., *Mém. et doc.*, France 464 à 468).

Ce fut en 1746 que Saint-Simon se mit à composer et à écrire les *Mémoires* de la Régence. Il nous l'apprend lui-même à propos de Torcy en mars 1746¹. Comme ce ministre eut, un mois après, au début de mai 1746, l'attaque de paralysie dont il devait mourir dans l'année, il est certain que la communication de ses manuscrits à Saint-Simon, avec le temps nécessaire à la copie d'une œuvre étendue, était antérieure d'une ou de deux années, peut-être plus. Pour écrire le récit des Affaires étrangères à partir de 1715, Saint-Simon avait donc à sa disposition les documents réunis par son ami au complet. Lorsqu'à la fin du chapitre xvi il déclarait « qu'il était temps de parler des Affaires étrangères, » lorsqu'au début du chapitre xvii il commençait par les plaintes de Stairs, adressées au milieu d'octobre 1715 au Régent sur une conspiration dont s'alarmait le roi d'Angleterre, son point de départ fut exactement celui du manuscrit de Torcy. En voici en effet les premières lignes : « Extraits de quelques avis du 10 et 14 octobre 1715 ; conspiration contre le roi d'Angleterre² ».

Depuis ce moment, manifestement heureux d'avoir mis la main sur des annales autrement précieuses pour la connaissance du

1. XII, p. 246.

2. Saint-Simon, *Mémoires*, XII, p. 365 et 371, et Torcy, Bibl. nat., 10670, fol. 2.

dehors que le Journal de Dangeau, l'auteur ne parla plus d'Affaires étrangères que d'après Torcy. Le texte était sous ses yeux : il le suivit. Dans quelle mesure et par quel procédé? Il a déclaré d'une part en avoir retranché tout ce qui regardait les disputes de la Constitution et des affaires romaines et, pour les années 1716 et 1717, « avoir abrégé et conservé seulement le nécessaire. »

La première assertion est exacte. « Mon état laïque, a dit Saint-Simon¹, et la nature de ces *Mémoires* purement historiques » ne lui permettaient pas l'exposé des querelles religieuses, qui tiennent une très grande place dans les Nouvelles de Torcy. Examinons la seconde assertion, dont le contrôle est facile à faire par la collation des *Mémoires* avec le manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Notons d'abord que, pour l'année 1716, 127 pages du texte de Saint-Simon en écriture serrée correspondent aux 977 folios du tome I de Torcy, dont il faut retrancher un bon tiers pour les affaires de Rome et relever ensuite la moindre étendue de chaque page.

Pour l'année 1717, un calcul analogue donne pour le tome II de Torcy, qui a 1,120 folios, 215 pages des *Mémoires* de Saint-Simon : il faut tenir compte d'ailleurs des réserves faites précédemment.

La proportion à peu près exacte de ce que l'auteur a sacrifié de son modèle peut s'évaluer par le tome III qu'il a reproduit textuellement et qui, contenant 938 folios, a fourni à peu près 350 pages de la même édition des *Mémoires*.

On voit que, du tome I, il est resté plus du tiers, du tome II, la moitié, du tome III, le tout. Si Saint-Simon n'avait gardé que le nécessaire, il faudrait conclure qu'il y avait dans les premiers volumes de Torcy bien des choses inutiles. Ce n'était point son avis. Une comparaison plus attentive et une lecture des *Mémoires* marquent d'autres préoccupations de sa part. Au point de départ, il voulut certainement dissimuler ses emprunts. S'il transcrit par exemple textuellement les nouvelles reçues d'Angleterre par Torcy en octobre 1715, il les attribue à une audience de Stairs au Palais-Royal, dont il aurait eu les échos². Si, un peu plus tard, il

1. XII, p. 247.

2. *Mémoires*, XII, p. 371 ; Torcy, Bibl. nat., 10670, fol. 1 et 2.

note les événements du Nord, la prise de Stralsund et la fuite de Charles XII, d'après le texte même de Torcy, il feint de les connaître par un entretien avec le Régent¹. Il redoutait d'ouvrir dans son texte de trop longues parenthèses qui eussent trahi l'imitation trop servile. Il fit ainsi d'abord effort pour résumer et abrégé, comme il l'a dit. Il suffit, pour se rendre compte de ce travail, de comparer à la page 387 du tome XII (3^e alinéa) les folios 150 à 153 du manuscrit de Torcy, dont quelques mots résument et remplacent les paragraphes principaux. Il renvoyait alors le lecteur, ainsi qu'il l'annonça d'abord, aux pièces justificatives pour le détail².

Mais il ne s'en est pas tenu à ce dessein ni à ce procédé. Très vite, avec le début de 1716, il se mit à reproduire des paragraphes, des folios entiers de l'œuvre de Torcy, supprimant par-ci par-là quelques phrases, ajoutant quelques épithètes ou de courts portraits, modifiant rarement une expression, et, alors, pour se faire de la place, il supprima ou en une ligne résuma des pages entières.

Voici par exemple l'aspect d'une partie de chapitre, le chapitre 1^{er} du tome XIII (édit. 1887, in-12) :

Saint-Simon, XIII, p. 2.	Torcy, I, fol. 457 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 3.	Torcy, fol. 458, 459 (copie, puis suppression presque absolue des fol. 460 à 470).
Saint-Simon, p. 3, dernier alinéa.	Torcy, fol. 470 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 4, 4 ^{re} moitié.	Torcy, fol. 474, 472 (copie textuelle, puis résumé des fol. 473 à 480).
Saint-Simon, p. 5, 2 ^e paragraphe.	Torcy, fol. 482, 483 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 7, dernier alinéa.	Torcy, fol. 484, 485, 486 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 8.	Torcy, fol. 494, 495 (copie textuelle).

1. Saint-Simon, *Mémoires*, XII, p. 466; Torcy, Bibl. nat., 10670, fol. 156. — Voir aussi les *Origines de la mission de Dubois*, XIII, p. 155; Torcy, *Ibid.*, fol. 646.

2. *Mémoires*, XII, p. 389.

Saint-Simon, p. 9.	Torcy, fol. 497, 498, 499 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 40, dix premières lignes.	Torcy, résumé des fol. 200, 204.
Saint-Simon, p. 40, à la fin, et p. 44.	Torcy, fol. 240 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 44.	Torcy, fol. 246 à 249 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 42.	Torcy, fol. 249, 222 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 43.	Torcy, fol. 223 (le portrait d'Hersent ajouté, ainsi que l'exil du duc d'Havré).
Saint-Simon, p. 44, dix premières lignes.	Torcy, résumé des fol. 224 à 226.
Saint-Simon, p. 44, le reste.	Torcy, fol. 227 à 229 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 45, à partir « <i>des ministres anglais.</i> »	Torcy, fol. 238, 239-240 (copie textuelle, puis résumée à la fin de 240 à 244).
Saint-Simon, p. 46, 4 ^{er} alinéa.	Torcy, p. 247 à 249 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 46, 2 ^e alinéa.	Torcy, fol. 252 (copie textuelle; dans Saint-Simon : Alberoni, maître à baguette; dans Torcy : maître à férule).
Saint-Simon, p. 47, 4 ^{er} alinéa.	Torcy, fol. 254, 255 (copie textuelle).
Saint-Simon, p. 47, 2 ^e alinéa.	Torcy, fol. 266, 267 (Magny, étrange confident, disait Torcy; Saint-Simon ajoute un portrait).

A mesure que Saint-Simon poursuivait son œuvre, les parties de Torcy, insérées textuellement dans ses *Mémoires*, s'élargirent et se multiplièrent. Je citerai par exemple l'histoire de la triple alliance de la Haye qui, de la page 297 à 340 du tome XIII, est la reproduction presque intégrale du modèle pour le fond et dans la forme même (Bibl. nat. 10671, Torcy, II, fol. 4 à 200). Il y a quelques suppressions de Torcy ici et là; en fait d'addition qui indique un travail personnel de l'auteur, je ne trouve à signaler

que dix lignes sur Alberoni et Grimaldo (p. 312); une ligne (p. 337) sur Beretti, « qui marchait sur des charbons, rendant compte à Alberoni, » et c'est tout. Pour les Affaires étrangères de 1715 à 1718, à part quelques souvenirs personnels recueillis à la Ferté, au Palais-Royal ou plus tard en Espagne, le texte des *Mémoires* de Saint-Simon est en somme le texte de Torcy, non pas remanié et abrégé, mais introduit dans son œuvre avec des coupures. Il avait fait des additions à Dangeau, son guide principal jusqu'en 1715; il fit subir des suppressions à Torcy, qui le devint après cette date : même besoin, en somme, de calquer pour dessiner avec suite, quoique dans les deux cas par des procédés absolument opposés.

La différence surtout qu'il faut noter, c'est qu'en ajoutant à Dangeau, l'auteur avait mis beaucoup du sien, la matière vivante et riche qui s'accumula par l'effort de ses haines et de son génie dans les additions, et qu'en retranchant à Torcy, il a conservé dans son œuvre, sans presque rien mettre de lui ni le dire assez pour qu'on l'ait remarqué, des parties entières de l'œuvre d'autrui, des chapitres au bas desquels il a mis sa signature et qui ne sont de lui ni pour le fonds ni pour la forme. Lorsqu'il disait : « J'ai parlé d'après Torcy, j'ai fait des extraits, jusqu'en 1718, du manuscrit qu'il m'avait communiqué et dont j'ai pris copie, » le lecteur n'était point averti que, pour cette période, inspiration et résumé signifiaient transcription souvent littérale, sinon complète du texte dont on lui vantait l'authenticité et le prix. Les admirateurs de Saint-Simon, désormais avertis, feront bien de ne plus s'y tromper.

En revanche, pour la dernière période, les sept premiers mois de l'année 1718, sans ambages ni réserves, Saint-Simon a avoué sa manière de faire : à partir du chapitre xvii du tome XIV (édition 1887), dix-huit chapitres des *Mémoires* ne sont, en réalité, qu'une seconde copie de la copie que l'auteur avait en sa possession des *Nouvelles* de Torcy. Le compte peut être fait très vite : quelques lignes de Torcy supprimées sur l'opinion en Angleterre contre le traité de Londres¹; une page ajoutée par Saint-Simon sur l'influence de l'abbé Dubois²; une autre sur le

1. Saint-Simon, XIV, p. 415; Torcy, Bibl. nat., 10672, fol. 19.

2. Saint-Simon, XIV, p. 421-422.

même sujet à propos d'un mariage projeté avec la cour de Turin¹; quelques lignes sur les rapports de la Papauté avec l'Empire²; suppression d'une phrase que Saint-Simon aura jugée irrespectueuse : « On disait à Rome que le pape pour se purger avait besoin d'une plus forte médecine³ »; puis résumé en une ligne des raisonnements d'Alberoni sur la négociation de Londres⁴; addition d'une note sur le légat d'Angleterre Corsini⁵ ou d'une épithète à Schaub, secrétaire de Stanhope, « grand fripon⁶; » quelques modifications dans les entretiens d'Alberoni avec la cour de Parme en mars 1718⁷ ou sur la politique de Beretti en Hollande⁸; suppression d'une parole risquée du cardinal Acquaviva : « Rome ne croit pas aux saints s'ils ne font pas de miracles⁹; » addition à propos d'une fourberie d'Alberoni à l'égard du Régent¹⁰; suppression de quelques lignes sur la mission de Nancré à Madrid jugée par Cellamare ou de quelques propos du même ambassadeur¹¹ ou des colères d'Alberoni contre la France, « vives et fortes représentations¹²; » un court commentaire d'une lettre du cardinal Paulucci à Alberoni en avril 1718¹³ : « Quel blasphème dans ces paroles romaines! Vit-on jamais lettre si parfaitement inepte! » Et un autre du même genre d'une épître du cardinal Albani¹⁴; addition d'une phrase sur les prétentions de Dubois au cardinalat¹⁵ et sur les sentiments de la nation française « ennemie en général du nom autrichien, » attachée au roi d'Espagne¹⁶, contrariée par le Régent et Dubois¹⁷. Sur 900 folios du

1. Saint-Simon, XIV, p. 424 et 425.

2. Saint-Simon, XIV, p. 435.

3. Saint-Simon, XIV, p. 442; Torcy, *Bibl. nat.*, 10672, fol. 113.

4. Saint-Simon, XIV, p. 443; Torcy, *Ibid.*, fol. 119.

5. Saint-Simon, XIV, p. 446; Torcy, *Ibid.*, fol. 130.

6. Saint-Simon, XIV, p. 447.

7. Saint-Simon, XIV, p. 458; Torcy, *Ibid.*, fol. 156.

8. Saint-Simon, XIV, p. 462; Torcy, *Ibid.*, fol. 168-169.

9. Saint-Simon, XV, p. 9; Torcy, *Ibid.*, fol. 251.

10. Saint-Simon, XV, p. 14.

11. Saint-Simon, XV, p. 24; Torcy, *Ibid.*, fol. 289; Saint-Simon, XV, p. 25; Torcy, fol. 290.

12. Saint-Simon, XV, p. 39; Torcy, *Ibid.*, fol. 325. Voir aussi Saint-Simon, XV, p. 49; Torcy, fol. 380-381 et 384-388.

13. Saint-Simon, XV, p. 71; Torcy, *Ibid.*, fol. 457.

14. Saint-Simon, XV, p. 72; Torcy, *Ibid.*, fol. 458.

15. Saint-Simon, XV, p. 97; Torcy, *Ibid.*, fol. 494.

16. Saint-Simon, XV, p. 127; Torcy, *Ibid.*, fol. 582.

17. Saint-Simon, XV, p. 130; Torcy, *Ibid.*, fol. 586.

manuscrit de Torcy et un fort volume de Saint-Simon, les changements, on le voit, entre les deux textes ont été presque insignifiants.

La copie se trahit fréquemment par des omissions¹ ou par des erreurs de lecture du copiste². L'auteur ne paraît pas même avoir eu le souci de les revoir et de les corriger. Lorsque, dans le manuscrit de ses copistes, Torcy avait laissé des phrases inachevées qu'il se réservait de compléter de sa main, comme il l'a fait en maints endroits, Saint-Simon ne s'est point gêné pour les laisser à son tour dans le même état³. Des phrases mal faites que Torcy a reprises et corrigées de sa main, et que Saint-Simon a copiées avant la correction, sont demeurées dans ses *Mémoires* en leur état fautif⁴. On sait que Saint-Simon, d'autre part, a supprimé du texte qu'il s'appropriait la plupart des passages relatifs à la Constitution : il ne s'est pas mis en frais pour ajuster et rapprocher les coupures. En plus d'un endroit, un simple *etc.* lui suffit. Voici p. ex. la fin du chap. XII du tome XV : « Le sort du pape était de passer le cours de son pontificat brouillé avec les premières puissances catholiques, la France, etc.... » Ces trois derniers mots remplacent la transition que voici de Torcy (10672, fol. 815) : « S'il ne l'était pas avec la France, il n'y en avait guère moins de sujets, » et masquent la suppression de douze feuillets consacrés aux disputes de la Constitution⁵. Il est impossible d'imaginer un

1. Saint-Simon dit, t. XV, p. 49 : « La conclusion de la paix avec les Turcs devenant l'Empereur consentit. » L'éditeur, M. Chéruel, pensait qu'il fallait suppléer le mot *probable*. Le texte de Torcy dit justement le contraire : « plus incertaine ; » Bibl. nat., 10672, fol. 379. C'est bien le sens en effet.

2. A la page 70 du tome XV, Saint-Simon, qui a déjà omis à la première ligne « ne croyait pas *pouvoir* laisser subsister, » dit ensuite : « Il revenait à ce prétendu soupçon de l'Empereur, *coloré* par le manquement horrible du roi d'Espagne, » ce qui n'a pas de sens. Le texte de Torcy est : « *causé* par ». — De même, à la page 52, Saint-Simon dit qu'« Alberoni ne recevrait pas des lois honteuses avec quatre-vingt mille hommes bien lestes et bien complets. » Le texte original mal lu (fol. 391) donnait : « bien vestus. » — A la page 198 un mot manque : « il fit proposer quelques changements, dit Alberoni, d'adoucir. » L'éditeur a suppléé : « afin de. » Le texte de Torcy donne (fol. 710) le mot « *capables* de. »

3. Notamment XV, p. 114, premier alinéa; XV, p. 158, *ibidem*.

4. « Il y a des moments où les princes les plus liés d'intérêts pensent différemment, mais l'union entre eux est intime. Cette diversité de sentiments n'est qu'un nuage » (Saint-Simon, t. XV, p. 226). Au t. III de Torcy, fol. 226, on lit : « Mais, si l'union entre eux est intime, cette diversité de sentiments n'est qu'un nuage. »

5. Voir le même procédé, XV, p. 106; XV, p. 293 : « Il y a longtemps qu'ils

procédé d'adaptation plus rudimentaire. Je signalerai encore le début du chapitre XI : « Six derniers mois de l'année 1718 », indication qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les *Mémoires*, et littéralement transcrite des *Nouvelles* de Torcy, ordinairement classées par trimestre ou par semestre¹.

On peut s'étonner que, depuis la publication des *Mémoires* de Saint-Simon, l'attention de personne n'ait été éveillée sur la composition toute spéciale que nous venons de décrire des tomes XIV et XV. Des éditeurs sérieux, tels que Chéruel et Ad. Régnier, ont pris la peine de relever avec soin des expressions qui leur ont paru des singularités de la langue de Saint-Simon et que son copiste avait pieusement prises à Torcy². M. Baudrillart, qui a eu le double mérite de signaler les *Nouvelles* de Torcy et leur importance et de les mettre à profit, ne paraît pas s'être aperçu qu'il était plus simple souvent de renvoyer son lecteur aux chapitres identiques de Saint-Simon, dont tout le monde à peu près dispose³.

De ces incertitudes assurément, l'auteur des *Mémoires* n'est pas responsable. Il a dit bien haut qu'à partir de 1718, il s'était astreint à « copier fidèlement et à ne pas omettre un mot. » Il n'a pas voulu être pris en délit de plagiat, « craignant que la netteté, le coulant, la noblesse et la correction du style qu'il copiait fassent, par son agrément et sa douceur, sauter aux yeux la différence d'avec le sien⁴. » Il se croyait justifié d'ailleurs par la confiance que le texte de Torcy, reproduit intégralement, devait donner au lecteur et les services qu'il pouvait lui rendre. Plus d'une fois, par la suite, il a dit ses regrets « d'être réduit à être sec en matière d'affaires étrangères, faute d'un guide si

pressaient le pape de » Saint-Simon s'arrête là. Torcy continuait, III, fol. 927 : « donner une nouvelle bulle plus forte que les précédentes. » — Et aussi XV, p. 209 : « Bentivoglio ne cessait de lui représenter, etc.... » Voir dans Torcy, fol. 729 à 738, 9 folios supprimés sur les affaires de Rome.

1. *Mémoires*, XV, p. 209.

2. *Ibid.*, XV, p. 52, échange, au féminin ; p. 116, conclurait pour conclurait ; p. 125, mettrait pour mettrait ; p. 131, « fiocques, italien fiocchi, dont Saint-Simon a imaginé la traduction ; » p. 169, Don Guichotte ; p. 171, prognostics ; p. 250, chrétieneté ; p. 261, secourerait ; p. 264, arrêt pour arrestation ; p. 269, navigait pour naviguait ; p. 285, bienfacteur pour bienfaiteur.

3. M. Baudrillart dit cependant : « Saint-Simon nous a donné toute la substance de ce curieux écrit » (*Philippe V et le duc d'Orléans*, p. 14) : non seulement la substance, mais la forme même.

4. *Mémoires*, XV, p. 298.

précieux pour la postérité et pour lui. » « Quel dommage qu'à partir de la fin d'août 1718 Torcy ait cru n'avoir plus les moyens de poursuivre son récit ! » dit-il fréquemment¹. Plus de Dangeau, plus de Torcy pour ces dernières années : Saint-Simon fit avec d'impuissance, confessant son ignorance ; n'était-ce pas encore prouver aux lecteurs qu'il n'avait jamais écrit sur les Affaires étrangères que d'après Torcy, l'homme de France le mieux renseigné ?

Je crois avoir, maintenant, établi l'emploi que Saint-Simon a fait des documents et des indications de Torcy : des négociations de l'époque de Louis XIV, qui ne nous sont connues d'ailleurs que par des fragments de ce ministre, il n'a fait à peu près aucun usage ; des nouvelles de la Régence, un usage au contraire presque constant jusqu'au milieu de l'année 1718, où ces nouvelles lui ont manqué. Avant 1715, presque rien de Torcy n'est passé dans les *Mémoires*, et, depuis 1715, les *Mémoires*, pour les Affaires étrangères jusque dans la forme et littéralement, ne sont guère en revanche que du Torcy. Cette conclusion diffère singulièrement des assertions de Saint-Simon.

Il reste une question qui vaut la peine d'être examinée. Les Nouvelles de Torcy, qui sont devenues en somme le texte des *Mémoires*, méritaient-elles l'honneur que Saint-Simon leur a fait, en les adoptant sans contrôle ? M. Baudrillart les a connues, mais a jugé qu'il fallait les employer avec plus de réserve : « Le défaut de documents officiels, dit-il, s'y fait parfois gravement sentir et entraîne de regrettables inexactitudes². »

L'historien de Philippe V fonde sans doute ce jugement sur l'opinion qu'il s'est formée de la nature et de l'origine de ce recueil. Il n'a pas adopté l'avis de Saint-Simon, repris par Lemontey, sur la façon dont Torcy aurait composé ses *Nouvelles*. Il n'a pas cru, avec eux, que des documents réunis par le surintendant des postes de 1715 à 1718 fussent des « extraits de lettres originales que le secret de la poste lui ouvrait³. » « Torcy, dit-il, avait conservé la haute main sur les correspondants plus ou

1. *Mémoires*, XV, p. 295 ; XVI, p. 303, 404 ; XVII, p. 315.

2. Baudrillart, *Philippe V et le duc d'Orléans*, Introduction, p. 14.

3. Saint-Simon, *Mémoires*, XVI, p. 404.

moins avoués que la France entretenait à l'étranger. Leurs dépositions, soigneusement contrôlées, forment la base et font la valeur du récit de l'ancien secrétaire d'État, » mais valeur relative, malgré tout, proportionnelle à la confiance que méritent des rapports d'espions¹.

Pourquoi M. Baudrillart a-t-il préféré à l'explication de Saint-Simon une autre version de l'origine de ces *Nouvelles* qui a pour conséquence d'en diminuer, il le dit lui-même, *singulièrement* le prix. Ce n'est pas, évidemment, qu'il ait eu peine à admettre la violation par l'État du secret des correspondances, organisé comme un système courant d'informations. Toutes les correspondances du XVII^e siècle, et notamment celles de Madame, font voir qu'un service spécial était chargé d'ouvrir les lettres, surtout celles des personnages considérables de la France et de l'étranger, et d'en faire des extraits pour le ministre ou pour le Roi².

C'est la préface du recueil même, les déclarations de Torcy, que l'historien a cru devoir adopter, plutôt que le témoignage de Saint-Simon. « S. A. R. (le duc d'Orléans) jugea nécessaire de conserver, autant qu'il serait possible, les correspondances secrètes entretenues exactement sous le règne du feu Roi avec différents étrangers soit au dedans, soit au dehors du royaume. Elle continua d'en laisser le soin à celui des ministres qui en était chargé depuis plusieurs années (Torcy), et comme le secret ne pouvait en être gardé trop exactement, qu'il convenait, pour ne pas le risquer, de brûler les lettres des correspondants, qu'il était en même temps nécessaire de conserver sûrement la mémoire de plusieurs faits importants rapportés dans les avis reçus, celui qui les reçut encore pendant quelques années (Torcy) eut soin de les rassembler et d'en composer comme un corps d'anecdotes qui ne put donner lieu de découvrir ni de soupçonner ceux de qui venaient les avis³. » Cette note, écrite dans le manuscrit original de la main de Torcy, ne peut venir que de lui. Elle a déterminé l'explication que M. Baudrillart a acceptée sur la nature de son recueil, au risque d'en amoindrir l'importance.

Peut-être l'aurais-je, après lui, acceptée ou préférée, si des recherches, qu'il m'a été permis de faire à Naples dans les

1. Baudrillart, *Ibid.*, p. 13.

2. Saint-Simon, éd. de Boislisle, t. III, p. 142, note 7.

3. Torcy, Bibl. nat., 10670, fol. 1.

archives Farnèse, ne m'avaient fourni des indications précieuses et absolument opposées sur le recueil de Torcy, et par conséquent sur les *Mémoires* de Saint-Simon. Les archives du palais San-Severino conservent la correspondance échangée entre le duc de Parme et Alberoni, tout le temps qu'il fut en Espagne : année 1714, carteggio 54; années 1715-1716, carteggio 58; années 1717-1718, carteggio 59; pièces relatives à l'invasion de la Sardaigne et de la Sicile, carteggio 57. Lorsque j'en rapportai des analyses ou des copies, la similitude avec le texte des *Mémoires* de Saint-Simon me parut frappante. J'en donnerai pour les trois années des preuves qui me paraissent ne pouvoir être contestées.

Voici, par exemple, une lettre écrite par Alberoni, du Prado, le 6 juillet 1716 :

La diffidenza accennata va continuando. La condotta della Regina è mia pare debba essere nel doverla dissimulare. L'allontanarsi S. M. del tutto dagli affari, come vorebbe, non mi pare tampoco conveniente, mentre potrebbe accostumarsi all' ozio, prendere aversione al negozio ed in questo modo contribuire all' intento della cabala, laquale è di ridurre la Regina all' inazione per rendersi padroni assoluti dal Governo. La compiacenza della Regina per il Re è inarrivabile, e se ne deve dar grazie a Dio, però questo trattiene la medesima a determinare l'irrisoluzione del Re ed a prendere la tanto necessaria superiorità per vincere la diffidenza d'un animo debole ed impedire agli altri di farne mal' uso. Io non lascio d'animarla con farli conoscere che le va del suo punto onore ed interesse, che una volta ridotta al semplice ufficio di moglie, non godrà alcun credito nel mondo ne rispetto appresso i suoi vassalli ed in fine perderà quel capitale del gloria ed istimazione che si è guadagnato in sì poco tempo. In questa babilonia di tante lingue e nazioni, la condotta e linguaggio di Spagna è il più dissimulato, e nelle discordie e ruine degli uni e degli alteri credono fare rinascere il loro antico potere, cosa sicura a succedere quando la Regina dassi la confidenza a molti e s'appartasse del tutto dal ministero... In un tempo che la corte di Vienna va tirando le sue linee,... noi stiamo neghitossi ed in uno ozio del quale abbattuto il paese non potrà più risorgere, perchè si ridurra in brevissimo tempo del tutto senza truppe, senza marina, senza commercio, senza credito, senza istimazione, con popoli scanati dalle contribuzioni, e con una nobiltà priva de qualunque onore e ridotta alla mendicizia e disperazione. Al riparo di queste fatali sciagure non basta ne il mio spirito ne il mio cuore...

Voici le texte de Saint-Simon (t. XIII, p. 140 et 141⁴) :

Alberoni se plaignait de la mollesse de la Reine, de sa complaisance pour le Roi, de ne pas surmonter les défiances continuelles d'un esprit faible et irrésolu, capable de se livrer à qui voudrait s'en emparer pour en faire un mauvais usage. Il trouvait la Reine indolente, haïssant la peine et les affaires, ne cherchant que son repos. Il l'exhortait à ne pas souffrir qu'on les exclût l'un et l'autre du gouvernement et à craindre, parmi cette confusion de langues et de nations qui inondaient la cour d'Espagne, la cabale suivie et dissimulée des Espagnols, qui voulaient tout rappeler à leur ancien gouvernement. Il l'avertissait que, si elle cessait d'avoir de l'autorité dans les affaires, elle ne devait plus compter sur aucun crédit ni considération dans le monde, ni sur aucun respect de ses sujets. Les désordres étaient au dernier point en Espagne, les peuples accablés d'impôts, les seigneurs dans la crainte et le mépris, la noblesse à la mendicité, ni troupes, ni finances, ni marine, ni commerce, personne qui pût remédier à tant de maux, et la maison d'Autriche attentive avait encore ses partisans, etc.

L'analyse, par l'emploi des termes même du document original, est assez précise, il me semble, pourqu'il n'y ait aucun doute sur le passage de ce document entre des mains françaises pendant qu'il faisait route de Madrid à Plaisance.

Voici maintenant une dépêche du 15 juillet 1717, celle-ci du duc de Parme qui, pour ne pas révéler sa signature, écrivait à Alberoni, son ancien serviteur sous le nom de Gennaro Felicioni et feignait d'écrire de Naples :

L'avvizo qua pervenuto che si trova alla rada di Barcelona una numerosa squadra di vascelli di Spagna con molta gente da sbarco ha posto in grande apprensione ed agitazione questo governo... In fatti parè che ufficiali e ministri tedeschi si sentono fischiare alle spalle l'imminente flagello che sta per piombare sopra la loro colpa, tanto è l'orrore e timore con cui ora vivono. A me stesso uno dei principali ha confidato essere inescusabile la violazione seguita della concordata e giurata neutralità d'Italia nell' arresto di monsignor Molinès in Milano... Grande dunque è l'allarme in cui si trova questo vostro Re e Ministro, si perchè in caso di timuto attacco non si ha come poter fare difesa alcuna, come perchè si veggono questi popoli tutti intenti e desiderosi di scuotere il duro, pesantissimo giogo

1. Torcy, Bibl. nat., 10670, fol. 583, 584.

tedesco e disposti a recovrarsi sotto i gloriosi stendardi di Spagna, alla prima loro comparsa. Quanto alla detta difesa, si son fatti correre ordini pressantissimi, che però si procura di tenere segreti, di rinforzare le guarnigioni di Pescara, di Capua e di Reggio... Il Vezel, Generale della Infanteria, disse che non potrà porre in campagna piu di m/2 fanti con lasciare malamente presidiate le fortezze, ed Caraffa, generale della Cavalleria disse che appena poteva promettersi d'aver 600 cavalli. Questo è il vero stato, e che si dei tenere ben accertato e sicuro delle forze del regno, procedendo da buona fonte le presenti notizie. Quanto poi all' animo dei popoli, le pubbliche mormorazioni riescono ormai senza ritegno veruno contro il presente Governo per vedersi abolita affatto la giustizia nei tribunali, disordinato ogni negozio, in vendita il Ministero ed i Governi delle Provincie del che tutto ne nasceva publico abborrimento alla Nazione dominante... In questo sistema dunque di cose, in cui il genio malaveduto e mal consigliato che da principio fece tutti propendere questi popoli al partito Imperiale, dalla speranza avuta si resta disingannato, e rivolto a sospettare il commando Spagnuolo ed in cui non hanno gli Alemanni difesa, viene sommamente qui sospirata che la detta squadra di Spagna intraprenda la conquista di questo Regno, potendo sicuramente sperare di impadronirne con ogni facilità... ne si crede questa un' idea troppo lontana, e non bene intesa, e troppo difficile a conservarsi il regno di Napoli, quando si facesse conquistato, perchè i Principi d'Italia che tutti ora gemono e fremono per la dura catena che tien loro al piu datta ferocia tedesca, le quale non lascia di continuamente flagellarsi e distruggerli, prenderebbero coraggio quando loro folgorasse su gli occhi questo lume di speranza di poter essere assistiti e liberati dalle valorose armi Spagnuole ed in buon animo concorrerebbero tutti ad unirsi a sostenerle, etc...

Au tome XIV, p. 138, Saint-Simon d'autre part écrit ¹ :

Le duc de Parme avertit que les préparatifs de Barcelone avaient jeté les ministres impériaux à Naples dans la consternation, qu'ils connaissaient parfaitement leur faiblesse si le royaume était attaqué et le vœu général des grands et des peuples d'être délivrés du joug des Allemands; qu'un de ses ministres avait avoué que l'enlèvement de Molinès était insoutenable, que c'était une infraction manifeste de la neutralité d'Italie et qu'elle aurait de fâcheuses suites. Le vice-roi, qui ne voulait pas montrer leur agitation commune, avait donné des

1. Torcy, Bibl. nat., 10671, fol. 515, 516, 517, 518.

ordres secrets de fortifier plusieurs places et redoubler de soins pour la sûreté du royaume. La justice était abolie, le négoce cessé, l'administration et les gouvernements en vente au plus offrant. Le désespoir y était, et les vœux peu retenus de voir paraître l'escadre espagnole... Le duc de Parme appuyait de toutes ses forces l'avis de la conquête de Naples... Il prétendait qu'elle était facile et n'avoir qu'à s'y présenter pour opérer une révolution subite, qu'une fois faite elle se conserverait aisément parce que les princes d'Italie gémissants et tremblants sous l'autorité de l'Empereur concourraient tous à la défense quand ils se verraient soutenus.

Saint-Simon n'indique qu'en passant l'importance de ces deux textes pour l'histoire des entreprises d'Alberoni sur l'Italie, déterminées surtout par les sollicitations du duc de Parme, son ancien maître et le père de la reine d'Espagne. Je rapproche en ce moment ces deux passages, pour établir que, par l'intermédiaire de Torcy, Saint-Simon a purement et simplement reproduit la lettre authentique du duc de Parme : ce ne sont pas là propos d'espions, mais, comme le souhaitait M. Baudrillart, documents officiels, littéralement transcrits et interprétés.

De l'année 1718, je prends ensuite la lettre décisive par laquelle Alberoni annonça de Balsain au duc de Parme le départ de la flotte espagnole pour la conquête de la Sicile (22 juin 1718) :

Il fulmine presente va a stoccare sopra la Sicilia senza il possesso della quale ho creduto non poter fare fondamento sopra il regno di Napoli ne che il duca di Savoia non mi faccia una burla. V. A. dirà che avro un nemico di più; è vero, però questa sarà una conquista facile a conservarsi ed in conseguenza a prender tempo a seminare discordie in quest' inverno in Francia ed in Inghilterra, ove spero trovar buoni disposizioni per i maneggi che le due nazioni vanno attualmente facendo, una contra il Re Georgio, l'altra contro il Duca Reggenti. V. A. dunque dei vivere quieta e credere che, stando jo qui, non sarà pregiudicata nella minima cosa e che a suo tempo e loco verranno dedotte le pretenzioni del ducato di Castro e, quando s'avesse ad accettare le future successioni, non sarà con altre garantie che l'occupazione anticipata di grossi stati in Italia per scacciarne col tempo del tutto i Tedeschi, senza la qual espulsione non potrà mai l'Italia godere ne quiete, ni sicurezza. — Il giorno 17 partì da Barcelona la grande armata composta di cinque cento vele.

La transcription de Saint-Simon (XV, p. 199) est encore,
REV. HISTOR. LXXXVII. 2^e FASC.

cette fois, presque textuelle¹. « On était près de la fin du mois de juin et la flotte était prête à mettre en mer. Alberoni n'en donna part au duc de Parme que le 20 juin : il lui apprit que la foudre allait tomber sur la Sicile. La raison que le roi d'Espagne avait de s'en emparer était que, s'il ne s'en rendait maître, il ne pouvait le devenir du royaume de Naples ni se promettre d'éviter les pièges et les tromperies ordinaires du duc de Savoie. Si S. M. Catholique se faisait un ennemi de plus, elle croyait en être dédommagée par une conquête facile à conserver et qui donnerait le temps de semer, pendant l'hiver, la discorde en France et en Angleterre. C'est ainsi qu'Alberoni s'en expliquait, persuadé qu'il trouverait dans l'un et l'autre royaume des dispositions favorables au succès de ses intrigues.

Sur ce fondement, il pria le duc de Parme de vivre en repos et sûr qu'il ne recevrait pas le moindre préjudice tant qu'Alberoni subsisterait. Il promit pareillement à ce prince de faire valoir en temps et lieu ses droits sur le duché de Castro. Le cardinal comptait déjà les Allemands chassés d'Italie, convaincu que, sans leur expulsion totale, cette belle partie de l'Europe ne jouirait jamais de la paix et de la liberté. »

Ces trois passages de Saint-Simon et de Torcy, rapprochés des documents que j'ai pu voir et copier à Naples, suffiront, je pense. J'aurais pu multiplier les rapprochements; toute la correspondance d'Alberoni avec la cour de Parme a été connue et transcrite au bureau que dirigeait Torcy « pour l'espionnage des postes » et dont Saint-Simon a recueilli à son tour les secrets. C'est d'une part un fait assez piquant en soi que l'auteur des *Mémoires* se soit trouvé ainsi amené à donner la parole, dans son récit emprunté de toutes pièces à Torcy, au cardinal Alberoni, dont il a été, comme on sait, un juge impitoyable et souvent injuste. D'autre part, cette constatation a pour l'histoire une portée plus générale. Composés, comme nous l'avons dit, sous forme de copie souvent littérale des *Nouvelles* de Torcy de 1715 à 1718, les *Mémoires* de Saint-Simon ont la valeur d'un recueil de pièces authentiques des chancelleries européennes interceptées et recueillies par le surintendant des postes.

Il en existe d'autres preuves, après celles que j'ai données, faciles encore à vérifier. Les archives des Affaires étrangères con-

1. Torcy, Bibl. nat., 10672, fol. 711, 712.

servent, comme on sait, au fonds *Espagne*, la correspondance échangée pendant la Régence de 1715 à 1719 entre le prince de Cellamare, Alberoni et Grimaldo. M. Baudrillart n'a pas donné, d'ailleurs, de la présence de cette correspondance dans nos Archives la véritable raison : il l'attribue à la saisie des papiers de l'ambassadeur par l'abbé Dubois en 1719; « ce sont, dit-il, tous les papiers confisqués par Dubois¹. » Il paraît assez difficile d'admettre que des lettres écrites de France en Espagne, dès 1715, aient été retrouvées par les agents du Régent, à la suite des perquisitions exercées en 1719. Ces papiers du fonds *Espagne* aux Affaires étrangères ont en réalité une double origine, ainsi que l'indique leur classement : tomes 247 et 248 (correspondance 1715); tomes 277-278 (correspondance 1716 à juillet 1718); tomes 279 à 281 (correspondance juillet à décembre 1718); tomes 282-283 (inventaire des papiers et liasses trouvés chez l'ambassadeur). L'explication de l'historien ne peut s'appliquer qu'aux deux derniers volumes. Les autres ont eu le même sort que certains papiers de Simancas, transférés à Paris en 1808 et qui y sont demeurés : ils faisaient partie de ces *six cents* volumes de documents originaux que Lemontey compulsa de 1808 à 1814 pour écrire, sur l'ordre de l'empereur, l'histoire de la France au *xviii^e* siècle². C'est en somme un fonds de documents diplomatiques étrangers qu'on peut consulter sans effort à Paris. Lemontey y a pris des notes qui donnent à son œuvre une valeur durable.

Entre autres, voici l'extrait d'une lettre de Cellamare à Alberoni (4 juillet 1718) dans la traduction dont j'ai vérifié l'exactitude³ : « Je continue à cultiver notre vigne, mais je ne veux pas tendre la main pour cueillir les fruits avant leur maturité. Les premières grappes qui doivent rafraîchir la bouche de ceux qui sont destinés à boire le vin se vendent déjà publiquement, et chaque jour on en portera au marché d'autres qui sont encore sur la paille. » Le même texte est tout entier dans Saint-Simon, d'après Torcy⁴ : « Cellamare continuait de cultiver la vigne, sans toutefois porter la main à cueillir les fruits qui n'étaient pas encore mûrs. On vendait déjà publiquement les premiers raisins destinés à adoucir la bouche de ceux qui devaient tirer le vin; on se disposait ensuite à porter chaque jour au marché les autres qui demeuraient sur la

1. *Philippe V et le duc d'Orléans*, p. 328, note 2.

2. Lemontey, *Histoire de la Régence*, préface, édition 1832, p. 1.

3. Lemontey, t. I, p. 209.

4. Saint-Simon, XV, p. 212; Torcy, 10672, fol. 743.

paille. » De cette similitude, il ne peut y avoir qu'une raison, l'interception de la correspondance dont Torcy faisait sauter les cachets et perçait le mystère : « Cellamare », dit Saint-Simon avec lui, « se défiait même des courriers, en sorte que, lorsqu'il était obligé d'écrire par cette voie, il ne s'expliquait jamais clairement, mais, enveloppant ses relations de voiles, il cachait le mieux possible ce qu'il voulait et n'osait expliquer clairement sous différentes expressions figurées¹. » Si prévoyant qu'il fût, Cellamare eût été bien surpris d'apprendre que ses dépêches fussent à si bref délai destinées à prendre place dans les *Mémoires* de Saint-Simon.

De beaucoup d'autres cours que l'Espagne, les secrets diplomatiques ont été ainsi éventés et recueillis de la même manière par les bureaux de Torcy. Toutes les indications qu'ils ont puisées dans la correspondance de Spaar et de Gyllenbourg, agents de la Suède à Paris et à Londres, avec Gøertz, qui intriguait avec le Prétendant contre Georges I^{er}, se retrouvent avec une rare exactitude dans les extraits des archives de Suède qu'a publiés Th. Westrin sur le baron de Gøertz en 1898². D'autre part, si l'on consulte, dans Wiesener, les lettres de lord Stairs au gouvernement anglais des 9 et 12 septembre 1716 sur ses négociations avec le Régent, textes que cet auteur a publiés d'après le Record office³, on en retrouvera la substance et presque la forme à leur date dans Saint-Simon, et, naturellement, dans Torcy⁴. On relèverait de même dans les fragments de correspondance de l'envoyé anglais à Madrid, Bubb (1716), cités par Coxe dans son *Histoire des Bourbons d'Espagne*, des éléments de comparaison significatifs avec certains passages de Saint-Simon⁵. La vérification pourrait encore se faire entre les documents des archives de Turin publiés par Carutti et les propos que Torcy et Saint-Simon attribuent à l'abbé del Maro, ambassadeur à Madrid du roi de Sicile⁶.

1. Saint-Simon, XV, p. 178.

2. Torcy, Bibl. nat., 10670, fol. 858 et suiv.; Saint-Simon, *Mémoires*, XIII, p. 219 et suiv. — Westrin, *Friherre Georg Heinrich von Gøertz Bref (Historisk Tidskrift, 1898, Stockholm)*.

3. Wiesener, *le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais*, I, p. 318, 319, 320.

4. Saint-Simon, XIII, p. 163; Torcy, Bibl. nat., 10670, fol. 706 à 709.

5. Saint-Simon, XIII, 144 à 148. — Coxe, *Histoire des Bourbons d'Espagne*, II, p. 252, 271, 315.

6. Carutti, *Storia della diplomazia della Corte di Savoia*. Torino, 1879, t. III. — Saint-Simon, *Mémoires*, XIV, p. 39; Torcy, Bibl. nat., 10671, fol. 278, 279; — Saint-Simon, XIV, p. 48; Torcy, *Ibid.*, fol. 302; — Saint-Simon, XIV, p. 175, 176; Torcy, *Ibid.*, fol. 748, 749; — Saint-Simon, XIV, p. 220; Torcy, *Ibid.*, fol. 805; — Saint-Simon, XIV, p. 460; Torcy, Bibl. nat., 10672, fol. 161.

Ce fut surtout l'Espagne, dont tous les courriers passaient par la France, qui fit les frais de cette enquête, aussi discrète que constante : toutes les correspondances de ses agents, Beretti Landi à la Haye, Monteleone à Londres, d'Acquaviva à Rome, aussi bien que les instructions ou les réponses d'Alberoni tiennent une très grande place dans les *Mémoires* de Torcy, dans ceux de Saint-Simon.

C'était par ordre du Régent que se pratiquait ce dépouillement méthodique des documents diplomatiques. Il l'avait jugé d'autant plus nécessaire, qu'ayant, à la mort de Louis XIV, supprimé les secrétaireries d'État, il éprouvait le besoin de suppléer aux lacunes probables de l'administration des conseils¹. Il y renonça, ou du moins en retira le soin à Torcy, au moment même où, par un coup d'autorité contre les parlementaires (26 août 1718) et la noblesse, il rétablit l'ancienne forme du gouvernement et surtout le ministère des Affaires étrangères au profit de l'abbé Dubois. « Les mémoires secrets et nécessaires, dit Torcy, pour achever le récit de ce qui s'est passé dans le reste de l'année 1718, manquent depuis la fin du mois d'août². » La coïncidence des dates, entre l'arrivée définitive au pouvoir de l'abbé Dubois et la retraite de Torcy, qui finit par perdre, en 1721, la surintendance, nous éclaire, plus que ne l'a fait l'ancien ministre, sur les motifs qui ont suspendu son recueil diplomatique. Et, d'autre part, la ressemblance, l'identité presque entre les Documents d'archives et le texte de ce recueil contredisent l'explication que Torcy, pour dissimuler sans doute la violation du secret des lettres, a donnée de sa tâche.

La véritable explication était celle que Saint-Simon et Lemon-
tey ont apportée : il n'est pas nécessaire, je crois, de faire ressortir l'importance de cette constatation, pour l'étude des Affaires étrangères au temps de la Régence d'une part, pour celle des *Mémoires* de Saint-Simon d'autre part. C'est en définitif à une publication complète et fidèle des archives secrètes des cabinets européens que, par la collaboration de Saint-Simon et de Torcy, par les indiscrétions de l'un et la copie de l'autre, les *Mémoires* ont abouti, pour quatre volumes au moins, du tome XII au tome XV.

Émile BOURGEOIS.

1. Torcy, Bibl. nat., 10670, fol. 1.

2. Saint-Simon, *Mémoires*, XV, p. 295; Torcy, Bibl. nat., 10672, fol. 936.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LE CONCILE DE TURIN.

M. Babut a présenté l'été dernier à la Faculté des lettres de Paris deux thèses¹ fort intéressantes, de sujet circonscrit et d'étendue raisonnable, ce qui, on ne saurait que le regretter, devient de plus en plus rare. L'auteur a, sur le métier, un grand travail historique sur saint Martin et le conflit entre l'ascétisme et la mondanité dans l'Eglise du IV^e siècle. Ce qu'il nous donne ici, ce sont deux études détachées sur des documents qui se rapportent à son sujet principal et qu'il juge avoir été mal datés jusqu'à présent.

I.

Le premier de ces documents, « la plus ancienne décrétale, » s'est conservé en entier dans la collection dite de Saint-Maur et, en partie, dans la collection d'Hérouval, dérivée de la précédente. La première nous le présente sous le titre *Canones Romanorum ad Gallos episcopos*. C'est évidemment une lettre d'un pape en réponse à une consultation sur divers points de discipline ecclésiastique. Mais de quel pape? On a hésité entre Sirice et Innocent. M. Babut croit qu'il y a lieu de remonter un peu plus haut et propose d'attribuer la pièce au pape Damase. Je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas raison.

On peut faire des réserves sur quelques-uns de ses arguments, mais il y en a de très sérieux, notamment ce qu'il dit sur le renforcement de la sévérité, depuis Sirice, en ce qui regarde la bigamie successive, considérée comme empêchement aux ordres.

A sa dissertation, l'auteur a joint une étude des sources du texte et une édition aussi soignée que possible de la décrétale. Les manuscrits sont très défectueux. En certains endroits, il faut désespérer de

1. *La plus ancienne Décrétale*. Paris, 1904; *le Concile de Turin*. Paris, Picard, 1904.

retrouver la leçon primitive. Je m'y suis esrimé en profitant de l'appareil de M. Babut. Voici quelques tentatives de restitution que je lui soumets :

P. 70, l. 7-12 : *Et primo cognoscamus incognita, non inani profectu ET labore sollicito, ut quae nota necdum sunt, SED precibus investiganda; quae vero notiora SED difficilia sunt, instanter quae-renda praecepit; quae clausa sunt, fidei virtute pulsando precibus petere sibi debere reserari. Sic enim scriptum est : « Petite et dabitur vobis, » etc.*

P. 70, l. 48 : *Et quod NON erat manifestum.*

P. 70, l. 20 : *Quod erat clausum nobis frequentius pulsando, id est rogando revelatur.*

P. 71, l. 40 : *Dum gloriam hominum delectantur habere potius quam Dei praemia perquirere.*

P. 73, l. 7, je ne supprimerais pas les mots *et in coniugio velata non est.*

P. 74, l. 9, dans une citation de l'Écriture qui n'a pas été identifiée : *Loquere ad aures audientium, instruenti aures infundemus[ICAM].*

P. 74, l. 48 : les mots *De sacerdotibus* me semblent être une rubrique introduite dans le texte. Une phrase commence à *Primo in loco statutum est de episcopis*, etc. Mais je ne trouve pas de restitution pour la finale de la phrase précédente.

P. 76, au bas : *Oportet iam episcoporum vel presbyterorum aut diaconorum disciplinam cum publicanorum vita sociari.*

P. 85, l. 9 : je ne vois pas d'inconvénient à maintenir la leçon des mss., *praeceptis*, en sous-entendant *imperialibus* ou *saecularibus*.

II.

Dans la seconde thèse de M. Babut, comme dans la première, on retrouve, au même degré, le souci de l'information exacte, tant sur les détails du texte étudié et de sa transmission paléographique que sur les opinions qui ont été, par le passé, émises à son propos. Je tiens d'autant plus à lui rendre d'abord ce témoignage que j'ai le regret de ne pouvoir, à peu près sur aucun point, accepter ses conclusions. Mais son travail est trop sérieux pour que je puisse me borner à indiquer sommairement une divergence d'opinion. M. Babut a droit qu'on lui dise pourquoi on n'est pas de son avis.

Diverses collections canoniques, de Gaule et d'Espagne, nous ont conservé une lettre synodale adressée aux évêques « des Gaules et des cinq provinces » par un concile de la province de Milan, assem-

blé dans la ville de Turin. La réunion de ce concile avait eu pour but le règlement de plusieurs litiges ecclésiastiques à lui déferés par des évêques de la Gaule, plus spécialement de la Gaule du sud-est.

Dans le protocole qui nous est parvenu, il est dit que l'assemblée se tint le 22 septembre; mais l'année n'est pas marquée. Saint Ambroise étant mentionné comme défunt, la première date à laquelle on puisse songer est celle de l'année 397. Une limite inférieure nous est fournie par ce fait, non mentionné dans le protocole, mais connu d'ailleurs, que Lazare, qui devint évêque d'Aix entre 407 et 441, y présenta, avant sa promotion épiscopale, une accusation contre Brice, évêque de Tours. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que le pape Zosime, parlant en 447 de cette démarche, présente le concile de Turin comme s'étant tenu longtemps (*dudum*) auparavant.

Ce pape (447-448) eut occasion de traiter, lui aussi, plusieurs des affaires dont s'était occupé le concile; il les régla tout autrement, en s'inspirant de considérations qui n'avaient pas été produites à Turin ou qui n'avaient pas ému les évêques.

Telle est, du moins, l'opinion universellement admise sur la classification chronologique de ces événements : d'abord le règlement du concile de Turin; plus tard, une quinzaine d'années plus tard, l'intervention du pape Zosime.

M. Babut nous propose un arrangement plus compliqué. Selon lui, il y aurait eu deux conciles de Turin; un en 405 environ, l'autre en 447. C'est le premier qui serait visé par le *dudum* de la lettre que je viens de citer; de l'autre, il serait question, en d'autres endroits de la correspondance de Zosime, et cette correspondance permettrait d'établir que le 22 septembre indiqué dans l'intitulé et la lettre synodale est le 22 septembre 447.

Voyons cela de plus près. Pour plus de commodité, je vais donner tout d'abord une liste des lettres du pape Zosime, dans l'ordre où nous les présente la collection des *Epistolae Arelatenses*¹, avec l'incipit et la date de chacune d'elles :

4. — *Placuit*. — 22 mars 447 (Jaffé 328).
2. — *Cum adversus*. — 22 septembre 447 (Jaffé 331).
3. — *Mirati*. — 26 septembre 447 (Jaffé 332).
4. — *Quid de*. — 26 septembre 447 (Jaffé 333).
5. — *Multa*. — 29 septembre 447 (Jaffé 334).
6. — *Cum et in*. — 4 mars 448 (Jaffé 340).
7. — *Non miror*. — 4 mars 448 (Jaffé 344).

1. Éd. Gundlach, *M. G. Epp. Merov.*, p. 5 et suiv.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les dates pour constater que cette série de lettres correspond à trois moments, le printemps 447, l'automne de la même année, la fin de l'hiver suivant. Les pièces se groupent ainsi : 4, 2-5, 6-7.

Dans la lettre n° 4, le pape confère à l'évêque d'Arles Patrocle, *en raison de ses mérites personnels*, le privilège de délivrer des passeports ecclésiastiques pour Rome. Nous n'avons pas à nous arrêter sur cette commission, délivrée personnellement à Patrocle, et sans rapport avec la situation de l'église d'Arles. Le pape continue en déclarant que l'évêque métropolitain de la cité d'Arles doit conserver l'autorité supérieure qu'il a toujours eue dans les ordinations d'évêques; qu'il doit faire rentrer dans son ressort les provinces de Viennoise, de Narbonnaise I^{re} et de Narbonnaise II^{re}. Désormais, toute ordination d'évêque célébrée sans lui dans ces provinces, contrairement aux décrets du siège apostolique et aux règles établies par les anciens, sera punie de la privation de l'épiscopat, et cette peine atteindra tant le consécrateur que le consacré.

Cette fois, Zosime n'entend pas créer une situation nouvelle, mais faire revivre le droit ancien, négligé pendant quelque temps. Sur quoi se fondait, à ses yeux, ce droit ancien? En admettant même que, dans la phrase alléguée, les mots *apostolicae sedis statuta* ne visent que la présente lettre pontificale, ce qui est déjà douteux, on s'y réclame tout aussitôt de *praecepta majorum*, dont l'origine, il est vrai, n'est pas précisée. Un peu plus bas, à propos de certaines revendications territoriales de l'évêché d'Arles, le pape allègue l'antique privilège de la métropole d'Arles, à laquelle Trophime fut envoyé par le Saint-Siège, Trophime, le premier évêque d'Arles, de qui la foi est dérivée dans toute la Gaule.

Ainsi, le pape Zosime croyait que l'église d'Arles, fondée par un envoyé du Saint-Siège, avait été la mère-église de la Gaule entière. Que par les mots *vetus privilegium*, *praecepta majorum*, il ait ou non entendu parler de documents écrits, émanés du Saint-Siège ou de conciles, cela ne fait rien à la chose. Il se croit en présence d'une situation traditionnelle, dérivant des circonstances de l'évangélisation de la Gaule et remontant ainsi à l'origine de son établissement ecclésiastique. Cependant, il n'ignore pas que cette situation a été troublée, et, s'il intervient, c'est précisément pour aider Patrocle à remettre les choses sur l'ancien pied.

S'il avait poussé jusqu'au bout l'application de ces principes, ce n'est pas à trois provinces seulement, c'est à la Gaule entière qu'il aurait dû étendre la juridiction d'Arles. Patrocle, qui l'avait rensei-

gné sur saint Trophime et l'évangélisation des Gaules, ne jugea pas à propos d'en demander autant.

Mais comme ses renseignements étaient faux et que ses prétentions métropolitaines heurtaient des situations établies, la lettre *Placuit* ne fut pas plutôt connue en Gaule que des protestations se produisirent. C'est à la suite de ces protestations que furent écrites les lettres du second groupe (2-5), à la fin de septembre 447. Dans celles-ci, le concile de Turin est expressément visé. Il est parlé (n° 2), à propos de Lazare, ancien évêque d'Aix, d'une accusation soulevée par lui contre Brice, *dudum in Taurinensi concilio gravissimorum episcoporum*, puis du décret rendu par ce concile en faveur de l'évêque de Marseille Proculus, *in quem furtive locum per indebitam synodum Proculus usurpator inreperat* (n° 4)... *in synodo Taurinensi, cum longe aliud ageretur, in apostolicae sedis iniuriam subripiendum putavit, ut sibi concilii illius emendicata praestaret obreptio... Indecens ausus et in ipso vestibulo resecandus, hoc ab episcopis ob certas causas concilium agitantibus extorquere*¹ (n° 5). Ajoutons une autre lettre du même pape expédiée le 24 septembre 447, c'est-à-dire dans les mêmes jours que les précédentes². Là il est dit de Lazare : *a Proculo Massiliensi in synodo Taurini oppidi sententiam calumniatoris exceperit*.

Que dans tous ces textes il soit question d'un seul et même concile de Turin, c'est ce qui a paru évident à toutes les personnes qui se sont occupées de ces questions, dans quelque esprit qu'elles les aient abordées. M. Babut en juge autrement. Selon lui, comme je l'ai dit, il y a eu deux conciles, célébrés, l'un une douzaine d'années avant l'avènement du pape Zosime, l'autre au moment même où il expédiait les lettres 2-5 et la lettre *Posteaquam*, c'est-à-dire vers la fin de septembre 447. Voici comment il se représente les choses.

Dans le premier synode, Lazare, qui n'était pas encore évêque, aurait attaqué la réputation de Brice, évêque de Tours, et ses accusations auraient été écartées. De ce concile aucun document officiel ne nous serait parvenu. Quant à l'autre, dont nous avons les canons, il se serait réuni précisément à propos des difficultés auxquelles donnait lieu, en Provence, l'application de la décrétale *Placuit*, du

1. M. Babut (p. 15) pense que *extorquere* signifie ici « vouloir arracher ; » je crois que ce mot signifie seulement « arracher. » Traduire autrement, n'est-ce pas un peu solliciter le texte ? J'ai la même impression quand je vois, à la page précédente, *admodum movit* rendu par « achève d'émouvoir. »

2. J. 330, *Posteaquam a nobis*, conservée dans la collection Avellana, n° 46, p. 103 de l'édition de Vienne.

22 mars, et les aurait tranchées dans un sens manifestement contraire aux volontés du pape, déjà formulées dans un document public et solennel.

Je reviendrai tout à l'heure sur l'in vraisemblance d'un tel système. Pour le moment, je me contente de le mettre aux prises avec la chronologie.

Le concile, dit M. Babut, s'est réuni le 22 septembre 447. Il dura, selon lui, plusieurs jours; dès l'ouverture, la question d'Arles fut posée. Patrocle, qui devait se trouver là (ou son légat à défaut de lui), inquiet de la tournure que l'affaire allait prendre et prévoyant une sentence contraire au privilège du 22 mars, expédia aussitôt un courrier au pape. Le pape, sans attendre que le décret du concile lui fût parvenu, ni même que le concile eût pris officiellement une décision, intervint résolument. Mais, au lieu de s'adresser au concile, de le prémunir contre un entraînement d'où pouvait sortir un conflit des plus graves, il se contenta de critiquer, dans sa correspondance avec des tiers, des décrets dont il ne connaissait pas la teneur, dont il ne savait même pas s'ils avaient été rendus.

Est-ce assez de légèreté? Zosime, assurément, n'a pas toujours été, dans ses actes, aussi réfléchi qu'il aurait dû l'être; mais, en agissant comme le veut M. Babut, il eût passé toutes les bornes: il se fût conduit, non comme un homme ardent et facile à mener, mais comme un véritable insensé.

Continuons. Les textes que j'ai cités des lettres 4 et 5 semblent bien indiquer que, pour celui qui les a écrites, l'usurpation de Proculus, fondée sur la décision du concile, décision entachée d'obréption, est chose faite et qui dure depuis quelque temps. Ce n'est pas en ces termes que l'on eût parlé d'une sentence sollicitée, suggérée peut-être, mais encore à venir¹. De plus, ces lettres sont, l'une du 26 septembre, l'autre du 29. Admettons qu'un courrier ait pu venir de Turin à Rome entre le 22 et le 29, comment aurait-il fait la route entre le 22 et le 26?

A cela, M. Babut répond que la lettre du 26 doit être renvoyée à une autre date. Elle porte pourtant bien la date du 26 septembre

1. M. B. insiste sur l'expression *Indecens ausus (Proculi) et in ipso vestibulo reseandus*, qui lui paraît correspondre à l'état de tentative où en est encore, au moment de la lettre, l'entreprise de Proculus. C'est bien subtil. On peut, du reste, expliquer autrement cette figure. Il s'agit, je crois, du *vestibulum causae*. L'audacieuse prétention d'en appeler aux conciles d'une tradition vénérable aurait dû être écartée par la question préalable. Qu'est-ce que le concile de Turin pouvait contre les droits acquis au siège de saint Trophime? Le Saint-Siège lui-même n'y pouvait rien.

417 : *data VI kal. oct., Honorio XI et Constantio II cons.* Je ne crois pas que, pour les besoins d'une hypothèse, il soit permis d'écarter ainsi les documents ou de corriger leurs dates.

Aussi bien, M. Babut ne s'y serait peut-être pas déterminé si la lettre en question ne lui avait offert un autre indice, grave à ses yeux, d'incompatibilité avec la date qu'elle porte. Cette lettre, adressée à l'évêque d'Arles, mentionne la condamnation de Proculus, en présence de Patrocle : *Quid de Proculi damnatione censuerim tenet conscientia tua, cum meo interesset examini, nec te gestorum nostrorum auctoritas latet vel scriptorum quae de ipsius damnatione per terrarum diversa direximus.* Or, M. Babut ne croit pas qu'à la date du 26 septembre 417 Proculus eût été déjà condamné.

En cela, je crois, il se trompe. La lettre *Multa*, tout comme la lettre *Quid de*, celle du 29 septembre comme celle du 26, suppose le procès fait et terminé. Ceci résulte de son début même : *Multa contra veterem formam Proculus usurpasse detectus est in ordinationibus nonnullorum indebite celebrandis, quas proxime numerosa cognitione discussimus, licet ipse diu expectatus fastidiose ferat sibi indutias adtributas, cum venire dissimulet. Attamen illa praesumptio nos admodum movit quod in synodo Taurinensi, etc.* Ainsi, il y a eu un procès en règle sur les ordinations de Proculus; il ne s'est pas rendu à la citation et l'on a dû procéder par contumace; mais les faits délictueux ont été établis (*detectus est*). C'est évidemment des mêmes faits et du même procès qu'il est question dans la circulaire *Cum adversus* du 22 septembre : *Haec omnia apud nos gestis¹ testimoniisque discussa sunt.*

Ce qui peut embarrasser ici, c'est l'ambiguïté du terme *damnatio*, qui revient souvent dans la correspondance de Zosime, mais pas toujours avec le même sens. Dans l'espèce, je crois qu'il s'agit d'une déposition proprement dite. La menace en était exprimée dans la décrétale *Placuit*, du 22 mars 417 : « Quiconque, dorénavant, célébrera des ordinations d'évêques en dehors du métropolitain d'Arles, sera privé du sacerdoce, et, avec lui, l'évêque qu'il aurait ordonné, *uterque sacerdotio se carere cognoscat.* » Or, c'est précisément le cas où s'est mis Proculus, et cela a été établi par les procédures romaines avant le 22 septembre 417. Du reste, la lettre *Non miror*, du 4 mars 418, adressée au clergé, à la curie et au peuple de Marseille, décrit une véritable destitution : Proculus a cessé d'être évêque; le siège est vacant. Patrocle, comme métropolitain, a l'église de Marseille en

1. Cf. le *gestorum nostrorum auctoritas* de la lettre *Quid de*. Il semble bien que les mêmes procès-verbaux soient visés dans les trois lettres.

sa charge; il doit aider les Marseillais à se donner un autre évêque. Rien, du reste, n'indique que, dans les cinq mois précédents, des mesures nouvelles aient été prises contre Proculus. Les sentences qui pèsent sur lui semblent bien être celles auxquelles aboutit le procès de septembre 417.

M. Babut en juge autrement. Suivant lui, ni la lettre *Cum adversus*, du 22 septembre, ni la lettre *Multa*, du 29, ni une autre lettre, *Licet proxime*, du 3 octobre, ne permettent de croire que Proculus eût été déjà condamné.

La lettre *Licet proxime*, dit-il, n'en souffle mot. — D'accord, mais il n'y avait aucune raison d'y mentionner une condamnation qui avait été, de toute nécessité, notifiée à l'épiscopat provençal; il était inutile d'en parler à tout propos. Le pape, dans ce court billet, autorise un évêque Remigius à revendiquer des églises distraites de son ressort et présentement détenues *per Proculum et Dominum celerosque*. Destitué ou non par sentence romaine, Proculus était toujours en possession. Le pape vise cette situation de fait, la seule qu'il eût à viser en telle affaire. Il n'y a donc rien à tirer de là pour établir que, le 3 octobre 417, Proculus n'était pas encore condamné. Voyons les autres lettres.

Celle du 29 septembre, *Multa*, paraît bien être une sorte d'appendice à une notification antérieure des méfaits de Proculus. Elle vise surtout l'argument du concile de Turin. Entre les faits établis à la charge de l'évêque de Marseille, le pape relève ici tout spécialement l'appui qu'il est allé chercher auprès du concile. Patrocle, sans doute, avait jugé utile que le pape enlevât expressément à ses adversaires ce moyen de défense. Il est évident qu'il n'en avait pas été parlé dans la notification de la sentence.

Quant à cette notification, devons-nous la retrouver dans la lettre *Cum adversus*, expédiée le 22 septembre à l'épiscopat d'Afrique, des Gaules et d'Espagne? Je ne le croirais pas volontiers, car, bien qu'il y soit rappelé que des faits d'ordination illégale, entraînant déposition pour le consécrateur, ont été établis contre Proculus, sa déposition à lui n'est pas indiquée expressément, mais seulement celle des évêques Ursus et Tuentius, ordonnés par lui. Il est difficile que la notification ait pris cette forme implicite. Peut-être le passage relatif à Proculus aura-t-il disparu de cette lettre¹; peut-être, ce qui est plus

1. La finale se présente étrangement. C'est une répétition pure et simple de la décrétale *Placuit* pour les deux derniers tiers de son texte, cousue ici sans rime ni raison ni transition. Une telle disposition a bien des chances de n'être pas primitive.

probable, y a-t-il eu une autre lettre de même destination, traitant spécialement de Proculus¹. Ce ne serait pas la seule pièce qui eût disparu. La déposition de Proculus ne put manquer d'être communiquée à l'église de Marseille, à Proculus lui-même et à Patrocle, auquel le pape confia alors le soin de la chrétienté marseillaise². Autant de pièces que nous n'avons plus.

Dans ces conditions, et en dépit des obscurités qui peuvent envelopper encore certaines modalités de l'affaire, une chose est claire, c'est que l'on n'a pas le droit d'affirmer qu'à la fin de septembre 417 Proculus n'eût pas encore été condamné, au sens le plus rigoureux du mot. Du reste, en prenant ce mot dans un sens moins précis, la lettre *Cum adversus* contient une réprobation assez énergique pour justifier, dans la lettre *Quid de*, l'expression *damnatio Proculi*.

Ainsi, d'une façon ou d'une autre, au sens strict ou au sens large, Proculus était bel et bien *damnatus* au moment où fut écrite la lettre qui porte la date du 26 septembre. A tout le moins doit-on admettre que ces explications ont assez de valeur pour que l'expression *damnatio Proculi* ne puisse être invoquée comme argument certain contre cette date, et celle-ci, bien et dûment attestée, n'ayant contre elle aucun argument certain, doit être maintenue.

M. Babut allègue encore (p. 24) que, dans les lettres 1, 2, 3, 5, les trois provinces soumises à la métropole d'Arles sont énumérées, tandis que dans les lettres 4, 6, 7, et dans la lettre *Licet proxime*, il n'y a rien de semblable. Or, les lettres 6 et 7 sont de 418, la lettre *Licet proxime* est du 3 octobre 417; donc, la lettre 4 doit, elle aussi, être postérieure au groupe 1, 2, 3, 5. De là on déduit que Zosime abandonna l'idée de réunir les trois provinces en un seul ressort métropolitain, et, comme pour justifier un tel changement il faut quelque raison déterminante, M. Babut reconnaît ici l'influence du concile de Turin. — Je commence à n'y rien comprendre. Comment! Le 29 septembre 417 Zosime est encore très ferme sur la constitution du ressort arlésien. Il le déclare inviolable et va même jusqu'à dire que le Saint-Siège lui-même n'aurait pas le droit de toucher aux privilèges d'Arles. Et, quatre jours après, le 3 octobre, il aurait déjà envoyé à vau-l'eau ces privilèges inviolables et renoncé piteusement à une attitude si résolument affichée et si énergiquement défendue!

Je me hâte d'ajouter qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur ces

1. Il est sûr, en tout cas, que la sentence reçut une large publicité, visée par le début de la lettre *Quid de*. Ci-dessus, p. 284.

2. Ces lettres perdues sont visées dans les n° 6 et 7.

lettres pour voir que, dans celle où il n'est pas question des trois provinces, il n'y avait aucune raison d'en parler. La lettre 4 est relative aux passeports ecclésiastiques, pour lesquels la commission de Patrocle s'étendait à tout le clergé des Gaules; les lettres 5 et 6 sont relatives à l'église de Marseille, la lettre *Licet proxime* à des querelles de limites sans rapport avec la juridiction métropolitaine.

De là encore rien à tirer contre la date du 26 septembre que porte la lettre en question. Cette date importune résiste à tous les efforts que l'on a faits pour l'éliminer.

Il n'en faudrait pas davantage pour écarter le système proposé.

Cependant, il y a lieu d'étudier les raisons par lesquelles on le défend.

III.

L'une de ces raisons, c'est l'emploi du mot *admodum* dans la lettre *Multa*. J'ai cité le passage (p. 284). Zosime commence par dire qu'on a examiné à Rome, *numerosa cognitione*, les méfaits de Proculus, mais qu'une chose l'a grandement ému, *admodum movit*, c'est que cet évêque a cru pouvoir, au mépris du siège apostolique, recourir au concile de Turin pour se faire attribuer les droits de métropolitain dans la II^e Narbonnaise. M. Babut s'efforce de tirer de là, non, ce qu'on pourrait lui accorder, que la connaissance de l'intervention du concile de Turin est, chez Zosime, tout à fait récente, mais que le concile lui-même est récent, que l'appel fait par Proculus à cette assemblée est un méfait nouveau de cet évêque ajouté de frais aux incorrections établies dans les procédures. « Voici maintenant que l'évêque de Marseille, sur qui pesaient déjà des charges si graves, a donné au Saint-Siège un sujet de plainte nouveau, qui *achève d'émouvoir* Zosime (*nos admodum movit*) » (p. 44). Quant à moi, je ne puis trouver ici aucune indication chronologique. Zosime, dans ses précédentes lettres, n'avait pas parlé de l'intervention du concile de Turin dans cette affaire de juridiction, soit qu'il l'ignorât soit qu'il la jugeât négligeable. On lui aura fait comprendre qu'il était bon d'enlever cet argument à Proculus. Il le fait, déclarant avoir été *très* ému, *tout à fait* ému, c'est le sens de l'adverbe *admodum*, de la démarche de Proculus auprès du concile; mais rien n'indique que cette démarche lui paraisse toute récente. Et c'est en vain que, comparant cette lettre *Multa* à la lettre *Cum adversus*, on veut déduire de leur rapprochement que, le 22 septembre, date de la lettre *Cum adversus*, Zosime n'avait aucune connaissance de l'intervention con-

ciliaire et qu'il n'en aurait entendu parler qu'une huitaine de jours plus tard. Son silence, dans la lettre du 22 septembre, s'explique très bien. Il énumère les diverses irrégularités dont sont entachées, à son point de vue, les ordinations qu'il condamne. Qu'avait-il besoin d'évoquer, pour la discuter, une objection, un moyen de défense, que les accusés, contumaces, il ne faut pas l'oublier, n'avaient sûrement pas fait valoir devant son tribunal? S'il le reprend plus tard, c'est qu'on lui aura fait observer qu'en Provence l'autorité du concile était assez imposante pour qu'il valût la peine de la discuter. M. Babut ne peut pas dire que cette explication est insoutenable. Tant qu'elle ne sera pas démontrée telle, l'argument qu'il tire du silence de la lettre du 22 septembre demeurera sans valeur.

Mais, dit-il, dans cette lettre *Multa*, le pape dit, par deux fois, que l'intervention du concile a été sollicitée au mépris (*incuriam, convicium*) du Saint-Siège. Ceci est pour lui inexplicable, à moins que Zosime n'ait eu en vue sa propre décrétale *Placuit*. Car où est la décrétale antérieure à Zosime qui ait déclaré les évêques de Marseille et de Vienne déchus de leurs droits métropolitains au profit de l'évêque d'Arles? A cela je réponds : sûrement cette décrétale n'a jamais existé. Mais il n'en est pas moins vrai que, pour Zosime, endoctriné par Patrocle, le Saint-Siège était engagé en faveur d'Arles depuis les origines les plus lointaines. Sa conviction sur ce point se trahit, et dans cette lettre elle-même, et dans la lettre *Placuit* et dans plusieurs autres. Cette prééminence d'Arles est un fait acquis, d'antiquité immémoriale, fondé sur ce que saint Trophime, premier évangelisateur des Gaules, premier métropolitain d'Arles, a été envoyé dans le pays par le siège apostolique et que le siège d'Arles s'est trouvé ainsi en possession d'un privilège imprescriptible. Dans ces conditions, qui touche à l'autorité du successeur de saint Trophime offense le siège apostolique lui-même. En prétendant quelque chose contre l'église d'Arles, les évêques de Marseille et de Vienne ont fait injure au pontife romain. Et cela à quelque moment que leur opposition se soit produite et sans qu'il y ait eu besoin de leur rappeler une tradition perpétuelle et vivante.

On n'est donc nullement obligé de placer après la décrétale *Placuit*, du 22 mars 417, le concile de Turin dont il est question dans la lettre du 29 septembre de cette année, celui dont nous avons les canons.

Mais, nous dit M. Babut, « on ne voit pas sur quoi pouvaient se fonder, avant le décret de Zosime, les prétentions du siège d'Arles sur la Viennoise, qui avait à Vienne sa métropole politique. » Ainsi,

d'après lui, la décision conciliaire relative à Vienne et Arles devient inexplicable si la date du concile n'est abaissée jusqu'à l'année 417.

Je ferai observer que, dans la phrase suivante, M. Babut admet que le droit métropolitain de Marseille, en vigueur avant Zosime, n'avait pas été contesté jusqu'à lui. Or, Marseille était, tout comme Arles, dans la Viennoise politique, et, ce qui est plus grave, les suffragants qu'elle possédait avant Zosime étaient des évêques d'une autre province, la Narbonnaise II^e. Nulle part nous ne voyons indiquée la raison de cet état de choses extraordinaire. Nous sommes réduits à présenter des conjectures, à alléguer l'importance de la ville et de vraisemblables rapports d'évangélisation.

Je ne vois pas pourquoi des raisons de ce genre n'auraient pu être alléguées aussi en faveur d'Arles dès les années 400-405. Arles avait été plusieurs fois résidence impériale dans le courant du IV^e siècle; de grands conciles, officiellement convoqués, s'y étaient tenus; c'était une ville fort peuplée et commerçante; Ausone la cite au nombre des premières villes de l'empire, la relevant, nommément, bien au-dessus de Narbonne et de Vienne; suivant toute vraisemblance, elle avait été, pour le christianisme, un centre de rayonnement dans la vallée du Rhône. Même en admettant, ce qui n'est nullement établi, que la préfecture des Gaules n'y eût point encore été transportée au moment du concile de Turin, les raisons qui déterminèrent le choix d'Arles pour remplacer Trèves comme siège de cette magistrature supérieure existaient antérieurement au transfert.

Si l'on tient compte de tout cela, on verra, autant qu'on a besoin de le voir, sur quoi pouvaient se fonder les prétentions d'Arles à la qualité de métropole ecclésiastique de la Viennoise. On se rendra compte, à tout le moins, que, si elles n'étaient pas en harmonie avec les cadres de la *Notitia Galliarum*, elles avaient cela de commun avec les prétentions métropolitaines de Marseille.

Il ne faut pas, du reste, s'exagérer la correspondance entre les provinces administratives de l'Occident et les ressorts des métropoles ecclésiastiques. Cette correspondance n'existait ni en Afrique ni en Italie. On ne connaît aucune métropole ecclésiastique en Bretagne et dans les provinces danubiennes de l'Illyricum occidental. Même en Gaule et en Espagne, l'adaptation comporta quelques anomalies. Je ne connais pas de métropole des Baléares ni de Mauritanie Tingitane. En Bétique, la métropole civile était Cordoue, la métropole ecclésiastique Séville, ce qui est proprement le cas posé entre Vienne et Arles. La province des Alpes Grées et Pennines n'eut point de métropole ecclésiastique, et l'histoire de la province d'Arles elle-même,

jusqu'au ^xe siècle inclusivement, montre que la Notice des Gaules n'y fut jamais considérée comme l'expression exacte et rigoureuse des rapports ecclésiastiques.

Il ne faut donc pas, surtout pour ces très anciens temps, s'attacher trop étroitement à la Notice des Gaules, ni surtout transporter en Occident, comme une règle absolue, l'état de relations dont les canons de Nicée témoignent pour l'Orient. Ces canons eux-mêmes révèlent et confirment, à côté de l'usage commun, des exceptions très importantes. En Égypte, par exemple, il y avait plusieurs métropoles civiles, mais une seule métropole ecclésiastique. Si Alexandrie, en Orient, a pu maintenir, contre l'usage commun, des relations spéciales et traditionnelles; s'il en a été de même de Rome, de Milan, de Marseille, pourquoi s'étonner que les évêques d'Arles n'aient pas vu dans les cadres administratifs de leur région l'expression exacte de leurs rapports avec les églises voisines?

Je ne vois pas qu'il subsiste un seul des moyens de preuve allégués par M. Babut pour justifier le changement de date qu'il propose.

Mais je veux appeler l'attention sur les difficultés qui s'opposent à son système.

IV.

J'ai déjà parlé de la nécessité où il se trouve d'écarter la date, correcte et bien attestée, de l'une des lettres arlésiennes, celle du 26 septembre 417.

Il lui faut encore dédoubler le concile de Turin. Car il est bien sûr qu'il y a eu un concile de Turin avant le pontificat de Zosime, et celui-ci le mentionne en plusieurs de ses lettres. C'est le concile où Lazare, plus tard évêque d'Aix, attaqua la réputation de saint Brice. Que ce synode soit différent de celui auquel furent adressées les revendications de Proculus et de Simplicius, Zosime ne semble pas en avoir la moindre idée. Il ne numérote pas; il ne dit pas que celui dont il aurait appréhendé ou blâmé l'intervention soit le deuxième, qu'il soit récent, qu'il soit encore réuni au moment où il écrit. Et pourtant on m'accordera qu'une nuance était à attendre s'il y avait eu deux conciles. Le concile de Turin n'était pas une institution. On ne peut pas parler du concile de Turin comme du concile de Rome ou du concile de Carthage. La tenue de conciles à Rome et à Carthage était ordinaire; il y en avait tous les ans, ou à peu près. Mais Turin n'était pas une métropole. Au temps où nous sommes, c'était une église encore très jeune. Le concile qui s'y est réuni, c'est

le concile de la province de Milan. Il s'y est tenu accidentellement; Turin n'était pas le lieu ordinaire des conciles milanais. En somme, si, dans les lettres du pape, il n'y a pas trace de distinction entre deux assemblées, c'est qu'il n'y en a eu qu'une. Je sais bien que dans une des lettres (22 sept.) Zosime fait de grands compliments au concile, *concilio gravissimorum episcoporum*, et que dans l'autre (29 sept.) il n'en dit rien d'avantageux. Mais c'est que, dans la première, il vise un point, la réprobation de Lazare, où l'assemblée avait blâmé un homme qui lui déplaisait beaucoup, tandis que, dans l'autre, il rappelle une décision contraire aux siennes. Du reste, même dans cette seconde lettre, il ne se permet pas de critique directe et rejette tous les torts sur ces importuns, Proculus et Simplicius, qui ont abusé de la bonne foi des évêques et leur ont extorqué un décret en leur faveur.

Maintenant, envisageons en lui-même le fait de la réunion (prétendue) du concile en 447 et voyons s'il est vraisemblable.

Le Saint-Siège vient, par un décret solennel, de reconnaître à l'évêque d'Arles une situation qu'il croit traditionnelle, bien qu'elle ne le soit pas. Il est impossible de s'exprimer plus catégoriquement que ne l'a fait le pape Zosime. Que son décret ait soulevé des critiques en Provence, qu'il ait donné lieu à des protestations de la part des évêques lésés, c'est ce qui est vraisemblable et attesté. Que les évêques de la Haute-Italie se soient beaucoup émus de cette affaire, c'est ce qui n'est ni vraisemblable ni attesté. Que le métropolitain de Milan et ses collègues se soient ingérés à juger ce conflit après le pape; qu'ils se soient réunis en concile pour casser un décret du siège apostolique, c'est ce qui est monstrueux et sans exemple. Une pareille attitude eût été simplement schismatique. Et ce qui ajoute encore à l'invraisemblance, c'est que ce concile italien, qui s'ingérerait à reviser les décisions du siège apostolique, aurait poussé l'insolence jusqu'à affecter de les ignorer. Sa lettre synodale ne contient pas la moindre trace de l'intervention, je ne dis pas de Zosime, mais d'un pape quelconque dans les affaires de Provence. Les litiges portés devant l'assemblée ne sont nullement présentés comme ayant été examinés ailleurs, comme étant préjugés par une décision quelconque. Et l'on voudrait que, six mois auparavant, ils eussent été tranchés à Rome! Si cela était, la prétérition serait

1. De cette réprobation de Lazare, il n'y a pas trace dans la lettre synodale du concile de Turin. Il est bien possible que l'affaire ait été exagérée par Patrocle et que Lazare ait été plutôt invité à laisser Brice en repos que frappé d'une pénalité canonique. Dans ce dernier cas, on s'expliquerait difficilement ses rapports ultérieurs avec l'évêque de Marseille.

vraiment trop forte. Ce concile de révoltés eût été une assemblée de gens mal élevés¹.

Me direz-vous qu'une telle attitude ne rentre peut-être pas dans la catégorie des impossibilités *métaphysiques*? Au moins faudrait-il, pour l'admettre, des arguments fort graves, proportionnés à l'énormité du fait à établir, et, avant tout, des témoignages clairs et inébranlables.

Or, sur quoi repose l'assertion de M. Babut? Sur l'édifice de conjectures et d'hypothèses dont on vient de mesurer la solidité. Il n'y a rien, rien. J'ai le regret de le dire.

V.

Je regrette aussi de ne pouvoir accepter ses idées sur un autre document : la lettre impériale du 6 juin (ou 8 juillet) 443, par laquelle Valentinien III sanctionna les mesures que le pape Léon venait de prendre contre l'évêque d'Arles, Hilaire. Cette lettre, adressée au maître des milices Aetius, règle d'abord que les évêques des Gaules et d'ailleurs ne doivent rien innover contre les anciennes coutumes sans l'autorité du pape, mais considérer comme loi toute décision du siège apostolique. Jusqu'ici, il n'y a, pour un fonctionnaire comme Aetius, ou pour tout autre fonctionnaire, rien de bien précis. Il est clair que ni les officiers de l'armée ni les magistrats de l'empire ne sont en situation d'apprécier le rapport entre des actes d'administration épiscopale et les règlements ou usages ecclésiastiques : ce n'est pas leur affaire. Aussi bien, ces recommandations ne sont que des considérants, et la lettre impériale en vient aux prescriptions d'ordre pratique : « En sorte que, tout évêque qui, appelé à comparaître devant le tribunal de l'évêque de Rome, négli-

1. Au moment où s'agitaient ces questions arlésiennes, l'épiscopat africain se trouvait en conflit avec le pape Zosime, d'abord à propos de la condamnation de Pélage et de Célestius, puis à propos d'appels à Rome. Dans les deux cas, le droit était du côté des Africains. Ils échangèrent avec le pape des propos dont la correction extérieure laisse quelquefois percer un peu d'amertume ; mais jamais ils n'eurent l'idée de prendre une attitude comme celle que M. B. prête à l'épiscopat milanais. Et pourtant, dans la question de Pélage et de Célestius, ils avaient pour eux les sentences du pape Innocent et les défendaient contre son successeur. Du reste, cette question, où la foi était intéressée, et aussi la question des appels, où, pour un intérêt futile, toute l'organisation de l'église africaine avait été mise en question, étaient l'une et l'autre de nature à expliquer une attitude de résistance. Les querelles des évêques provençaux, qui n'intéressaient guère les évêques italiens du nord, les auraient enflammés au point qu'ils se seraient posés en supérieurs du pape !

gerait de s'y présenter, y sera contraint par le gouverneur de la province. » Voilà qui est clair. Le pape n'aura qu'à signaler au gouverneur de la province l'attitude contumace de l'évêque, le gouverneur devra mettre la force publique aux trousses de celui-ci et l'expédier à Rome.

M. Babut présente ce rescrit comme la charte de la papauté. Non seulement Léon le Grand est le premier pape, au sens vrai du mot, mais il ne l'a été que depuis cette lettre. Élu et consacré en 440, il n'a reçu que le 6 juin (ou le 8 juillet) 443 l'investiture de son nouveau pouvoir : « La monarchie ecclésiastique de Léon le Grand paraît, à n'en voir que la façade, un édifice tout canonique. Elle n'avait d'autre fondement avoué et d'autre soutien apparent que le respect des églises provinciales pour le siège de l'apôtre. On découvre, après une étude attentive, que la bâtisse reposait sur l'armature cachée d'une loi d'empire. »

Je ne suis pas de cet avis. Si la « monarchie ecclésiastique » avait tenu à une loi d'empire, elle aurait été peu solide. En 443, l'empire d'Occident était bien malade, et sa chétive existence ne devait pas se prolonger au delà d'une trentaine d'années. L'Afrique n'en faisait plus partie, ni l'Espagne, ni la Bretagne, ni les provinces du Danube. En Gaule, Valentinien III était reconnu en théorie, mais le pouvoir de fait était aux mains d'Aetius, et encore dans les régions que n'occupaient pas les Francs, les Burgondes et les Wisigoths. Sans doute, Arles et la Provence obéissaient alors aux magistrats envoyés de Ravenne ; le cas échéant, ceux-ci eussent été en situation de faire empoigner un évêque par leur gendarmerie et de l'expédier au pape. On ne voit pas qu'ils l'aient jamais fait. M. Babut pourra dire que cela prouve que les évêques se montrèrent bien sages. Admettons-le. Mais il devrait bien voir, de son côté, que cette gendarmerie n'a pas grande importance dans le développement des institutions ecclésiastiques. L'Église catholique n'a jamais été plus centralisée qu'à présent. Le doit-elle à la crainte des gendarmes ? Les gendarmes de France, d'Amérique, d'Italie sont-ils à la disposition du pape ?

M. Babut remarque que, dans les circonstances où j'ai eu l'occasion d'en parler, je ne me suis pas prononcé sur l'importance de la loi. Il voit maintenant ce que j'en pense. Comme facteur de la « monarchie ecclésiastique, » cette loi n'a eu, en fait et vu les circonstances, que peu d'efficacité. Si l'empire avait été alors plus étendu qu'il ne l'était et s'il se fût maintenu, il en aurait peut-être été autrement. En Orient, où l'empire dura, la force publique fut bientôt mise au service des juridictions ecclésiastiques. Le pape, lui aussi, soit sous le régime byzantin, soit quand il fut devenu souve-

rain, se trouva pourvu de moyens coercitifs assez puissants pour faire comparaître les évêques et procurer l'exécution de ses sentences; mais cela dans une partie seulement de la catholicité latine. Du reste, dans tout le moyen âge latin, on voit la force publique au service de l'autorité ecclésiastique, à tous les degrés. Mais autre chose est l'histoire du *for* ecclésiastique, autre celle de la constitution générale de l'Eglise. La loi en question me paraît rentrer dans les documents de la première plutôt que dans ceux de la seconde.

C'est, du reste, un rescrit de circonstance. Les évêques de ce temps-là, et les papes comme les autres, cherchaient en général à se suffire avec leurs propres moyens, avec la conscience des gens, l'opinion publique et des pénalités d'ordre religieux. Cependant, quand ils ne voyaient pas moyen de réussir autrement, ils réclamaient l'appui de l'État. Hilaire d'Arles ne s'en était pas privé; il en avait même abusé, paraît-il. Les évêques d'Afrique en usèrent aussi dans l'affaire des Donatistes. En 378, le pape Damase et les évêques italiens, soucieux d'apaiser le schisme d'Ursinus, obtinrent un rescrit de même sens que celui de 445. Il semble bien que des rescrits de ce genre étaient plus souvent demandés qu'obtenus. Dans l'espèce qui nous occupe, il se trouva que la demande était présentée par un pape très imposant, très bien en cour. D'autre part, il s'agissait de vaincre l'opposition d'un évêque populaire dans son pays, ami des hauts fonctionnaires et accoutumé à leurs bons offices. Le pape Léon, qui avait pu apprécier les dispositions d'Hilaire à l'égard du Saint-Siège et de son autorité, jugea sans doute qu'il fallait lui enlever ses appuis séculiers, et que, pour cela, l'intervention de l'empereur était indispensable.

Il réussit, nous n'en pouvons douter. Mais je ne crois pas que ni ses vues ni celles de l'empereur aient dépassé l'horizon des querelles arlésiennes. Il ne demanda sûrement aucune juridiction, et l'empereur ne la lui eût pas accordée, ne la possédant pas lui-même. Il ne demanda que des gendarmes. En dépit des termes généraux du rescrit, je crois qu'il ne visait que les gendarmes arlésiens, ceux du préfet des Gaules, les seuls dont il eût besoin dans l'espèce.

Maintenant, passons aux appendices que M. Babut a joints à son exposition. Ils appellent, eux aussi, quelques observations.

VI.

4. — D'abord, il nous donne une édition critique de la lettre synodale du concile de Turin. Le texte est établi sur de soigneuses collations et les variantes sont indiquées avec le plus grand scrupule.

En deux endroits, l'éditeur a cru devoir corriger la tradition paléographique et ajouter des mots qu'elle ne fournissait pas. D'abord, au commencement : à la date du jour, *X kalendas octobris*, donnée par les manuscrits, il a joint de son cru la note consulaire *Honorio aug. XI et Constantio II cons.* Cette date, qui est celle de l'année 447, est exclue, comme on l'a vu ci-dessus, par diverses raisons et n'a aucun appui sérieux. M. Babut a cru l'avoir établie solidement. Mais il n'avait pas pour cela le droit de l'introduire dans le texte. Rien ne prouve qu'une date consulaire ait figuré à cet endroit dans la rédaction originale de la lettre¹.

Une interpolation plus grave, et moins justifiée encore, se présente au sixième canon. Il est ainsi conçu dans les manuscrits :

Illud praeterea decrevit sancta synodus ut quoniam legatos episcopi Galliarum qui Felici communicant destinaverunt, ut si qui ab eius communione se voluerit sequestrare, in nostrae pacis consortio suscipiantur, etc.

On sait qu'alors l'épiscopat des Gaules était divisé, les uns acceptant, les autres refusant la communion de l'évêque de Trèves Félix. Ceux qui la refusaient reprochaient à Félix sa compromission avec les Ithaciens, c'est-à-dire avec les évêques espagnols qui avaient provoqué la répression sanglante du mouvement priscillianiste. Il est clair, d'après notre texte, que le concile de Turin est composé d'évêques antiféliciens, dans la communion desquels on n'entre qu'en se séparant de celle de Félix. Cela est d'une évidence à crever les yeux. Il est tout aussi clair que les évêques favorables à Félix qui ont envoyé des légats au concile n'appartiennent pas au même parti que les prélats provençaux, car ceux-ci sont, bien évidemment, dans la communion des prélats italiens. Si quelque manuscrit portait *non communicant*, il y aurait lieu de rejeter sa leçon, car le *non* est repoussé par le contexte. Mais aucun manuscrit n'ayant le *non*, je ne m'explique pas comment on a pu songer à l'introduire.

M. Babut, en dépit du sens naturel et d'une tradition paléographique indiscutable, corrige *communicant* en *non communicant*. Un peu gêné d'avoir contre lui tous les manuscrits et tous les commentateurs, il allègue le témoignage de Baronius. Baronius, en effet (397, 52), cite ce canon avec *non*, mais il ne s'y arrête pas. Il

1. Comparer le concile de Carthage de 256, qui contient, comme celui-ci et au même endroit, l'indication du jour, mais non celle de l'année. La plupart du temps, l'une et l'autre faisaient défaut à cet endroit. Du reste, on ne voit pas pourquoi, si cette date était primitive, elle aurait disparu du texte.

ne cherche ni à justifier cette leçon ni à expliquer le texte. Sa citation représente sans doute quelque édition archaïque des conciles, nullement un jugement réfléchi du cardinal. Les éditeurs, depuis Labbe, impriment sans le *non*; ils font même observer que cette leçon est écartée par les manuscrits.

Ils ont bien raison.

2. — *L'évêque Remigius*. — Un évêque de ce nom se rencontre en divers documents intéressant la Provence, depuis 396 jusqu'à 449. Son siège n'est pas connu. J'ai pensé un moment à Antibes, mais si dubitativement que je n'ai point inséré Remi dans la liste des évêques de ce siège¹. M. Babut propose Aix, que j'avais exclu et que j'exclus encore, par la bonne raison que nous connaissons un évêque d'Aix, Lazare, qui fut en fonctions entre 407 et 444. Il pense, et la chose mérite examen, que Remi avait été chassé par l'usurpateur Constantin et que Lazare avait été installé à sa place pour être lui-même éliminé lors de la réaction honorienne. Cette conjecture serait confirmée par le fait, connu d'ailleurs, que ce Remi fut poursuivi pour adultère, vers 408, du consentement (*annuente*) de Proculus. Enfin, une lettre du pape Zosime contient des expressions propres à faire croire que Lazare avait succédé à un évêque jugé et condamné à mort par ordre du tyran.

J'avais admis moi-même² la possibilité de cette interprétation de la lettre de Zosime; mais, bien entendu, sans identifier l'évêque condamné avec le Remi en question. Suivant M. Babut, il s'agit ici de Remi, lequel, pourtant, ne fut pas tué, bien que, dans la bagarre à laquelle donna lieu l'installation de Lazare, il eût été mis en péril de mort. Cet amendement était nécessaire, car si Remi avait été tué vers 408, il n'aurait pu figurer comme vivant dans les documents de 447 et 449.

Mais, maintenant que le texte de la lettre en question a été mieux publié qu'il ne l'était dans l'édition Coustant, je crois devoir revenir sur mon impression première et, en même temps, écarter l'interprétation de M. Babut. Le texte, tel que je le comprends, ne parle ni d'évêque tué ni d'évêque blessé.

Il se trouve dans la lettre *Posteaquam*³. Zosime y décrit, sans bienveillance, les antécédents de Lazare. Il arrive à sa promotion épiscopale : *Ab eodem Proculo fit post multos annos sacerdos tyrannici iudicii, defensore civitatis Aquensium, cum contraireret, adflicto*

1. *Fastes*, t. I, p. 100, 279.

2. *Fastes*, t. I, p. 271.

3. Ci-dessus, p. 282, note 2.

in ipsum penetrare (lire *in ipso penetrari*), et *sacerdotale solium sanguine innocentis paene respersum inrupit*; *stetitque in eo haecenus umbra sacerdotii donec tyranno imago staret imperii. Quo loco post interconexionem patroni sponte se exiit et propria cessione damnavit.* L'expression *sacerdos tyrannici iudicii* semble bien vouloir dire « évêque du choix du tyran. » Quant à ce qui suit, il est clair qu'il s'agit non de l'évêque prédécesseur de Lazare, mais du « défenseur, » c'est-à-dire du premier magistrat de la cité d'Aix. Ce personnage faisant opposition¹ à l'installation de Lazare, les partisans de celui-ci l'assomment² dans le sanctuaire même³, de sorte que, quand le nouvel évêque y va prendre place, le siège épiscopal est comme arrosé du sang de l'infortuné et innocent défenseur.

Le tableau serait un peu poussé au noir, ou plutôt au rouge, qu'il n'y aurait pas lieu de s'en étonner, étant connue l'animosité de Zosime contre Lazare. Mais il est clair que le sang versé, plus ou moins abondamment, est le sang du magistrat, non celui d'un évêque.

Ainsi, la lettre de Zosime ne saurait être invoquée en faveur de la nouvelle hypothèse. Au contraire, elle peut et doit être invoquée contre elle, et voici pourquoi.

Dans cette lettre et dans plusieurs autres, Zosime, qui avait des raisons personnelles⁴ de détester Lazare et qui s'inspirait en plus de la haine que lui avait vouée Patrocle, accumule tout ce qu'il peut relever contre l'ancien évêque d'Aix. Chose singulière dans le système de M. Babut, il oublie de dire que Lazare a pris la place d'un autre, qu'il s'est violemment emparé d'un siège épiscopal dont le titulaire était vivant et protestait. Mais c'est le plus grave reproche qu'il eût pu lui faire ! Au lieu de cela, il ne l'inculpe que de vétilles. Son élection a été bien vue du tyran ; c'est un inconnu, un étranger ; son installation a donné lieu à une opposition violente ; le sang a été versé ; Lazare a fini par se faire justice en se démettant de ses fonctions ; longtemps avant son élévation à l'épiscopat, il avait incriminé Brice, évêque de Tours, devant le concile de Turin ; Proculus, membre de cette assemblée, avait, comme les autres, repoussé ses

1. Sans doute au moment de l'élection, à laquelle prenaient nécessairement part les magistrats municipaux, la curie et le peuple.

2. Le mot est peut-être trop fort ; Zosime dit seulement que le défenseur fut *afflictus*, ce qui ne semble pas indiquer qu'il ait été tué.

3. Le manuscrit porte *in ipsum penetrabili*. La correction *penetrari* s'impose et aussi, pour raison d'accord, le changement de *ipsum* en *ipso*.

4. A cause de l'affaire pélagienne ; Lazare, en malmenant Pélage et Célestius, s'était fait un ennemi du pape, qui, en ce moment, cherchait à les réhabiliter.

calomnies, ce qui ne l'avait pas empêché plus tard de le consacrer évêque.

Rien de tout cela n'est cas pendable. Il en est tout autrement de l'intrusion, qui est un des crimes les plus graves dont un clerc puisse se rendre coupable.

Je conclus donc que Lazare n'a pas été intrus et qu'il faut chercher en dehors d'Aix le siège épiscopal de Remi.

3. — *Les apocryphes de Vienne.* — Si je regrette profondément de voir M. Babut ravager ainsi les idées reçues à propos du concile de Turin, du pape Zosime et des évêques provençaux, j'éprouve un chagrin tout particulier (*nos admodum movit*) à le voir se servir de documents apocryphes et condamnés comme tels par les critiques les plus timides.

On connaît la collection des fausses lettres fabriquées à Vienne pour faire concurrence au recueil des privilèges arlésiens, relever le siège de Vienne et soutenir ses revendications diverses. Selon M. Babut, deux lettres de cette collection viennoise, la lettre *Revelatum* et la lettre *Quali pertinacia*, censées écrites par les papes Zosime et Léon, ne seraient pas apocryphes, mais authentiques.

La première de ces lettres se prétend datée du 4^{er} octobre 417. Zosime écrit à Simplicius, évêque de Vienne, qu'il est touché des raisons alléguées par lui devant le concile de Turin. Sans doute, en considération de saint Trophime, il a accordé à Patrocle juridiction sur trois provinces; mais maintenant qu'il a entendu l'envoyé de Simplicius, il change d'avis et accepte le système conseillé par le concile de Turin, c'est-à-dire le partage de la Viennoise entre Arles et Vienne. Il lui annonce, par la même occasion, la condamnation de l'évêque Lazare, ordonné indûment après avoir été accusateur de son frère.

M. Babut trouve que cette lettre cadre très bien avec la situation qu'il a imaginée plus haut : le concile de Turin, tenu, selon lui, vers la fin de septembre 417, et Zosime se ralliant tout à coup à ses décisions, après avoir fulminé contre l'intervention de l'assemblée dans les questions de juridiction débattues en Provence. Comme j'ai déjà établi que le concile s'est tenu bien avant 417 et que Zosime, que nous sachions, n'est jamais revenu sur ses décisions, je n'ai pas à discuter en détail l'authenticité de cette mauvaise pièce. Je me borne à dire que, la lettre *Revelatum* étant censée être du 4^{er} octobre, Zosime devrait avoir montré une versatilité peu commune. Le 29 septembre, dans la lettre authentique *Multa*, Simplicius est pour lui un impudent, qui outrage le siège apostolique, en prétendant au droit d'ordonner des évêques dans sa province. Lui accorder ce qu'il

demande, c'est aller contre saint Trophime et ses droits traditionnels. Le Saint-Siège lui-même n'a pas le droit de le faire, à plus forte raison le concile de Turin, que l'on a eu tort de faire intervenir en ceci. Le surlendemain, dans la lettre *Revelatum*, le lion est changé en agneau. Le concile de Turin est devenu pour lui une autorité aussi compétente que respectable; Simplicius était dans son droit en lui soumettant son affaire, et ses raisons sont convaincantes; saint Trophime souffrira qu'on entreprenne sur son domaine et qu'on divise sa province. O miracle de la grâce! Non, c'est trop invraisemblable. Laissons la lettre *Revelatum* dans le panier aux apocryphes.

La situation de l'autre lettre, *Quali pertinacia*, est préjugée par celle de la précédente, sur laquelle elle s'appuie. Elle suppose, en effet, que la division de la Viennoise a été prononcée par le Saint-Siège, antérieurement à saint Léon : c'est le système de la lettre *Revelatum*. Il est absolument inadmissible. Patrocle et ses successeurs, Honorat et Hilaire, ont été sûrement métropolitains de la Viennoise entière, Vienne y compris, jusqu'au moment où Hilaire se vit privé de ses droits métropolitains, lesquels passèrent, pour un temps, à l'évêque de Vienne (445). La province ne fut divisée qu'en 450¹.

Il est difficile de dire à quel moment le faussaire a cru devoir placer son document. Il n'avait, sur ces affaires, que des idées peu précises. La date qu'il a mise au bas de la lettre, *Valentiniano aug. VIII et Anieno*, est incohérente et fautive. Le quatrième consulat de Valentinien tombe en 435; il n'y a pas de consul Anienus. Mais on peut corriger *Valentiniano aug. VII et Avieno* et l'on obtient ainsi l'année 450.

Alors la lettre devient un non-sens. Elle suppose vivant saint Hilaire d'Arles, mort l'année précédente. Elle se donne comme la décision rendue dans le procès débattu à Rome contre Hilaire, en 443. La vérité est que le faussaire viennois, qui avait sous les yeux la collection arlésienne et ses pièces authentiques, y a trouvé plusieurs lettres de l'année 450, avec la date *Valentiniano aug. VII et Avieno*, et qu'il a copié maladroitement et incorrectement cette date, sans se douter qu'elle ne concordait pas avec son texte.

Il n'y a donc rien à faire de cette pièce. Je regrette que M. Babut l'ait acceptée et même qu'il en ait fait la base de certains raisonnements.

4. — *La chronique de Villicaire*. — Voici maintenant un document dont l'existence était restée insoupçonnée jusqu'à présent et

1. Sur cela, voir J. 450, 555, 557 et 765.

dont M. Babut enrichirait la littérature si ses conclusions pouvaient être acceptées.

Il s'agit de la Chronique des évêques de Vienne, qui nous a été conservée sous deux formes, l'une incomplète, jusqu'à saint Avit seulement († 548), l'autre jusqu'à Léger (1030-1070). Cette compilation est évidemment tributaire des faux privilèges viennois, dont elle cite un certain nombre. La lettre *Revelatum* y est visée. C'est même ce qui lui a valu les soins de M. Babut, désireux de relever le témoignage que cette lettre reçoit de là.

Les chroniques de ce genre sont sujettes à continuation. La nôtre, dans sa plus longue rédaction, va jusqu'au XI^e siècle. Mais rien ne prouve que cette rédaction n'ait pas été précédée d'une ou plusieurs autres. D'autre part, la rédaction contenue dans le manuscrit de Berne, qui ne dépasse pas saint Avit, ne peut être considérée comme ayant été établie au VI^e siècle, car elle mentionne le pape Étienne II, qui est du VIII^e, et se réfère même à une lettre fabriquée sous le nom de son successeur Paul (757-767).

On a cru d'abord que la collection des fausses lettres viennoises avait été rédigée dans le même temps et par la même main. Comme il y en a une de Pascal II († 1118), cela obligeait à descendre jusqu'au XII^e siècle. Mais le texte de Berne, tributaire de plusieurs de ces faux, a été transcrit, suivant les uns au X^e siècle, suivant les autres, et, je crois, avec raison, au XI^e siècle. Il faut donc que les derniers faux privilèges aient été ajoutés à une collection antérieure. Partant de là, j'avais cru pouvoir proposer une coupure après la fausse lettre de Léon IX (1048-1054), et, par suite, chercher après (peu après) Léon IX la date de rédaction de notre chronique.

Mais, en y regardant bien, la date du texte de Berne ne permet pas de descendre tout à fait si bas, et, comme d'autres coupures sont possibles dans la série des faux privilèges, j'admettrais volontiers que leur collection fût plus ancienne que je ne l'avais cru d'abord, du X^e siècle, ou même de la fin du IX^e, et qu'elle eût reçu des suppléments à diverses époques. Les faussaires n'ont jamais manqué à Vienne; on le sait d'abondance.

Maintenant, faut-il admettre une coupure à Villicaire, l'évêque contemporain de Charles Martel? C'est l'opinion de M. Babut.

Mais les indices qu'il relève sont tellement légers qu'il n'y a pas à s'y arrêter. Ils sont d'ailleurs écartés en bloc par ce fait qu'il aurait

1. M. de Manteyer (*Bull. de la Soc. de statistique de l'Isère*, 1903, p. 87 et suiv.) me paraît avoir établi que le fragment de la chronique viennoise qui figure dans le manuscrit de Berne y a été transcrit vers 1033.

dû discuter, c'est que toutes ces notices sont tributaires de la chronique d'Adon. La parenté n'est contestée par personne, et, quant au sens de la dérivation, je ne crois pas que l'on puisse hésiter à mettre Adon avant l'anonyme. Je ne puis ici entrer dans le détail. A mon édition¹ du livre épiscopal de Vienne, j'ai eu soin de joindre tous les textes adoniens qui lui sont apparentés; chacun peut ainsi faire aisément les comparaisons opportunes. Du reste, sans même entrer dans cet examen, je vais signaler un fait qui ruine absolument le système que l'on nous propose.

Si la lettre *Revelatum* est indiquée dans la chronique épiscopale, elle n'est pas la seule. Dès la première notice, la tradition de saint Crescent est placée sous la protection de l'une des fausses pièces du recueil viennois. On y lit : *Commemorat hoc b. Stephanus pontifex in epistola quadam ad principem Francorum*. Cette référence vise une lettre adressée à Charlemagne, non par Étienne II, mais par son successeur Paul. Le fait que notre auteur se soit trompé de pape s'explique par la circonstance que ces lettres (n° 45 et 46) se suivent dans le recueil des faux privilèges². Soit par suite d'une distraction, soit à cause de quelque lacune dans le manuscrit qu'il avait sous les yeux, notre chroniqueur aura rattaché le passage sur saint Crescent au titre STEPHANUS EPISCOPUS, etc.

Ceci nous permet d'apprécier la date que M. Babut assigne à la chronique en question. Selon lui, elle est l'œuvre de Villicaire, lequel mourut en 774, loin de Vienne. Or, la lettre de Paul est un faux grossier. Elle est adressée à Charlemagne, alors que le pape Paul, mort en 767, n'a pas vu le règne de ce prince. Elle le suppose souverain du pays de Vienne, lequel fit partie du royaume de Carloman jusqu'en 774. Quant au texte, il est aisé de l'apprécier par comparaison, car nous avons, dans le *Codex Carolinus*, une quantité considérable de pièces du même genre, de lettres adressées par le même pape Paul et ses premiers successeurs aux rois Pépin, Carloman et Charlemagne. Aucun diplomate ne saurait hésiter un instant. L'intitulé de la lettre viennoise, le style, les formules finales, la langue elle-même, tout crie contre l'authenticité, tout force à conclure que le faux est notablement postérieur au temps de Villicaire. A plus forte raison, en est-il de même de la chronique que l'on voudrait attribuer à cet évêque.

1. *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, p. 179.

2. Édité par M. Gundlach, à la suite de la Collection arlésienne, dans le t. III des *Epistolae* (M. G.).

Mais de combien postérieur? La fausse lettre de Paul suppose connue la désolation de l'église de Vienne aux premiers temps carolingiens. Le pape Paul est censé demander à Charlemagne de s'intéresser à cette église illustre, mais appauvrie. Où le faussaire a-t-il trouvé cette donnée? Assurément pas dans la chronique anonyme, puisque celle-ci lui est postérieure; je ne vois pas moyen d'échapper, même en s'en tenant à cette seule observation, à la conclusion que ce faux, comme tous les autres, est postérieur à la chronique d'Adon. Je dis, même en s'en tenant à cette seule observation. Mais il y a bien d'autres endroits où la chronique anonyme trahit sa dépendance des textes adoniens. Du reste, ceux-ci sont absolument indépendants des fausses lettres, tandis que la chronique anonyme en est tributaire; nouveau et important indice de sa tardive apparition.

On voit ce que devient, dans ces conditions, la chronique de Villicaire et quel avantage c'est, pour la lettre *Revelatum*, de s'y trouver visée.

L. DUCHESNE.

LES COMTESSES DE LA MARCK ET DE BOUFFLERS ET GUSTAVE III

D'APRÈS LES CORRESPONDANCES CONSERVÉES A UPSAL¹.

Marie-Anne-Françoise de Noailles, quatrième fille du maréchal

1. Dans ses études sur *Gustave III et la cour de France* (2 vol., Paris, 1867), Geffroy a signalé l'intérêt des correspondances féminines françaises conservées à Upsal dans la collection des *Gustavianska papper*; il les a parcourues et en a publié quelques extraits, il n'avait ni le loisir ni peut-être les moyens d'esquisser l'histoire des amitiés de Gustave III. On peut aujourd'hui tenter d'utiliser plus complètement ces correspondances en les rapprochant des nombreux documents suédois et français publiés ou rendus accessibles au public en ces dernières années. Les lettres de la comtesse de la Marck, inédites (sauf extraits publiés par Geffroy), font partie des *Gustavianska papper* (une lettre déposée à la Bibliothèque royale de Stockholm, trois aux Archives royales). Celles de la comtesse de Boufflers ont été publiées, sauf une lettre possédée par la Bibliothèque royale de Stockholm (A. Vivie, *Lettres de Gustave III à la comtesse de B. et de la comtesse*

duc de Noailles, naquit en 1719¹. Elle épouse en 1744 le comte de la Marck; elle est à cette époque « grande et assez grasse, point du tout jolie; cependant, sa figure ne déplaît point; elle se tient mal et a l'air un peu matérielle, mais elle paraît avoir de la gaieté, de la douceur, de la piété et en tout un caractère fort aimable; elle joue du clavecin supérieurement et comme les plus grands maîtres². » Son mari la présente à la cour.

Elle chante agréablement. M. de la Marck joue de la basse-viole et l'accompagne. Bientôt ils organisent chez eux des représentations d'opéra; les rôles sont distribués à quelques amis; l'orchestre se compose d'amateurs, à l'exception de deux ou trois violons de l'Opéra; les chanteurs de la Sainte-Chapelle exécutent les chœurs à la cantonade, car il importe de dissimuler leurs soutanes. Il y a des habits, des décors, des machines; les dépenses sont couvertes à frais communs³.

M^{me} de la Marck est une des plus grandes dames de la cour de Louis XV; sa famille se partage les hautes charges de l'État; celle de son mari s'est illustrée dans nos camps et a acquis au service du roi de France la grandesse. Elle-même joue un long rôle dans la figuration du siècle. Fut-elle vertueuse ou simplement heureuse? Son nom ne rappelle presque aucune médisance. M^{me} de la Marck n'a pas d'histoire.

Louable discrétion des fines amies, plus admirable générosité des

au roi, de 1771 à 1791. Bordeaux, 1900). — On a utilisé pour cette étude : 1° Mss. Outre la collection des *Gustavianska papper* sus-indiquée, renfermant entre autres les correspondances de Creutz, Staël, Taube, etc., le Journal de voyage du roi Gustave III en Italie et en France, 1783-1784 (en suédois, Ups., Handling. F 616^a), la correspondance de Nils von Rosenstein (Upsal, F 8306), les lettres et dépêches des ambassadeurs Creutz et Staël (Stockholm, Archives royales); pour M^{me} de la Marck spécialement : Paris, Archives nationales, sequestre des particuliers T 769, O¹ 1681, O¹ 1682, F 75697. — 2° Impr. F. A. v. Fersens *historiska skrifter* utg. af R. Klinckowström (5 vol., Stockholm, 1867-1870); Ahnfelt, *Ur svenska hofvets o. aristokratiens lif* (ces deux ouvrages contiennent d'importants extraits de la correspondance de Dalberg); G.-M. Armfelt, ... af Elof Tegner (2 vol., 2^e édit., Stockholm, 1893-1894, Journal d'Ahnfelt), Schinkel, *Minnen ur Sveriges nyare historia* (Stockholm, 1852-1883), R.-F. v. Willebrand, *Gustaf-Philip Creutz* (Förh. o. Upps. utg. af Sv. litteratursällski Finland, 1900), Odhner, *Sveriges pol. hist. under kon. III s. regering* (Stockholm, 2 vol., 1885-1896), Stavenow, *Kon. Gust. III* (Göteborg, 1901), *Mémoires du duc de Luynes*, de Morellet, Marimontel, Grimm, *Corresp. litt.* (éd. Tournoux, t. IX), Voltaire, Rousseau, correspondance, etc., Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis* (t. IV), etc.

1. Gelfroy, I, 248.

2. Luynes, V, 386.

3. Luynes, VIII, 36.

philosophes ! Car elle protégea Palissot ; celui-ci prétendit n'avoir écrit que pour la venger de certaines attaques sa comédie des *Philosophes*. Est-il vrai que Diderot ait publié contre elle un insolent libelle ? Voltaire n'en croit rien (lettre à d'Alembert, 10 juin 1760) ; d'Alembert en donne le démenti à Palissot (d'Alembert à Voltaire, 16 juin 1760), brouillé depuis deux ans avec M^{me} de la Marck, lorsque parut sa pièce. Voltaire insinue même que Palissot a méchamment représenté son ancienne protectrice sous les traits de la pédante Cydalise, auteur d'un in-4° traitant de la politique et de la métaphysique. Deux ans plus tard, M^{me} de la Marck faisait offrir à J.-J. Rousseau en fuite un refuge dans un château d'Allemagne ; Jean-Jacques s'excuse sur ce qu'il connaît à peine la comtesse (Rousseau à la comtesse de Boufflers, août 1762). Un fait est hors de doute, c'est que les philosophes unissent dans une exécution commune le nom de la comtesse de la Marck et celui de cette princesse de Robecq que tua le pamphlet de l'abbé de Morellet, « la Vision de Charles Palissot, » publié en réponse aux *Philosophes*.

M^{me} de la Marck ne mourut point ; pour avoir, écrivait-elle plus tard, connu de trop près les gens de lettres, elle leur voua un mépris durable.

Elle n'eut pas d'enfants ; la comtesse de la Marck devait léguer son nom, avec son régiment, au second des petits-fils que lui donna une fille d'un premier lit, le prince d'Artemberg, comte de la Marck, qui fut le célèbre ami de Mirabeau.

Lorsqu'en février 1744, Gustave, prince héritier, et bientôt roi de Suède, arrive à Paris, la comtesse de la Marck a achevé prématurément une classique évolution ; elle a cinquante et un ans : depuis cinq ou six ans déjà elle est dévote, « mais sans renoncer entièrement au monde. » Une lettre de Mercy-Argenteau à Marie-Thérèse (18 juillet 1772) la dépeint volontaire, ardente à servir ses amies, obtenant, pour elles, de la dauphine, des faveurs onéreuses que le prudent ministre supprime à grand'peine¹. Elle a un grand ami, un « fidèle chevalier, » Castries. Son salon est le rendez-vous de ces mécontents, les dévots. Gustave a vingt-six ans ; il vient se faire des amis, nouer des relations qui, plus sûrement que les engagements officiels et les traités en forme, lui assurent le concours de la France ; il a besoin des subsides français pour rétablir le prestige d'une monarchie humiliée, de l'alliance française pour prévenir l'hostilité de la Russie, de la Prusse et du Danemark intéressés à prolonger en Suède

1. *Corresp. secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau...*, publiée par A. d'Arneth et A. Geffroy (2^e édit., Paris, 1875).

l'anarchie parlementaire. Choiseul l'a appelé, mais est tombé dans une intrigue avant même que le prince ait commencé de se mettre en route; son successeur ne sera nommé qu'après le départ des Suédois. Édifié sur la stabilité des ministères de Louis XV, Gustave III s'ingénie à flatter les partis, autant dire les salons, quelques femmes; son éducation toute française l'a excellemment préparé à ce double rôle de galanterie intéressée et d'élégante diplomatie; ce parfait cavalier représente le droit héréditaire et défend la noblesse; mais, disciple des philosophes, il parle la langue du temps, il est le roi-philosophe : jeune, « sensible », de physionomie vive et d'enthousiasme facile, il est bientôt le héros sur qui reposent les espérances contradictoires et parfaitement chimériques des plus jolies élèves, comme des plus spirituelles adversaires de Rousseau : la comtesse de Boufflers, « l'idole » du Temple et de la petite cour de Conti, centre de l'opposition parlementaire, la comtesse de Brionne, de la maison de Lorraine, qui règne sur le parti Choiseul, la comtesse d'Egmont, qui surveillera les intérêts suédois à la cour d'Espagne, la maréchale de Luxembourg, arbitre des convenances, et tant d'autres dont les noms figurent dans la correspondance de Gustave III, la princesse de Beauvau, la duchesse de Chevreuse, la duchesse d'Aiguillon, la marquise de Mesmes, la princesse de Talmond, la comtesse du Barry... Gustave sait plaire à toutes; seule la duchesse de Choiseul s'inquiète de la souplesse du « petit intrigant. » Il obtient ce qu'il veut du duc de la Vrillière, ministre intérimaire; les philosophes le louent, Voltaire écrit des vers en son honneur et Jean-Jacques lui rend visite.

Dans ce surprenant concert d'enthousiasme, M^{me} de la Marek se charge d'accorder les voix des dévots; elle a beaucoup vécu dans la société du comte Scheffer, ancien ambassadeur de Suède à Paris, qui accompagne Gustave dans son voyage en France; elle est des premières à donner à souper au prince. N'étant plus jeune, elle peut lui décerner publiquement son affection; Gustave a remarqué chez elle une statuette figurant l'Amitié, d'après un modèle de Falconnet; elle la lui offre, avec ces vers qu'elle demande au robin Loyseau de Mauléon¹ :

Gustave, je vous aime, et dix lustres entiers
M'ont bien donné le droit de vous le dire.
Les rois ont cent mille guerriers
Pour assurer le sort de leur empire,
Des généraux pour livrer les combats,
Des courtisans pour chanter la victoire,

1. Grimm, *Corresp. litt.*, IX, 294.

Des belles pour joindre à leur gloire
 Le doux attrait des plaisirs délicats.
 Mais un ami qui librement leur donne
 Les sentiments qu'on vend à leur couronne,
 Un tendre ami qui vole dans leurs bras
 Pour les payer des fatigues du trône,
 Les infortunés ne l'ont pas.
 Vous l'aurez, sire, et l'amitié fidèle
 Que je vous offre en est le sûr garant.
 Puissiez-vous dire, en voyant ce modèle,
 Un roi sans l'amitié peut sans doute être grand,
 Mais il ne peut être heureux que par elle.

Aveu plus candide, et, de la part d'une dévote, plus piquant, elle adresse à Gustave III le *Petit Carême* de Massillon, avec cet envoi :

Prince, quelque succès qu'ait eu
 Cet orateur à prêcher la vertu,
 Vous l'allez enseigner mieux cent fois que lui-même.
 Qui jamais l'inspira comme un roi que l'on aime?
 L'exemple qu'il donne à sa cour
 Fait plus de bien aux hommes en un jour
 Que tous les sermons d'un carême.

Gustave demeure en France un peu moins de deux mois; quand il repart (25 mars), tellement comblé qu'il gardera toute sa vie la nostalgie de Paris, il entame avec ses belles amies de nombreuses correspondances. Quelques-unes se lassèrent rapidement, d'autres n'écrivirent qu'à de longs intervalles; une des plus ardentes et des plus aimées, M^{me} d'Egmont, meurt en 1773 à trente-trois ans; les voyages de Gustave III à Spa (1780) et à Paris (1784) lui procurent de nouvelles amies, de nouvelles correspondantes : comtesse d'Aremberg (Brancas), M^{mes} d'Arezzo, de Sainte-Croix, duchesse de Croy, maréchale du Muy, auxquelles se joint la jeune ambassadrice de Suède, M^{me} de Staël, qui exerce sa verve à rédiger de copieux bulletins de nouvelles. Les deux plus fidèles amies de Gustave III furent les comtesses de la Marck et de Boufflers; leur constance s'affirme par une correspondance régulière; leurs lettres se complètent, s'éclairent mutuellement.

A toutes ces lettres, Gustave III répond, en dépit de ses graves préoccupations, de ses plaisirs et des absorbantes futilités auxquelles se plait son humeur inquiète et sa légèreté plus que française; il répond, avec quelle coquetterie, quels raffinements de prévenance, quels soucis de style! ses brouillons déposés à Upsal en témoignent,

et mieux encore ses lettres à la comtesse de Boufflers, les seules qui nous soient parvenues à peu près complètes.

Et l'on voit bien qu'il a des motifs intéressés pour prolonger ce commerce épistolaire avec des femmes qu'il a connues l'espace de quelques semaines et qu'il reverra à deux reprises seulement et quelques jours chaque fois; son ingéniosité se dépense à tenir en haleine des auxiliaires de sa politique, des ambassadrices bénévoles également promptes à l'informer sûrement et à le seconder de leur influence; et, comme la politique de Gustave III est une politique personnelle, ses amies ont charge aussi de cultiver sa réputation; Paris est à ses yeux l'unique dispensateur de la gloire. Il paie en galanterie, en jolies phrases et en menus présents. Si l'on doutait de l'importance politique de ces correspondances, Creutz nous renseignerait, Creutz ambassadeur officiel, en Suède poète bucolique, à Paris politique avisé, fort au courant des amitiés de son maître :

Votre Majesté ne sauroit croire avec quelle vivacité tout le monde s'intéresse ici à sa gloire : M^{me} d'Egmont, M^{me} de Brionne, M^{me} de Luxembourg, M^{me} de la Marck et cætera, tout ne respire que pour Votre Majesté. Il n'y a aucun inconvénient qu'Elle continue ses correspondances avec elles pourvu qu'Elle ne parle point des affaires du temps. Il est même nécessaire de ne pas interrompre cette correspondance (30 août 1771).

Et de quoi parlerait-on, si ce n'est des « affaires du temps ? »
Le duc d'Aiguillon est tout-puissant :

Tout fléchit devant lui, et ses ennemis sont anéantis pour jamais; il est brouillé horriblement avec M^{me} d'Egmont; il n'y a pas de réconciliation à espérer; aussi je supplie V. M. d'user de prudence et d'écrire un peu moins souvent à cette dame, surtout par la poste, car le duc d'Aiguillon en est un peu blessé. Il est impossible de plaire également aux deux partis, et il s'agit ici de l'intérêt de toute une nation, et de celui de V. M. Peut-être aurois-je rencontré moins d'épines dans cette dernière négociation si V. M. avoit eu moins de commerce intime avec les personnes de l'opposition. Ce que j'ai l'honneur de mander à V. M., je le supplie de le garder absolument pour Elle seule (16 janvier 1772).

Parfois, au contraire, Creutz stimule le zèle épistolaire de Gustave III : « Je supplie V. M., si une occasion sûre se présente, de continuer sa correspondance avec M^{me} de Brionne; cela pourra être utile, ou même nécessaire » (23 juin 1773).

Creutz a d'ailleurs un cœur d'or, et les amies de son maître sont les siennes; après la mort de Conti, M^{me} de Boufflers est fort affligée

et souffrante; c'est l'ambassadeur qui demande pour elle quelques mots de la main royale (14 août 1776).

On voit encore qu'outre un concours politique et quelque réclame dans la société parisienne, Gustave III attend de ses amies de libres informations sur la vie et l'opinion françaises; son alerte intelligence s'intéresse à tout, philosophie, littérature, art, idées et mœurs; les gazettes, les bulletins d'agents plus ou moins anonymes ne lui suffisent point; il lui faut le jugement de spectatrices expérimentées. A cet égard, il est insatiable, il a des curiosités, des exigences de parisien exilé, et quiconque à sa cour veut lui plaire doit d'abord faire preuve d'esprit et de belles manières à Versailles; il envoie ses protégés en France, et ses admiratrices ont charge d'accueillir et de conseiller l'inexpérience de ses gentilshommes et de ses jeunes officiers; si Creutz est le parrain, M^{mes} de la Marck et de Boufflers sont les marraines de tout ce qui, venant de Suède, désire s'instruire, avancer, faire figure.

Ces raisons suffiraient à expliquer que Gustave III ait consenti à répondre infatigablement, mais ce serait méconnaître un des résultats les plus certains de son éducation que de croire qu'il y tâche sans plaisir; il apprécie infiniment la société, la conversation des femmes; il goûte en délicat cette littérature féminine qui lui apporte un écho lointain des salons parisiens; ses réponses rappellent qu'il fut un brillant partenaire au jeu des propos légers et des ripostes vives. Et comment douter que la bienveillance passionnée de quelques femmes d'esprit ne lui soit doublement précieuse et ne lui inspire quelque gratitude lorsqu'on le voit entouré dans sa propre famille de femmes indifférentes ou ennemies? A-t-il besoin d'un de ces conseils où triomphe la finesse féminine? C'est à ses amies françaises qu'il s'adresse; il leur témoigne une confiance qui touche; il les informe longuement de ses infortunes domestiques; qu'il s'agisse des médisances scandaleuses de la reine-mère ou des cérémonies du baptême d'un prince royal et du choix des parrains et marraines, il les consulte minutieusement, assuré que leurs avis éclaireront ses scrupules, ses hésitations, ses colères brusques. Et si jamais il a mis en pratique quelqu'un de leurs conseils, ce ne fut point sans doute pour amender un article de constitution, ce put être, Creutz entendu, pour tenter à Paris une profitable démarche, ce fut surtout pour nuancer utilement sa conduite personnelle en quelques crises d'ordre intime.

Et c'est pourquoi l'on incline à croire que ses protestations d'amitié sont sincères. Gustave III s'aide parfois, pour les formuler, de quelques artifices de rhétorique; coquetterie de bel esprit et d'homme du XVIII^e siècle qui n'a pu lire Rousseau impunément! Concession néces-

saire au goût d'une « savante. » Ses lettres à la comtesse de Boufflers sont graves, alourdies de dissertations politiques et philosophiques, déclamatoires, éloquentes, de valeur littéraire inégale; ce roi-écrivain sait conter, moraliser, railler à la façon de notre XVIII^e siècle; sa langue limpide convient au style épistolaire; elle est incertaine et gauche dès qu'il s'efforce à enchaîner des abstractions philosophiques; elle est gauche et prétentieusement vide lorsqu'il prétend raffiner sur des subtilités de sentiment. Les lettres à la comtesse de la Marck durent être d'une prestesse simple, plus sûrement et plus élégamment française; le ton nous en est donné par l'unique brouillon¹ qui nous soit parvenu; ce ton est d'aimable enjouement et de parfait naturel.

LUCIEN MAURY.

(Sera continué.)

1. Depuis Geffroy, les historiens (suédois aussi bien que français) citent les brouillons de lettres de Gustave III comme s'il s'agissait de lettres expédiées et reçues; ces brouillons n'ont cependant aucun caractère définitif; dans le cas présent, il est évident, par les réponses de la comtesse de la Marck, qu'elle n'a pas reçu tel quel le texte d'Upsal. Les *Gustavianska papper* contiennent quatre brouillons (dont un sans adresse, mais de destination certaine) de lettres à la comtesse de Boufflers, ces brouillons ne sont point reproduits dans la collection, d'ailleurs incomplète, des lettres reçues par la comtesse et retrouvées par M. Vivie. M. Vivie en insère cependant trois à titre de lettres authentiques (51 bis, 61 quater, 94 bis).

BULLETIN HISTORIQUE

FRANCE.

NÉCROLOGIE.

BERNARD MONOD.

La *Revue historique* vient de perdre un de ses plus jeunes collaborateurs. Elle pouvait fonder sur lui de sérieuses espérances, et, en le voyant disparaître à l'entrée même de sa carrière, ma pensée se reporte tristement à un autre de mes élèves, Léon Cadier, dont les débuts avaient été plus féconds et plus brillants encore, qui unissait, comme lui, à la plus vive intelligence le plus aimable caractère, qui a disparu emporté par la même maladie, et qui avait, comme lui, appartenu aux trois Écoles des Chartes, des Hautes Études et de Rome.

Bernard Monod était né à Paris le 30 janvier 1879. Il est mort à Hyères le 6 janvier dernier d'une phthisie pulmonaire, dont les premiers symptômes s'étaient manifestés en mars 1904 et dont rien n'avait pu enrayer la marche rapide et dévorante. Il avait fait ses études classiques au lycée de Versailles, puis au lycée Henri IV. Reçu licencié ès lettres en juillet 1898, après un hiver passé en Italie, il se prépara au lycée Henri IV en vue de l'École normale, mais il y échoua en 1899 au concours d'entrée, qu'il avait déjà tenté l'année précédente, et se fit recevoir septième à l'École des Chartes. Après une année de service militaire, il suivit, de 1900 à 1903, les cours de l'École des Chartes et les conférences de l'École des Hautes Études, où il fut particulièrement l'élève de M. J. Roy et le mien, et où, la dernière année, il professa vingt leçons sur l'histoire de la papauté au XI^e siècle. Sa thèse de l'École des Chartes sur les *Rapports de Pascal II avec Philippe I^{er}* fut, en janvier 1904, l'objet d'une brillante soutenance, et obtint soixante-sept points sur soixante-dix. Cette thèse, remaniée en vue de l'École des Hautes Études et augmentée d'une partie nouvelle sur les *Rapports de Pascal II avec Louis VI*, lui valut en juin 1904 le titre d'élève diplômé de l'École des Hautes

Études. Il fut en même temps désigné par cette École pour l'École de Rome, mais il était déjà alité depuis trois mois et ne put être nommé que membre hors cadre. Bernard Monod ne s'était pas enfermé dans le travail de ses thèses. Depuis son séjour en Italie, il avait pris un goût très prononcé pour l'histoire de l'art, et il se promettait de consacrer plus tard sa principale activité à cette province des études historiques. Il commença à se former à la critique d'art en donnant, à partir de 1904, à la *Revue historique*, des comptes-rendus des ouvrages d'histoire de l'art, et, dans l'hiver de 1903-1904, il fournit à la revue des *Beaux-Arts* plusieurs articles sur les artistes contemporains. Il se sentait en même temps des aptitudes littéraires qui avaient besoin de s'exercer, et il composa en 1902-1903 tout un volume sur *Guibert de Nogent et son temps*. Plusieurs morceaux de ce livre, complètement achevé dès l'été de 1903, ont paru dans l'hiver de 1903-1904 : *l'Éveil du Sentiment national en France au XI^e siècle*, publié d'abord pour les noces d'argent de M. et M^{me} J. Roy, puis dans la *Quinzaine*; *Juifs, sorciers et hérétiques, d'après Guibert de Nogent*, paru dans la *Revue des Études juives*; *l'Orient musulman et les débuts de la première Croisade, d'après Guibert de Nogent*, paru dans la *Revue hebdomadaire*; *la Pédagogie et l'éducation au moyen âge*, paru dans la *Revue universitaire*; *la Société française laïque et religieuse sous Philippe I^{er}*, paru dans l'*Annuaire de l'Oise*; *la Méthode historique chez Guibert de Nogent*, paru dans la *Revue historique*. Il publiait en même temps, pour le mariage de M. Jean Javal avec M^{lle} Lily Lévy, *Quinze poésies inédites de Guillaume de Machaut*. Je ne parle pas d'une foule de projets, d'essais littéraires et poétiques qui restaient dans ses cartons. Un refroidissement pris dans une excursion de vingt-quatre heures en Belgique, faite en mars 1904, provoqua une pleurésie, qui dégénéra rapidement en phtisie. Pendant ses dix mois de maladie, où il ne cessa d'être en proie aux plus douloureux maux, on ne put obtenir de lui qu'il cessât entièrement de travailler. Pendant son séjour à Montpellier, de mars à juin, il composa, pour les *Mémoires* de la Société académique de l'Oise, un article intitulé : *l'Église et l'État au XII^e siècle. L'élection épiscopale de Beauvais, de 1100 à 1104. Étienne de Garlande et Galon*, qui a paru à part à la librairie Champion. Pendant son séjour en Suisse, à Montana, de juin à novembre, il continua à se tenir au courant des plus récentes publications sur l'histoire de l'art et composa l'article que nous publions plus loin, mais dont il laissa incomplète la partie qui lui tenait le plus à cœur, celle relative aux Primitifs français, ainsi que celle relative aux ouvrages étrangers. Il comp-

tail y faire une large place à l'Histoire de l'art italien de Venturi¹.

Rien ne put arrêter le progrès d'un mal implacable, et ce jeune homme, qui était parti de Paris plein d'un immense espoir et de magnifiques projets d'avenir, passionné pour toutes les belles choses et toutes les nobles causes, pour l'éducation du peuple, qu'il servit dans les Universités populaires, autant que pour l'art, la poésie et l'histoire, dut renoncer peu à peu à tout ce qu'il aimait, à l'Italie d'abord, puis au travail, puis à l'espoir d'une carrière régulière et d'une activité belle et variée, enfin à la vie même. On pardonnera à celui qui n'était pas seulement son père et son ami, mais qui fut son maître depuis son enfance et qui voyait en lui pour l'avenir un collaborateur et un continuateur, d'avoir retracé avec quelques détails les débuts de ce jeune savant, qui avait su, partout où il a passé, au régiment comme sur les bancs des écoles, se faire aimer de tous, petits et grands, lettrés et ignorants; car son cœur était aussi chaud et tendre que son esprit était curieux et solide.

Gabriel Monod.

PUBLICATIONS RELATIVES AU MOYEN AGE.

Plusieurs collections canoniques nous ont conservé une lettre synodale adressée aux « évêques de la Gaule et des cinq provinces » par un concile tenu à Turin et réuni un 22 septembre. Jusqu'ici, les érudits plaçaient ce concile tout à la fin du iv^e siècle, en 397, ou au début du v^e siècle, en 404. M. E.-Ch. BABUT, dans un livre très documenté², a rapproché cette lettre synodale de quelques épîtres du pape Zosime conservées parmi les *Epistolae Arelatenses*, et il a conclu qu'elle datait du 22 septembre 417. Une fois que le document est placé à sa véritable date, il éclaire, nous dit-on, d'une lumière nouvelle une question importante de l'histoire ecclésiastique de la Gaule : celle de la formation de la province d'Arles, qui a été traitée précédemment par Lœning, Gundlach et Mgr Duchesne. M. Babut

1. Le compte-rendu du premier volume de la *Storia dell' arte italiana* (Milan, Hoepli) a paru dans notre livraison de mars 1904. Les tomes II et III, qui conduisent l'histoire de l'art italien jusqu'à l'époque gothique et dont les illustrations constituent un véritable musée de l'architecture et de la sculpture italiennes du vii^e au xii^e siècle, ont été envoyés à Bernard Monod pendant qu'il était malade. Il n'a pu que les parcourir.

2. *Le Concile de Turin. Étude sur l'histoire des églises provençales au V^e siècle et sur les origines de la monarchie ecclésiastique romaine*. Paris, Alphonse Picard et fils, 1 vol. in-8°, xi-313 p.

reprind donc cette question, et il nous donne une suite des faits qui lui paraît plus satisfaisante; il s'attache aussi à montrer quelle est l'importance décisive de ces faits dans l'histoire générale de l'Église et dans la constitution du pouvoir de la papauté.

En l'année 447, Zosime, à peine monté sur le siège de saint Pierre, intervient dans les affaires de l'église gauloise; par la décrétale *Placuit apostolicae*, il confère à l'évêque d'Arles, Patrocle, deux paroisses, Ceyreste et Saint-Jean-de-Garguier, que lui contestait l'évêque de Marseille, Procule; au même Patrocle, alors qu'Arles n'était qu'une simple cité, dépendant de la province de Vienne, il confère le pouvoir de métropolitain non seulement sur la Viennoise entière, mais encore sur l'une et l'autre Narbonnaise; enfin Patrocle acquérait une sorte de prééminence sur toutes les églises de la Gaule. Tout évêque ou tout clerc gaulois qui désirait se rendre à Rome ou en un autre pays devait demander des *formatæ* à l'évêque d'Arles; ce prélat devait connaître des litiges ecclésiastiques de la Gaule entière, le pape se réservant seulement la connaissance des procès les plus importants. Jamais encore aucun pape n'avait osé prendre de pareilles décisions: c'était, sans avoir consulté les évêques intéressés, délimiter les paroisses ecclésiastiques, bouleverser les provinces, conférer des pouvoirs exorbitants à un prélat; — et il se trouvait que ce prélat, Patrocle, était un personnage assez peu recommandable, ennemi des moines et de tous ceux qu'animait encore l'esprit de saint Martin. Si de telles prétentions étaient admises, l'autorité pontificale était fondée; le pape était véritablement le maître de l'église gauloise et de toutes les églises d'Occident. Mais tous les évêques lésés dans leurs droits ne voulurent pas se soumettre. Si Hilaire de Narbonne, après avoir fait à Zosime des représentations respectueuses, s'inclina, Simplicius de Vienne et Proculus de Marseille, ce dernier métropolitain de la Narbonnaise seconde, encore que son siège fût situé dans la Viennoise, s'adressèrent contre Rome au concile de la province milanaise, comme il avait déjà été fait en d'autres circonstances; et ce concile, réuni à Turin, chercha à « porter remède aux menées ambitieuses de certaines personnes, » — *ut plurimorum intentionibus adhiberetur utilis medicina*; — il maintint à l'évêque de Marseille les droits qu'il avait jusqu'alors exercés; quant à la province de Vienne, il la partageait en deux provinces: celle du nord, qui relèverait de Vienne, et celle du sud, qui relèverait d'Arles; aussi bien fallait-il faire une concession au siège de cette ville, qui était devenue la capitale de la Gaule, la résidence du préfet du prétoire et du vice-empereur. En somme, le concile avait infirmé le décret du pape, et les successeurs

de Zosime, Boniface I^{er} et Célestin I^{er}, ne firent rien pour maintenir la décision pontificale; au contraire, ils se déclarèrent à diverses reprises contre Patrocle et le siège d'Arles.

Mais voici que cette prééminence du siège d'Arles, que la papauté avait voulu fonder, s'établit sans elle. En 429, le moine de Lérins, Hilaire, fut nommé évêque de cette ville. Par l'autorité de ses mœurs, par sa science, par son énergie, il exerça bientôt une grande influence; il réunit de grands conciles où assistèrent les évêques des régions circonvoisines; il fait nommer aux sièges épiscopaux de la Gaule des clercs sortis des séminaires de Lérins et d'Arles; il dépose sous un prétexte plus ou moins plausible l'évêque de Besançon, Célidonius, hostile à la réforme. Le pape Léon I^{er} s'émue de cette primatie autonome exercée par le moine sur toute l'église gauloise; il reçoit l'appel de Célidonius; il entend juger Hilaire lui-même, et, comme celui-ci s'est enfui de Rome, il le condamne; il lui enlève tout droit sur l'église de Gaule et même tout droit de métropolitain; Hilaire sera à l'avenir simple évêque de la cité d'Arles. Et le pape affirme la prééminence du siège romain, son droit de recevoir en appel les jugements prononcés par tous les tribunaux ecclésiastiques (juin 445). Ce qu'il y a de plus grave, c'est que la lettre du pape est accompagnée d'un édit impérial de Théodose II et de Valentinien III affirmant la primauté romaine. Ce que le siège romain a décidé doit avoir pour tous force de loi, — *hoc pro lege sit quicquid sanxit vel sanxerit apostolicae sedis auctoritas*; — si un évêque cité devant le tribunal de Rome néglige de s'y rendre, le gouverneur de la province devra le contraindre à comparaître. L'édit de Valentinien III est comme un pendant à la lettre synodale du concile de Turin; il consacre le triomphe du pape sur l'Église, la supériorité de la décrétale sur le canon. Peu importe que, plus tard, Léon ait rendu les droits de métropolitain à Ravennius, successeur de Hilaire et mieux disposé envers la papauté; un principe nouveau est posé; la monarchie ecclésiastique romaine, reconnue, imposée même par le pouvoir impérial, est créée.

Nous avons tenu à présenter en toute sa force la thèse de M. Babut; elle atteste une grande connaissance des textes, une rare pénétration dans leur interprétation, une singulière vigueur d'esprit dans l'échafaudage du système. Ce sont là des qualités de premier ordre, qui sont celles de l'historien. Et maintenant il nous faut bien avouer qu'après l'avoir lu il nous reste de nombreux doutes. La suscription de la lettre synodale : *fratribus per Gallias et quinque provincias constitutis*, le canon VI où il est question de Félix de Trèves comme d'une personne vivante, me paraissent nous reporter

à une date antérieure à 417¹. Puis, surtout, il ne nous a pas convaincu que la lettre de Léon I^{er}, *Quali pertinacia*, conservée dans un recueil aussi faux que les *Epistolae Viennenses*, soit authentique. Que de choses il est obligé d'y modifier, pour écarter les objections les plus élémentaires : il supprime dans la suscription *per Gallias constitutis*; il remplace *Viennensi archiepiscopo* par *Viennensi episcopo*; dans la date *Valentiniano Augusto IIII et Anieno consulibus*, il change *IIII* en *VI*, supposant fort arbitrairement un intermédiaire *IV*, et il supprime *Anieno*, qu'il suppose avoir été à l'origine *Avieno*. Voilà bien des corrections, et c'est une règle de bonne critique d'examiner les documents tels qu'ils nous sont parvenus et non de les amender selon notre bon plaisir. Quant à la lettre de Zosime, *Revelatum est*, il y est certainement fait allusion dans un manuscrit du x^e siècle (le ms. de Berne A9), et M. l'abbé Ulysse Chevalier, dans l'*Université catholique* de 1890, avait signalé le fait; ceci ne prouve pas encore que la lettre soit authentique, mais seulement que la falsification des *Epistolae Viennenses* est plus ancienne que ne le supposait Gundlach². Peut-être aussi y a-t-il un peu d'artifice historique dans l'opposition constante de la lettre synodale et de l'édit de Valentinien III de 445; peut-être arrive-t-on ainsi à donner au premier document et au concile de Turin une ampleur qu'ils n'ont pas eue en réalité³. En tout cas, il reste bien des obscurités dans les problèmes qu'a essayé de résoudre M. Babut; ils seront repris, je pense, avec passion; les mêmes textes seront de nouveau commentés et retournés. On a déjà vu plus haut que Mgr L. Duchesne combat les conclusions de l'auteur; mais on ne pourra désormais traiter de ces questions

1. L'explication de ce canon VI présente certaines difficultés. La leçon introduite par M. Babut : *qui Felici [non] communicant*, me paraît arbitraire.

2. La falsification est faite à l'aide de la lettre synodale de Turin et de la lettre de Zosime, *Cum adversus*. Si la lettre était authentique, elle se tournerait contre la thèse de M. Babut. Visiblement, pour l'auteur, il n'y a eu qu'un concile de Turin : celui où les cités de la province de Vienne ont été partagées en deux est le même que celui où fut condamné Lazare; pour lui, il n'y a eu qu'un *Taurinense concilium gravissimorum episcoporum*, et, ce concile, on est obligé de le reporter tout au début du v^e siècle.

3. Comme la phrase citée plus haut, *ut plurimorum intentionibus adhibetur utilis medicina*, prend d'importance sous la plume de M. Babut ! Et dire qu'elle est sans doute dirigée de façon vague contre les mauvais évêques, ceux qui reçoivent les clercs d'autrui, ou contre les clercs qui aspirent aux ordres majeurs, tout en ayant engendré des fils, alors qu'ils étaient dans les ordres mineurs (canons VII et VIII). La phrase n'a pas plus de portée que celle qui précède : *ut pacis bonum et statuta canonum servarentur*.

sans tenir grand compte de sa thèse et sans rendre justice à la *maestria* de son argumentation ¹.

M. Charles DIEHL a écrit une biographie de *Théodora* pour MM. Piazza et C^{ie} (*l'Édition d'art*); l'ouvrage, orné de soixante grandes compositions en couleur et or par M. Manuel Orazi, est un des plus superbes livres qui aient jamais été édités. Heureusement pour les historiens, M. Diehl a publié à part son travail en un très élégant in-12, à la portée de toutes les bourses. Est-il besoin d'exposer la thèse de l'auteur, que déjà son beau travail sur *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle* nous a rendue familière? Oui, Théodora eut une jeunesse orageuse, et les anecdotes de Procope dans son *Histoire secrète* reposent sur un fonds véridique; mais, déjà au moment où Justinien l'épousa, en 523, elle avait fait une conversion éclatante; elle avait connu en Égypte les chefs illustres de la secte des monophysites et elle avait écouté leurs austères préceptes. Montée sur le trône avec Justinien en 527, elle n'eut garde de retomber dans les fautes passées; il semble que V. Sardou n'ait pas respecté la vérité historique, — ce qui, au demeurant, était son droit, — en lui donnant un amant, un seul. En tout cas, l'impératrice Théodora dévoila des talents tout à fait supérieurs. Pendant vingt et un ans qu'elle régna aux côtés de Justinien (527-548), elle gouverna autant que lui, et elle est mêlée à tous les grands événements comme à toutes les réformes de l'époque. Grâce à elle, Justinien a été victorieux en janvier 532 de la sédition Nika; à elle Narsès et tant d'autres durent leur rapide fortune; son nom est inscrit en tête de la grande ordonnance de 535. Elle eut sa politique religieuse; elle recueillit dans le palais d'Hormisdas à Constantinople les partisans d'Eutychès que Justinien persécutait en Égypte et en Syrie. M. Diehl nous décrit tous ces faits, mais surtout il reconstitue les scènes où ils se déroulèrent: l'hippodrome avec ses courses et ses révoltes; le palais avec son cérémonial et ses magnificences; l'église Sainte-Sophie ou celle des Saints-Apôtres avec leurs pompes religieuses. Les descriptions succèdent aux descriptions, riches, chatoyantes, variées, semblables à ces mosaïques qui ornent les parois et les coupoles des édifices byzantins; et sous nos yeux éblouis se dresse toute l'ancienne Constantinople de Justinien et de Théo-

1. P. 51, ligne 5, *lire* : Narbonnaise première, *au lieu de* : Narbonnaise seconde. — P. 102 : l'expression de *gallicanisme* me paraît bien prématurée. — J'aurais désiré que M. Babut eût poursuivi, même après 450, l'histoire du vicariat d'Arles et nous eût parlé encore du pontificat de Léonce. L'occupation de la Provence par les Wisigoths devait marquer le terme de son étude.

dora. Le livre de M. Diehl, où derrière chaque fait mentionné on devine l'interprétation patiente et solide des textes, est l'ouvrage à la fois d'un érudit et d'un brillant écrivain.

M. Gabriel Pérouse, ancien élève de l'École des chartes, archiviste de la Savoie, a soutenu devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris une importante thèse pour le doctorat ès lettres, qui a pour titre : *le Cardinal Louis Aleman et la fin du grand schisme*¹. Il a fait de nombreuses recherches à Rome aux archives de la chambre apostolique, à Marseille aux anciennes archives de l'archevêché d'Arles, à la bibliothèque de Bâle où il a copié la fin de la chronique de Jean de Ségovie², dans d'autres dépôts encore. Il connaît en général les ouvrages imprimés sur le sujet; pourtant, quelques recueils ont été négligés par lui; ainsi, il n'a pas fait usage des *Deutsche Reichstagsakten*, dont le tome XII, édité par Gustav Beckmann, contient un certain nombre de pièces sur Aleman; il n'a pas pris les indications que fournit sur le cardinal le tome I du *Repertorium germanicum*, regeste d'une partie des actes datés de la première année du pape Eugène IV (1431-1432) publié par Robert Arnold³. Il a laissé de côté un certain nombre de brochures allemandes où tel ou tel épisode de la vie du cardinal est traité; nous citerons celle de Paul Joachimsohn sur Grégoire Heimbourg⁴, de Preiswerk sur le rôle de l'Aragon au concile de Bâle⁵, les ouvrages de Pückert, d'Altmann et de Bachmann⁶ sur la neutralité allemande de 1438 et sur les négociations qui aboutirent au concordat de Vienne de 1448. Il est fâcheux aussi qu'il n'ait pu profiter du tome V de l'importante collection commencée par Haller : *Concilium Basiliense*, et continuée par Beckmann,

1. 1 vol. in-8°, xli-513 p. Lyon, impr. Paul Legendre et C^{ie}, 1904. — La thèse latine de M. Pérouse, *De epistolis Aeneae Sylvii Piccolomini* (107 p. in-4°), n'a pas grande importance.

2. Cette chronique s'arrête en 1443. L'édition qu'a entreprise il y a de longues années déjà l'Académie impériale de Vienne est toujours inachevée, et combien elle est médiocre!

3. Voir, sur des familiers du cardinal, les n^{os} 264, 555, 1453, 1758. Le 21 juillet 1431, Eugène IV accorda au cardinal Louis provision du prieuré de Contamine au diocèse de Genève, vacant par la nomination de Hugues de Fitigny à l'abbaye de Tournus.

4. Dans les *Historische Abhandlungen* du séminaire de Munich. Bamberg, 1891.

5. *Der Einfluss Aragons auf den Prozess des Baslers Konzils gegen Eugen IV.* Bâle, 1902.

6. Pückert, *Die kurfürstliche Neutralität während des Basler Konzils*. 1858. — Altmann, *Die Wahl Albrechts II zum römischen Könige*. 1886. — Bachmann, *Der deutsche König und die kurfürstliche Neutralität*, au t. LXXV de l'*Archiv für österreichische Geschichte*.

Wackernagel et Coggiola. Ce volume, paru au moment où son ouvrage était déjà sous presse, lui aurait apporté une série de renseignements nouveaux sur l'ambassade envoyée par le concile de Bâle à Constantinople en 1437-1438, puisque les éditeurs publient les papiers mêmes des ambassadeurs, retrouvés dans un manuscrit du chapitre de Trèves; parmi ces papiers, on a découvert un certain nombre de lettres d'Aleman¹.

Ces livres auraient permis à M. Pérouse d'ajouter quelques faits à ceux qu'il a réunis; ils n'auraient pas modifié ses conclusions. Il a mis, en effet, fort heureusement en œuvre les nombreux documents qu'il connaissait, et il a su les grouper avec art. Il a toujours rattaché sa biographie à l'histoire générale; la vie du cardinal est comme un cadre où il fait entrer l'histoire, jusqu'ici assez négligée, du concile de Bâle depuis 1434. Le livre est écrit d'un style alerte et vif; quelques tableaux sont bien brossés. Mais pourquoi M. Pérouse brise-t-il si souvent l'ordre logique de la phrase, comme s'il avait peine à la commencer par le sujet? Très souvent, il met en tête un complément direct, indirect ou déterminatif. Le procédé ne laisse pas que de devenir fatigant.

Le futur cardinal était né, vers 1390, à Arbent-en-Bugey; son oncle, le camérier François de Conzie, l'appela à la cour d'Avignon et, en juillet 1417, l'envoya au concile de Constance en qualité de vice-camérier. A ce titre, Louis Aleman fut le gardien du conclave d'où sortit l'élection de Martin V. Le nouveau pape s'attacha le jeune clerc et le combla d'honneurs. Il le confirma dans la charge de vice-camérier, le pourvut, le 22 juin 1418, de l'évêché de Maguelone et le transféra, le 3 décembre 1423, à l'archevêché d'Arles. En 1424, il le nomma légat de Bologne, et Aleman garda ce poste jusqu'à ce que, le 2 août 1428, il fût expulsé de la ville par une révolution que dirigeaient les Canedoli. Dans l'intervalle, il avait reçu, en mai 1426, le chapeau de cardinal sous le titre de Sainte-Cécile. A propos du passage d'Aleman à la chambre apostolique, M. Pérouse donne les détails les plus précis sur cette administration, sur les revenus qu'elle percevait dans la chrétienté, et il complète les renseignements jadis donnés par Gottlob²; à propos de la légation de Bologne, il montre comment étaient administrés les États pontificaux et quelle était la constitution de cette cité.

1. Une de ces lettres, du 10 mars 1437, contient un long *post-scriptum* autographe du cardinal; ce *post-scriptum* avait été reproduit par l'héliogravure, en 1902, dans Chroust, *Denkmäler der Schriftkunst des Mittelalters*, 1^{re} série, livraison VI, planche X.

2. *Aus der Camera apostolica des 15 Jahrhunderts*. Innsbruck, 1889.

Malgré son échec à Bologne, le cardinal Aleman vécut dans la suite à Rome en faveur auprès de Martin V; mais les choses se gâtèrent lorsque, le 3 mars 1431, Eugène IV monta sur le siège de saint Pierre. Aleman se montra désormais partisan du concile qui se réunissait à ce moment même à Bâle. En juillet 1433, trompant la police du pape, il arriva à s'enfuir de Rome, au moment même où l'empereur Sigismond était son hôte dans la Ville Éternelle; et, après un séjour de quelques mois dans son diocèse¹, il arriva à Bâle le 31 mai 1434². A partir de ce jour, son rôle fut des plus importants au concile. De 1434 à 1438, il dispute la prépondérance au président Julien Césarini, nommé par le pape; contre lui, il fait décider que les négociations pour l'union avec les Grecs auraient lieu à Avignon, qui rappelait aux ultramontains des souvenirs si douloureux. Césarini quitta la place en janvier 1438, et dès lors Aleman est le maître. C'est lui qui, le 24 janvier 1438, fait prononcer contre Eugène IV un décret de suspension; c'est lui qui le fait déposer le 25 juin 1439, et, s'enfonçant dans le schisme, fait élire pape, le 5 novembre, son ancien seigneur temporel, le duc de Savoie Amé VIII, qui prit le nom de Félix V. Quels furent les efforts d'Aleman pour imposer son antipape à la Suisse, à la France, à l'Allemagne et pour maintenir la concorde entre lui et les Pères de Bâle, M. Pérouse nous l'expose dans le chapitre suivant, qui contient beaucoup de particularités nouvelles. Nous y apprenons, par exemple, qu'en 1443 le cardinal Aleman chercha à s'emparer d'Avignon pour en faire la capitale de Félix V. Mais la cause du cardinal était perdue. En 1445, le roi des Romains Frédéric III se rapprocha d'Eugène IV; les électeurs allemands furent gagnés un à un à la diète de Francfort, grâce à l'habileté d'Eneas Sylvius Piccolomini et du nonce Carvajal³; Eugène IV signa sur son lit de mort les quatre bulles

1. A ce propos, M. Pérouse entre dans de nombreux détails sur l'organisation de l'archevêché d'Arles, sur ses revenus et son personnel; il décrit la maison archiépiscopale et les constructions qu'Aleman fit à la cathédrale de Saint-Trophime.

2. Nous rétablissons la date d'après les nouveaux documents publiés (*Concilium Basiliense*, t. V, p. 92).

3. Le cardinal Aleman s'efforça en vain à cette diète de Francfort de contrebalancer l'influence des représentants d'Eugène IV. En revenant de Francfort à Bâle, il fut assailli en Alsace, au village de Matzenheim, par les comtes de la Petite-Pierre et d'Eberstein. Il put pourtant leur échapper et se sauver jusqu'à Benfeld. *Bene valet pro nobis*, s'écria-t-il, en apprenant le nom de la localité. Cet incident est raconté dans de nombreuses chroniques alsaciennes. Voir les suites de Königshofen dans Schnéeegans, *Code historique et diplomatique de la ville de Strasbourg*, t. I, p. 235, et t. II, p. 176; dans Mone, *Quellen-*

qu'on a appelées le concordat des princes, et l'avènement de Nicolas V rendit plus facile l'extinction du schisme. Les Pères, qui avaient été obligés de quitter Bâle en juillet 1448 et de se retirer à Lausanne, n'eurent d'autre ressource que d'élire eux-mêmes Nicolas V, le 49 avril 1449; quelques jours auparavant, Félix V avait abdicqué. Désabusé et comprenant que la théorie conciliaire, pour laquelle il avait livré bataille, était définitivement vaincue, Aleman revint en son diocèse d'Arles, où il ne tarda pas à mourir le 46 septembre 1450. Et, chose curieuse, cet adversaire de la papauté fut, peu de temps après sa mort, regardé comme un saint; des miracles se produisirent sur son tombeau, et, le 9 avril 1527, Clément VII prononça sa béatification.

A la fin de son volume, M. Pérouse rassemble, en un excellent portrait, les caractères principaux de la physionomie du cardinal Aleman; nous nous permettrons de n'être pas tout à fait d'accord avec lui. Il nous accordera qu'Aleman ne fut pas un ascète; il est entouré d'un personnel nombreux; il voyage toujours avec un grand attirail, emportant avec lui sa vaisselle d'argent. Il ne semble pas non plus que la réforme morale de l'Eglise lui ait tenu particulièrement à cœur. Il a dirigé six années la chambre apostolique sans s'indigner des abus de la fiscalité romaine; il a résidé à Rome sans se soucier de ses diocèses de Maguelone et d'Arles et de son abbaye de Montmajour, sinon pour en percevoir les revenus; et à Bâle même il s'intéresse moins aux décrets de réforme qu'à la proclamation de la supériorité du concile sur le pape. Ces idées sur le concile et la papauté, il ne les avait pas à l'origine, M. Pérouse doit le reconnaître: « Si, en 1423, au concile de Sienne, la lutte s'était ouverte, la première place parmi les défenseurs de la papauté contre les conciles était réservée à Aleman » (p. 50). Pourquoi change-t-il donc d'idée en 1432? M. Pérouse ne nous l'explique pas. Est-il donc si téméraire de croire qu'une rancune personnelle contre Eugène IV l'ait précipité dans la lutte? Ces deux hommes ont toujours été adversaires: à Constance, ils étaient dans les camps opposés; à Bologne, Aleman a remplacé le cardinal Condulmaro, le futur Eugène IV, destitué par Martin V; au conclave, il a contribué à imposer une capitulation au nouveau pape. Il est tenu à l'écart par lui et expie l'amitié que lui avait portée Martin V. Aleman ne se désarmera qu'à la mort d'Eugène. Quand M. Pérouse nous représente le cardinal comme le champion désintéressé d'une grande idée, celle du

sammlung der badischen Landesgeschichte, t. III, p. 527, et la chronique de Materne Berler dans *Schnéegans*, t. II, p. 65. Ces textes n'ont pas été connus de M. Pérouse.

gouvernement parlementaire de l'Église, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir quelque doute.

Ces réserves faites, nous nous plaçons de proclamer le mérite très réel de son ouvrage; il est intéressant et vivant, et nous sommes heureux que la France puisse opposer aux nombreux travaux allemands, sur le grand schisme et les conciles du ^{xv}^e siècle, des livres de la valeur de ceux de M. Noël Valois et de M. Pérouse¹.

CHR. PFISTER.

HISTOIRE DE L'ART. LES PRIMITIFS FRANÇAIS. — Le grand événement artistique de l'année a été sans contredit l'exposition des Primitifs français, ouverte à Paris d'avril en juillet, sous l'initiative et la direction de M. Bouchot, l'éminent conservateur du Cabinet des estampes, à la Bibliothèque nationale. Ce fut une révélation non seulement pour le public, mais même pour les amateurs et les érudits, que la réunion de toutes ces œuvres dispersées à travers la France, les musées étrangers, les collections particulières, où elles étaient invisibles. Seule cette réunion permettait les comparaisons, les critiques sérieuses, les études, à la suite desquelles on peut fixer un nom certain au bas d'une toile au lieu d'une attribution douteuse. Ces études n'ont pas fait défaut. De cette exposition est sortie une abondante production d'articles, d'études, de brochures, de livres, critiques et explicatifs, dont nous allons essayer de rendre compte.

D'abord on a beaucoup épilogué sur cette expression de Primitifs français, que M. Bouchot a proposée et qui a été acceptée par le Comité, comme pendant aux Primitifs flamands, exposés à Bruges

1. Voici l'indication de quelques petits lapsus et de quelques erreurs. P. 6, au lieu de : Marsbourg, lire : Meersbourg. — P. 181 : il n'est pas exact de dire que Charles VII maintint en face de la cour de Rome depuis 1418 les usages qu'il allait bientôt consacrer par sa pragmatique sanction. Henri VI, le 26 novembre 1425, avait accordé à la papauté le droit de nommer aux bénéfices en France pendant huit mois de l'année, réservant seulement quatre mois aux « collateurs » ; à son tour, Charles VII dut reconnaître à la papauté les plus grands droits le 24 novembre 1426. Cf. *Ordonnances*, t. XIII, p. 123. — P. 197 : il est erroné de dire que l'Église germanique ne gagnait rien à la suppression des annates. Voir les *Gravamina nationis teutonicae* au concile de Constance. — P. 221, au lieu de : octobre 1346, lire : octobre 1436. — P. 427 : il est exagéré de dire qu'en Allemagne « de toute l'œuvre d'Aleman, pas un décret, pas une ligne, pas un mot même ne subsistait. » Le concordat de 1448 s'en référait en somme au concordat des princes et celui-ci à l'*Instrumentum acceptationis* du 26 mars 1439, qui reconnaissait vingt-six des canons du concile de Bâle; il maintenait les articles du concordat des princes qui n'étaient pas en opposition avec le concordat nouveau, usque ad tempus futuri concilii generalis.

en 1902. Cette dénomination, s'appliquant aux peintres du xiv^e et du xv^e siècle, fut énergiquement défendue par M. Bouchot et revendiquée comme légitime, puisque, au xiv^e siècle, nous assistons à Paris, centre de la vie riche et luxueuse, aux débuts d'une peinture primitive et absolument personnelle, qui n'a subi aucune influence; — et qu'au xv^e siècle nous voyons en province, sur les bords de la Loire, dans le Bourbonnais, en Provence, le développement de cette peinture, qui, tout en subissant certaines influences flamandes et italiennes, reste profondément originale et ne cesse de garder un caractère très français, qu'elle ne perdra qu'au moment de la Renaissance¹. La seule objection qu'on eût pu faire à M. Bouchot est que les dernières œuvres exposées sont du xvi^e et de la fin du $xvii^e$ siècle, et certes il n'a jamais voulu ranger ces œuvres-là sous l'appellation de Primitifs. Aussi peut-être eût-il été plus juste de nommer son exposition : exposition des peintres français sous les Valois.

Parmi les adversaires les plus violents du titre et de l'exposition, il faut citer M. PÉLADAN (Joséphin, ex-sar et grand prêtre des Rose + Croix), qui dénie et à M. Bouchot le droit de nommer les peintres du xiv^e et du xv^e siècle des Primitifs français, et à la France l'honneur d'avoir jamais eu des Primitifs. Les Primitifs italiens, dit-il, peignaient au xiv^e siècle. Ce sont après Cimabué, Duccio et Giotto. Or, nous n'avons aucun tableau français de cette époque. Donc il n'y a pas de Primitifs français². Argument sans valeur. D'abord parce que, ce qui est malheureusement arrivé, nous avons pu avoir un grand nombre de peintres, contemporains et même prédécesseurs de Giotto et des Primitifs italiens (comme l'a prouvé M. Bouchot, *art. cité*), dont les œuvres ont disparu. Ensuite parce que nous avons un certain nombre de monuments de cet art primitif qui ont subsisté, comme le portrait du roi Jean, le Parement de Narbonne, œuvres de premier ordre. Enfin parce que, si la peinture française s'est développée plus lentement que la peinture italienne et ne s'est épanouie que plus tardivement, il semblerait bien légitime d'appeler *primitifs* des Français exécutant une peinture véritablement primitive et contemporains d'Italiens beaucoup plus civilisés. Telle a été l'opinion de M. HYMANS, le critique d'art belge, qui a approuvé pleinement³.

1. M. Bouchot a défendu cette expression de « Primitifs français » dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} mars 1904, plein de détails intéressants sur les débuts de la peinture à Paris au xiv^e siècle, que nous connaissons beaucoup plus malheureusement par des textes que par les tableaux perdus et détruits.

2. Dans la *Revue bleue*, 28 mai 1904.

3. Dans le numéro spécial (août 1904) consacré par la *Revue de l'Art flamand*

M. Bouchot, a fait le plus grand éloge de son entreprise, complé-ment nécessaire de l'exposition de Bruges, et, avec un certain courage, a sensément abandonné toutes les fausses attributions flamandes, en particulier de nombreux tableaux, naguère exposés à Bruges, pour les restituer à la France¹. Et d'ailleurs je ne sache pas que M. Péladan ait protesté contre l'appellation de « Salle des Primitifs italiens » au Louvre, donnée à une salle remplie des œuvres du ^{xv}^e siècle, ni contre celle d'« Exposition des Primitifs flamands » à Bruges, alors qu'on y voyait au premier plan exposées les œuvres d'artistes vivant et travaillant au ^{xv}^e siècle : les Van Eyck, les Memling et tant d'autres. Notre exposition était très riche en œuvres de peintres contemporains de ceux-là. D'ailleurs, l'expression a prévalu ; toute une littérature issue de cette exposition a adopté le mot, et, quant à la chose, le succès que le public, les amateurs et les érudits ont fait à l'entreprise de M. Bouchot peut le consoler des inutiles taquineries du sar Joséphin Péladan.

On trouvera l'exposé le plus complet de cette question des Primitifs dans le livre de M. Henri Bouchot, *les Primitifs français, 1292-1500* (Librairie de l'Art ancien et moderne). M. Bouchot a mis en pleine lumière, d'une part, les étapes du développement de la peinture française, d'autre part, son indépendance jusqu'au ^{xv}^e siècle vis-à-vis des influences flamandes ou italiennes. Chose remarquable, de même que l'architecture, dite gothique, a pris naissance dans l'Ile-de-France, on constate l'existence d'une école de peinture à Paris et dans l'Ile-de-France dès le ^{xiii}^e siècle. Cette école forma des élèves, que nous retrouvons groupés à Hesdin, dans l'Artois, auprès de la comtesse Mahaut, et plus tard en Bourgogne. Nous connaissons les noms de plusieurs des artistes qui ont travaillé pour Mahaut, entre autres Étienne d'Auvergne et Évrard d'Orléans. Le portrait fameux du roi Jean, souvent attribué à l'école italienne, est résolument restitué par M. Bouchot à l'école française ; il l'attribue à Gérard d'Orléans. C'est également la main d'artistes français qu'il retrouve dans le non moins fameux *Parlement de Narbonne*. Bien loin que la Flandre ait exercé une action sur le développement de la

et hollandais à l'exposition des Primitifs, M. Hymans, dont les ouvrages et articles sont du plus haut intérêt, devrait se débarrasser de ce style belge qui les rend pénibles à lire. L'expression « si pas » pour « si non, » qui revient à chaque page, n'a jamais été française et ne saurait l'être.

1. Tous les Flamands n'ont pas partagé l'avis de M. Hymans, ce qui est leur droit ; mais il est pénible de lire dans une revue sérieuse (cette même *Revue de l'Art flamand*, numéro d'octobre) des articles où de soi-disant critiques d'art attaquent, dans le style le plus grossier, les choses qui ne sont pas de leur goût ou les gens qui ne sont pas de leur opinion.

peinture française, comme le voudrait M. HULIN dans son travail, d'ailleurs très intéressant, sur l'*Exposition des Primitifs français au point de vue de l'influence des frères Van Eyck sur la peinture française et provençale* (Bruges et Paris, 1904), on constate au contraire que des Flamands se sont formés à l'école des peintres parisiens et bourguignons. La peinture à l'huile, ainsi que l'a montré M. DALBON dans son livre sur *les Origines de la peinture à l'huile* (Perrin, 1904), n'a nullement été inventée par les frères Van Eyck et était déjà employée par les peintres parisiens. De même les Van Eyck, dont d'ailleurs il est très difficile de dégager avec certitude les œuvres authentiques, n'ont nullement été les premiers ni dans l'emploi des paysages comme fonds de tableaux ni dans l'art de représenter la figure humaine dans toutes ses attitudes et sa juste perspective. M. Bouchot accorde une large place dans son livre au rôle du duc de Berry, à qui nous devons ce merveilleux *Livre d'Heures*, aujourd'hui conservé à Chantilly, dont M. le comte DURRIEU vient de publier une admirable reproduction fac-simile (librairie Plon). Sous sa direction, des influences lombardes se mêlent à la tradition parisienne pour agir sur les écoles de peinture de Bruges, de Cologne, de Touraine, d'Auvergne, de Lyonnais, d'Avignon. L'exposition de Paris nous a tous familiarisés avec l'œuvre du maître de Moulins et avec celles des maîtres d'Avignon, qui tous sont de purs français d'origine, Enguerrand Charton de Laon, Villate de Limoges, et le plus éminent, Nicolas Froment d'Uzès¹. Toutefois, il est certain qu'au xv^e siècle il s'est fait une sorte de synthèse des influences françaises, flamandes et italiennes, qui se manifeste aussi bien chez les Van Eyck ou Memling, que chez Fouquet, Charton, Froment ou Jean Perréal.

La question traitée d'une manière si précise et si approfondie par M. Bouchot l'a été à un autre point de vue, mais avec des idées analogues, à propos des deux grandes expositions de Bruges et de Paris, par M. LAFENESTRE, dans son volume : *les Primitifs à Bruges et à Paris, 1900-1902-1904* (Librairie de l'Art ancien et moderne), où l'on retrouve les qualités de vive sensibilité artistique, qui donnent un charme si particulier à tout ce qu'écrit le savant conservateur des peintures du Louvre. Sa monographie sur *Jehan Fouquet*, publiée à la même librairie, avec de très belles illustrations, contient une étude

1. L'abbé Requin avait été le premier à faire connaître les peintres d'Avignon dans ses *Documents inédits sur les peintres d'Avignon* (Plon et Nourrit, 1889). Il leur a encore consacré en 1904 une monographie : *les Peintres d'Avignon*. Sur les Van Eyck, consulter Dvorak, *Das Räthsel der Kunst der Brüder Van Eyck* (Vienne et Leipzig, 1904).

approfondie sur ce grand maître, resté si profondément Français, héritier de nos miniaturistes du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle, tout en ayant appris tout ce que savaient la Flandre et l'Italie¹. C'est de Fouquet, et surtout de Jean Perréal, si bien étudié par M. de Maulde en 1896, que sort toute notre école de portraitistes du ^{xvi}^e siècle, à laquelle M. DIMIER a consacré un fort bon livre.

Signalons encore les pages si brillantes, si émues que M. GILLET a mises dans les *Cahiers de la Quinzaine*¹, de Noël, en tête d'une série de médiocres reproductions des œuvres que nous avons admirées à l'exposition des Primitifs. Les *Primitifs parisiens* ont été tout spécialement étudiés par M. Marcel POËTE dans une excellente plaquette, publiée chez Champion en 1904.

Il resterait à déterminer les raisons pour lesquelles la peinture française, qui a produit tant d'œuvres remarquables et qui compte tant de maîtres originaux, n'a pas produit un mouvement artistique aussi durable et avec des caractères aussi nettement marqués que les écoles d'Italie et de Flandre et pourquoi cette peinture française a été noyée au ^{xvi}^e siècle, sauf en ce qui concerne le portrait, par les plus fâcheuses influences italiennes. Il y aurait à examiner en particulier si l'école française n'est pas restée, plus que les écoles étrangères, dans la dépendance de la miniature, sur laquelle, malgré les excellents travaux de MM. Durrieu, Henry Martin, Delisle, Mâle, nous n'avons pas encore de livre d'ensemble.

^{xviii}^e-^{xix}^e SIÈCLES. — Mais les Primitifs ne furent pas seuls à occuper nos historiens. Il y a un retour d'intérêt marqué vers tout ce qui touche l'art français à toutes les époques. Après les portraitistes du ^{xvi}^e siècle, qui ont occupé M. Dimier, voici dès le début du ^{xvii}^e siècle l'œuvre des frères Le Nain, qui nous vaut une forte et consciencieuse étude de feu A. VALABRÈGUE. Le livre était achevé quand il est mort. On l'a édité tel quel. C'est une œuvre d'autant plus précieuse qu'elle contient tout un enseignement. M. Valabrègue a voulu n'étudier l'art des Le Nain que sur des pièces authentiques; il a consacré un temps et un travail considérable à examiner de près tout ce qui reste d'eux pour écarter ce qui ne semble pas devoir leur être attribué. Et pour tous les tableaux qu'il restitue aux Le Nain, ou surtout qu'il écarte comme inauthentiques, il nous donne toutes ses raisons, il nous expose toute l'analyse de son travail. Entrepris avec tant de soin et de conscience, ce travail est définitif; on ne le referra pas. On comprend que le sujet ait tenté M. Valabrègue. Formés à leur art

1. M. Leprieux avait déjà donné une très bonne étude sur *Fouquet* dans le *Bulletin du Bibliophile*.

avant que l'École académique du grand siècle eût commencé sa réglementation de la peinture, les Le Nain, « peintres de bambochades, » sont restés constamment en dehors des influences qui auraient pu faire dévier leur talent dans une formule toute faite. De plus, ils vivaient retirés à Laon, en province, étudiant de près la campagne, ses mœurs, ses habitants. Aussi leurs œuvres ont-elles gardé un réel et savoureux cachet de terroir, si vivantes et réalistes dans ces scènes surprises aux abords des fermes de la campagne laonnaise, si simples et vraies dans ces scènes d'intérieur, cette série de repas frugaux où tantôt la ménagère, tantôt les rustiques convives occupent le premier plan.

Mais une étude sur les Le Nain offrait encore au critique et à l'historien un autre intérêt; la question est d'autant plus captivante que, depuis l'époque même où ils peignaient jusqu'à nos jours, elle est restée un mystère, un problème impénétrable. Comment expliquer la collaboration des trois frères? Quelle part peut-on attribuer à chacun d'eux dans leurs œuvres? Personne ne l'a jamais su. Et d'abord psychologiquement, comment expliquer cette abdication de la vanité d'artiste de chacun, cette communauté acceptée par tous trois pour le travail comme pour la gloire, sans que jamais une révolte, une jalousie ait troublé cette harmonie? Est-ce qu'ensuite on ne pourrait pas, d'après la facture même des œuvres, essayer de rendre à chacun ce qui lui revient? Malgré ses efforts si consciencieux, le critique n'est pas arrivé à un résultat définitif. Il a bien séparé une partie de l'œuvre de Mathieu Le Nain, dit le Chevalier, le moins bon peintre des trois, de l'œuvre de ses frères; ce sont ces portraits gris et peu fermes, si différents de ces belles œuvres : *la Réunion de famille* (du Louvre) ou le portrait si vigoureux de la marquise de Forbin-Janson. Mais les deux autres? Duquel disait-on au xviii^e siècle : le bon Le Nain? Était-ce Louis? était-ce Antoine? M. Valabrègue est d'avis qu'il faut considérer Antoine comme l'initiateur, mais d'un talent de moins grande envergure que Louis. Celui-ci, formé par lui, s'est développé et a dépassé son maître. Mathieu, moins exclusif, portraitiste avant tout, abandonna peut-être cette collaboration; les « bambochades » l'intéressaient peu. Mais que conclure? Faut-il attribuer à Antoine, dit le Miniaturiste, les plus petits tableaux, qui semblent d'une touche moins large que *la Forge*? Faut-il attribuer les belles scènes paysannes à Louis et y accorder des « détails » à Antoine? M. Valabrègue ne conclut pas, et il a raison. Aucune œuvre n'étant signée du nom d'un seul, nous n'avons aucun terme de comparaison pour déterminer d'une façon quelconque la part de chacun dans cette collaboration.

Puisque nous avons parlé de l'*art académique*, nous ne pouvons passer sous silence les articles très nouveaux qu'y a consacrés M. L. Hourticq dans la *Revue de Paris*. Il a non seulement recherché, d'après les discours des académiciens, en quoi consistait l'Académie, mais il a démontré, à l'aide de documents fort curieux, que cette forme d'art, qui exprime d'une façon conventionnelle et idéale les sentiments éprouvés par l'homme au lieu de représenter, d'après la nature, un être réel sous l'influence de ces sentiments, est absolument dans la tradition littéraire et philosophique du grand siècle. Des passages de Descartes, plagés mot à mot pour l'enseignement académique, le prouvent de plaisante façon. Et M. Hourticq analyse toute l'œuvre de cette école, dont les démêlés au sujet de la supériorité du dessin sur la peinture prouvent assez combien leur fausse conception du beau idéal avait altéré en eux tout sens artistique véritablement fécond.

La collection des *Artistes célèbres*¹ a publié quatre excellentes monographies de peintres français, *Chardin, La Tour, Fragonard, David*. Jointes à toutes celles qui ont paru l'année précédente, *Ingres, Poussin, Watteau, Millet*, dont nous avons dit ici même² tout le bien que nous pensions, elles forment une série de valeur qui fait regretter que la collection entière ne soit pas exclusivement consacrée à des artistes français. En effet, quelque grands que soient nos plus grands peintres, on peut, et les volumes en sont la preuve, sous une forme restreinte (100 pages), donner de leur vie et de leur œuvre une idée assez complète, vivante et vraie pour faire œuvre utile. Et cette collection, outre le service qu'elle aurait rendu de renseigner le public amateur sur des artistes trop longtemps négligés par nos historiens, aurait formé un tout complet, homogène, d'un caractère particulièrement nouveau. Au lieu de se borner à nos peintres, elle embrassera tous les artistes de tous les pays, et nous avons déjà eu l'occasion de dire combien il était inutile de chercher en 100 pages à rendre compte d'une façon vivante et complète de la vie, de l'œuvre, du talent et de l'influence de ces véritables géants de la peinture, Raphaël, Vinci, Rubens, etc. Espérons que le succès des derniers volumes hâtera la publication pendant ces mois prochains de nouvelles monographies de peintres français.

De M. Gaston SCHEFER une très intéressante biographie de *Chardin* (1690-1779). Il nous raconte la vie sans gaité de ce peintre pauvre et probe qui, après une enfance et une jeunesse pénibles (son père

1. *Les Artistes célèbres*, éd. Laurens, Paris, volumes in-12 carré, à 2 fr. 50 et 3 fr. 50, 100 p., 24 illustrations hors texte.

2. Cf. *Rev. hist.*, mars 1903, bulletin *Histoire de l'Art*.

voulait l'empêcher de se livrer à un métier de crève-la-faim), voit soudain venir le succès quand il expose ses natures mortes, un succès si rapide qu'à vingt-neuf ans il est nommé académicien. On s'arrache ses tableaux, mais il les vend à des prix dérisoires et reste pauvre. Après le succès des natures mortes, ses scènes d'intérieur, *le Benedicite*, *la Mère laborieuse*, *la Gouvernante*, sont une révélation, un nouveau triomphe, et Chardin, toujours modeste, connaît la gloire. Puis il se fatigue de produire, sa vogue diminue, et, malgré les honneurs dont ses collègues et le roi le comblent pour lui prouver leur estime, place de trésorier à l'Académie, pension, logement au Louvre, il finit sa triste existence dans des embarras d'argent et les tourments moraux causés par son fils. Il avait mis tout son espoir dans son fils, en qui il ne devait pas tarder à ne voir qu'un raté, et qui mourut mystérieusement à Venise.

M. Schefer a fort bien caractérisé le talent de Chardin et montré à quel point l'art de la composition avait été poussé loin, tant dans ses natures mortes que dans ses scènes d'intérieur. A propos de sa technique, il a fait remarquer avec justesse que l'art d'exprimer l'impression colorée d'un objet non par sa couleur propre mais par les reflets de tout ce qui l'entoure, et de rendre ces reflets par des taches de couleurs superposées, en fait un précurseur des « pointillistes » modernes. Il aurait pu observer de même, quand il nous explique la facture des pastels de Chardin, où les touches et les traits du crayon de couleur sont juxtaposés et non fondus, que c'est un des principes fondamentaux de l'école impressionniste; naturellement, cette façon de peindre ne fut pas plus comprise des critiques du temps que de ceux du XIX^e siècle.

M. Schefer, à propos des scènes d'intérieur de Chardin et du succès qu'elles eurent dans le public, cite le rapprochement que firent les contemporains entre Teniers et Chardin, tout en mettant Chardin au-dessous de Teniers, et il commente cette comparaison, la discute et conclut à l'inverse des critiques du XVIII^e siècle. Il eût été, semble-t-il, intéressant à ce propos de rechercher à quels peintres plus qu'à Teniers on peut comparer Chardin et s'il n'y aurait pas eu d'intéressants rapprochements à faire entre ses scènes d'intérieur et celles des charmants peintres d'intimité hollandaise, Van der Hooch, par exemple.

Dans la même collection, le *La Tour* de Maurice Tournoux¹ est le premier ouvrage sérieux consacré à notre grand portraitiste, car on ne peut qualifier de sérieux le texte plein d'erreurs, de bévues ou

1. M. Tournoux, *La Tour*. Paris, Laurens, 1904, in-12. 2 fr. 50.

« d'inadvertances, » comme dit plus poliment M. Tourneux, dont M. Lapauze a accompagné les merveilleuses quatre-vingt-sept planches en phototypie qui constituent les *Pastels de Maurice Quentin de La Tour à Saint-Quentin*¹. M. Tourneux n'est pas seulement critique d'art. Il est avant tout un érudit. C'est pourquoi son livre nous donne, malgré ses dimensions restreintes (100 pages), l'impression d'une œuvre solide qu'on pourra transformer, mais qui n'est plus à refaire. Il a compris que l'histoire de La Tour c'était l'histoire de ses portraits, et il a très savamment entrepris de rechercher tout ce que nous pouvions savoir de ceux-ci, qu'ils aient disparu ou qu'ils soient parvenus jusqu'à nous. En même temps, il utilisait les études d'érudits locaux d'après les archives municipales et notariales, les publications de textes, les recherches de M. J. Guiffrey aux Archives nationales, qui lui permettaient d'établir d'une façon définitive les principales étapes de la vie du peintre. Comme on le voit, le livre est en tous points digne d'éloges. Et cependant il faut faire une restriction. M. Tourneux aurait fait un ouvrage bien plus utile à la fois et intéressant s'il l'avait composé autrement. Peut-être, il est vrai, en était-il empêché par le mode de composition adopté par ses prédécesseurs dans cette collection des Grands Artistes. Mais il est évident que la lecture de toute la première moitié de l'ouvrage, dans laquelle M. Tourneux nous raconte la vie de La Tour par ses portraits, est gênée par les renseignements, si précieux pour l'érudit, que M. Tourneux nous donne sur l'historique de ces tableaux, sur les anciennes reproductions en gravures, sur les musées et les collections où sont conservés ceux qui nous sont parvenus, sur les ventes où ils ont figuré ces dernières années. Combien ces indications seraient précieuses si elles étaient disposées en appendice en un tableau qu'on pourrait aisément consulter ! De même une table des œuvres de La Tour, avec des notes chronologiques, serait fort utile. Cette disposition aurait permis à M. Tourneux, en allégeant cette partie de son texte, de développer ses chapitres sur les amis et modèles de La Tour, sur les personnes qu'il fréquentait, gens de théâtre et gens de cour, « Épicuriens » et hommes de lettres. Enfin, nous regrettons que l'érudit ait trop sacrifié le critique d'art ; ce n'est qu'à la dernière page que nous trouvons un jugement sur le grand pastelliste. Quand on songe au génie si particulier de ce peintre de portraits qui cherchait avant tout, non la beauté, mais le caractère (et c'est par ce côté essentiel de son art

1. Imprimé par les soins de l'Imprimerie nationale. Paru chez Bulloz, 1899, in-fol.; réédité par Goupil, 1904.

que les impressionnistes modernes se réclament de lui), et chez qui fut développé plus que chez aucun autre ce talent d'analyste qui fait de son génie un génie si essentiellement français, on regrette que M. Tourneux n'ait pas cherché à développer, à propos des plus caractéristiques des portraits de La Tour, ce qu'il en dit si justement, mais si brièvement et d'une façon toute générale à la fin de son ouvrage.

On désirerait aussi trouver, à propos d'un novateur tel que La Tour, des détails sur sa manière de travailler, d'écraser et de superposer ses pastels, sur toute cette partie matérielle de son œuvre, la technique et la facture, depuis ses « Préparations » du musée Lécuyer, esquissées avec tant d'esprit et de verve, et dans lesquelles apparaissent déjà tant de vie et d'expression, jusqu'à ses portraits achevés, dont les uns ont conservé les qualités des préparations (comme presque tous ceux de Saint-Quentin), dont quelques autres (parmi les portraits royaux et princiers surtout), nous déçoivent par leur air officiel et guindé et leur froideur de tradition. Et à ce propos, qu'il nous soit permis d'exprimer encore un regret, c'est que, parmi les photographies choisies pour illustrer ce volume, on ait pris tant de reproductions de ces tableaux officiels, de ces portraits de la famille royale et, relativement, si peu des merveilles conservées au musée Lécuyer.

Le *Fragonard* de Camille MAUCLAIR offre un tout autre caractère. L'auteur n'avait pas, il est vrai, à déterminer scientifiquement les événements et les dates de la vie du peintre ni à identifier à nouveau certaines de ses œuvres ou à en faire l'historique. M. C. Maclair, qui est avant tout un critique d'art, et des plus artistes de notre époque, s'est attaché amoureusement à son sujet. Il a voulu se pénétrer de la peinture et des dessins de Fragonard, se les assimiler pour ainsi dire, puis, avec toute sa compétence d'artiste, nous communiquer son enthousiasme. Son étude est charmante. A force de regarder de près les huiles et les sépias de Fragonard, il le voit peindre, il nous le montre tantôt écrasant sa couleur d'une pâte large et franche, tantôt d'un pinceau léger peignant comme avec des nuages. Et le critique nous explique toute la technique du peintre, fait revivre le tableau par la façon dont il parle du coloris, des nuances, des jeux de lumière, de tout ce qui caractérise le talent de Fragonard. Pour les dessins, on sent la même étude approfondie de l'œuvre d'art : l'étonnante sûreté de main de Fragonard, qui voit toujours la composition dans son ensemble et la traite avec une justesse et une précision étonnante de vision dans les détails. En un mot, ce qui intéresse avant tout M. C. Maclair, c'est l'œuvre d'art, et il s'intéresse

à l'artiste en tant qu'il en a été l'auteur. C'est ce qui rend si vivante son étude de l'œuvre de Fragonard.

Il ne faudrait pas croire pour cela qu'il ait négligé la vie de Fragonard. Son œuvre et sa vie s'expliquent l'une l'autre. Mais il l'a très habilement fondue dans l'étude de l'œuvre. Il nous le montre en Italie bien plus impressionné par les paysages de Tivoli que par l'académisme romain. A Paris, dans la première période de ses succès, nous avons sous les yeux un amusant portrait du frivole Frago, peintre de boudoirs et de cabinets galants. Puis nous assistons à la seconde partie de sa vie, plus calme, quand marié, logé au Louvre, il est à l'apogée de sa gloire, avant que la Révolution et l'Empire l'aient dépouillé de sa pension et de son logement et qu'il meure avec le regret de se voir oublié, tandis que grandissait le succès de cette école contre laquelle il avait lutté toute sa vie, le retour à l'académisme du *xviii*^e siècle, à la fausse renaissance de l'antiquité qui, sous le nom de Classicisme, triomphait avec David.

Mais ce n'est point tout. M. C. Mauclair a très justement compris que l'œuvre d'un grand peintre ne s'arrêtait pas à lui, et dans un chapitre des plus nouveaux, d'une esthétique à la fois très fine et très sûre, reprenant une idée qui lui est chère, et la développant à propos de Fragonard comme il l'aurait fait au sujet de Watteau ou de La Tour, il nous explique pourquoi les impressionnistes qui, dans la deuxième moitié du *xix*^e siècle, ont semblé révolutionner la peinture, ont le droit de se réclamer directement de ces maîtres du *xviii*^e siècle, et en quoi ceux-ci sont leurs précurseurs immédiats par le sentiment qu'ils avaient de la vie, par l'expression des caractères (qui fait qu'ils sont restés les peintres d'une époque), par cette recherche de la vérité et cette haine de toute convention traditionnelle qui sont la condition de tout art libre. M. C. Mauclair nous explique qu'il ne saurait nous donner un catalogue des 500 peintures et des 1,600 dessins de Fragonard. Sans doute, mais, pour que son livre puisse, après lecture, être consulté avec profit et facilité (de même que tous les autres volumes de cette collection), il serait indispensable d'avoir au moins une table alphabétique des noms propres et des titres des œuvres cités dans le volume. De même, je ferai un reproche général à cette collection au sujet de la bibliographie. Au lieu d'une table bibliographique classée alphabétiquement ou chronologiquement, et placée au début ou à la fin du volume, je trouve, dans ces trois derniers volumes, la notice bibliographique sur Chardin dans une note de la page 6; celle sur La Tour constitue le premier chapitre du volume; celle sur Fragonard, très insuffisante, se

trouve dans une note située vers la fin du volume, page 442. Dans ce genre de collection, il faut adopter une forme unique.

A la Librairie de l'art ancien et moderne, sous la direction de M. Jules COMTE, paraît une collection d'un caractère tout différent : *les Maîtres de l'art*¹. Les volumes sont plus étendus (180 pages au lieu de 100) que ceux de la collection précédente; ils permettent à l'auteur, après avoir raconté la biographie du maître, de s'attarder plus longuement à l'étude de ses œuvres, de son art, de sa technique, de son influence. Mais surtout, malgré le surcroît de travail énorme et souvent fastidieux qu'on imposait aux auteurs des volumes de cette collection, on a tenu à faire suivre le texte de chacun d'eux d'une série d'appendices grâce auxquels ces monographies deviennent véritablement, non plus seulement des livres de lecture agréable et instructive, mais des livres d'étude précieux à consulter. C'est d'abord une table chronologique qui met, en regard des dates les plus importantes de la vie de l'artiste et des événements contemporains qui s'y rattachent, les noms de ses principales œuvres, table utile à la fois comme tableau chronologique et comme tableau synchronique; puis un catalogue dressé par pays et par villes des œuvres du maître conservées dans les musées et les collections privées, catalogue que rendent précieux les indications accessoires sur la dimension de chaque œuvre et si possible des artistes qui l'ont gravée; des notices sur les dessins, souvent si nombreux que l'on n'en peut faire le catalogue, sur les gravures sur cuivre ou sur bois; une bibliographie, non seulement des ouvrages concernant l'artiste, mais des écrits que celui-ci a pu laisser²; enfin, ce que nous regrettons de ne jamais trouver dans la collection des Artistes célèbres, un index alphabétique des noms cités dans le volume, noms de personnes et titres des tableaux ou statues, index indispensable si, après lecture, on veut consulter le volume ou y retrouver un renseignement quelconque.

Je notais précisément l'année dernière³, en parlant du *Dürer* de M. MARGUILLIER (*les Artistes célèbres*), combien il était regrettable de ne point trouver dans ce volume des notices relatives aux dessins, aux gravures sur bois, aux gravures sur cuivre donnant des renseigne-

1. Librairie de l'Art ancien et moderne : *les Maîtres de l'Art*, collection de monographies d'artistes, publ. sous le patronage du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Chaque vol. in-12, 180 p., 24 grav. hors texte, 3 fr. 50. — Vol. parus : *Reynolds, David, Dürer*.

2. Il serait à désirer que, parmi les indications bibliographiques, on n'omit pas le format des volumes. M. Benoît (*Reynolds*) donne le format des ouvrages de Reynolds et omet celui des ouvrages sur Reynolds.

3. *Rev. hist.*, mars 1904, bulletin *Histoire de l'Art*.

ments bien classés sur celles-ci en particulier, et les titres des plus importantes, surtout lorsque, comme dans l'œuvre de Dürer, il s'en trouve souvent des « suites » considérables (*l'Apocalypse, la Vie de la Vierge, etc.*). J'ai été heureux de trouver entière satisfaction à ce vœu, jadis exprimé, dans le nouveau volume que M. HAMEL consacre à Dürer¹. Si ses appendices sont très utiles et consciencieux, son livre ne l'est pas moins. Il a renouvelé, en quelque sorte, la biographie de Dürer et l'a rendue particulièrement vivante, d'abord en plaçant Dürer dans son milieu et en consacrant tout un chapitre à l'étude de la civilisation allemande du xv^e siècle antérieure à Dürer, puis en faisant revivre Dürer devant nos yeux, d'une part, pour toute la partie de sa vie qu'il a consacrée au travail en étudiant l'une après l'autre ses œuvres, au travers desquelles on suit tout le développement du peintre et du graveur, et pour celle qu'il a consacrée à ses voyages en nous faisant voyager avec lui ; grâce à ses carnets de voyages, livres de comptes, et surtout à cette admirable correspondance de Pirkheimer, nous le suivons pas à pas à Venise et aux Pays-Bas, et, chose encore plus précieuse, nous connaissons les impressions de l'artiste. Rien de plus curieux, à ce propos, que ses réflexions sur Venise. En dehors de Giovanni Bellini, qui a pour lui de l'affection et qu'il admire énormément, il se mêle (et sur des conseils donnés par des gens qui savaient ce qu'ils disaient) de tous les peintres vénitiens, joyeux camarades en apparence. Ceux-ci ne l'estiment d'ailleurs pas, ce qui l'offense, le considérant comme un bon graveur, mais pauvre coloriste. Aussi, quelle n'est pas la joie de Dürer quand, ayant achevé son tableau *la Vierge du Rosaire*², celui-ci fut unanimement reconnu comme un chef-d'œuvre de peinture par tous ses rivaux jaloux ! Et il faut voir avec quelle candeur le peintre rapporte les éloges que lui firent le doge et le patriarche venus exprès pour voir son œuvre.

Je ne puis analyser avec M. Hamel toute l'œuvre de Dürer, peintures, dessins et gravures. Il l'a étudiée avec un goût artistique très sûr et un sens critique et « historique » qui donnent à son analyse une grande valeur. Je veux seulement noter les pages particulièrement intéressantes et si justes, ainsi que les reproductions, qu'il a consacrées à l'œuvre de Dürer paysagiste, qu'on ignore trop souvent.

M. L. ROSENTHAL a publié dans cette même collection une impor-

1. Hamel, *Albert Dürer*. Collection des *Maîtres de l'Art*. Librairie de l'Art ancien et moderne. Voy. *supra*.

2. Aujourd'hui très détérioré, conservé au couvent des Prémontrés de Strahow.

tante étude sur *David*¹. Connaissant ses travaux antérieurs, j'étais fort curieux de voir comment il traiterait ce sujet. M. Rosenthal est en effet l'auteur d'un ouvrage très remarquable sur *l'École romantique*², dans lequel il a décrit avec une grande impartialité, mais avec une préférence marquée pour les novateurs, tous les détails de la grande lutte qui ébranla l'école classique de David et se termina par le triomphe de la jeune école romantique. M. Rosenthal avait si bien analysé dans cette étude tout ce qu'il y avait de caduc dans le classicisme, tout ce qui le condamnait d'avance, du jour où des artistes de talent, ayant le sentiment de la vie, s'opposeraient aux traditions conventionnelles d'un art qui ne vivait plus que sur des formules périmées, qu'on pouvait se demander comment, ayant à faire une étude sur David, il apprécierait son œuvre si décriée, non seulement par ses chers Romantiques, mais aujourd'hui encore, avec une violence inapaisée, par certains de nos plus délicats écrivains d'art. M. Rosenthal a montré en cette occasion combien les qualités de l'historien sont précieuses au critique d'art. Indépendamment de la biographie de David, qu'il nous a retracée très soigneusement et qu'il a su rendre vivante par les mêmes procédés qui donnaient tant de vie et de mouvement à ses récits de la bataille romantique, c'est-à-dire en recourant aussi souvent que possible à des documents contemporains, à des correspondances, à des mémoires, il a jugé l'œuvre de David avec une impartialité et une justesse remarquables. Après avoir expliqué comment et pourquoi, sous quelles influences historiques et artistiques le classicisme s'était développé, il a fait nettement deux parts dans l'œuvre de David : le classique, chef d'école et peintre d'histoire, et le réaliste, peintre de portraits. Pour le peintre d'histoire, il ne le juge pas comme le ferait un critique d'art moderne. Il se place à un point de vue historique ; il essaye de considérer l'œuvre moins en ce qu'elle nous paraît aujourd'hui offrir de froid, de conventionnel, de « ponceif, » que par ce que nos aïeux y trouvaient de nouveautés et de « satisfaction ; » car il ne faut pas oublier que le classicisme en art correspond à un goût, à des tendances, à un besoin absolument marqué chez les contemporains. Mais, tout en reconnaissant et les mérites de cette école et son importance, car elle s'est prolongée fort avant dans le XIX^e siècle après David, M. Rosenthal a très finement caractérisé les causes de stérilité que l'école de David portait en elle : les classiques, comme les académiques du XVII^e siècle,

1. L. Rosenthal, *David*. Collection *les Maîtres de l'Art*. Voy. *supra*, p. 332.

2. Voir *Rev. hist.*, mai 1902, bulletin *Histoire de l'Art et des Mœurs*, une étude sur cet ouvrage de M. Rosenthal.

ont cru au beau idéal et, enthousiasmés par la beauté de l'art antique, ont vu un but dans l'imitation de cet art, au lieu de comprendre que la force des artistes anciens résultant de la perfection avec laquelle ils ont exprimé la nature, l'étude de cet art ne devait être qu'un moyen pour nous apprendre à mieux imiter la nature. Mais David n'est pas toujours chef d'école. Dans une série d'œuvres méconnues et dépréciées par les admirateurs du *Combat des Sabines* ou du *Sacre de l'empereur*, il s'est laissé aller à exprimer la nature tout simplement, et il a produit une série de portraits qui le mettent au premier rang parmi nos grands portraitistes, parmi nos peintres réalistes.

Ici, plus aucun souci de la beauté conventionnelle. Il ne recherche que le naturel, l'expression des physionomies, la vie. Pas de mouvements académiques, pas de poses compliquées; souvent, dans le groupement d'une famille, il semble qu'il n'y ait pas de pose du tout, tant les enfants semblent placés simplement. Dans la *Famille de Michel Gérard*, quelle intensité de vie et d'expression dans la large figure du père, déshabillé dans un négligé débraillé, à la droite duquel une fillette délicieusement jolie, et que David a peinte avec amour, joue du clavecin! Il aimait beaucoup les enfants et se plaisait à rendre leurs physionomies souriantes comme celle-là, timide comme celle du fils que Gérard tient devant lui, un peu farouche comme celle de la petite Seriziat. Il faut encore citer ces deux portraits de M. et M^{me} Seriziat, si vrais dans leur naturel et exprimant avec tant de justesse, dans celui de la femme surtout, le charme franc et simple de cette petite bourgeoise, bonne mère de famille. On comprend, en étudiant ces œuvres, l'admiration sincère de M. Rosenthal pour toute cette partie de l'art de David.

La place me manque pour parler, comme je l'aurais voulu, du *Reynolds* de M. Benoit. Après nous avoir rapidement retracé sa vie, « ordonnée comme une œuvre d'art, » M. Benoit nous fait un beau portrait et de l'homme et de l'artiste (tout se tient chez Reynolds, sa vie, son caractère et son art), puis il aborde l'étude de son art, et, avec un sens critique très juste, il analyse l'art du portraitiste, son souci de l'expression, du geste, de la composition, et l'art du peintre, son talent de coloriste, sa technique, sa facture. Et il termine, après un intéressant chapitre sur les écrits de Reynolds, par une étude sur « l'art anglais à la mort de Reynolds » et « ce qu'il doit au maître. »

A propos des attaques exagérées et injustes dont David fut l'objet, M. Rosenthal citait en particulier celles du peintre et critique Jules BARRON. Depuis le début un peu violent de *Nos peintres du*

siècle, il s'est amendé, et, dans un joli livre sur la *Peinture*¹, dont plus d'une page nous intéresse ici, il reconnaît ce qu'il y a de « magistral » chez David. Ce livre touche à l'histoire de l'art, non seulement par les jugements intéressants de l'auteur sur le dessin d'Ingres (p. 64), sur le métier et la facture de Delacroix et de Rousseau (p. 86), sur le caractère de l'art de Manet (p. 202), mais aussi par un chapitre dans lequel, passant en revue toute l'histoire de la peinture depuis les Primitifs italiens jusqu'à nos jours, M. J. Breton exprime sur une série d'artistes des jugements d'une finesse et d'une pénétration remarquables, d'autant plus intéressants qu'ils viennent d'un homme du métier.

C'est encore à l'histoire de l'art français qu'appartient *Ladislav de Paál*, peintre de l'école de Barbizon, qui exécuta presque toute son œuvre en France de 1873 à 1878 et auquel Béla Lázár² vient de consacrer une importante monographie.

Né en 1846 à Zam, en Hongrie, élève de P. Böhm, poussé et aidé dans son adolescence par le jeune peintre Munkácsy, dont il resta l'ami intime et inséparable, après avoir travaillé à Vienne et à Düsseldorf, il se fixa à Barbizon en 1873. Sa manière s'y affirma définitivement, et presque toute son œuvre date de ce séjour, qui dura jusqu'à sa mort, en 1878. Trop peu connu en France, parce qu'aucun musée ne possède de ses toiles, il a une place à part dans cette école; grand admirateur de Rousseau, qu'il n'imita pas, il reste original à cause de sa manière très personnelle d'exprimer la nature; il peint ce qu'il sent d'après ce qu'il voit; son imagination transforme l'ordonnance du paysage tel qu'il est, mais sa parfaite connaissance, son sentiment profond de la nature lui permettent de rester toujours vrai. Rien de plus curieux à ce point de vue que la comparaison si suggestive qu'a faite Béla Lázár entre les « Mares aux grenouilles » (forêt de Fontainebleau) de Rousseau, Dupré, Diaz et de Paál. C'est une chance que ce sujet ait tenté ces quatre paysagistes, car cela nous permet de voir de quelle façon chacun comprenait la nature. — Un autre caractère très particulier de sa peinture est son refus de mettre des personnages dans ses paysages. Ils sont très rares et tout à fait en arrière-plan; de Paál trouvait que la nature se suffisait à elle-même, et il se sépare par là de tous nos paysagistes « cham-

1. Jules Breton, *la Peinture*. Librairie de l'Art ancien et moderne. Paris, 1904, in-12. 3 fr. 50.

2. Béla Lázár, *Ladislav de Paál. Un peintre hongrois de l'école de Barbizon*. Librairie de l'Art ancien et moderne. Paris, 1904, in-4°. 12 fr. 50. Nombreuses illustrations.

pêtres » comme Corot, chez lequel une simple silhouette donne tant de valeur au paysage, ou « paysans, » comme Troyon, Breton, Millet et tant d'autres. La valeur de ses paysages tient non seulement à ce sentiment si profond de la nature, mais à la sincérité avec laquelle il l'exprime. Son dessin est toujours vivant, clair et net. Jamais il ne cherche à donner de faciles impressions de couchers de soleil, de soirs, d'aubes, de sous-bois obscurs par des effets de flou et de vague. Il a peint la nature à tous les moments de la journée, toujours avec la même franchise dans le dessin, la même chaleur ferme dans le coloris¹.

Pour clore cette belle série d'ouvrages sur les écoles françaises de peinture, nous avons le livre capital de M. Camille MAUCLAIR² sur l'*Impressionnisme*. Depuis une vingtaine d'années, les articles, les plaquettes à tirages restreints se sont succédé, signés des noms les plus connus, Zola, Mirbeau, Goncourt, R. Marx, Geoffroy, Huysmans, Th. Duret, G. Duret, F. Fénéon, mais nous n'avions aucun livre, aucune étude d'ensemble qui nous donnât à la fois une idée nette de la conception esthétique des peintres impressionnistes et une analyse historique et critique de leurs œuvres. M. C. Mauclair a rempli cette double tâche. Dans une première partie, il explique les origines et l'histoire de l'impressionnisme. Comme nous le notions plus haut pour Fragonard, il recherche quelle filière à travers notre histoire de l'art permet de retrouver chez nos grands maîtres les caractères de la peinture impressionniste et de rattacher ceux-ci aux Manet, Monet, Degas, Renoir, etc... Les remarques qu'il fait sur les peintres du XVIII^e siècle sont fort justes. Il aurait pu les développer et, au lieu de se contenter d'un mot ou d'une ligne, expliquer avec plus de détails, comme il l'a fait dans son « Fragonard, » en quoi et pourquoi ceux-ci sont les précurseurs de ceux-là. Pour Watteau, il nous montre bien comment sa technique (la dissociation des couleurs) le rattache à la technique impressionniste. Mais il est téméraire de vouloir (sans nous en donner les raisons suffisantes) rattacher à ceux-là Poussin, qui, trop souvent, céda à l'art académique³. Il eût été intéressant, au lieu de citer Q. de La Tour, de nous montrer comment sa recherche du « caractère » et non plus de la

1. Comme on peut le voir dans la planche en couleur. Les tons roux remarquables font penser à Rousseau. Il subit l'influence de Constable au point de vue de la richesse et de la vigueur des tons, des verts surtout.

2. Camille Mauclair, *L'Impressionnisme*. Librairie de l'Art ancien et moderne, 1904, IV, in-8° carré, illustrations hors texte. 5 fr.

3. Cf. l'étude de Hourticq : *L'Art académique*, citée plus haut.

beauté permet aux impressionnistes de se réclamer de lui, car c'est là un de leurs principes fondamentaux¹.

Puis M. C. Mauclair nous explique la méthode et les principes d'art de cette école qui, d'une part, cherchait plus de vérité dans l'art et sacrifiait la beauté au caractère, et, d'autre part, essayait, pour exprimer la nature avec cette conception nouvelle, d'user de procédés nouveaux (recherche des effets de lumière et de nuances, dissociation de tons, juxtaposition des touches de couleur, toute une technique dont nous n'avons pas à nous occuper en détail ici). Ces explications générales étant données, M. C. Mauclair nous retrace l'histoire de cette école et nous explique en détail l'œuvre et l'influence de Manet, Monet, Degas, Renoir, puis plus rapidement passe en revue les moins grands, Sisley et Pissaro, Berthe Morizot, et tant d'autres. Nous ne pouvons le suivre dans cette étude si intéressante, où il détermine la place occupée par chacun, le rôle joué, le caractère de l'œuvre; étude détaillée pour les quatre premiers, trop écourtée et qui pourra être heureusement développée par M. C. Mauclair pour tous les suivants. M. C. Mauclair n'est pas un apologiste aveugle. Il a vu par où péchaient les impressionnistes. De même que Flaubert dépensait un talent prodigieux à décrire des êtres dont la « bêtise, » le « bourgeoisisme, » la « mesquinerie » le « dégoûtait et l'écœurait, » comme il s'en plaint tout au long de sa correspondance avec George Sand, uniquement pour prouver qu'on peut faire de l'art avec des sujets infimes et antiartistiques, de même les impressionnistes ont dépensé des trésors de talent et même de génie à peindre des canotiers, des filles de brasserie, des danseuses à l'étude, uniquement pour prouver que la grandeur de l'art est indépendante de la beauté du sujet. A la fin du volume se trouvent des renseignements précieux sur ces œuvres si dispersées; une nomenclature aussi exacte que possible des tableaux de ces artistes, liste naturellement imparfaite et incomplète puisque plusieurs d'entre eux sont encore vivants, mais fort utile à cause des indications sur les collections particulières qui en possèdent des séries.

LES VILLES D'ART. — Le premier volume que M. BERTAUX consacre à Rome dans la collection des *Villes d'art célèbres*² ne comprend que la Rome antique³. Il a été suivi de deux autres volumes; le tome II nous promène dans la Rome chrétienne des catacombes et dans la

1. Comme l'a bien mis en lumière P. Plat. Article de la *Revue bleue*, sept. 1904.

2. *Les Villes d'Art célèbres*, éd. Laurens, vol. petit in-4° illustrés à 3 fr. 50 et 4 fr. 50. Cf. *Rev. hist.*, mars 1904, bulletin historique.

3. Dans cette collection : *Rome*, t. 1, par E. Bertaux, 1904.

Rome du moyen âge jusqu'à la Renaissance exclusivement. Enfin, dans le troisième volume, M. Bertaux nous montre l'épanouissement de la Renaissance dans la ville pontificale, puis la décadence de l'art au *xviii*^e siècle et les transformations de la ville jusqu'à l'époque moderne. Le premier volume, intéressant, bien que fait un peu hâtivement, est plus qu'un guide pour les touristes qui visitent Rome. M. Bertaux a fort justement commencé par étudier l'art grec à Rome, par lequel s'explique l'art romain, qui n'en est qu'une copie tantôt déformée, tantôt transformée par le génie propre aux artistes romains. Puis il étudie le développement de l'architecture et de la sculpture à Rome sous la république, sous les Césars en nous montrant par de nombreuses reproductions ce qui subsiste de l'effort artistique de ces siècles de gloire de l'empire romain. Mais, à ce propos, il faut signaler une singulière erreur : toutes les photographies qui représentent le forum datent d'au moins dix ans. Le grand intérêt qu'il y a à faire maintenant une étude sur la Rome ancienne, ce sont les fouilles qui, depuis cinq ou six ans, ont complètement renouvelé et transformé l'ancien forum. Sur ces photographies, on voit encore l'église Santa-Maria Liberatrice depuis longtemps détruite et sous laquelle on a trouvé les traces d'anciennes constructions avec de curieuses peintures. Les modifications du forum ont permis de mettre au jour l'emplacement de l'importante basilique antonine. De tout cela, on ne voit pas trace dans les gravures du présent ouvrage. Il fallait ou nous donner des reproductions de photographies toutes récentes, d'après lesquelles on aurait une idée exacte du forum tel qu'il est maintenant, ou, ce qui eût été bien plus intéressant, reproduire une série de cinq ou six vues du forum indiquant l'aspect des modifications successives qu'il a subies à la suite de ces fouilles. La deuxième et la troisième parties, fort agréables à lire, n'apportent rien de très nouveau à ce qui a déjà été écrit sur Rome.

M. Louis LEGER¹, le russologue bien connu, nous fait connaître *Moscou*, la vieille ville, le Kremlin, la ville moderne; de bonnes et nombreuses photographies servent de commentaire à son texte excellent et nous donnent une triste idée de la monotonie de ce style architectural russe, qui semble pittoresque au premier moment et devient fastidieux à la longue. Le volume se termine sur un intéressant chapitre consacré à la peinture et à la sculpture russe moderne, d'après ce qui en est conservé au musée de Moscou.

Enfin, parmi les publications les plus utiles se rapportant à l'his-

1. De la même collection : *Moscou*, par L. Léger, 1904.

toire d'une ville, il faut citer l'ouvrage entrepris pour *Paris* par M. MÉNARD¹, et qui pourrait servir de modèle pour une série de travaux du même genre. Ses *Études sur les transformations de Paris* paraissent en fascicules concernant chacun un quartier de Paris. M. Ménard recueille les anciennes estampes, les vieux plans de Paris et essaye de reconstituer, à l'aide de textes, les modifications qu'a subies Paris dans ses différentes parties. — Les pages et gravures consacrées dans ses deux derniers fascicules 4 et 5 à « l'histoire du Palais-Royal » et « du Champ-de-Mars » sont parmi les plus intéressantes de la série. Mais c'est surtout pour les historiens de l'avenir que cette publication sera utile, car cette partie historique est suivie d'une partie moderne dans laquelle l'auteur étudie, d'après les documents officiels, les transformations actuelles de Paris et des projets de transformations : le prolongement de la rue de Rennes, les fortifications, la percée du Palais-Royal, etc.

Bernard MONOD.

POST-SCRIPTUM. — Nous avons reçu, après l'achèvement de cet article, deux ouvrages sur lesquels nous devons dire un mot. M. GONSE a eu l'heureuse idée de réunir sous le titre : *les Musées de France* (Librairie de l'Art ancien et moderne) une série d'études accompagnées d'admirables illustrations sur nos musées de province, où se trouvent tant d'œuvres de premier ordre qui restent inconnues à la plus grande partie des Français cultivés, même de ceux qui s'intéressent aux choses d'art. M. Gonse les a mises en lumière avec autant de science que de goût, et son livre poussera, nous l'espérons, beaucoup de nos compatriotes à entreprendre des pèlerinages artistiques à Lille, Dijon, Lyon, Montpellier, Nantes, etc.

M. SALOMON REINACH, à qui les philologues doivent tant de reconnaissance pour sa *Minerva*, les archéologues pour ses *Chroniques d'Orient* et ses reproductions des œuvres de la glyptique antique, vient de s'assurer la reconnaissance de tous les amis de l'art par le petit volume intitulé : *Apollo* (Hachette), où il a, en 335 pages, résumé sans aucune sécheresse, et d'une manière savante, personnelle et attrayante, toute l'histoire des beaux-arts depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie méthodique dressée avec un soin extrême et dont quelques parties (pour le moyen âge en particulier) seront précieuses,

1. E. Ménard, *Études sur les transformations de Paris*. Parait en fascicules in-8° à 1 fr. chez H. Champion.

même pour les savants. Quant aux six cents illustrations, d'un format minuscule, qui ornent ce volume, elles sont de pures merveilles. La plupart sont d'une exécution parfaite et donnent une impression adéquate des œuvres qu'elles représentent.

G. M.

PUBLICATIONS RELATIVES A L'EMPIRE BYZANTIN.

Tous ceux qui s'occupent d'études byzantines savent de quel précieux secours sont pour les érudits les notices bibliographiques si complètes que publie la *Byzantinische Zeitschrift*. Le but de la présente chronique, qui paraîtra périodiquement dans la *Revue historique*, n'est sans doute pas de refaire un travail, dont ses auteurs s'acquittent si complètement, mais de tenir les lecteurs au courant des progrès de la littérature spécialement historique qui concerne Byzance. L'histoire byzantine, hier encore dans l'enfance, prend en effet aujourd'hui une place de plus en plus importante dans les études relatives au moyen âge; bien que la *Revue* lui ait déjà fait une large part, il a paru bon de donner aux comptes-rendus, autrefois isolés, une forme plus systématique qui permette de juger à la fois des résultats acquis et du terrain qui reste encore à explorer¹.

I. OUVRAGES D'ENSEMBLE. — Il serait injuste de ne pas mettre au premier rang des ouvrages indispensables aux historiens de la civilisation grecque du moyen âge la deuxième édition de l'*Histoire de la littérature byzantine*, de K. KRUMBACHER². Les services que l'auteur de cet ouvrage monumental a rendus à la cause de l'érudition byzantine ne sont plus à compter. Non seulement il a organisé à l'Université de Munich le premier « séminaire » d'études byzantines qui ait été créé en Europe, mais, en 1892, par la fondation de la *Byzantinische Zeitschrift*, il a doté ces études du premier organe spécial qu'elles aient eu à leur disposition. Il existe d'ailleurs une corrélation évidente entre le manuel et la revue; l'une est en quelque sorte le prolongement de l'autre, et sa bibliographie périodique vient compléter heureusement et tenir à jour les résultats acquis dans les différents articles de la littérature. Il ne faut pas se tromper d'ailleurs sur ce titre de « littérature; » il convenait à la première édition de 1890;

1. Tous les ouvrages d'histoire byzantine envoyés à la *Revue* seront analysés dans cette chronique.

2. *Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527-1453)* (Zweite Auflage, bearbeitet unter Mitwirkung von A. Ehrhard und H. Gelzer). München, Beck, 1897, in-8°, p. xx-1193.

la deuxième édition est en réalité un véritable « corpus » d'érudition byzantine, qui comprend non seulement l'histoire de la littérature savante ou vulgaire, mais l'histoire de la littérature théologique, due à M. EHRHARD (p. 37-218), un précis de l'histoire de l'empire byzantin, par M. GELZER (p. 944-1068), et enfin une bibliographie, qui embrasse toutes les branches de l'érudition byzantine, histoire politique et ecclésiastique, chronologie, ethnographie, géographie, topographie, art, numismatique, etc. Le chapitre relatif aux historiens et chroniqueurs (p. 249-408) est particulièrement important pour l'étude des sources de l'histoire byzantine. Le précis d'histoire de M. Gelzer, qui a adopté naturellement l'ordre chronologique, donne d'une manière commode toutes les dates importantes qui sont les points de repère dans la complexité de l'histoire byzantine.

Cette deuxième édition date de 1897, et, bien qu'elle soit encore la base de toute étude sérieuse, depuis sept ans des travaux considérables ont vu le jour, des découvertes importantes ont été faites, des textes inédits ont été publiés; les érudits considèrent volontiers cette édition déjà monumentale comme une promesse et presque un engagement d'éditions ultérieures, qui seront encore plus considérables. Bien plus, le volume d'un livre ayant des limites, et les études spéciales devenant chaque jour plus nombreuses dans le domaine byzantin, il serait souhaitable que chacune des sections de l'érudition byzantine eût son manuel propre et qu'on vit paraître, sur le modèle de l'histoire de la littérature de Krumbacher, une histoire des institutions, une histoire de l'art, des traités de numismatique, diplomatique, linguistique, etc. Le jour où cette collection serait constituée, l'érudition byzantine n'aurait plus rien à envier à la philologie antique¹.

L'Académie des sciences de Bavière a pris l'initiative de proposer à l'Association internationale des Académies (session de juin 1900) le plan d'une publication qui fournirait aux études d'histoire byzantine la base solide qui leur manque jusqu'à ce jour. Il s'agit d'un *Corpus* des diplômes grecs du moyen âge et des temps modernes. Les travailleurs sont réduits aujourd'hui à l'ouvrage déjà ancien de Miklosich et Müller et à un grand nombre de publications dispersées de tout côté; beaucoup d'éditions sont défectueuses; beaucoup de diplômes sont encore inédits, et leur mauvais état de conservation rend leur publication urgente. MM. Krumbacher, de Munich, et

1. Sans avoir adopté complètement ce programme, la *Byzantinische Zeitschrift* a commencé la publication d'un *Byzantinisches Archiv*, qui compte déjà trois volumes.

Jireček, de Vienne, ont été chargés du travail préparatoire et ont publié un plan de publication, accompagné d'un catalogue de tous les diplômes connus, dressé par M. MARC¹. Le *Corpus* comprendra les documents grecs, traductions ou paraphrases, latines et italiennes; seront exclues les lettres privées, décisions synodales, nouvelles législatives et les inscriptions, sauf celles qui serviront à fixer des dates. La publication ne s'arrêtera pas à 1453, mais renfermera tous les diplômes modernes qui présentent des survivances de formes ou d'institutions byzantines. L'ordre adopté sera l'ordre géographique; le *Corpus* n'aura pas le caractère de *Regestes* de l'empire byzantin, analogues à ceux que prépare l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg; la réunion des diplômes d'une même région facilitera l'étude des règles adoptées dans les diverses chancelleries et sera d'un grand secours pour la critique historique. Ce plan a été accepté par la deuxième session de l'Association internationale des Académies (Londres, 1904), et un comité de publication a été nommé, composé de MM. Gelzer, de Leipzig, Jireček, de Vienne, Krumbacher, de Munich, Omont, de Paris, Vitelli, de Rome.

D'autres publications de cette importance sont d'ailleurs à l'étude. Signalons celle du *Corpus inscriptionum christianarum*, entreprise par l'École française d'Athènes, et celle d'un nouveau Thesaurus de la langue grecque, décidée par l'Association internationale des Académies.

L'ouvrage de M. Pierre GRENIER² s'annonce comme une synthèse aux allures scientifiques; le plan en est bien ordonné. L'auteur étudie d'abord l'« être social » dans son évolution et ses diverses parties, le « corps social, » l'« âme sociale. » La deuxième partie est consacrée à l'« être politique. » Malheureusement, il ne suffit pas d'introduire dans une étude d'histoire la terminologie des sciences pour avoir fait œuvre d'érudition. M. Grenier affirme que la principale cause de la fondation de Constantinople fut le désir de Constantin de s'affranchir de l'influence du sénat romain (p. xiv, xvi-xvii), que Constantin a obtenu des conciles l'autorisation pour les chrétiens d'entrer dans l'armée et les fonctions publiques (p. 8). Il ignore que le concile iconoclaste est de 753 et non de 754 (p. 20, n. 4). Il tient

1. *Plan eines Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit* (Königliche bayerische Akademie der Wissensch.). München, 1903, p. 124. Voyez aussi *Byzantinische Zeitschrift*, XIII, 1904, p. 688-698.

2. *L'Empire byzantin, son évolution sociale et politique*. T. I : *l'Être social*, p. xxxii-349. T. II : *l'Être politique*, p. 291. Paris, Plon, 1904, 2 vol. in-12.

pour authentique la lettre de Grégoire II à Léon l'Isaurien (p. 33). Il croit que Grégoire II a délié les Italiens du serment de fidélité à Byzance, et, ce qui est plus étrange encore, qu'en 800 Charlemagne est venu au secours du pape Léon III, « attaqué par les Lombards »! (p. 36). Auprès d'une pareille distraction, les autres erreurs semblent bénignes, et l'on s'étonne moins de lire que les papes ont appelé les Normands dans le sud de l'Italie pour en faire leurs soldats contre les Byzantins (p. 44), qu'en 1204 ils ont lancé l'Occident contre Constantinople (p. 48), que la diffusion de la doctrine monothéiste est due à Moïse, « prêtre d'Osiris » (p. 182), que les Byzantins n'ont jamais traité la crucifixion dans l'art (p. 270), et, enfin, qu'en 730, Léon III a fait brûler le collège de Constantinople, « dirigé par des religieux » (p. 342). Tels sont quelques-uns des aperçus déconcertants que l'on trouve dans cet ouvrage, dont la forme, rebutante par son caractère scolastique et quelquefois incorrecte, achève de décourager le lecteur le plus bienveillant¹.

M. Roth a donné dans la collection Göschen un précis d'histoire byzantine qui, malgré des dimensions restreintes, mais grâce à ses dispositions commodées, est appelé à rendre service². L'auteur a interrompu à plusieurs reprises l'ordre chronologique pour donner des tableaux d'ensemble de la civilisation. Les grands événements sont exposés avec une clarté et une simplicité suffisantes. Bien que M. Roth soit au courant de l'érudition contemporaine, voici cependant quelques lacunes. Aux histoires générales citées dans la bibliographie, il faudrait ajouter Lebeau avec les additions de Brosset et saint Martin; c'est, malgré ses défauts, la seule histoire complète de l'empire byzantin que l'on puisse consulter dans l'état actuel. D'autre part, si M. Roth a eu raison de se borner aux grands événements, il a fait parfois des sacrifices trop considérables. Comment raconter le règne de Justinien sans prononcer le nom de Theodora ni indiquer les révoltes de toute sorte qui en marquent la fin? Pourquoi citer le *Typos* et négliger l'*Ekthesis* et l'*Henoticon*, dont l'importance est plus grande? Le schisme de 1054 n'est même pas mentionné. Dans les chapitres relatifs à la culture, il n'est question ni de Romanos le Mélode, ni de la grande épopée de Digénis Acritas. De même, il est impossible de donner une idée, même sommaire, de

1. C'est un abus, par exemple, que de répéter le mot *social* dix-neuf fois en une page (t. II, p. 262). Voy. aussi t. I, p. 245, n. 2 : *résister contre quelqu'un*, et t. II, p. 261 : *être en « but » aux attaques*.

2. *Geschichte des byzantinischen Reiches* (Sammlung Göschen 190). Leipzig, Göschen, 1904, in-16, p. 128.

l'art byzantin sans citer les mosaïques de Daphni. Enfin, quelques affirmations sont erronées¹.

II. HISTOIRE DE L'EMPIRE (par périodes). — M. PRÆGER avait étudié « la date de la fondation de Constantinople² » et cherché à résoudre les contradictions entre le témoignage de la Chronique pascalle et des Fastes consulaires, d'une part (325), et celui de Théophanes, d'autre part (328). Dans un récent mémoire, M. MAURICE a repris la question en se servant de matériaux importants négligés jusqu'ici³. La harangue du rhéteur Thémistius adressée à Constance II, les monnaies émises dans la nouvelle ville (324-326), les souscriptions du Code théodosien permettent d'affirmer que Constantinople reçut son nom dès la fin de 324, après la victoire de Constantin sur Licinius; l'inauguration solennelle n'eut lieu au contraire que le 11 mai 330, et ce fut après cette date que la cour et le gouvernement s'y installèrent.

M. ÉVANGELIDÈS a donné à la Bibliothèque hellénique d'Odessa une histoire du règne d'Héraclius⁴. Tout en prenant comme base l'ouvrage classique de Drapeyron, il l'a amélioré sur certains points, en mettant à profit les travaux les plus récents sur cette période. L'auteur n'a nullement dissimulé la sympathie qu'il éprouve pour son personnage, et son livre est une manifestation curieuse de la tendance qui pousse les Grecs actuels à revendiquer l'histoire byzantine comme un morceau de leur passé national. Il ne faut donc pas s'étonner de voir revenir à chaque instant l'expression « les nôtres, οἱ ἡμετέροι, » appliquée aux soldats d'Héraclius. M. Évangélidès est d'ailleurs un guide bien informé; il a utilisé notamment les travaux de Gerland sur la chronologie des expéditions persanes d'Héraclius (*Byz. Zeit.*, 1894); il cite in extenso des documents intéressants, quelques-uns peu connus, d'autres inédits, par exemple une curieuse formule d'abjuration de l'islam (Bibl. synod. de Moscou, mss. 443).

1. P. 21. La comparaison entre Constantinople et Paris ne vaut pas pour le ^v^e siècle : à cette époque, les grandes villes d'Orient, Antioche et Alexandrie, ont leur vie propre et donnent même le ton à Byzance en matière religieuse et artistique. — P. 26. M. Diehl a montré (*Exarchat de Ravenne*) que Narsès était regardé à tort, sur la foi de Théophanes, comme le premier exarque d'Italie. — P. 45. L'organisation des thèmes ne date pas de Léon l'Isaurien; elle existe déjà sous Justinien II. Voy. *Patr. Gr.* 96, 427. — P. 47. Erreur sur la date du concile iconoclaste. Voy. Hubert, *Byzantinische Zeitschrift*, 1896.

2. *Hermès*, t. XXXVI (1901), p. 336-342, et t. XXXVII (1902), p. 316-318.

3. Centenaire de la Société nationale des Antiquaires de France, 1904, p. 281 et suiv.

4. ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ ὁ αὐτοκράτωρ τοῦ Βυζαντίου (575-641). Odessa, Zervati-Peraki, 1903, in-8°, p. 148.

Pour la conquête de l'Égypte, M. Evangelidès n'a pu se servir de l'ouvrage de BUTLER¹, mais il est regrettable qu'il n'ait pas consulté la chronique de Jean de Nikiou². Le principal reproche qu'on adressera à ce livre sera de n'avoir pas suffisamment replacé dans son milieu le règne d'Héraclius; nous y cherchons en vain un tableau général de la situation de l'empire et des conséquences que les guerres orientales ont eues sur le sort des provinces d'Occident. Il n'est question dans ce livre que de l'Orient : ni l'Italie, ni l'Espagne, ni l'Afrique n'y figurent.

On nous permettra de revenir sur le livre attachant où M. SCHLUMBERGER fait revivre les figures énergiques des Roger de Flor et des Béranger de Rocafort³. Les sources ne sont pas très abondantes, mais elles ont une valeur et un intérêt de premier ordre. M. S. a pris naturellement pour guide le récit de Muntaner, qui fut un des chefs notables de la Compagnie; ce récit s'arrête malheureusement à l'entrée des Catalans dans le duché d'Athènes. L'opinion des Grecs est exprimée dans les deux chroniques de Pachymère (jusqu'en 1308) et de Nicéphore Grégoras (première moitié du XIV^e siècle). Leur récit filandreux et partial a été ramené par M. S. à de justes proportions. Deux lettres curieuses sur le passage des Catalans en Thessalie (*Pat. gr.*, CXLV, p. 354 et 451) viennent compléter ces sources, auxquelles on peut encore ajouter quelques passages de la Chronique de Morée. Enfin, M. S. a pu mettre à profit les intéressantes études de M. PETIT sur Thibaut de Chepoy, agent de Charles de Valois auprès de la Compagnie catalane, qu'il faillit prendre à la solde de son maître, afin d'exécuter ses desseins sur Constantinople⁴. M. S. n'a voulu présenter qu'un récit de l'expédition catalane et respecter en quelque sorte la narration épique de Muntaner. Ce récit offre un grand intérêt pour l'histoire de l'Europe et de l'empire byzantin au XIV^e siècle; l'histoire de la Compagnie catalane, en effet, est une de ces rencontres de peuples, de civilisation différente, dont le contraste même met en relief

1. *Arab Conquest of Egypt*. London, 1903, in-8°. (Ne nous est pas parvenu.)

2. Édit. et trad. Zotenberg, *Not. et extr. des mss.*, t. XXIV, 1883.

3. *Expédition des « Almogavares » en Orient (1302-1311)*. Paris, Plon, 1902, in-8°, p. 392. Cf. *Revue historique*, t. LXXXI, p. 321. — M. Schlumberger a terminé la magistrale étude qu'il avait entreprise sur la fin de l'histoire de la dynastie macédonienne. Le tome III de *l'Épopée byzantine*, consacré aux successeurs de Basile II, clôt dignement la série qui commence à Nicéphore Phocas. Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui l'apparition de cet important ouvrage, sur lequel nous reviendrons dans notre prochaine chronique (Paris, Hachette, 1905).

4. *Un capitaine du règne de Philippe le Bel : Thibaut de Chepoy (Moyen Age, 1897, p. 224-239); Charles de Valois*. Paris, 1901, p. 108 et suiv.

les traits caractéristiques; M. S. a rassemblé ces traits, et, dans un récit plein d'agrément, dégagé l'intérêt pittoresque de ce contact entre les routiers de Roger de Flor et le gouvernement impérial d'Andronic.

Une autre destinée moins bruyante, mais aussi curieuse, est celle de l'impératrice Constance de Hohenstaufen, fille de Frédéric II et sœur de Manfred. Mariée en 1244 à Jean Vatzès, elle changea son nom pour celui d'Anne, fut délaissée par son époux, dut résister après sa mort aux obsessions de Michel Paléologue, revint en Italie, où elle assista à l'invasion de Charles d'Anjou, et finit par se retirer en Espagne, à Valence, au monastère de Sainte-Barbe. M. SCHLUMBERGER a découvert en 1897, dans l'église Saint-Jean-de-l'Hôpital, de Valence, une modeste urne funéraire du *xvii^e* siècle, qui porte son nom, et un tableau de la même époque, où elle est représentée aux pieds de sainte Barbe sous le costume national d'une femme de Valence. Dans une étude récente¹, il a raconté les péripéties de cette existence tragique et reproduit les monuments, défigurés par le goût espagnol, qui subsistent d'elle.

M. E. PEARs, auteur d'une étude sur la prise de Constantinople en 1204, a refait après tant d'autres le récit du siège de 1453² à l'aide des documents qui avaient déjà permis aux Mordtmann, aux Vlasto, aux Krause, etc., d'ajouter quelques éléments nouveaux au récit classique de Gibbon. L'auteur a voulu replacer l'événement dans son milieu, en montrer les antécédents et les conséquences, donner enfin un portrait minutieusement étudié des acteurs du drame : Constantin XII, Mahomet II, Justiniani, le peuple de Constantinople, les Génois de Galata, les janissaires et les bachi-bouzouks se détachent d'une manière vivante sur le fond des événements. L'intérêt d'un récit clair et pittoresque est soutenu jusqu'au bout, et des chapitres de considérations générales sur l'origine des Turcs, l'état moral du peuple grec, l'armement des adversaires, les conditions de l'attaque et de la défense, interrompent heureusement la narration sans en briser la continuité. Les sources de tout genre et de toutes langues, la topographie de Constantinople, semblent très familières à l'auteur, qui est allé étudier *de visu* à Constantinople le champ de bataille. Quelques cartes et des illustrations judicieusement choisies éclairent le récit. Le livre de M. Pears est donc un excellent

1. *Le Tombeau d'une impératrice byzantine à Valence en Espagne*. Paris, Plon, 1902, in-8°, p. 35.

2. *The destruction of the Greek Empire and the story of the capture of Constantinople by the Turks*. London, Longmans, 1903, in-8°, p. xxiv-476.

exemple de récit scientifique d'un événement historique; quelques réserves cependant s'imposent.

Il est d'abord étonnant que M. Pears, qui semble bien connaître la bibliographie de son sujet, ait passé sous silence les études remarquables que M. Vast a consacrées à la prise de Constantinople, soit dans sa thèse sur le cardinal Bessarion (l. IV), soit ici même (*Revue historique*, 1880, p. 4-40). Avant M. Pears, M. Vast avait, dans un chapitre très substantiel, fait une critique approfondie des témoignages relatifs à l'événement de 1453, dont son successeur aurait pu tirer un grand profit. D'autres lacunes sont d'ailleurs à signaler dans la bibliographie de M. Pears. Il est faux que Gibbon n'ait pu connaître la relation de Tetaldi, et, s'il l'a oubliée, c'est par inadvertance; elle a été en effet éditée pour la première fois dans le *Thesaurus Anecdotorum* de Martène et Durand (1^{re} édition. Paris, 1747-1750, t. I, col. 1849 et suiv.). On trouve dans le même recueil (col. 1825) des copies des lettres envoyées par les Vénitiens au pape sur la prise de Constantinople. D'autres lettres analogues, citées par M. Vast, ont été omises par M. Pears: lettre du Vénitien Lauro Quirini au pape (15 juillet 1453, éd. Giovanni degli Agostini. Venise, 1752, in-4°); lettre de Bessarion au doge de Venise (éd. Vast, *le Cardinal Bessarion*, p. 454 et suiv.); lettre de Zénon, évêque de Bayeux, à Charles VII (Bibl. nat., ms. latin 3127); lettre de Franco Giustiniano au gouvernement de Gênes (datée du 27 septembre 1453, raconte la prise de Péra par les Turcs; éd. Jorga. *Revue de l'Orient latin*, t. VIII, p. 105-107). De même, M. Pears ne cite qu'une petite partie des thrônes consacrés à la prise de Constantinople (voy. Krumbacher, *Gesch. der Byzant. Litt.*). Enfin, parmi les éléments nouveaux négligés par M. Pears, il faut mettre au premier rang les pièces conservées aux archives de Venise. M. Vast avait déjà donné une analyse des délibérations du sénat (*op. cit.*, p. 196); des extraits plus importants en ont été publiés par M. Jorga (*Rev. de l'Orient latin*, t. VIII, nos 1-2); on y voit au jour le jour les hésitations du gouvernement vénitien et les secours dérisoires qu'il se décide à préparer; il délibère encore lorsqu'il apprend brusquement la prise de la ville.

C'est là d'ailleurs une des parties faibles de cette étude, si intéressante à tant d'autres égards. En voulant replacer l'événement de 1453 dans son milieu, M. Pears a trop négligé de décrire l'attitude de l'Europe occidentale et de montrer les causes de son indifférence; c'est là tout un côté de la question qui attend encore son historien. M. Pears eût pu sacrifier sans difficulté son étude sur l'état de l'empire avant 1453 pour aborder cet intéressant problème¹.

1. P. XVI-XVII. L'auteur cherche à justifier l'emploi de l'expression : « empire

III. HISTOIRE DES INSTITUTIONS. — La question des titres usités dans la hiérarchie byzantine n'a pas encore donné lieu à une étude d'ensemble qui serait cependant si nécessaire. M. P. KOCH a étudié les titres des fonctionnaires byzantins de 400 à 700¹ sans avoir très bien justifié le choix de ces limites chronologiques. Son livre fait suite à la dissertation de M. HIRSCHFELD sur les titres du haut-Empire². C'est en effet avant le III^e siècle qu'il faut chercher l'origine des dénominations de respect qui, après avoir été spontanées, furent consacrées par l'usage et prirent une valeur juridique. Après avoir rassemblé tous les exemples de titres que fournissent les inscriptions et les textes durant cette période, M. Koch est arrivé à constater le mouvement pour ainsi dire perpétuel de la hiérarchie. Les titres appliqués d'abord aux plus hauts fonctionnaires sont étendus peu à peu aux fonctions inférieures et finissent par s'user; il faut alors en créer de nouveaux, qui sont portés concurremment avec les anciens. Au titre de *clarissimus*, par exemple, on a superposé sous Constantin ceux de *spectabilis* et *illustris*. Tel est le sens général de l'évolution des titres; mais il suffit de pénétrer dans le détail pour voir combien les conclusions de M. Koch sont incertaines; à peine cherche-t-il à établir une règle que les exceptions se présentent en grand nombre et que le terrain manque sous ses pas. Bien des problèmes attendent encore leur solution. Comment expliquer les doubles titres de *v. c.* et *v. sp.* ou de *v. c.* et *v. inl.* appliqués aux mêmes fonctionnaires, à une époque où le clarissimat était avili? (p. 42-43). Le titre de *clarissimus* donné aux enfants des

grec, » qui paraît en effet légitime; il eût pu invoquer les protocoles des lettres des papes des XIII^e et XIV^e siècles aux empereurs, où ce titre figure déjà. — P. 278. M. P. critique avec raison l'assertion de Ducas, d'après laquelle Constantin XII aurait fait des ouvertures de paix à Mahomet II après l'entrée des navires turcs dans la Corne-d'Or; il suffit d'observer que, d'après Barbaro, c'est le 22 avril qu'a eu lieu le transport de la flotte et que c'est le jour suivant qu'on a décidé, dans un conseil de guerre, de l'attaquer pendant la nuit; il n'y a pas de place pour des négociations dans un espace de temps si court. — P. 300. M. P. récuse les témoignages latins sur les dissensions qui divisaient les défenseurs; mais les Grecs ont-ils donc le privilège de l'impartialité? Comme il ressort du récit de l'auteur, ces dissensions n'étaient que trop réelles; l'attitude des Gênois, pris entre les Grecs et les Turcs, est des plus douteuses.

1. *Die byzantinischen Beamtentitel von 400 bis 700*. Inaug. diss. Iéna, 1903, in-8°, p. 128.

2. *Sitzungsber. der preuss. Akad.*, XXV, 1901. — M. Koch ne paraît pas avoir connu le travail publié sur la même question par M. Pallu de Lessert (*Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, 1900); il s'agit, il est vrai, dans cette étude, des titres donnés aux empereurs, mais leur développement est en corrélation avec celui des titres portés par les fonctionnaires.

illustres appartenait-il aussi à ceux des *spectabiles*? (p. 28). Quelques fonctionnaires, comme le *comes orientis*, après avoir été *spectabiles* au v^e siècle, redeviennent *clarissimi* au début du vi^e siècle, puis *spectabiles* de nouveau; quelle est la raison de cette anomalie apparente? (p. 24). Le nombre considérable de titres relevés par M. Koch et distingués par lui des trois grandes classes de titulaires, des expressions comme *admirandissimus*, *amantissimus est...* ne paraissent pas avoir eu la même valeur juridique que ces trois classes. Il en est de même des vocables de respect, et il faut certainement faire la part de certaines modes ou de manies particulières à telle ou telle époque. L'abondance de ces expressions prouve la place importante tenue par l'étiquette dans la société byzantine; mais il serait vain de vouloir établir de ces titres une classification rigoureuse que M. Koch n'a même pas pu appliquer d'une manière satisfaisante aux trois classes de titres officiels.

M. M. MITARD a donné deux fragments d'un travail préparé à l'Université de Paris sous la direction de M. Diehl et qui aura pour objet l'étude des institutions politiques de l'empire byzantin sous Léon VI¹. Dans le premier, il montre que les allusions historiques contenues dans les *Tactica* ne peuvent s'accorder qu'avec les événements du règne de Basile le Macédonien ou de Léon VI; l'ouvrage ne peut donc être attribué à Léon l'Isaurien, comme le voulait Zachariae de Lingenthal. Le second fragment donne une explication précise des attributions du fonctionnaire appelé *ἐκ προσώπου τῶν θεμάτων*; ce n'est pas un orateur de l'armée auprès de l'empereur comme le voulait Reiske, mais un stratège suppléant.

M. Ch. DIEHL a montré par un exemple caractéristique les résultats importants que pourrait fournir à l'histoire des institutions une critique judicieuse du traité des « Cérémonies². » Il suffit de le parcourir pour voir que son impérial auteur n'a fait en grande partie que transcrire des traités plus anciens (traité de Pierre le Patrice, I, 84-96; traité de l'« artocline » Philothée, II, 52). M. Diehl croit qu'on peut pousser plus loin ces investigations, et, à la lumière des témoignages historiques, il a pu retrouver de véritables procès-verbaux officiels de cérémonies du viii^e siècle, comme l'élévation des trois fils de Constantin V aux rangs de Césars et de nobilissimes (2 avril 768), le couronnement et le mariage d'Irène avec Léon le Chazare (I, I, 44-44). Il y a là un ordre nouveau de recherches dont

1. *Études sur le règne de Léon VI* (*Byzantinische Zeitschrift*, XII, 1903, p. 585-594).

2. *Sur la date de quelques passages du Livre des Cérémonies*. Extrait de la *Revue des Études grecques*, 1903, p. 28-41.

les résultats ne peuvent que hâter le jour où il sera possible de donner une édition scientifique du traité des « Cérémonies. »

IV. HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — M. F. GILLMANN a repris, dans une étude courte et substantielle, la question si obscure de l'institution des chorévêques en Orient¹. Après avoir établi d'une manière précise le sens du mot chorévêque, χωρεπίσκοπος, ἐπίσκοπος τῶν ἀγρῶν, évêque de la campagne, en opposition à l'évêque de la ville (le terme syriaque signifie : remplaçant l'évêque dans la campagne), l'auteur s'attache à démontrer que les chorévêques ont exercé un pouvoir épiscopal complet avant d'être subordonnés plus tard aux évêques urbains. Le problème de leur origine l'amène à rassembler tous les textes qui montrent l'extension assez ancienne du christianisme dans les campagnes en Orient, ainsi que le prouvent les actes des martyrs et l'histoire si curieuse du montanisme; alors qu'en Occident le christianisme apparaît tardivement hors des villes, l'Orient possède depuis longtemps une hiérarchie rurale dont les représentants sont les chorévêques, à l'origine indépendants de l'évêque urbain; mais plus tard, par suite de la subordination des campagnes aux villes, ils perdirent cette situation privilégiée. C'est après avoir établi nettement cette origine que M. Gillmann a pu présenter la thèse qui résout les contradictions si nombreuses de ses prédécesseurs. Beaucoup d'entre eux, frappés de la place que tiennent les chorévêques dans les conciles du IV^e siècle, faisaient remonter leur institution à cette époque, c'est-à-dire au moment où M. Gillmann constate la diminution de leur autorité, et concluaient naturellement que leurs pouvoirs n'étaient pas de la même espèce que ceux de l'évêque. Par une discussion très serrée, M. Gillmann a démontré que les canons invoqués jusqu'ici pour soutenir cette opinion avaient été mal interprétés, notamment le 44^e canon de Laodicée (381), le 40^e canon d'Antioche (344) et surtout le 43^e canon d'Ancyre (314), dont le texte est établi après une collation minutieuse de toutes les variantes ainsi que des traductions latine, syriaque, arménienne, arabe. Ces canons ont pour objet de restreindre l'autorité des chorévêques et montrent par là même qu'à l'origine ils étaient bien indépendants. Dans un troisième et dernier chapitre sur la juridiction des chorévêques, l'auteur étudie les pouvoirs qu'ils ont conservés au IV^e siècle. La marque de leur ancienne puissance est l'obligation où ils sont d'avoir une résidence fixe au lieu le plus important de leur circonscription; c'est ce qui les distingue des *periodeutes* ou inspecteurs envoyés par

1. *Das Institut der Chorbischöfe im Orient*. München, Lentner, 1903, in-8°, p. 136.

l'évêque. Pour eux, ils ne sont pas ses délégués, mais restent des membres inférieurs de la hiérarchie; ils doivent même céder le pas à l'archidiacre et ne peuvent conférer les ordres mineurs sans autorisation expresse de l'évêque. Telle est la situation qu'ils ont gardée dans certaines églises séparées et notamment chez les Maronites du Liban, où ils existent encore. Au contraire, dans l'Eglise orthodoxe, ils sont mentionnés pour la dernière fois au deuxième concile de Nicée (787).

M. F. CUMONT a édité, d'après des manuscrits plus corrects et plus complets, la formule de renonciation au judaïsme déjà donnée par Cotelier en 1672 et reproduite par Migne (*Patr. gr.*, I, 1456)¹. Après en avoir fixé la date approximativement au ^x^e siècle, il a pu, grâce aux allusions historiques qui y sont contenues, y voir un témoignage du mouvement de conversion des juifs et des hérétiques qui se produisit sous Basile le Macédonien². D'après le discours curieux qui suit cette formule, il semble que sa composition ait été imposée au gouvernement impérial par le haut clergé, inquiet de la manière plus que sommaire dont on recevait les conversions. Sa composition est donc due à un prélat de l'entourage de Photius, ainsi que la formule d'abjuration du manichéisme qui l'accompagne et que l'on peut dater de 870. Les anathèmes qui y sont contenus paraissent empruntés à des formules beaucoup plus anciennes qui peuvent remonter à l'époque de Justinien.

M. D. SERRUYS a retrouvé dans un traité inédit du patriarche Nicéphore (Bibl. nat., ms. grec 1250, ^{xiv}^e s.) les actes du concile iconoclaste de 845, connus seulement par les chroniqueurs³. Le même ouvrage lui a permis de trouver la source des témoignages invoqués contre les Grecs par les livres carolins; ce sont des écrits de propagande iconoclaste envoyés probablement en Occident. Ce manuscrit intéressant permet ainsi de résoudre bien des points demeurés obscurs dans l'histoire de la querelle des images.

M. H. GELZER, qui a tant fait pour éclaircir l'histoire des évêchés d'Orient, nous donne la substance des archives d'une de ces églises « autocéphales » qui sont une création caractéristique de l'Eglise grecque⁴. Il s'agit du patriarcat d'Achrida, fondé par le tsar Siméon

1. *Une formule grecque de renonciation au judaïsme* (Festheft des Prof. Bormann). Vienne, 1902, p. 230.

2. *La Conversion des Juifs byzantins au IX^e siècle*. Extrait de la *Revue de l'Instruction publique de Belgique*. Bruxelles, 1902, in-8°, p. 8.

3. Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances, 1903, p. 208, et 17 juin 1904, et *Mélanges d'archéologie de l'École de Rome*, 1903.

4. *Der Patriarchat von Achrida. Geschichte und Urkunden* (20^e vol. de l'Acad. des sciences de Saxe). Leipzig, Teubner, 1902, in-8°, p. 231.

au xi^e siècle, réorganisé par Basile II et demeuré autonome jusqu'en 1767, époque à laquelle il fut réuni au patriarcat de Constantinople. Resté pendant huit siècles le centre religieux de la partie continentale de la péninsule des Balkans, il s'étendit à plusieurs reprises du Danube aux montagnes de Thessalie et compta jusqu'à trente et un évêchés suffragants; grâce à une véritable fiction, il reçut des empereurs les privilèges attribués par Justinien à *Justiniana prima*. Le travail de M. Gelzer comprend treize chapitres qui forment un véritable cours de diplomatique des documents d'Eglise : 4-3. Histoire du patriarcat jusqu'à 1650. — 4-7. Études sur le manuscrit de Saint-Clément, recueil des protocoles diplomatiques du patriarcat conservés à Achrida dans la cathédrale de Saint-Clément jusqu'en 1866. Dans le présent travail, M. Gelzer s'est contenté d'éditer les copies faites de ce manuscrit par Anthimos Alexudi, métropolite de Belgrade en 1866; mais, au cours d'un voyage à Achrida en 1903, il a pu découvrir et le manuscrit original et les pages qui, après en avoir été séparées, se trouvaient dans une collection privée; il en a donné une édition nouvelle¹. — 8. Étude sur les deux partis qui se formèrent dans le patriarcat : celui des « autochtones, » composé surtout de Slaves, et celui des « phanariotes, » défenseurs de l'autorité du patriarche de Constantinople. Ce dernier parti l'emporta en 1767, et Achrida redevint un simple évêché. — 9. Les finances du patriarcat. — 10. Terminologie officielle de la chancellerie d'Achrida. — 11. La nomination du patriarche et des évêques. — 12. Le clergé de l'église cathédrale d'Achrida. — 13. Étude sur la langue des diplômes d'Achrida.

V. HISTOIRE DES PROVINCES². — L'histoire de l'Italie byzantine était connue pendant la période de l'exarchat de Ravenne grâce à l'ouvrage devenu classique de M. Diehl; avant le livre de M. GAY, au contraire³, nous ne possédions aucune étude d'ensemble sur la restauration du pouvoir impérial et de l'hellénisme dans l'Italie méridionale. L'auteur conduit son récit depuis le ix^e siècle jusqu'à la vic-

1. *Der wiederaufgefundene Codex des hl. Klemens...* (Acad. de Saxe). Leipzig, Teubner, 1903.

2. Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui le livre important de M. Audollent sur *Carthage romaine* (Paris, Fontemoing, p. xxxii-850, in-8°). Nous reviendrons dans une prochaine étude sur les chapitres qui intéressent l'histoire byzantine.

3. *L'Italie méridionale et l'empire byzantin depuis l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)* (Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 90). Paris, Fontemoing, 1904, in-8°, p. xxvi-636.

toire définitive des Normands sur les dernières garnisons byzantines (1074). Ce travail est un des plus importants que l'érudition byzantine ait produits dans ces dernières années; avant de l'entreprendre, M. Gay a dû consulter les sources multiples et d'origine si différentes, byzantines, occidentales, arabes, qui sont l'expression des éléments complexes dont se composait la civilisation de l'Italie méridionale. Les archives italiennes et en particulier celles du mont Cassin et du chapitre de Bénévent lui ont fourni nombre de documents inédits. Grâce enfin à l'étude minutieuse et impartiale de ses sources, il est arrivé à renouveler un sujet qui, sans avoir jamais donné lieu à une étude d'ensemble, avait été effleuré seulement par les historiens des Normands d'Italie, des Arabes de Sicile ou de l'empire germanique. Il a rencontré sur son chemin un grand nombre d'erreurs traditionnelles, qu'il a pu faire disparaître grâce à une meilleure information, et il a donné des explications rationnelles d'événements demeurés jusqu'ici obscurs. Sans entrer dans le détail d'une œuvre aussi considérable, nous nous contenterons de signaler les études sur la restauration au ix^e siècle de l'hellénisme (qui avait complètement disparu de l'Italie méridionale à la fin de l'antiquité et n'avait guère laissé de traces qu'en Sicile); — sur le rattachement des évêchés italiens à la juridiction de Constantinople (comme le fait remarquer M. Gay, il est impossible de savoir à quel moment cet événement a eu lieu; dans l'édit de Léon l'Isaurien, rapporté par Théophanes, il est question des patrimoines du Saint-Siège, mais non de la juridiction); — sur les colonies monastiques de la terre d'Otrante, dont le rôle fut si important; — sur l'administration byzantine dans les thèmes de Langobardie et de Calabre; — sur l'histoire si mal connue des principautés lombardes; — sur les premiers établissements des Normands (M. Gay détruit la légende d'après laquelle ces aventuriers auraient été appelés par un parti national lombard soulevé contre l'oppression byzantine). Enfin, au cours de ses recherches, l'auteur a été amené à examiner la fameuse lettre de l'empereur Louis II à Basile I^{er}, dont l'authenticité a été récemment combattue par M. KLEINKLAUSZ¹ et défendue par M. POUPARDIN². L'étude des chroniques napolitaines a conduit M. Gay à trouver très vraisemblable l'alliance entre le duc de Naples et les Sarrasins dont parle la lettre; il la croit donc authentique. L'impression qui se dégage de ce livre est l'admiration pour le caractère si souple et si perfectionné de

1. *L'Empire carolingien, ses origines et sa transformation*. Paris, 1903, in-8°.

2. *Moyen Age*, 1903, p. 185-202. Voy., dans la même revue, la réponse de M. Kleinklausz, 1904, p. 45-53.

cette administration byzantine qui n'entreprenait que les tâches égales aux forces dont elle disposait et comptait surtout pour fonder son pouvoir sur la diplomatie et la propagande religieuse. Ce n'est pas elle, mais bien la cour de Constantinople qui est responsable de la chute de l'hellénisme en Italie.

A quel moment l'Asie Mineure, hellénisée entièrement depuis l'antiquité, a-t-elle cessé d'être grecque pour devenir au point de vue politique et ethnographique le domaine des Turcs? Telle est la question attachante que M. WACHTER s'est attaché à résoudre¹. Plus exactement que la *Chute de l'hellénisme*, son livre pourrait s'intituler : *la Ruine de la hiérarchie ecclésiastique en Asie Mineure*, puisqu'il s'est borné à prendre comme source les actes du patriarcat de Constantinople et quelques notices épiscopales. Ce n'est pas qu'il n'y ait en général une assez grande concordance entre la disparition des métropoles de l'antiquité et celle de la culture grecque; les actes du patriarcat fournissent à cet égard des renseignements précieux dont on n'avait pas tiré parti jusqu'ici. Cependant, ils sont loin d'être toujours probants, et M. Wachter en a donné lui-même des exemples : à Smyrne, par exemple, les métropolitains ne sont plus cités dans les actes depuis 1389 et cependant l'hellénisme y est resté très vivace jusqu'à nos jours. M. Wachter pouvait-il, d'autre part, trouver pour son enquête d'autres documents? Il a tiré des chroniqueurs tous les renseignements possibles, et, comme il le fait remarquer avec raison, si l'on en était réduit à ces sources, on pourrait difficilement suivre les étapes de la retraite de l'hellénisme devant l'invasion turque; on y trouve plus souvent des récits de guerre et des discussions théologiques que des détails précis sur les changements ethniques. A défaut des chroniqueurs, cependant, M. Wachter eût pu consulter les récits des voyageurs occidentaux qui ont traversé l'Asie Mineure aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Il y aurait par exemple une comparaison intéressante à établir entre le récit de sir John Maundeville, qui vit l'Asie Mineure en 1322, et celui de Bertrandon de la Brocquière, qui la traversa un siècle plus tard. Le tableau lamentable que Maundeville trace de villes autrefois florissantes, Éphèse, Nicée, Laodicée, etc..., aurait formé un commentaire vivant des plaintes qui abondent dans les actes patriarcaux, tandis que Bertrandon nous montre le triomphe définitif des Turcs. M. Wachter a d'ailleurs étudié séparément les différentes métropoles d'Asie Mineure et essayé de fixer dans chacune d'elles la chute des

1. *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im XIV Jahrhundert*. Leipzig, Teubner, 1903, in-8°, p. 70.

communautés chrétiennes. Il a réussi à établir ainsi des dates importantes pour l'histoire générale de l'empire¹.

L'histoire de Trébizonde de M. ΕΥΑΓΓΕΛΙΔΗΣ² est une monographie bien documentée et dont une grande partie touche à l'histoire byzantine. Elle comprend trois parties : 1° Des origines à 1204; destinée de Trébizonde dans l'antiquité; Trébizonde capitale d'un thème byzantin. — 2° De 1204 à 1461. Histoire des empereurs de Trébizonde. — 3° De 1461 à nos jours. Trébizonde sous la domination turque. Deux suppléments sont consacrés, l'un à l'histoire ecclésiastique, l'autre à l'histoire intellectuelle de Trébizonde et aux écrivains qu'elle a produits. La bibliographie de chaque question est abondante, mais la disposition typographique en rend l'usage mal commode. A l'histoire ecclésiastique sont joints quelques détails un peu sommaires sur les anciennes églises et les restes archéologiques de Trébizonde; l'auteur a mis à profit l'étude de M. G. Millet sur *les Monastères et les églises de Trébizonde* (Bull. de Corresp. hellén., 1895, p. 449-459).

La version grecque de la *Chronique de Morée* nous est parvenue dans deux manuscrits-types, celui de Copenhague (cod. Havniensis, XIV^e ou début du XV^e siècle d'après les recherches de M. Omont) et celui de Paris (grec 2898), qui lui est postérieur d'environ un siècle. Cette version, utilisée déjà par Ducange pour son *Histoire des empereurs de Constantinople*, fut éditée pour la première fois par Buchon (*Chroniques étrangères*. Paris, 1840). Son édition, défectueuse au point de vue philologique, entremêle d'une manière arbitraire les leçons des deux manuscrits. Tandis que les versions française, aragonaise, italienne avaient été éditées avec soin, la version grecque attendait toujours une édition définitive qu'une mort prématurée avait empêché Hopf d'exécuter. C'est cette édition que M. J. SCHMITT a entrepris de donner après de longues recherches³. Au lieu de fondre ensemble deux textes absolument différents, non seulement de langue, mais d'inspiration, il a pris le parti d'éditer parallèlement les deux textes de Copenhague et de Paris. Cette nouvelle édition a

1. P. 46. L'appréciation sur la « dégénérescence des derniers empereurs grecs » est contestable. — P. 47. M. W. attribue un rôle aux Gênois dans la prise de Smyrne de 1343; il y avait bien des Gênois dans la flotte chrétienne et un Gênois commandait les galères pontificales, mais la république de Gênes avait refusé de participer officiellement à l'entreprise. Voy. Gay, *le Pape Clément VI et les affaires d'Orient*, p. 37.

2. *Ιστορία της Τραπεζούντας από των αρχαιωτάτων χρόνων μέχρι της καθ'ήμερας* (756 π. χ.-1897). Odessa, Zervatis-Perakis, 1898, in-8°, p. θ'-279.

3. *The Chronicle of Morea* (Byzantine texts edited by J. Bury). London, Methuen, 1904, in-8°, p. xcij-640.

une valeur considérable, non seulement pour l'histoire de l'établissement des Franks en Morée et du curieux contact de la féodalité occidentale avec les Grecs, mais aussi pour la connaissance de la langue et de la culture des habitants du Péloponèse au ^{xiv}^e siècle. Les divergences nombreuses entre les deux textes justifient cette double édition. Du texte de Copenhague à celui de Paris, on peut suivre les transformations de la langue populaire à un siècle de distance. Bien plus, si le rédacteur du cod. Havniensis paraît être un Grec rallié à la domination franque, celui du texte de Paris représente au contraire la nationalité indépendante. L'un dit : « Notre armée, » en parlant des Franks ; l'autre dit : « Leur armée. » L'édition est précédée d'une copieuse introduction où l'éditeur a rassemblé tous les détails philologiques et historiques nécessaires à l'intelligence du texte. La question de la version primordiale y est abordée sans être résolue définitivement ; s'il est démontré que le *Livre de la conquête* n'est qu'un abrégé d'une chronique plus complète, ni l'une ni l'autre des deux versions grecques ne peut passer pour le texte original ; la question est donc toujours réservée. A l'édition est joint un index des mots grecs remarquables, qui sera une véritable mine de renseignements tant pour les philologues que pour les historiens des institutions franques en Morée¹.

VI. HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — M. G. MILLET a publié le catalogue des clichés photographiques de la collection chrétienne et byzantine des Hautes Études² et exposé en peu de mots l'histoire des origines de cette collection, qui est appelée à rendre de si grands services aux études d'art byzantin. Grâce à ses explorations personnelles à Mistra, à Daphni, à Parenzo, à Trébizonde, grâce à un concours précieux de bonnes volontés, M. Millet a pu faire du séminaire byzantin de l'École des Hautes Études un véritable musée libéralement ouvert à tous. Citons parmi les collections les plus précieuses la série des miniatures du Skylitzès de Madrid entreprise aux frais de M. le général de Beylié, l'album du Sinai de Kondakov, les moulages de quatre cents médailles, etc.... C'est par des initiatives de ce genre que pourront être constituées un jour les grandes collections qui serviront de base aux études sur la civilisation byzantine³, corpus des miniatures, des ivoires, des peintures, etc....

1. P. VII : au lieu de *Delille*, lisez *Delisle*. — P. XIII. L'opinion qui fait commencer la littérature grecque vulgaire sous les Commènes paraît trop absolue.

2. *La Collection chrétienne et byzantine des Hautes Études*. Paris, Impr. nationale, 1903, in-8°, p. 94.

3. Dans ses *Elfenbeinwerke*, M. Graeven constitue un recueil des ivoires. M. Millet prépare celui des miniatures.

MM. G. MILLET, J. PARGOIRE et L. PETIT ont publié la première partie d'un *Recueil des inscriptions chrétiennes du mont Athos*¹. Bien que la plus grande partie de ces inscriptions appartiennent à l'époque moderne, elles reproduisent souvent des textes plus anciens dont l'intérêt est évident pour tout ce qui touche à la culture religieuse et artistique de Byzance. Nous reviendrons sur cette importante publication après son achèvement.

L'histoire de l'habitation byzantine n'avait guère donné lieu jusqu'ici qu'à des études fragmentaires dont la description du palais impérial faisait surtout les frais. Mais des rapports existaient-ils entre l'architecture des palais ou églises et celle des maisons particulières? Y a-t-il un type de maison byzantine et dans quelle mesure se rattache-t-il à celui des habitations romaines, syriennes, égyptiennes? Telles sont les questions que M. le général DE BEYLIÉ² a voulu, non trancher définitivement, comme il le dit trop modestement dans sa préface, mais examiner à l'aide des documents que lui a fournis l'état actuel de l'archéologie byzantine. Ces documents sont malheureusement rares, imparfaits, incomplets, mutilés et surtout dispersés. Grâce à ses recherches personnelles et aux investigations qu'il a fait entreprendre, M. de Beylié a pu les étudier tous, et il les a mis sous les yeux du lecteur dans les quatre cent quarante planches ou illustrations qui ornent son livre. Il convient de louer le choix judicieux et le caractère artistique de ces reproductions; elles forment un véritable répertoire d'architecture byzantine et plusieurs d'entre elles étaient inédites ou peu connues. Il est cependant regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir donner à ce livre la forme d'un ouvrage d'érudition qui convenait seule à son importance. L'absence complète de références, le manque d'index bibliographique, de table alphabétique et d'une numérotation pour les planches et les figures arrêtent souvent le lecteur et rendent le volume moins commode à manier.

Après avoir pris comme point de départ l'habitation gréco-romaine, l'auteur divise en deux périodes l'histoire de l'habitation byzantine. Sur la première période, qui va du IV^e au VI^e siècle, les données que l'on possède sont des plus incertaines : quelques textes sur la construction de Constantinople, une courte description de la

1. Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 91. Paris, 1904, in-8°, p. 192, 1^{re} partie.

2. *L'Habitation byzantine, recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe*. Grenoble et Paris, Leroux, 1902, in-4°, p. xv-218. — *L'Habitation byzantine. Supplément : les anciennes maisons de Constantinople*. Grenoble et Paris, Leroux, 1903, in-4°, p. x-27.

maison de Lausos par Cedrenos, quelques restes du premier monastère de Daphni sont les seuls éléments positifs dont on dispose¹. Avec la seconde période (vi^e-xv^e siècles), nous marchons sur un terrain plus solide. L'étude de cette période est d'ailleurs la partie importante et vraiment nouvelle de l'ouvrage. Quelques maisons byzantines existent encore; ce sont : la maison de Melnic (Macédoine), explorée par MM. Perdrizet et Chesnay; les maisons de Trébizonde et de Mistra, étudiées par M. Millet; les palais de Hormisdas et de Constantin Porphyrogénète à Constantinople. Il faut y joindre quelques vieilles maisons encore habitées, situées surtout dans le quartier du Phanar et antérieures à la conquête ottomane. La plupart de ces monuments sont dans un état déplorable, et la décoration dont ils étaient revêtus a disparu. Il faut donc avoir recours aux témoignages graphiques; les anciennes vues de Constantinople, les dessins de Barsky (vues de Damas et du mont Athos au xviii^e siècle), les mosaïques et les fresques, les miniatures, surtout celles du Skylitzès de Madrid, ont fourni à M. de Beylié un précieux supplément d'information. Enfin, les restes du palais de Théodoric à Ravenne, quelques palais vénitiens et les monuments du Kremlin à Moscou lui ont servi à montrer l'expansion du style byzantin. Malgré le caractère disparate et incomplet de ces sources, M. de Beylié est arrivé cependant à réunir tous les traits qui caractérisent la maison byzantine et la distinguent nettement de la maison romaine. Sans doute, bien des questions se posent encore; il reste à déterminer à quelle époque ce type s'est fixé et s'il est unique dans l'histoire de l'habitation byzantine. Néanmoins, les résultats acquis sont des plus importants, et il faut féliciter M. de Beylié d'avoir pu, grâce à l'étendue de ses recherches et à sa connaissance de l'Orient, proposer une solution satisfaisante d'un problème qui avait jusqu'ici découragé les archéologues.

Les travaux récents de restauration entrepris à la basilique d'Aix-la-Chapelle ont fourni à M. Strzygowski l'occasion de démontrer d'une manière saisissante les influences que l'art oriental a exercées en Occident². Tous les monuments de l'époque carolingienne accusent à Aix-la-Chapelle l'influence de l'Orient : l'ourse de bronze

1. Les deux mosaïques si curieuses du musée du Bardo, que M. de B. croit, à tort, inédites (voy. Catal. du musée Alaoui, pl. III), ne peuvent être datées du vi^e siècle, malgré la série de petites coupoles qui couvrent la façade; leur encadrement et leur style permettent de les faire remonter au iv^e ou au v^e siècle.

2. *Der Dom zu Aachen und seine Entstellung. Ein Protest.* Leipzig, Hinrichs, 1904, in-8°, p. vi-98.

(dans laquelle on a vu à tort la louve romaine) et la pomme de pin (appelée vulgairement l'artichaut), qui ornent le vestibule, sont, l'une une œuvre hellénistique, l'autre une fontaine comme on en trouve de temps immémorial dans les églises d'Orient. Les bas-reliefs d'ivoire de la chaire sont l'œuvre d'artistes coptes. Enfin, la vieille basilique de Charlemagne, avec son octogone surmonté d'une coupole à huit pans, n'est autre chose qu'un « martyrium » oriental. Les œuvres de saint Grégoire de Nysse et de saint Grégoire de Nazianze fournissent la description d'édifices analogues, et on a pu en vérifier l'exactitude en explorant les ruines des églises d'Hierapolis et Isaura (Asie Mineure), Wiranschehr (Mésopotamie) et surtout Etchmiadzin (Arménie). De même l'église de Germigny-les-Près, avec son plan cruciforme et ses quatre absides, reproduit le plan de l'église patriarcale d'Etchmiadzin, et un Arménien pourrait bien avoir été son architecte. M. Strzygowski explique ce caractère oriental des monuments d'Aix-la-Chapelle par le voisinage de Trèves, qui fut, comme toutes les grandes villes de la fin de l'antiquité, le séjour d'une colonie importante d'Orientaux. Dans le chapitre intitulé : *Trèves poste avancé de l'art chrétien oriental*, l'auteur rassemble toutes les traces d'influence orientale que révèlent son histoire et ses monuments. Un certain nombre d'ivoires aujourd'hui dispersés, le grand ivoire de Trèves, la pyxide de Wiesbaden, l'ivoire Barberini du Louvre, semblent démontrer l'existence à Trèves d'un atelier important d'ivoiriers orientaux. M. Strzygowski suit cette influence jusqu'au XI^e siècle (par exemple, l'ambon de Henri II à Aix-la-Chapelle, sur lequel figure des inscriptions grecques) et une récente publication de M. Omon¹ vient confirmer ses hypothèses. La Bibliothèque nationale a acquis récemment un manuscrit de Saint-Maximin de Trèves, où figure justement un glossaire gréco-latin du X^e siècle, et l'on trouve dans ce glossaire les deux mots grecs de l'inscription d'Henri II, *dapsilis* et *usia*². Tout en déplorant les erreurs commises à Aix-la-Chapelle, on peut se féliciter qu'elles nous aient valu, condensées en ces quelques pages si attrayantes, un résumé des doctrines que M. Strzygowski travaille à établir pour le plus grand bien de l'histoire de l'art.

Dans son histoire de l'éducation classique², M. J. E. SANDYS a présenté un tableau des services rendus par les érudits byzantins à la culture occidentale. L'ouvrage embrasse l'histoire de l'éducation

1. Omon, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXVIII.

2. *A history of classical Scholarship from the sixth century B. C. to the end of the middle ages*. Cambridge, at the University press, 1903, in-8°, p. xxiii-671.

classique depuis l'époque athénienne jusqu'à la fin du moyen âge. Le livre V (p. 376-428) est consacré à l'âge byzantin. C'est un tableau chronologique de tout le mouvement de la littérature savante de Byzance avec des notices détaillées sur les principaux représentants de l'humanisme byzantin, Photius ou Psellus par exemple. Dans le livre VI (moyen âge occidental), des détails intéressants sont donnés sur les études grecques; l'auteur montre notamment (p. 438 et suiv.) la place importante que le grec tenait dans les monastères d'Irlande, d'Espagne, de Gaule, de Grande-Bretagne aux *vi^e* et *vii^e* siècles (*Notice sur Théodore de Tarse*, p. 449). Le livre V est en partie une adaptation de Krumbacher; mais l'auteur a su mettre particulièrement en lumière la renaissance littéraire du *xi^e* siècle, dont Psellus est le principal représentant et qui, à l'époque de saint Anselme et de Guillaume le Conquérant, présente déjà les caractères de l'humanisme italien du *xv^e* siècle. On savait déjà depuis longtemps que la Renaissance n'était pas due aux savants grecs réfugiés en Italie après la prise de Constantinople; mais il était intéressant de montrer que son esprit existait déjà en Grèce au *xi^e* siècle ou plutôt que, par une tradition ininterrompue, la culture classique s'était conservée naturellement à Byzance jusqu'à la fin du moyen âge. L'ouvrage de M. Sandys est un manuel bien renseigné et qui sera consulté avec plaisir à cause de sa clarté et de l'impartialité de ses jugements.

Le problème si attachant de la valeur intellectuelle et morale de la civilisation byzantine a donné lieu à deux études de longueur inégale, mais toutes deux pénétrantes et semblables par leurs conclusions.

M. K. DIETERICH a écrit l'histoire de la littérature byzantine et néo-grecque¹. Il n'a nullement voulu refaire l'œuvre de Krumbacher, mais plutôt considérer les rapports qui unissent la culture des Grecs modernes à celle de Byzance. La lecture de ces chapitres de généralisation, que relèvent un style vraiment personnel et des formules d'une concision souvent heureuse, est des plus attachantes. Par un effort dont le résultat donne parfois à l'ouvrage un caractère un peu systématique, l'auteur est arrivé à expliquer les transformations du génie grec par l'échange successif des influences orientale et occidentale, asiatique et européenne. La première a produit la culture alexandrine et la culture byzantine, qui procède directement de

1. *Die Literaturen des Ostens in Einzeldarstellungen*. Bd. IV : *Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur*. Leipzig, Amelung, 1902, in-8°, p. x-242. Au même volume est jointe une histoire de la littérature moderne de la Turquie, par le Dr Paul Horn.

celle-ci. Alexandrie joue donc dans le développement de la littérature byzantine le même rôle que Strzygowski lui attribue dans celui de l'art byzantin. C'est de cette « place centrale de l'Orient et de l'Occident, de l'Asie et de l'Europe, des Romains et des Grecs, des Égyptiens et des Juifs » que sont venus le caractère cosmopolite et rationaliste, le souci grammatical poussé jusqu'au purisme, le mépris de l'observation du détail et de la nature qui sont malheureusement le partage de la littérature byzantine. A cette littérature savante et stérile, M. Dieterich oppose la littérature vulgaire, la seule qui soit véritablement nationale; sa naissance est due à une réaction occidentale contre le hiératisme et le cosmopolitisme de l'Orient; elle a subi, après la croisade de 1204, l'influence bienfaisante du roman français et de la littérature italienne, et, pour avoir vécu ignorée ou méprisée des savants de Constantinople, elle n'en est pas moins la seule expression originale de l'hellénisme au moyen âge. Ce dualisme se poursuit d'ailleurs dans les temps modernes, et, dans une dernière partie, l'auteur nous montre la lutte engagée entre les partisans de la tradition byzantine, qui se rattachent à elle par le Phanar, et les défenseurs de la langue et de la littérature nationales, originaires pour la plupart des îles Ioniennes.

Cette thèse est ingénieuse; mais, pour la pousser jusqu'à ses dernières conséquences, l'auteur a quelquefois sollicité les faits. Il paraît contestable de confondre les deux termes byzantinisme et orientalisme. L'empire byzantin n'est pas un état oriental; si son despotisme lui vient de l'Orient, c'est du moins par l'intermédiaire de Rome; la vie menée par les souverains, l'organisation de la famille, la liberté laissée à la femme ne rappellent en rien l'Orient. D'autre part, est-il vrai qu'une barrière infranchissable ait toujours séparé les deux éléments de la société hellénique, l'aristocratie de Constantinople, entichée de beau langage et d'antiquité, et la masse des Grecs provinciaux? Pour justifier sa proposition, M. Dieterich est amené à des classifications bien arbitraires et peu soucieuses de la chronologie. Il oublie que des œuvres populaires comme Barlaam et Joasaph ou l'épopée de Digénis Acritas apparaissent en pleine époque byzantine. Il affirme sans preuves que Digénis Acritas n'a pu naître à Constantinople et qu'il est resté ignoré de l'aristocratie byzantine; quelques allusions de Théodore Prodrome prouvent le contraire¹. Il va même jusqu'à refuser à Acritas le nom de héros byzantin et à en faire un contemplateur farouche du pouvoir impérial, oubliant ainsi l'épisode si remarquable de la rencontre entre le héros et l'empereur

1. Voy. Satire contre deux higoumènes.

(chant IV, 988-1021, éd. Legrand). En fait, il est profondément injuste de considérer comme « byzantin » tout ce qui est compassé et comme « grec » tout ce qui est libre et spontané. La séparation entre les classes n'a jamais été aussi marquée que le veut M. Dieterich; la langue populaire était connue des plus savants¹, et, pour justifier sa thèse, M. Dieterich est amené à cette conséquence bizarre d'enlever à la littérature populaire à cause de leurs sujets des œuvres écrites en grec vulgaire, celles de Théodore Prodrome par exemple. La civilisation byzantine offre en réalité un caractère complexe qui dérouté les classifications systématiques.

Dans une communication à l'assemblée des historiens allemands de Heidelberg, M. C. NEUMANN a recherché de son côté pourquoi l'influence antique, qui a été si féconde sur la Renaissance italienne, semble n'avoir produit à Byzance que stérilité et sécheresse². Il y voit un effet, non de l'influence orientale, comme M. Dieterich, mais de la tradition autoritaire de l'État romain transporté à Byzance et resté impénétrable à tous les éléments étrangers, jaloux des puissances rivales, comme l'Église qu'il a amoindrie, et hostile aux Barbares qu'il a transformés en Hellènes avant de les admettre à son service. Les éléments, qui, en Occident, ont transformé la culture antique, l'Église et les Barbares, n'ont donc pas agi sur l'hellénisme, qui a fini par languir et par prendre ce caractère hiératique qui est la marque du byzantinisme. Cette thèse intéressante vient compléter à propos celle de M. Dieterich; mais il faut remarquer que les conditions de luttes incessantes dans lesquelles s'est trouvé l'état byzantin ont rendu cet exclusivisme nécessaire et, qu'en gardant avec un soin jaloux le dépôt de la culture antique, le gouvernement impérial a, en somme, rendu un service inappréciable à la civilisation européenne. Pour juger avec équité la culture byzantine, il ne faut pas oublier dans quelles conditions elle s'est développée.

VII. RAPPORTS AVEC L'EXTÉRIEUR. — M. MARTROYE a étudié les rapports entre l'empire byzantin et les barbares d'Occident depuis 476 jusqu'à la mort de Justinien³. Le titre singulier d'« époque byzantine » ne se justifie guère, mais l'auteur a su donner en un récit d'allure simple et claire un tableau d'ensemble des efforts de la cour de Constantinople au VI^e siècle pour reconquérir l'Occident; cette

1. Du patriarche Michel Cérulaire, au XI^e siècle, par exemple, voy. Skylitzès, p. 643 (éd. de Bonn).

2. *Byzantinische Kultur und Renaissance Kultur*. Berlin et Stuttgart, Speermann, 1903, in-16, p. 42.

3. *L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales*. Paris, Hachette, 1904, in-8°, p. xii-626.

exposition d'une période parfois obscure rendra de réels services; on voudrait cependant y trouver un peu plus de chaleur et de variété; au milieu des guerres et des négociations, la place faite à l'histoire des institutions est des plus restreintes. D'autre part, les acteurs de ce drame important ne sont pas décrits suffisamment; l'auteur ne nous donne aucun détail sur les conditions matérielles de la guerre à cette époque, et ceux qui font mouvoir tous ces ressorts, les Justinien, les Bélisaire, les Totila paraissent des figures un peu effacées. Les promesses du titre ne sont même pas tenues entièrement. Un seul chapitre est consacré à l'histoire des Vandales, une seule page à la politique de Justinien en Espagne. Dans son ensemble cependant, cette étude est très bien informée, et toutes les sources importantes ont été étudiées et critiquées avec soin. Quelques points seulement peuvent être contestés. M. M. ne cite pas le texte si curieux conservé par Photius (Biblioth., 79) qui montre l'attachement des Gallo-Romains à l'empire en 476. De même, la marche audacieuse de Narsès sur Ravenne (p. 524) est éclaircie grâce à une tradition vénitienne (*Chronicon Venetianum*, *Nuovo Archivio Veneto*, 1902, p. 259-372). Les titres de « général » et de « citoyen » appliqués à Théodoric sont un peu vagues. Comment écrire (p. 442) qu'au ^v siècle les discussions théologiques intéressaient peu les évêques d'Orient? Le prétendu traité signé entre Justinien et Théodebert (p. 486), et d'après lequel l'empereur aurait abandonné ses droits sur la Gaule, est contraire à tout ce que nous savons de la politique impériale; M. M. ne peut d'ailleurs fournir aucun témoignage sur ce traité. Enfin, il est inadmissible d'admettre (p. 648) que Justinien fut le dernier empereur digne de ce nom et qu'après lui l'empire ne fut plus qu'un corps inerte; les recherches de ces dernières années sur l'histoire byzantine ont eu justement pour résultat d'écarter cette opinion.

Le volume que M. VILLARI a donné à la Collection historique, dont il est le fondateur, sur les invasions barbares¹, se lit avec un grand intérêt, tant à cause de son style agréable que de sa composition simple et solide. Les quatre livres dont il se compose ont pour objet : la décadence de l'empire romain; — les Goths et les Byzantins; — les Lombards; — les Francs et la chute du royaume lombard. Ce livre forme donc, lui aussi, tout un chapitre des rapports entre l'empire byzantin et les barbares. Désireux surtout de faire œuvre d'exposition, l'auteur ne pouvait s'engager dans les discussions que soulèvent la plupart des événements de cette période, mais

1. *Le Invasione barbariche in Italia* (Collezione storica Villari). Milan, V. Hoepli, 1901, in-12, p. XIII-480.

les résultats qu'il donne sont conformes à toutes les données de l'érudition la plus récente. M. Villari s'arrête au couronnement de Charlemagne et termine son étude par un tableau de l'Italie sous la domination carolingienne.

M. MARQUART a pu renouveler par une étude critique des sources arabes l'histoire si embrouillée des invasions asiatiques des ix^e et x^e siècles¹. Les byzantinistes liront avec fruit ces études, qui permettent de compléter les détails donnés par le *de Administrando imperio* sur les peuples barbares voisins de l'empire. Constantin Porphyrogénète, en effet, nous montre le monde barbare tel qu'il était au x^e siècle. Grâce à des recherches pleines de sagacité, M. M. est arrivé à reconstituer dans ses grandes lignes le texte d'un anonyme arabe qui vivait vers 850 et dont le récit a servi de source au livre de Gaihani (x^e siècle) et aux chroniques postérieures. Comme le dit M. M., cet anonyme, qui connaissait très bien l'empire byzantin et les peuples barbares limitrophes, fournit le seul témoignage que nous possédions depuis Hérodote sur les populations du Pont et du Caucase septentrional; d'autre part, ses connaissances s'étendent jusqu'à la lointaine heptarchie anglo-saxonne. C'est de cette étude critique et de celle de Maçoudi, l'auteur des *Prairies d'or* (x^e siècle), que M. M. a tiré la plupart de ses chapitres, qui tous ont un intérêt évident pour l'histoire byzantine : la Conversion des Chazares au judaïsme; — les plus anciens témoignages sur les Magyars (identification avec les Magyars, d'après les sources arabes des peuples, dont Constantin Porphyrogénète raconte l'invasion en 833; étude sur le nom de Τούρκοι, donné par les chroniques byzantines aux Hongrois; ce nom serait une transformation des Ἰόρκοι d'Hérodote); — le Siège de Constantinople par les Magyars en 934 (étude d'un texte de Maçoudi qui rapporte un événement ignoré des chroniques byzantines). Les études suivantes sur l'itinéraire d'un Arabe du x^e siècle de Boukhara en Chine, sur les Slaves et les Magyars, d'après Maçoudi et Gaihani, s'éloignent davantage de nos études, mais il convient d'insister par contre sur le récit du voyage d'un prisonnier de guerre arabe du xi^e siècle, Haroun ben Jahja, à Constantinople et à Rome : on y trouvera des descriptions défigurées par l'imagination orientale, mais curieuses, du palais impérial et d'une procession de l'empereur à Sainte-Sophie. Il sera désormais impossible d'étudier l'histoire des rapports entre l'empire byzantin et les peuples barbares du x^e siècle sans tenir compte de ces témoignages intéressants et nouveaux pour la plupart.

1. *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*. Leipzig, Dieterich, 1903, in-8°, p. 1-557.

Le livre de M. W. NORDEN sur la papauté et Byzance¹ est l'étude la plus complète qui ait été écrite depuis l'ouvrage vieilli de Pichler sur l'histoire des rapports religieux entre l'empire byzantin et l'Occident. L'auteur a su renouveler le sujet en cherchant à distinguer, au milieu de la complexité des négociations diplomatiques et des guerres, les événements décisifs. Le point de départ de ces événements est le schisme de 1054; s'il est lui-même le terme d'une série de conflits politiques et religieux, dont le premier est la scission de l'an 800, c'est bien lui qui marque la véritable rupture. Les historiens précédents avaient accordé une large part de leur attention aux questions dogmatiques, liturgiques ou disciplinaires qui divisaient les deux églises et qui sont agitées dans toutes les négociations avec la même abondance fastidieuse et le même insuccès final. M. W. N. cherche au contraire à montrer que l'union serait demeurée un « fantôme » décevant si elle n'était sortie du cadre des discussions théologiques et si des hommes d'état n'étaient venus, en la subordonnant à leurs desseins, faire d'elle une réalité. L'auteur s'occupe donc exclusivement de l'histoire « politique » de l'union et il montre comment se sont succédé les tentatives faites pour employer l'une des deux solutions imaginées par les politiques : 1° soumission volontaire des empereurs et de l'Église grecque au pape en échange d'avantages politiques (protection de l'empire contre les Turcs au ^x^e siècle, contre une restauration de l'empire latin au ^{xiii}^e siècle); 2° occupation violente de l'empire byzantin par les Occidentaux (en 1204 par exemple). Afin d'exécuter ce plan, M. W. N. a dû consulter un nombre considérable de documents, dont quelques-uns sont inédits ou récemment publiés. Les registres des papes des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, édités par l'École française de Rome, ont permis de renouveler en grande partie l'histoire des négociations; les papiers d'état vénitien ont été aussi utilisés; parmi les documents peu connus, citons les lettres du métropolite d'Éphèse, envoyé par Théodore Lascares à Constantinople auprès du cardinal Pélage (mss. de la bibliothèque synodale de Moscou). Le point de vue auquel s'est placé M. W. N. paraît très légitime, mais à condition de reconnaître qu'en négligeant toutes les questions religieuses, il n'a fait qu'une étude partielle du schisme grec; ces questions, qui nous paraissent fastidieuses, étaient d'un grand intérêt pour les contemporains d'Innocent III, et il ne faut pas dire qu'elles n'ont pas d'importance, puisque c'est faute de les avoir résolues que les politiques ont vu échouer toutes leurs tentatives d'union. De même, si la politique a joué un rôle dans le

1. *Das Papstum und Byzanz*. Berlin, Behr, 1903, in-8°, p. xix-764.

schisme de 1054, c'était plutôt pour le contrarier, puisque les actes de Cérulaire sont venus bouleverser l'alliance entre le pape et l'empereur contre les Normands. Est-il bien prouvé (p. 43) que Grégoire VII ait voulu supprimer le rite grec? Ses rapports avec saint Barthélemy semblent démontrer le contraire. Le concile de Bari de 1098, ainsi que l'ont montré Arsenij et Chalandon (*Alexis Comnène*, p. 250), semble bien avoir été une assemblée italienne où les Grecs n'étaient représentés que par des évêques de l'Italie méridionale. La thèse de Sternfeld sur la croisade de 1270 est donnée comme certaine; elle est cependant très discutable (p. 467)¹. L'étude des rapports entre les papes et Byzance s'arrête en réalité au début du xiv^e siècle; la dernière partie n'est qu'un résumé des événements de 1327 à 1453; elle pourrait facilement fournir matière à un second volume. C'est d'ailleurs sur le xiii^e siècle que M. W. N. a porté tous ses efforts; il y a vu avec raison la période décisive de l'histoire de l'union et il a rendu au concile de Lyon la place qui lui convient dans l'histoire générale (voy. p. 606). Rien n'est plus pénétrant que l'analyse par laquelle l'auteur s'est efforcé de rendre les nuances les plus insaisissables de la diplomatie de personnages tels qu'Innocent III, Frédéric II, Manfred, Charles d'Anjou, Michel Paléologue. De son travail ressort la vision nette de ces deux puissances universelles du moyen âge qu'on appelle la papauté et l'empire byzantin. Comme on l'a très bien dit, ces puissances seules avaient une politique d'ensemble et une diplomatie au sens moderne du mot. M. W. N. a donc été bien fondé à appliquer à l'histoire de leurs rapports la méthode de l'histoire diplomatique des temps modernes.

Après avoir fait un récit très complet des relations de l'empire byzantin avec les croisés, de 1095 à 1204², M. A. GRUHN conclut que les croisades ont été moins un mouvement dirigé vers la Terre Sainte qu'une lutte des peuples « germano-romans » contre l'empire byzantin. Constantinople aurait été leur objectif bien plus que Jérusalem, et c'est ce qui explique que, l'empire byzantin détruit, l'ardeur pour les croisades ait disparu. Cette opinion paraît très paradoxale, et il est faux en tous cas que l'idée de la croisade n'ait plus rien produit après 1204. De plus, M. G. s'est fait une idée imparfaite de la politique pontificale, qu'il regarde comme toujours hostile à l'empire d'Orient. M. W. Norden a montré que Grégoire VII avait été alternativement favorable et hostile à Constantinople. Quant à Urbain II,

1. Voy., à ce sujet, Langlois, *Hist. de France* (de Lavisse), t. III, p. 101².

2. *Die Byzantinische Politik zur Zeit der Kreuzzüge*. Berlin, Weidmann, 1904, in-4°, p. 31.

il est impossible d'admettre que, par un plan machiavélique, il ait imposé les secours de l'Occident à Alexis Comnène, il semble avoir eu au contraire une largeur de vues que M. W. Norden a très bien mise en lumière et s'est moins préoccupé de résoudre le schisme grec que de délivrer les églises d'Orient. L'hostilité des Occidentaux contre Byzance est une conséquence des croisades, elle n'en fut jamais le principe.

Les registres du Vatican, que M. W. Norden a mis à contribution avec tant de bonheur, ont également permis à M. J. Gay de renouveler l'histoire d'un des épisodes les plus curieux de la politique orientale des papes du ^{xiv}^e siècle, celui de la constitution, sous les auspices de Clément VI, de la ligue maritime qui aboutit à la prise de Smyrne¹. Non seulement M. G. a pu, grâce aux lettres du pape, donner un tableau vivant de la diplomatie pontificale, mais il est arrivé à contrôler et même à critiquer certains renseignements donnés par Cantacuzène dans ses mémoires. A deux reprises, en effet, Clément VI a fait entrer l'empire byzantin dans ses projets. Dès son avènement, il a reçu d'Anne de Savoie, régente au nom de son fils, Jean Paléologue, des ouvertures d'union ecclésiastique (1343). Plus tard, Cantacuzène, après son usurpation, témoigna le même empressement à se rapprocher du pape; l'opinion générale était jusqu'ici que l'ami de Palamas et des Hésychastes ne pouvait faire d'offres sincères. M. G. a démontré qu'à la différence des intransigeants, il était au contraire prêt à réaliser l'union. « Jamais, a-t-il pu dire, depuis l'échec de l'union, les relations n'ont été aussi étroites et aussi amicales entre le Saint-Siège et la cour byzantine. » C'est là un point de vue nouveau et qui achève de caractériser l'homme d'état qu'on a pu comparer aux esprits réalistes de la Renaissance.

Louis BRÉHIER.

1. *Le Pape Clément VI et les affaires d'Orient (1342-1352)*. Paris, Société de librairie et d'édition, 1904, in-8°, p. 189.

POLOGNE.

LE DÉVELOPPEMENT DE L'HISTORIOGRAPHIE POLONAISE DANS LA SECONDE
MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE¹.

L'histoire de la Pologne est un des sujets les plus intéressants qu'ait à traiter l'histoire universelle. C'est celle d'une nation civilisée qui, après huit siècles d'indépendance, a perdu son existence politique, c'est-à-dire l'expression la plus puissante de son existence générale.

En essayant d'exposer la manière dont les Polonais ont conçu leur histoire nationale pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler, nous atteindrons un double but : celui de caractériser notre évolution passée et d'exposer en même temps nos idées personnelles sur cette évolution, c'est-à-dire que nous déterminerons dans une certaine mesure la place occupée anciennement et actuellement par la Pologne dans la civilisation européenne.

Le cataclysme inouï que nous avons subi à la fin du XVIII^e siècle fut une conséquence cruelle, mais logique, de nos erreurs politiques. Cependant, plus fatale fut encore notre situation géographique, qui fit de notre pays sans frontières naturelles le point de rencontre des deux grandes civilisations de l'Europe représentées par Rome et Constantinople. Quand, au XIV^e siècle, la Pologne, qui s'était appuyée déjà sur l'Occident, fit alliance avec l'État lithuano-ruthénien, dont le caractère était alors presque tout oriental, cette alliance donna, sans doute, naissance presque spontanément à une grande puissance politique ; mais, en même temps, elle compliqua immensément les difficultés intérieures en entravant le développement normal de tout l'État. Au lieu de suivre le mouvement qui entraînait les États de l'Europe occidentale vers le système de monarchies, centralisées sous l'influence d'un pouvoir central fortement armé, la Pologne demeura plongée presque jusqu'au bout dans l'atmosphère du particularisme médiéval, et, quand elle fut attaquée par ces États vers la fin du XVIII^e siècle, elle fut brisée.

Les mêmes causes qui expliquent notre désastre politique et ce désastre lui-même ont eu cette conséquence naturelle de nous

1. La lecture de ce résumé a été faite au Congrès historique tenu à Rome au mois d'avril 1903, II^e section (Metodica della storia).

laisser en dehors des nouveaux courants historiques, c'est-à-dire le courant sociologique et le courant psychologique, et de nous maintenir dans ce positivisme qui examine les phénomènes historiques à la lumière des faits scientifiquement observés et qui interdit de s'élever au-dessus d'eux. C'est ce qui explique cette particularité tout à fait propre à notre conception du travail historique : nous avons produit un nombre tout à fait exceptionnel de monographies et pour ainsi dire aucun résumé de caractère général.

Dans le courant du XIX^e siècle, nous nous sommes abandonnés à une longue série d'illusions douces ou amères ; nous avons glorifié notre passé en appelant la Pologne le Christ des nations, ou bien, nous enivrants du romantisme démocratique, nous révoltant contre la fatalité, nous avons rêvé l'idylle imaginaire du peuple. Mais nous nous sommes réveillés enfin, et justement notre historiographie moderne est un des phénomènes importants de ce réveil. Après une longue suite d'annalistes, de chroniqueurs et de panégyristes qui nous amènent jusqu'au premier historien polonais vraiment digne de ce nom, Adam NARUSZEWICZ († 1796), apparut le plus célèbre historien polonais du XIX^e siècle, Joachim LELEWEL († 1864), père de l'histoire nationale.

Ce qui le distingue, ce n'est pas la méthode critique, car il eût devancé son temps, ni la valeur durable de ses œuvres, car elles eurent bientôt vécu, ni l'impartialité de ses opinions, car Lelewel fut un idéologue démocratique ; c'est son immense érudition, son activité féconde qui ont ouvert dans toutes les directions des horizons nouveaux. L'école qu'il a créée a été nombreuse ; mais ses adeptes, dépourvus du génie du maître, l'imitèrent plutôt dans ses défauts que dans ses mérites.

On n'a d'abord vu l'histoire qu'à travers les passions des partis ; les ennemis de l'ancien régime attribuèrent à la noblesse et au clergé catholique la décadence de l'État, tandis que les adhérents théoriques de ce régime étaient disposés à traiter avec indulgence ou même ignoraient complètement leurs crimes bien réels. De part et d'autre, on jugeait à priori et sans pénétrer l'essence des choses. Cette partialité antiscientifique pèse plus ou moins sur tous les écrivains polonais qui ont produit des œuvres historiques entre les années 1840 et 1870 ; aussi bien les défenseurs de la noblesse (par exemple, WRÓBLEWSKI) que ses adversaires (par exemple, HOFFMAN) ; aussi bien les apologistes de l'Église (par exemple, le comte DZIEDUSZYCKI) que ses accusateurs (par exemple, Adrien KRZYŻANOWSKI, Joseph LUKASZEWICZ). La méthode critique était presque étrangère à leurs études.

Néanmoins, bien que les historiens de cette époque aient été pour la plupart des autodidactes, privés de centres intellectuels, indispen-

sables à une évolution régulière, privés aussi de tout appui de la part du gouvernement, leur travail et souvent même leur dévouement à la science contribuèrent à la naissance de notre historiographie moderne. C'est dans le milieu même de leurs disciples et successeurs que se produisit un mouvement scientifique d'un caractère assez particulier, mais presque merveilleux dans une nation opprimée.

Dès 1840 commencent à paraître des recueils des plus importantes sources historiques, grâce à des protecteurs et à des travailleurs tels que : Działyński et Raczyński, Bartoszewicz, Bielowski, Daniłowicz, Hube, Helcel, Krupowicz, Muczkowski, Rzyszczewski et le prince J.-T. Lubomirski; avant 1870, près de quarante volumes, publiés d'une façon plus ou moins critique, emmagasinèrent une masse énorme de matériaux historiques : annales, monuments législatifs, politiques, etc. Ce travail fut exécuté avec l'appui et en quelque sorte sous l'influence des historiens allemands qui étudiaient le passé des provinces polonaises annexées par la Prusse, c'est-à-dire d'élèves des écoles historiques occidentales comme : Bunge, Grünhagen, Hasselbach, Janssen, Kosegarten, Perlbach, Smidt, Stenzel, Strehlike, Toeppen, Voigt, Richard Roepell, auteur impartial d'une histoire de la Pologne écrite d'après les sources, son éminent continuateur, Jacques Caro, et d'autres.

Au moment où la somnolente Société scientifique de Cracovie fit place à l'Académie des sciences fondée en 1873, cette jeune institution eut à entreprendre les tâches les plus sérieuses.

S'appuyant sur les meilleurs modèles étrangers, elle trouva un aide puissant chez les professeurs d'histoire de l'Université de Cracovie (depuis 1869) et de Léopol (depuis 1882), élèves des écoles occidentales. Bientôt prirent part à ce mouvement Varsovie et la Posnanie, les autres provinces de la Pologne. C'est justement notre mouvement historiographique le plus récent. Il applique les règles de la méthode critique la plus rigoureuse; grâce au bon exemple donné depuis quinze ans par l'organe de la Société historique de Léopol, cette méthode dirige jusqu'à ce jour la majeure partie de nos travaux historiques.

Essayons de donner un aperçu de ces travaux dans l'ordre chronologique de leurs sujets.

La période de l'histoire primitive de la Pologne, nommée légendaire, — période du paganisme (la Pologne reçut le baptême en 966), — n'a été l'objet de sérieuses études scientifiques que dans les monographies toutes récentes de Thadé WOYCIECHOWSKI, Alexandre BRÜCKNER, Charles POTKAŃSKI et Antoine MAŁECKI, qui, les premiers, surent mettre à profit les résultats des sciences auxiliaires telles que

la linguistique comparée, l'ethnologie, l'archéologie et le folklore.

A ce même ordre de travaux appartient aussi la majeure partie des études de François PIEKOSIŃSKI sur les origines de la noblesse polonaise. Quoique les conclusions de ses études, mises en doute par la critique, prêtent le flanc à de graves objections, ces travaux minutieux, appuyés sur l'analyse de la héraldique polonaise, héraldique la plus originale du monde, gardent leur valeur au moins en ce qui concerne les détails.

La toute première période proprement historique (966-1139) a été étudiée par Henri ZEISSBERG, Adalbert KETRZYŃSKI, Stanislas SMOLKA, Thadé WOYCIECHOWSKI, Anatole LEWICKI, Michel BOBRZYŃSKI, Antoine MAŁECKI, Maximilien GUMPOWICZ et Oswald BALZER; ce dernier est l'auteur d'un travail important sur la généalogie de la famille royale des Piastes.

L'époque pendant laquelle le pays fut divisé en menues principautés (de 1138 à 1295) a été étudiée par de nombreuses monographies dues à Stoslas LAGUNA, Auguste SOKOŁOWSKI, Boleslas ULANOWSKI, François PIEKOSIŃSKI, Stanislas SMOLKA et autres. Le dernier (SMOLKA) a embrassé, dans son solide ouvrage (1884) intitulé : *Mieszko le Vieux et son temps*, presque toute cette période.

Cette époque primitive de notre moyen âge offre beaucoup de ressemblance avec l'époque mérovingienne de l'Occident; entre autres, c'est la même insuffisance, le même laconisme des sources historiques; nous devons y signaler de sérieuses études sur les institutions intérieures de notre pays, notamment une étude sur le droit polonais au XIII^e siècle (de Romuald HUBE) et un ouvrage de Vladislav ABRAHAM sur l'organisation primitive de l'Église polonaise.

Sur la période suivante (1295-1386), étudiée par quelques-uns des savants déjà mentionnés, une vive lumière a été répandue par divers recueils de textes historiques se rapportant en général aux temps les plus anciens de notre histoire nationale : les *Monumenta Poloniae Historica*, commencés par Auguste BIEŁOWSKI; les *Vetera Monumenta Poloniae et Lithuaniae gentiumque finitimarum historiam illustrantia*, publiés par Augustin THEINER; les recueils de diplômes de la Pologne, Grande et Petite (Posnanie et Cracovie), Silésie, Masovie (Varsovie), Prusse et bien d'autres.

L'époque des Jagellons (1386-1572), sous le rapport des études historiques, doit être divisée en deux parties. La première (1386-1503), comprenant la fin de notre moyen âge, a été traitée avec le plus d'exactitude; l'autre (1503-1572), ouvrant la période dite moderne, reste toujours quelque peu voilée.

Les monographies de Stanislas SMOLKA, Anatole LEWICKI, Antoine

PROCHAZKA, Frédéric PAPPÉE et d'autres éclaircirent beaucoup de sujets relatifs à la première de ces parties, laquelle s'enrichit en plus de précieuses publications récentes, comme : le *Codex epistolaris saeculi XV*; le *Codex epistolaris Vitoldi, magni ducis Lithuaniae*; l'*Index actorum saeculi XV*; les *Vetera monumenta juris Polonici*.

La seconde partie (1505-1572) est caractérisée par l'union intellectuelle entre la Pologne et l'Italie, union que réalise la cour de la reine Bonne Sforza, duchesse de Milan; cette cour devint le centre d'un mouvement intellectuel qui a produit ce qu'on appelle l'âge d'or de notre littérature. Cette période n'est guère représentée dans l'historiographie proprement dite. Cela tient à ce que l'important recueil intitulé : *Acta Tomiciana*, qui fut commencé jadis par le comte Tite DZIALYŃSKI et que continue à présent Sigismond CELICHOWSKI, ne nous donne dans onze gros volumes qu'une partie des matériaux. Les monographies de HIRSZBERG, LUCAS et du prince J.-T. LUBOMIRSKI ont déjà, plus ou moins, perdu leur valeur.

L'époque des rois électifs (1573-1795) se divise de même sous le rapport des études et des publications en plusieurs parties :

La première (1572-1607), étudiée autrefois par CIAMPI et ensuite par Vincent ZAKRZEWSKI, Adolphe PAWIŃSKI, Joseph SZUJSKI, etc., fut enrichie de nouveaux recueils de documents, publiés par PAWIŃSKI, Alexandre JABLONOWSKI et Théodore WIERZBOWSKI. Les autres parties (1607-1717, 1717-1795), à l'exception des recueils de sources, publiées par KLUCZYCKI et Casimir WALISZEWSKI, sont moins riches en publications semblables. On est encore obligé de recourir à des ouvrages anciens et à des recherches dans les archives. Les historiens les plus éminents de cette époque (1607-1717) ont été : Charles SZAJNOCHA, Casimir JAROCZOWSKI, Xavier LISKE; aujourd'hui, ce sont : Thadé KORZON, Louis KUBALA et Victor CZERMAK.

L'histoire du XVIII^e siècle a été étudiée dans sa première moitié par les mêmes auteurs et par d'autres aussi, auxquels sont venus se joindre, dans la seconde, l'éminent Valérien KALINKA, Thadé KORZON, auteur de l'*Histoire intérieure de la Pologne sous son dernier roi*, Stanislas-Auguste Poniatowski, Vladislas SMOLEŃSKI et Simon ASKENAZY, qui ont puisé dans la littérature contemporaine et dans les archives. ASKENAZY a commencé en outre, avec ses élèves, des études archivales sur l'histoire polonaise de la première moitié du XIX^e siècle.

De courts abrégés de l'histoire nationale pris dans toute son étendue ont été écrits dernièrement par SZUJSKI, BOBRZYŃSKI, LEWICKI, A. SOKOLOWSKI, SMOLEŃSKI et Félix KONECZNY. Dernièrement aussi se sont consacrés à l'étude du droit polonais (national, magdebourgeois et

canonique) : HUBE, S. A. HELCEL, LAGUNA, PIEKOSIŃSKI, BOBRZYŃSKI, BALZER, Boleslas ULANOWSKI, FIJALEK, WINIARZ, PAZDRO et KUTRZERA; à celle du parlementarisme : PAWIŃSKI et Alexandre REMBOWSKI; à celle des finances et de l'économie historique : PAWIŃSKI, KORZON, Vladimir CZERKAWSKI et Adam SZELAGOWSKI; à celle de l'instruction publique : Casimir MORAWSKI, Joseph BIELIŃSKI, Antoine KARBOWIAK, etc.; à l'histoire de l'art : Marius SOKOLOWSKI, Félix KOPERA, BOŁOZ-ANTONIEWICZ, etc.; à la diplomatique : LAGUNA, PIEKOSIŃSKI, ULANOWSKI, A. KETRZYŃSKI et Stanislas KRZYŻANOWSKI; à la héraldique et à la généalogie : PIEKOSIŃSKI, BALZER, Joseph WOLFF, Adam BONIECKI, etc.; à l'archéologie : Isidore KOPERNICKI, Gustav OSSOWSKI, Jean SADOWSKI, LEPKOWSKI, etc.; à la numismatique et à la sphragistique : PIEKOSIŃSKI, Casimir STRONCZYŃSKI, WITYG, etc.; aux antiquités nationales : Sigismond GŁOGER, Jérôme ŁOPACIŃSKI; au folklore polonais : Oskar KOLBERG, Jean KARŁOWICZ, Érasme MAJEWSKI, GŁOGER et beaucoup d'autres.

La sociologie et la psychologie sont représentées dans l'historiographie polonaise la plus récente par deux auteurs : Casimir GOZDYCKI (*Aperçu de l'histoire sociale de l'État polonais*) et Venceslas SOBIESKI (*la Haine religieuse des foules sous le règne de Sigismond III, 1588-1632*).

Nous n'avions pas l'intention de représenter dans ce bref aperçu la bibliographie historique de la Pologne. Ceux qui voudront s'informer plus amplement la trouveront bientôt dans la *Bibliographie de l'histoire polonaise* de Louis FINKEL. Pour donner une idée de sa richesse, il nous suffira de dire que les publications historiques formaient en 1904 et 1902 environ dix pour cent de toutes les publications polonaises en général. — Notre seul but était de donner un aperçu de l'état actuel de l'historiographie polonaise, et de montrer la prépondérance caractéristique (pour ne pas dire exclusive) des publications d'archives et des monographies sur les ouvrages d'une portée générale. Ce phénomène important n'a point pour cause l'absence de travailleurs capables; il provient justement de la manière très spéciale dont nous considérons les grandes tâches de l'histoire, c'est-à-dire de la crainte que nous éprouvons de nous laisser entraîner par l'imagination au-delà du point où la vérité impartiale et précise représente seule l'idéal.

J. K. KOCHANOWSKI.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

De la solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce.

Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris par Gustave Glotz, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand. Paris, Fontemoing, 1904.

La Sorbonne a fait à la thèse de M. Glotz un accueil qui sera sûrement ratifié par le public. Elle se recommande tout d'abord par le choix du sujet, un des plus beaux que puisse se proposer un historien doublé d'un philosophe. De tous les phénomènes qui caractérisent la marche des sociétés, le plus important peut-être, jusqu'à présent, a été le passage du régime patriarcal à celui de l'État. Entre les formes diverses de l'État, cités minuscules ou vastes empires, il y a des différences de degré. Entre l'État et la famille, entre le groupe artificiel et le groupe naturel, il y a une différence d'espèce, un abîme qui vraisemblablement n'eût pas été franchi sans le besoin de sécurité engendré par la multiplicité et la durée indéfinie des guerres interfamiliales. La notion de la famille, conçue comme un tout indivisible, impérissable, solidaire dans la personne de ses membres actuels et dans la série des générations futures, avait déchainé la fureur des vengeances collectives et des représailles héréditaires. C'est en réprimant cette anarchie, en subordonnant à son autorité la juridiction des petites communautés autonomes que l'État a affirmé sa légitimité et sa puissance. Et ainsi, rechercher comment s'est atténué peu à peu et finalement effacé devant un droit supérieur le principe de la solidarité de la famille en matière criminelle, ce sera assister à la naissance et mesurer la prépotence croissante de l'État. Nulle part ce mouvement ne se dessine en traits plus lisibles que chez le peuple grec. Nulle part aussi il n'a atteint plus rapidement le but et n'a pris de lui-même une conscience plus claire et plus haute. C'est donc en Grèce qu'il convient de s'en offrir le spectacle. C'est là qu'on pourra l'observer de plus près dans ses phases successives, et du même coup saisir plus fortement le lien qui rattache les changements opérés dans l'organisation sociale aux transformations accomplies dans les sentiments et les pensées des hommes. Car, à la révolution qui se poursuit dans le domaine des faits correspond une révolution morale qui tantôt précède l'autre, tantôt la suit, comme une cause et comme un effet. On voit jusqu'où s'étend l'étude entreprise par M. Glotz et qu'elle n'est pas seulement d'ordre politique ou juridique, mais touche à ce qu'il y a de plus intime dans les croyances et les doctrines. A ce double titre elle exigeait, pour être embrassée dans

son ensemble, une variété de connaissances et d'aptitudes qu'il n'est pas ordinaire de trouver réunies, et ce n'est pas faire de l'auteur de ce livre un mince éloge de dire qu'il les possède toutes à un degré éminent et qu'il ne s'est montré inférieur à aucune des parties de sa tâche.

M. Glotz, dans son introduction, traite de la question de méthode, ou plutôt il l'effleure en quelques pages sans y insister autrement, estimant sans doute, et avec raison, que la méthode se démontre et se justifie assez par les résultats qu'elle obtient. Cette question se posait dans des conditions particulièrement délicates pour les origines. Comment en effet, par quel effort de divination pénétrer jusqu'à des idées si primitives que les poèmes homériques eux-mêmes, notre document le plus ancien, ne nous en présentent très souvent qu'un reflet déjà affaibli? Si nous essayons de résumer la pensée de notre auteur, si nous analysons ses procédés, nous voyons qu'il a recours aux moyens d'information que voici : 1° Les survivances. Le droit grec, en évoluant, obéit à une loi double et contradictoire. Il anticipe sur lui-même et il retarde. Il anticipe en ce sens que, fixé dans des textes écrits, il conserve, en les accommodant à des aspirations nouvelles, des formules consacrées et surannées. Il retarde parce qu'il garde, et non pas seulement dans ces formules, mais dans ses dispositions et dans ses omissions même, les traces d'un état social et intellectuel périmé depuis des siècles. On s'est étonné que le code de Dracon n'ait pas prévu le châtement du parricide, et l'on a imaginé à ce propos des explications ridiculement sentimentales, sans comprendre que le parricide relève d'une juridiction intérieure non abolie, et que l'État n'a pas à reconnaître pour qu'elle puisse s'exercer. Le tribunal des Éphètes, jugeant les animaux et les objets inanimés, évoque des profondeurs du passé une humanité enfantine qui n'établit point de hiérarchie, qui distingue à peine entre l'homme, les êtres vivants et les choses, et enveloppe tout cela dans une solidarité commune. — 2° La légende. Par là il faut entendre, avec la légende humaine, la légende divine identique à la première, car les dieux ne pensent pas, n'agissent pas autrement que les hommes, plus archaïque aussi, du moins dans ses éléments fondamentaux, car les hommes ont vécu plus vite, ils ont plus changé, la légende enfin, non pas immobile, mais dans ses versions incessamment modifiées, la légende en travail, comme la conscience humaine dont elle renvoie l'écho. Quand, à l'Oreste héros du devoir, heureux et triomphant, succède le misérable pourchassé par les Érynnies vengeresses, nous sentons qu'une lueur commence à poindre sur la barbarie des vieux âges. — 3° Les mots dont l'histoire traduit celle des idées. Il y a là une veine exploitée déjà par Mommsen dans son *Strafrecht*, et poursuivie ici avec une heureuse insistance. — 4° La comparaison dont M. Glotz use hardiment, sans se laisser effrayer par le mauvais renom dont elle est redevable à tous ceux qui l'ont maniée d'une main téméraire ou maladroite. Puisqu'en effet le mouvement qu'il étudie n'est pas un fait particulier à la Grèce et rentre dans les lois générales qui président à l'évolution de tous les peuples, il est juste de leur demander à tous le surcroît de renseignements qui

peuvent éclairer à ce point de vue l'histoire d'un d'entre eux. Mais la méthode comparative, pour être légitime et nous guider au lieu de nous égarer, doit s'assujettir à certaines conditions. Les archéologues ont signalé la pauvreté et la similitude frappante des motifs ornementaux dans les premières tentatives industrielles et artistiques, à toutes les latitudes et en tous les temps. Le capital des idées, à l'aurore des civilisations, n'est guère plus riche. Les organismes sociaux, comme les autres, ne se caractérisent qu'en se perfectionnant. La méthode ne sera donc vraiment efficace que pour les périodes primitives, et elle pourra prendre là, dans l'application, une extension presque indéfinie. A mesure qu'on avancera, il sera prudent de la restreindre à des sociétés parvenues au même stade et, mieux encore, issues du même tronc, parentes par le sang, la langue, les institutions et les mœurs. De plus, la comparaison ne devra jamais être une preuve par elle-même. Elle n'interviendra qu'à titre d'illustration, de confirmation, et à la rigueur pour combler certaines lacunes, pour rétablir quelques anneaux de la chaîne brisée. En la soumettant à ces règles, M. Glotz en a fait l'emploi le plus fécond, et c'est là peut-être le côté le plus remarquable, le plus original de son livre. Il faut admirer ici les ressources d'une érudition qui ne se borne pas à la connaissance approfondie de la littérature et du droit grec, mais se montre également familière avec les législations barbares comme avec les travaux des juristes, des sociologues, des folkloristes. Non moins que cette érudition, il faut admirer l'ingéniosité qui en tire parti, la multitude des rapprochements ingénieux, imprévus, décisifs. Et c'est merveille de voir comment les beautés d'Homère et des tragiques, interprétées à cette lumière, soustraites à la banalité de l'admiration traditionnelle, ramenées à leur sens original et profond, prennent tout à coup un intérêt, une saveur, un accent qu'on ne leur connaissait pas.

L'ouvrage de M. Glotz se divise naturellement en trois parties : 1^{re} Période primitive : la famille souveraine. 2^e Période de transition : la cité contre la famille. 3^e Période classique : la cité souveraine. Il va sans dire qu'il ne saurait y avoir entre ces trois périodes de ligne de démarcation tout à fait tranchée. Pas plus que nous n'atteignons par l'observation directe le γένος idéal, où la parenté, en dehors des degrés rapprochés, est autre chose qu'une fiction, nous ne pénétrons dans le temps où les groupes gentiles n'admettaient, en cas d'offense, qu'une guerre sans merci et sans fin. Ce fut un intérêt très évident qui les amena à se départir de leur intransigeance farouche. Si le γένος offensé était engagé tout entier à poursuivre sa vengeance sur la totalité du γένος adverse, ce dernier ne l'était pas moins à détourner sur le seul coupable, en le rejetant de son sein, les conséquences de son acte. Le monde grec nous apparaît dans Homère plein de ces « déracinés », victimes expiatoires immolées à la sécurité des leurs, traqués par eux comme des bêtes fauves, expulsés sous les malédictions et les coups. Ces exécutions sauvages, où s'étale l'égoïsme humain dans sa férocité native, constituaient pourtant un premier progrès. Par là commence

à se faire jour la distinction entre la solidarité active et la solidarité passive, distinction capitale qui aboutira, qui tend déjà à la responsabilité individuelle remplaçant la responsabilité collective. La coutume de « l'abandon noxal, » pour l'appeler du terme consacré dans la langue juridique, conduit par un pas de plus à la réconciliation, à l'*αἵδεσις*, un mot nouveau dont M. Glotz explique, avec beaucoup de finesse, la dérivation et l'avènement, l'*αἵδεσις*, c'est-à-dire la traduction par l'acte de tout cet ensemble de bons sentiments exprimés par l'*αἰδώς*, bienveillance, pitié, effort de l'homme sur lui-même, victoire remportée sur les instincts aveugles de la douleur et de la colère, main tendue au malheureux, au suppliant, à l'ennemi terrassé. Il ne paraît donc après cela pas tout à fait conséquent avec lui-même quand il réduit, jusqu'à la supprimer, la part d'altruisme impliquée dans cette transaction, mais il est certain qu'elle est avant tout utilitaire, car elle suppose la compensation pécuniaire, la *ποινή*, et, par conséquent, au mobile de la haine elle substitue le mobile, plus puissant encore lorsqu'il peut intervenir sans honte, de la cupidité. A propos de la *ποινή*, M. Glotz examine deux questions principales. La *ποινή* se présente sous deux aspects, non pas exclusifs, mais très différents. Elle peut être, s'il s'agit d'un meurtre, un dédommagement pour la mort de la victime ou une rançon pour la vie du meurtrier. Elle est l'un et l'autre d'après M. Glotz, mais, suivant les époques, c'est le premier point de vue qui l'emporte ou le second. Si quelques juristes n'ont voulu voir dans la « composition » que le prix du sang versé, c'est que les documents où on peut l'étudier, codes germaniques ou autres, appartiennent à un état de civilisation où déjà elle ne ressemblait plus à ce qu'elle avait été dans les premiers temps. Nous en avons la preuve pour les Grecs dans l'histoire même du mot *ποινή* qui représente à l'origine, non point du tout des dommages-intérêts, mais exactement le contraire, la mort du meurtrier, seule satisfaction capable de désarmer les vengeurs acharnés à sa poursuite. C'est plus tard seulement, dans un milieu renouvelé par le relâchement des liens du γένος, par la transformation des idées et des mœurs, que les esprits inclinèrent à une vindicte moins violente, moins conforme sans doute aux exigences de la piété antique et aux revendications de l'ombre implacable, mais matériellement plus avantageuse aux survivants, et c'est alors aussi que la notion d'indemnité se combina dans le mot *ποινή* avec celle de représailles, de même que se dosa dans le montant fixé pour la dette, et en proportions variables suivant le rang des deux parties, la compensation consentie pour la vie à racheter et pour celle dont il fallait payer la perte. La deuxième question se pose ainsi : y a-t-il, dès cette époque, dans la transaction de l'*αἵδεσις* et dans la fixation de la *ποινή* une intervention des pouvoirs publics ? M. Glotz arrive ici à la scène judiciaire représentée sur le bouclier d'Achille, et il propose de ce texte fameux une explication à lui. Jusqu'à présent on a oscillé entre deux interprétations : 1° Il s'agit d'une contestation de fait. L'offenseur prétend avoir payé. L'offensé le nie. 2° Il s'agit d'une contestation de droit. L'offenseur veut payer. L'offensé refuse. De ces deux interprétations,

ni l'une ni l'autre ne sont exemptes de difficultés. La première ne rend pas compte de l'intérêt passionné excité par le procès. La seconde est en contradiction avec les cas analogues, nombreux dans Homère, où la transaction nous est présentée comme un règlement d'ordre privé. C'est pourtant la première qui est la vraie, à condition d'en saisir la portée et de considérer les effets de la sentence, suivant qu'elle aura été ou non favorable à l'homicide. Favorable, elle lui donne décharge. Il est tranquille. Négative, il est rejeté à l'exil ou à la mort. De là la gravité du débat. La loi salique vient ici commenter l'Iliade, et non pas seulement la loi salique, mais la législation de toutes les sociétés où existe le droit de vengeance privé. Partout la vengeance reprend son cours dès que l'offenseur n'a pas fait honneur à sa parole, et même quand la justice sociale a fait assez de progrès pour fixer elle-même le taux de la composition, l'inexécution du jugement annule la procédure et livre la partie condamnée à son adversaire. A cette explication nous ne voudrions qu'une retouche ou, pour mieux dire, un complément. Dans la scène décrite par le poète, on voit déposés au milieu du cercle formé par les anciens deux talents d'or. M. Glotz démontre qu'ils ne peuvent représenter l'objet du litige, car, dans l'état économique de la Grèce au temps d'Homère, la vie d'un homme libre valait plus de deux talents. D'ailleurs, ajouterons-nous, la consignation aurait sa raison d'être dans un procès où il s'agirait de décider si la somme proposée doit être acceptée ou refusée. Elle ne se comprendrait guère dans l'autre cas où il s'agirait de savoir si elle a été payée ou non. Mais alors que signifie ce dépôt? M. Glotz oublie de nous le dire à la page 128, où il discute le problème. C'est seulement à la page 388 qu'on croit comprendre que les deux talents représentent les frais de justice, et encore n'est-il pas facile d'accorder cette page avec ce qu'il dit page 152, où semble prévaloir l'hypothèse, difficilement admissible pour diverses raisons, de la consignation. Le texte de l'Iliade nous apprend donc comment s'est insinué le principe de la juridiction sociale, non pas par un jugement sur le fond, mais par un arbitrage sur le point de fait. Et déjà la coutume impose un tarif qui, du moins pour les cas autres que l'homicide, proportionne le montant des indemnités à la gravité des délits.

La deuxième période s'ouvre par « l'âge de fer, » dont Hésiode nous a dit les tristesses. Entre l'avènement encore lointain de cette juridiction sociale, impuissante dans sa compétence restreinte à assurer la répression du crime, et la décadence de la juridiction familiale, minée par les causes politiques et économiques qui travaillent à la ruine du *yévoç*, l'homme se sent comme perdu, son âme livrée aux angoisses du doute, sa personne et ses biens aux hasards et aux entreprises de la force. Désespérant de la terre, il tourne ses regards vers le ciel. Il invente ou précise la théorie de la souillure et de la Néméïsis frappant, avec celui qui l'a contractée, tous ceux, parents, voisins, amis, qui l'ont gagnée à son contact. La figure d'Apollon se lève à l'horizon de la pensée grecque. Le vol, l'homicide a cessé d'être un simple acte

d'hostilité moralement indifférent. Il est le péché, l'attentat à l'ordre divin, à l'harmonie universelle. Il n'est pas encore une infraction à l'ordre social, mais il tend à le devenir. Car la cité, pour échapper à la vindicte des dieux, n'aura d'autre moyen que de s'en faire l'instrument, et ce jour-là la juridiction criminelle sera fondée. Nous arrivons au moment où, sous la poussée du *démós* jaloux d'arracher aux classes privilégiées le secret du droit, et grâce aux facilités offertes par l'usage de plus en plus répandu de l'écriture, commencent à paraître les premiers codes. M. Glotz s'arrête, comme il convient, sur celui de Dracon. Il ne s'attarde pas à dissiper l'étrange malentendu, maintenant percé à jour, qui a érigé en type de sévérité proverbiale une loi dont le caractère essentiel est précisément de réagir contre les rigueurs inexorables, et où, pour la première fois, nous voyons l'acte jugé en tenant compte de l'intention de l'agent. Ce qu'il s'attache à faire ressortir, en s'en tenant strictement à son sujet, c'est le double aspect de cette législation, orientée vers l'avenir et tout imprégnée encore des principes du passé. La juridiction familiale subsiste à l'intérieur de la famille et dans les rapports des familles entre elles. Elle subsiste à l'intérieur de la famille dans son intégrité. Le meurtre commis par un parent sur un parent peut tomber sous le coup de la Némésis, mais la Némésis n'a d'autre sanction qu'elle-même. Elle subsiste d'une famille à une autre en ce sens que la transaction est autorisée en dehors de l'intervention de l'État. C'est seulement quand elle échoue qu'il intervient pour substituer son action à celle de la vengeance privée, et cela uniquement à la requête de la famille lésée, qui seule a le droit de poursuite. Mais pour l'accusation devant l'État, comme d'ailleurs pour la transaction privée, Dracon a gradué les droits, il n'en a laissé d'effectifs qu'aux plus proches, aux pères, aux fils, aux frères, les parents éloignés étant réduits au rôle de témoins, d'assistants, et, de plus, s'il suffit d'une voix dans ce cercle restreint pour faire échec aux compromis et forcer aux poursuites, une seule suffira aussi pour mettre à néant la sentence et procurer la réintégration de l'exilé. Ainsi, en même temps que la porte est ouverte plus large à la réconciliation, au pardon, le droit d'accusation et le droit de grâce, l'action judiciaire en un mot, se circonscrit, s'individualise au sein de la famille, et par là même s'apprête à en sortir, et Dracon annonce Solon. L'étude sur Solon occupe tout le centre de l'ouvrage, et à juste titre. Il est le vrai créateur de la nouvelle Athènes, moins encore par sa réforme politique, dont l'importance est capitale sans doute au point de vue qui nous occupe, puisque dans ses dispositions et dans son esprit elle est exactement opposée au système de classement des citoyens par *γένος*, que par sa réforme juridique, trop négligée des historiens et pourtant, au fond, la plus considérable des deux et la plus solide. Car, « de même que la Révolution française a marqué sa trace la plus durable et la plus profonde dans ce Code civil qui s'est fait respecter des régimes les plus divers, de même Solon a mérité la gloire, moins par son action sur les partis, qu'il ne put jamais maîtriser, ou par sa constitution, qui ne résista pas cinq ans à l'assaut des mécontents,

que par les principes qu'il introduisit dans la législation pour toujours, par les prescriptions où ses concitoyens ne cessèrent plus de voir le résumé de la sagesse humaine. » L'influence de Solon sur les transformations du droit criminel ne s'est exercée qu'indirectement au moyen de ses lois civiles. Mais ces lois, tendant dans leur multiplicité à un objet unique, la dissolution de l'antique organisation sociale par l'affranchissement de la propriété rendue transmissible en dehors du γένος, et par l'affranchissement de l'individu soustrait aux excès de la puissance paternelle, ne pouvaient manquer d'aboutir à la grande mesure qui transféra à l'universalité des citoyens le droit d'accusation, réservé jadis à la famille, et absorba les solidarités étroites d'autrefois dans celle plus vaste de la cité. Ce fut le point de départ de la γραφή, qui n'eut pas tout d'abord l'extension qu'elle prit par la suite, — nous sommes loin encore du temps où Démosthène pourra dire que tout acte de violence est un attentat contre l'État, et l'initiative de l'État représentée par celle des citoyens n'entre en jeu que par l'incapacité de la personne lésée ou par la défection de ses défenseurs naturels, — mais qui, néanmoins, posa le principe de l'action publique et logiquement prépara la conversion partielle, puis totale, de la composition en amende, de l'indemnité en pénalité.

Que reste-t-il à l'époque classique des traditions léguées par les âges antérieurs? Comment ces vestiges se sont-ils effacés progressivement, et jusqu'à quel point? Il faut mettre à part les procès pour homicide volontaire qui n'ont jamais, — M. Glotz le démontre péremptoirement, — fait l'objet d'une γραφή et dont l'initiative a toujours été réservée exclusivement aux parents de la victime. Il y a là une curieuse persistance d'archaïsme qui se traduit aussi par l'usage toujours en vigueur de la composition. L'inconvénient c'était qu'un meurtre pouvait rester impuni, mais les Grecs ou les Athéniens, puisque c'est d'eux qu'il est particulièrement question dans cette troisième partie, fidèles en cela à la vieille théorie, ne pensaient pas que l'État fût plus intéressé au châtimement que la famille. D'ailleurs, ils avaient trouvé moyen d'assurer par des voies détournées la sécurité publique. Contre les assassins vulgaires, surpris en flagrant délit de vol, contre les étrangers et contre ceux qui, rejetés en dehors de la cité à la suite d'une condamnation, n'étaient pas plus que les étrangers qualifiés pour invoquer ses lois protectrices, ils avaient la procédure sommaire de l'ἀπαγωγή, législation d'une ancienne coutume qui mettait les malfaiteurs à la disposition de l'homme attaqué, sauf maintenant à les trainer, séance tenante, devant le tribunal expéditif des Onze. Et pour le parent qui se dérobaît à son devoir, il était sous la menace d'une accusation d'impiété (γραφὴ ἀσεβείας), assez redoutable dans ses conséquences pour lui forcer la main. La législation sur le meurtre, maintenant le principe de la solidarité familiale tout en s'efforçant d'en prévenir le danger, n'est plus qu'une anomalie, un débris historique dans un temps où cette solidarité succombe ou va succomber définitivement sous sa double forme, solidarité active et solidarité

passive, la première attentatoire à la notion de l'État, la seconde au sentiment de la justice. L'État, en lutte contre le régime du *yévoç*, les avait combattues toutes deux fatalement, parce qu'elles étaient liées à l'existence même de ce régime. Mais son attitude envers l'une et l'autre n'avait pu être identique. Il avait combattu dans la solidarité active une force qui faisait obstacle à son autorité, et dans cette guerre à outrance il n'avait épargné que ce qu'il ne pouvait pas détruire. De la solidarité passive, il avait retenu soigneusement ce qui était de nature à confirmer son pouvoir et son prestige. Il l'avait expulsée du droit privé, mais pour la reléguer dans le droit public. Il avait consenti à ne pas frapper l'innocent avec le coupable quand il ne s'agissait que des intérêts des particuliers, mais il était resté intraitable du moment où c'étaient les siens qui entraient en jeu. Sans doute il n'avait pas été assez inflexible, assez étranger aux progrès de la morale pour ne pas restreindre la condamnation capitale à la personne du traître, du sacrilège, et, dès le milieu du v^e siècle, nous voyons qu'à Athènes du moins elle n'est plus appliquée à ses enfants que sous le bénéfice de certaines réserves qui ne tarderont pas à entraîner une absolution totale, mais il avait conservé pour la famille la proscription collective. Il restait donc une étape à franchir. Elle le fut dans le courant du iv^e siècle. Les derniers chapitres de la troisième partie sont destinés à montrer comment la proscription se réduit à la privation des droits civiques, puis à la confiscation, et comment le principe même de la confiscation se trouva atténué en pratique par les scrupules des juges et, en partie du moins, rayé du code du jour où elle cessa de se cumuler avec la peine de mort, sauf dans les cas de malversation où il était naturel que l'État prétendit rentrer dans son bien.

Le livre de M. Glotz est, d'un bout à l'autre, une glorification de la Grèce et d'Athènes. A ceux qui ne veulent pas désespérer de l'avenir, qui ne renoncent pas à voir prévaloir un jour dans les rapports internationaux le principe bienfaisant qui jadis assura la paix dans les relations privées, il pourra du moins donner quelques motifs de patienter et de prendre confiance. Ils y apprendront par quel effort de raison, par quel instinct de justice, de pitié, un peuple privilégié a su clore l'ère sanglante et rompre le cercle fatal où le tenaient captif ses préjugés séculaires. Quand Renan arrive à la loi judaïque qui, vers la fin du viii^e siècle, supprima la réversibilité des peines, il se tourne vers la Grèce pour lui demander où elle en est à ce moment et « ce qu'elle peut opposer à la lumière qui vient de se lever sur Jérusalem. » M. Glotz, dans une très belle page, relève le défi, et à la parole du Deutéronome, il répond par la *rhètra* d'Élis, non moins sainte à ses yeux, car là aussi, à la même époque, des hommes d'une autre race, se rencontrant avec Israël dans le même idéal, ont libéré les fils des fautes commises et des châtements encourus par les pères. Mais le point lumineux de la Grèce, c'est Athènes, toujours en avance sur le reste du monde hellénique, qu'il s'agisse de briser la tyrannie familiale et paternelle ou de limiter l'atrocité

répercussion des vengeances privées et publiques. La vertu qui agit en elle, c'est l'esprit démocratique. M. Glotz ne s'associe pas au mouvement de réaction qui s'est produit récemment, dans une certaine école, contre un régime dans lequel il persiste à voir, avec Grote, avec Curtius, l'honneur de la cité où il a resplendi de tout son éclat, la cause déterminante de sa grandeur dans tous les sens. Le puissant élan d'individualisme d'où il est sorti n'a pas seulement suscité les merveilles de beauté devant lesquelles se prosterne l'admiration des siècles; il a créé une conception du droit qui n'a pas sa pareille dans l'antiquité et qui longtemps, sur bien des points, a pu servir de modèle aux civilisations modernes. Ce régime a ses tares, qui lui ont été souvent et durement reprochées. Pour les juger équitablement, il suffirait de se placer, non au point de vue de la morale absolue, mais, comme il sied à un historien, en tenant compte des mœurs contemporaines, et aussi en faisant un juste retour sur les nôtres. Que n'a-t-on pas dit, par exemple, de la confiscation devenue un procédé fiscal entre les mains du *demos*? Pourtant, si l'on considère comment elle sévissait et était appliquée dans les autres villes, et que les plus grands penseurs de la Grèce, un Platon, un Aristote, n'ont jamais songé à en contester la légitimité, et qu'il n'y a pas cent ans qu'elle a été effacée de nos lois, on saura plus de gré aux Athéniens d'en avoir tempéré les rigueurs qu'on ne leur en voudra de s'être laissé aller aux dangereuses facilités de cette coutume néfaste. Et à voir ce que peu à peu ils en ont fait, comment ils l'ont purgée de ses pires abus, qui oserait affirmer qu'ils s'en seraient tenus là, qu'ils ne seraient pas arrivés à l'éliminer entièrement, si seulement, à cette démocratie en marche vers toutes les idées généreuses, le destin eût mesuré le temps d'une main moins avare et accordé une carrière aussi longue qu'elle fut remplie et brillante. C'est un lieu commun de reconnaître à Rome par rapport à Athènes la supériorité du sens juridique, et cela est vrai si l'on entend par là la force de logique qui épuise les conclusions d'une prémisse et la souplesse de raisonnement qui sait respecter la lettre tout en modifiant l'esprit; mais Athènes, précisément parce qu'elle a été moins dévotement fidèle au texte, parce qu'elle n'a pas rivié, pour ainsi dire, la notion du droit à la forme qui l'enveloppe, a eu, dans son évolution, une allure plus dégagée, plus hardie qui lui a permis de réaliser plus vite les aspirations de la conscience universelle. Elle avait supprimé la servitude pénale, elle avait interdit au père la vente de ses enfants, alors qu'à Rome, pendant des siècles, il put continuer à payer ses dettes avec le travail de ses fils et la beauté de ses filles.

En essayant de résumer la doctrine de M. Glotz, nous n'avons pu donner qu'une faible idée de cet énorme volume, gros de plus de six cents pages, si nourri, si plein de choses et auquel on voudrait seulement le complément d'un *index*, dût-il en devenir encore plus compact, car s'il est fait pour être lu, s'il est lumineusement composé, excellemment écrit, dans une langue nette, vigoureuse et qui sait, quand il y a lieu,

sans affectation, sans emphase, par le seul mouvement de la pensée, atteindre à l'émotion et à l'éloquence, il est fait aussi pour être consulté, manié fréquemment, il est riche de renseignements qu'on serait bien aise de retrouver à l'occasion et qui, faute de renvois, y sont comme noyés et perdus. Et quand on pense que ce travail a été entrepris et achevé durant les heures dérobées aux occupations absorbantes de la classe, on ne peut s'empêcher, en terminant, d'exprimer le vœu que l'auteur se trouve placé désormais dans des conditions plus favorables pour poursuivre les études où il s'est révélé un maître, et nous donner, le plus activement possible, de nouveaux ouvrages qui feront honneur, comme celui-ci, à la science française.

G. BLOCH.

Napoléon I^{er}, par le docteur Gustav Roloff, privat-docent à l'Université de Berlin. Berlin, Georg Bondi, 1900, 215 pages.

Le manuel du docteur Roloff appartient à la collection *les Protagonistes du siècle (Vorkämpfer des Jahrhunderts)*. C'est la troisième biographie. Celles de Friedrich Nietzsche et de Franz Liszt ont déjà paru. L'esprit de la publication paraît très austère. Aucune référence, pas de bibliographie, très peu de réflexions, des faits, exposés d'après un plan raisonné, enfin les résultats principaux des travaux récents. Voici les onze chapitres : Jeunesse et temps d'études; le Premier pas vers la gloire; Pour dominer la France; la Conquête de la paix; les Années de paix; le Commencement de la guerre anglaise; le Continent vaincu; l'Europe contre l'Angleterre; Fin du système continental; la Chute; l'Exil et la mort. Il serait facile de montrer que ces titres ne répondent pas absolument à la réalité. Mais, pour traiter l'histoire de Napoléon en 200 pages, il faut bien avoir recours à quelques conventions. Réduit à sa plus simple expression, le travail du docteur Roloff est cependant très utile. Les faits principaux sont bien saisis et s'enchaînent clairement. Les appréciations sont judicieuses dans leur sobriété. Voici quelques remarques : Carteaux est cité à propos de Toulon et non Dugommier (p. 20). Le coup d'État de Brumaire (p. 56 et suiv.) est raconté d'une manière tout de même trop objective. On aimerait à en savoir davantage sur la Ligue du Rhin. Le rôle joué par Napoléon dans l'unité de l'Allemagne méritait, ce me semble, un peu plus de développement. Sainte-Hélène aurait pu fournir quelques réflexions plus intéressantes. M. Roloff termine en nous disant la croyance de Napoléon dans l'avenir politique de sa famille; nous aurions voulu savoir si l'auteur partage l'opinion de l'empereur. En somme, il n'y a rien dans ce manuel pour le lecteur frivole; mais il est clair, aussi exact que possible et se lit avec profit.

P. BONDOIS.

Georges DE LEENER. **Les syndicats industriels en Belgique.**
(*Études sociales*, p. p. l'Institut de sociologie, n° I.) Bruxelles;
Leipzig, Misch et Thron, 2^e éd., 1904. In-8°, xvi-348 pages.

La collection de l'Institut Solvay de sociologie ne pouvait mieux débiter que par une étude sur le rôle que jouent, dans l'industrie moderne, les syndicats de production, de vente ou d'achat, *pools*, ententes, *cartells*, *trusts*, *corners*, etc. Dans une première partie, toute générale, M. de Leener étudie l'évolution industrielle qui a eu pour conséquence, dans les divers pays civilisés, ces nouveaux modes de groupement des producteurs. C'est un excellent exposé général de la reconstitution du monopole à la fin du XIX^e siècle. « Les syndicats modernes se sont adaptés au régime économique international de leur époque comme les corporations s'étaient adaptées à l'économie urbaine. »

Passant ensuite à la Belgique, M. de L. commence par y étudier les chambres de commerce, officielles ou libres, dont l'influence a favorisé la substitution de l'organisation syndicale à la libre concurrence. Les bourses aux marchandises ont joué un rôle analogue, elles ont mené aux ententes, aux *pools* et aux *cartells*. Ces derniers sont particulièrement développés en Belgique, particulièrement en ce qui concerne les *cartells* de vente (quelques-uns, comme l'*Union des fabricants de vis à bois*, ont un caractère international). Quant aux *trusts* proprement dits, l'évolution syndicale belge est trop peu avancée pour que nous trouvions là quelque chose de comparable aux *combinations* américaines. Le seul véritable *trust* important a été constitué en 1900 pour le coke.

M. de L. est plutôt franchement favorable à ces nouveaux groupements économiques. Le syndicat, dit-il, « réalise ce que ne peut accomplir la libre concurrence, harmonise la production et la consommation, élimine les crises, maintient le progrès technique. » Il ne le croit dangereux pour les consommateurs que sous un régime ultra-protectionniste. À l'anarchie industrielle, le syndicat substitue l'association. Il ne semble pas non plus, somme toute, que l'organisation syndicale du patronat soit défavorable aux salariés : ils peuvent obtenir des conditions de travail plus stables qu'en régime de libre concurrence.

Dans une dernière partie, M. de L. résume l'enquête sur les syndicats industriels en Belgique faite au début de 1901. L'ensemble forme un travail solide, qui sera utile aux historiens du mouvement économique moderne.

HENRI HAUSER.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — **Revue des Questions historiques.** Oct. 1904. — F. MAR-
TROVE. Une tentative de révolution sociale en Afrique. Donatistes et
Circoncillions; fin le 1^{er} janv. 1905 (les circoncillions étaient des
bandes de paysans donatistes qui parcouraient les campagnes, mêlant
le brigandage à la recherche du martyr. Protégés sous Julien, persé-
cutés après lui, les donatistes sont très puissants à la fin du IV^e s. Une
réaction catholique a lieu sous Honorius. Saint Augustin essaie de la
conciliation, mais les violences des circoncillions la rendaient difficile.
L'Empire aurait pu contenir et ramener les donatistes en ménageant
les païens; il voulut écraser païens et hérétiques, et tous s'unirent
pour appeler les Vandales). — FRÉVILLE. Une armée coloniale.
Dupleix aux Indes (détails très neufs sur la composition et l'organisa-
tion de ces troupes si bigarrées). — BONNEFON. La cour des Deux-
Siciles pendant les deux premières années de la Révolution française.
— PISANI. Une élection épiscopale à Paris en 1798 (très curieux article
sur la réorganisation du presbytère de Paris en 1795 par les trois curés de
Saint-Paul, Saint-Séverin et Saint-André-des-Arts: Brugière, Leblanc de
Beaulieu et Clausse, et sur l'élection, le 22 nov. 1798, de Roger, ancien
évêque de l'Ain, comme évêque de Paris, en opposition à Grégoire.
Le pauvre Roger n'exerça d'ailleurs, de 1798 au concordat, qu'une auto-
rité toujours contestée). — AUZOUX. Conquête de la colonie du Cap par
les Anglais en 1806 (d'après les documents des archives de Paris et les
papiers du général Decaen à Caen). — VACANDARD. Un dernier mot sur
l'école du palais mérovingien (conteste contre M. Wilde, de l'Univer-
sité d'Evanston (Illinois), qu'il y eût au *palatium* une école littéraire).
— HYRVOIX DE LANDOSLE. Trois mss. du Palais-Bourbon (ce sont deux
volumes de lettres de Croissy et de Torcy et l'abrégé de la Vie de Pom-
ponne par M^{me} d'Ancezune et autres documents relatifs à Pomponne.
M. H. de L. a l'intention de publier cette vie de Pomponne et la vie
de Torcy par la même, conservée à la Bibliothèque nationale). — Id.
Lettres du maréchal d'Harcourt au duc du Maine et à Voysin, 1709
(d'après un ms. du ministère de la Guerre; lettres très spirituelles). —
WELVERT. Un conventionnel oublié: Ysabeau. — V. GIRAUD. Un cha-
pitre inédit du Génie du christianisme (éloge des médecins paru dans
le *Mercur de France* du 1^{er} thermidor an IX). — L. DE F. Lettres
écrites de l'armée d'Orient (1854-1855). = *Comptes-rendus* de *Bruders*.
Die Verfassung der Kirche von den ersten Jahrzehnten der apostoli-
schen Wirksamkeit an, bis z. J. 175 n. Chr. (très solide). — Cabrol.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie; fasc. III (bon, va jusqu'à *Agneau*). — *C. Pascal*. Dei e diavoli, saggi sul paganesimo moriente). — Sancti Antonii de Padua vitae duae, quarum altera hucusque inedita; edidit *L. de Kerval* (bon). — *Schäfer*. Pfarrkirche und Stift im deutschen Mittelalter (excellent). — *Fleury-Vindry*. Dictionnaire de l'état-major français du xvi^e s. : Gendarmerie. — *P. Piccolomini*. La vita e l'opera di Sigismundo Tizio, 1438-1528 (important pour l'histoire de Sienne et aussi pour la critique des *Historiae Senenses* de Tizio, manuscrit encore inédit en 7 vol.). — *P. Richard*. Une correspondance diplomatique de la curie romaine à la veille de Marignan (quatre-vingts lettres de Bibbiena ayant pour objet de réunir les puissances européennes autour de Léon X). — *Kalkoff*. Die Anfänge der Gegenreformation in der Niederlanden (de 1520 à 1523. Très important pour l'histoire d'Aléander et d'Érasme). — *Janssen*. Gesch. d. d. Volkes; t. V et VIII revus par M. Pastor (retouches et additions très importantes; insiste en particulier sur le prêtre Cornelius Loos, qui fut persécuté pour avoir nié les prodiges des sorciers et protesté contre les cruautés dont ils étaient l'objet). — *Comtesse Marie de Villermont*. Le duc et la duchesse de Bournonville et la cour de Bruxelles (d'après des documents inédits; précieuse contribution à l'histoire des Pays-Bas au xvii^e siècle). — *Schmourlo*. Recueil de documents relatifs au règne de l'empereur Pierre le Grand; t. I : 1693-1700 (huit cent quarante documents recueillis en Italie et à Vienne sur les rapports de Pierre I^{er} avec le monde catholique). — *Comte de Bellevue*. Le comte Desgrées du Lou, président de la noblesse aux États de Bretagne de 1768 et de 1772. — *Villiers du Terrage*. Les dernières années de la Louisiane française (neuf, utile, trop touffu). — *Meuret*. Le chapitre de N.-D. de Paris en 1790. — *Gallavresi et Luvani*. L'invasione francese in Milano 1796, da memoria inedita di D. F. Nava (très utile). — *Gardère*. Histoire de la seigneurie de Condom et de l'organisation de la justice dans cette ville (excellent). — *Weber*. Die katholische Kirche in Armenien. = 1^{er} janv. 1905. *J. MARTIN*. L'Église et l'État en Suède au moyen âge (des origines à l'Union de Calmar (ce travail assez sec doit servir d'introduction à un livre sur Gustave Vasa). — *G. GAUTHEROT*. Un casus belli franco-helvétique en 1792 et 1793. La neutralité de la principauté de Bâle (Barthélemy et la Convention réussirent à maintenir le principe de neutralité et à éviter la guerre, malgré la violation du territoire de l'évêché de Bâle par Ferrières et les provocations du département du Mont Terrible). — *Comte de SÉRIGNAN*. Le maréchal Davout (d'après les archives de la Guerre. Il commença en parfait révolutionnaire en prenant part à l'insurrection de Royal-Champagne à Hesdin en 1790. Sa carrière n'offrit rien de saillant jusqu'en 1804, et il ne dut qu'à la faveur le bâton de maréchal, mais, à partir de ce moment, il se montra, militairement, le seul véritable élève de Napoléon. Il l'était aussi par sa sévérité contre les pillards, par sa dureté et son mépris des formes de la justice. Pour lui comme pour Napoléon, les conseils de

guerre étaient des instruments passifs de sa volonté). — GALLAVRESI. Le prince de Talleyrand et le cardinal Consalvi. Une page peu connue de l'histoire du Congrès de Vienne (analyse avec finesse les péripéties de l'opposition plus ou moins avouée qui exista à Vienne entre Consalvi, qui gardait contre la France un fond de méfiance et d'hostilité, et Talleyrand, qui cherchait à conserver le plus possible les avantages acquis par la Révolution). — CABROL. Le « liber ordinum » et la liturgie mozarabe (ce document, publié pour la première fois par dom Férotin, et qui, remontant au iv^e ou au v^e siècle, a vécu dans l'Espagne wisigothique jusqu'au xi^e siècle et persisté encore çà et là jusqu'à nos jours, est un des plus vénérables et précieux témoins de la vie religieuse du moyen âge). — J. GUIRAUD. Les idées morales chez les hétérodoxes latins au début du xiii^e s. (M. G. critique vivement ce qu'il y a d'excessif dans la thèse de M. Alphandéry qui fait honneur aux seuls hérétiques du xii^e et du xiii^e s. du réveil de l'esprit mystique et religieux du xiii^e s.). — MARCHAND. Le traité des Huguenots avec les Anglais en 1562 (soutient contre M. Mariéjol dans l'*Histoire de France* de Lavissee que Coligny, en livrant le Havre à Élisabeth, savait trahir les intérêts de la France et cite une lettre écrite le 8 septembre 1562 par des protestants rouennais à Élisabeth où ils réclamaient sa protection). — FROIDEVAUX. L'histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque de M. P. Masson (excellent livre). — P. DE VAISSIÈRE. Une paroisse rurale sous l'Ancien régime : Raulhac en Carladès (d'après le livre de l'abbé Poulhès). — V. PIERRE. Quelques livres sur la Révolution française (critique des livres de Jaurès et de Matthiez). — TEINCEY. Les Mémoires de sir Edward Blount (très précieux. Sir Edw. Blount a quatre-vingt-seize ans; il était en 1829 attaché de l'ambassade anglaise à Paris, et il fut depuis 1830 un des grands agents du développement des chemins de fer). — Comptes-rendus : Baumstark. Liturgia romana e liturgia dell' Esarcato. — Bonnard. Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Première période : 1113-1500 (très érudit). — Louis Veuillot. Sainte Germaine Cousin. — Couzard. La bienheureuse Jeanne de Lestonnac. — Terlinden. Le pape Clément IX et la guerre de Candie, 1667-1669. — Serrant. L'abbé de Rancé et Bossuet. — Villiers. L'abbé Eusèbe Renaudot. — Likowski. Die rutenisch-römische Kirchenvereinigung. — Mondaini. Le origini degli Stati Uniti. — Sevestre. L'histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801. — Hermann. Marengo (très complet). — Charnisay. L'insurrection hellénique et la diplomatie européenne. — Garsou. L'évolution démocratique de Victor Hugo, 1848-1851 (précise le caractère très personnel de l'évolution par laquelle Hugo, napoléonien et réactionnaire en 1848, devint montagnard en 1849). — Granderrat. Geschichte des Vatikanischen Konzils; 2 vol. (un troisième volume complètera cet excellent livre). — Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII; 7 vol. — Dubourguier. Grandes écoles et gens d'église au diocèse d'Amiens sous l'Ancien régime. — Rupin.

Rocamadour (beau et bon livre, fait justice des légendes). — *Boyer*. Histoire de la principauté souveraine de Boisselle-Henrichemont. — *Bremond d'Ars*. Un fief saintongeais (celui du Cormier; curieux). — *Prévost*. Étude sur la forêt de Roumare. — *Villa Amil y Castino*. Iglesias Gallegas (revue archéologique de la Galice religieuse).

2. — Revue de Synthèse historique. Avril 1904. — H. BERR. Le problème des idées dans la synthèse historique; fin en juin (M. B., dans ce très intéressant article, analyse avec M. Goldfriedrich, auteur de l'ouvrage *Die historische Ideenlehre in Deutschland*, ce qu'il faut entendre par idée en histoire, et comment, tandis qu'au début du XIX^e siècle avec Kant, Fichte, Schelling, Hegel et même Humbolt, règne un idéalisme métaphysique qui fait de l'idée la maîtresse du monde, une étude plus attentive de la nature et de l'origine des idées les a rattachées aux faits historiques et sociaux dans la psychologie sociale, l'histoire évolutive de la civilisation et la psychologie des peuples. En face de l'idéalisme allemand, M. Goldstein a étudié *Die empiristische Geschichtsauffassung D. Humes*. M. B. analyse et critique finement le livre de Suran sur des *Esprits directeurs de la pensée française, du moyen âge à la Révolution*). — P. LACOMBE. L'appropriation privée du sol; VI; suite en août, fin en octobre (observations intéressantes sur le colonat considéré comme une forme de la clientèle et sur les faits multiples de collectivité qui subsistent depuis l'antiquité à travers tout le moyen âge à côté de la propriété privée et en elle). — BARBAU-DIHIGO. Questionnaire sur l'enseignement supérieur de l'histoire (cette enquête, provoquée par une communication de M. Lot à la Société d'histoire moderne et par la réorganisation de l'École normale, a provoqué d'intéressantes réponses de MM. Dufourcq, Gavet, Petit-Dutaillis, Waddington, Boissonnade, Desdevises du Désert, Pariset, Radet. M. Pariset nous paraît avoir le mieux vu le nœud du problème. Les Universités n'existeront vraiment que quand on aura supprimé la division en Facultés et qu'il n'y aura plus que l'Université et des Instituts spéciaux, scientifiques ou professionnels). — Revue critique : l'Année sociologique (Goblot). — *Lamprecht*. Zur jüngsten deutschen Vergangenheit (H. Lichtenberger; analyse plutôt favorable). — *Stranik*. La pensée russe contemporaine (Clémang). — *Roosevelt*. L'idéal américain (Mantoux). — *Huvelin*. Revue générale sur les ouvrages relatifs au droit commercial (toutes ces revues générales sont de précieux répertoires). — P. Caron. La Société d'histoire moderne (son activité de 1501 à 1904. — H. Berr. Un débat entre sociologues et historiens aux États-Unis (analyse d'une discussion soulevée au 19^e congrès de l'Association historique américaine de 1903). — Juin 1904. XENOPOL. La causalité dans la succession; fin en août (analyse fine et précise qui distingue les faits de répétition des faits de succession et qui arrive aux principes suivants : dans la causalité de répétition qui se manifeste sous forme de loi, la cause est concomitante avec l'effet et la cause ultime entoure de près le connaissable; dans la causalité de

succession, la cause précède toujours l'effet, la cause ultime est reléguée à l'infini et la causalité se manifeste sous forme de série). — JEAN-MAIRE. L'Allemagne à travers les âges (à propos des livres de von der Marck, *Völker Ideale; Germanen u. Griechen* : André Lefèvre, Lair, Fouillée). — KLEINCLAUSZ. La Bourgogne; suite en août, fin en octobre (admirable exposé de l'état de nos connaissances sur la Bourgogne). — PETIT-DUTAILLIS. Angleterre. Moyen âge (revue générale bibliographique excellente). — H. BERR. L'ancienne et la nouvelle école historique d'après Grotenfeld : *Die Wertschätzung in der Geschichte* (M. G. sépare entièrement l'histoire de la sociologie et, tout en admettant qu'on doit donner plus de place aux facteurs collectifs que ne faisait l'ancienne école, il considère avec elle l'individuel comme le domaine propre de l'histoire. M. B. le critique avec raison). — DRIAULT. L'enseignement secondaire de l'histoire, d'après le Dr E. Reich. = Août. A. NAVILLE. La notion de loi historique (il n'y a pas de lois historiques; les rapports qu'on désigne par ces mots ne sont que des rapports généraux, mais non universels). — H. BERR. L'orgueil humain, par M. Zyromski (l'idée fondamentale du livre, d'ailleurs très brillant, de M. Z., qui consiste à tout ramener à la nature et à la science qui en est la connaissance exacte, et à considérer comme nuisibles toutes les créations rationnelles de l'esprit, de l'orgueil humain, est fausse et dangereuse; elle pourrait paralyser toute activité intellectuelle). = Oct. WINDELBAND. La science et l'histoire devant la logique contemporaine (l'histoire est une science d'événements uniques, mais les seuls faits vraiment historiques sont ceux qui ont un rapport avec les valeurs qui déterminent la vie de l'espèce). — JANKÉLEVITCH. Psychologie collective et psychologie sociale (critique du matérialisme historique de M. P. Rossi dans ses deux livres : *Psicologia collettiva* et *Sociologia e psicologia collettiva*). — DESDEVISES DU DÉZERT. Espagne. Moyen âge; fin en décembre (bonne revue générale bibliographique). — H. BERR. Un discours de rectorat à Halle sur l'évolution dans l'histoire universelle (discours de M. Lindner, qui publie en ce moment une *Weltgeschichte* en neuf volumes. Il croit qu'on peut dégager dans l'histoire des éléments permanents et que le rapport entre la permanence et le changement fait le fond de l'histoire). — Le deuxième congrès international d'histoire des religions. = Décembre. E. REICH. Historiens psychologues et historiens livresques (c'est la psychologie qui est la lumière de l'histoire). — P. LACOMBE. Notes sur Taine (la littérature n'est pas le miroir de la société et les œuvres de génie moins que toutes les autres). — H. LICHTENBERGER. H. Heine et sa place dans l'histoire contemporaine. — J. FLACH. Le droit de l'Église en Allemagne (d'après une étude de M. Stutz pour l'Encyclopédie du droit de Holtzendorff). — H. BERR. Une prétendue loi de l'histoire (M. Millard, dans son livre : *Une loi historique*, prétend déterminer mathématiquement la durée des cinq phases de formation, activité, malaise, éclat et décadence, de 250 ans chacun environ, par lesquelles passent tous les peuples). — P. ROQUES. La perspective historique, d'après Ratzel.

3. — Revue d'histoire moderne et contemporaine. 1904, 15 déc.

— P.-L. SAGNAC. La France en 1789 et les États généraux, d'après les travaux de M. Armand Brette. — Henri Sée. Le travail d'histoire moderne en province : la Bretagne, année 1903. = Comptes-rendus : J. Gaubin. La Devèze durant la période révolutionnaire sous le rapport religieux (ouvrage écrit avec d'excellentes intentions, mais d'une philosophie plutôt courte). — Jos. Wirth. Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, 1755-1820 (insuffisant). = 1905, 15 janv. P. MURET. Les mémoires du duc de Choiseul; 1^{er} art. (étude critique sur l'édition récemment donnée par F. Calmette; cette édition ne saurait être considérée comme définitive, car il existe certainement d'autres sources manuscrites; cependant, elle permet déjà d'ajouter à ce que nous savons de Choiseul). — J. DURENG. La complicité de l'Angleterre dans le complot d'Amboise. = Comptes-rendus : *Mariéjol*. La Réforme et la Ligue; l'édit de Nantes (tome VI de l'*Histoire de France* de Lavissee; consciencieux et solide). — *Dahlgren*. Abbé Noël Jouin sous Louis XIV (curieuse biographie d'un brasseur d'affaires et armateur, peut-être escroc, pendant les dernières années du grand règne). — F. Dumas. Étude sur le traité de commerce de 1786 entre la France et l'Angleterre (beaucoup de faits nouveaux; mais encore incomplet. Article important de Ph. Sagnac). — J. Lenel. Histoire du collège d'Amiens, 1219-1795.

4. — Bulletin critique. 1904, 5 décembre. — Supplément à la

Bibliographie de la Presse, de Hatin; 2^e art. (par A. Tougard). = 15 décembre. P. Franche. Sainte Hildegarde (bon). — A. Bièvès. Les Anglais dans l'Inde; Warren Hastings (bon). = 25 décembre. E. von Roey. De justo auctario ex contractu debiti dissertatio historico-moralis (expose d'une façon très précise quelle a été la doctrine des scolastiques en ce qui concerne le prêt à intérêt). — A. Dortlisheim. Le comte de Falloux. Lettres, notes et souvenirs (bon). — H. de la Ville de Mirmont. La jeunesse d'Ovide (très intéressant). — Abbé Paul Paris-Jallobert. Le château Landais à Vitré (avec une biographie très précise de Pierre Landais, d'abord tailleur de François II, duc de Bretagne, puis son trésorier et son principal confident). — Cranert. Memoria graeca herculanensis, cum titulorum, Aegypti papyrorum, codicum denique testimoniis comparata (très riche contribution à l'étude de la paléographie grecque). = 1905, 5 janv. Al. Tuetey et H. Lacaille. Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris; t. I : 1417-1420 (texte utile, très bien édité). = 25 janv. Dom Leclercq. L'Afrique chrétienne (érudition solide et de bon aloi, critique sage et modérée; mais c'est un fouillis, un « vide-poches de notes »; ce n'est pas une œuvre agencée et terminée). — Marquis Mac Swiney de Mashanaglass. Le Portugal et le Saint-Siège; IV : les Roses d'or envoyées par les papes aux rois de Portugal au xvr^e siècle.

5. — Revue critique d'histoire et de littérature. — M. GACHOT nous a adressé une lettre pour nous prier de faire savoir à nos lecteurs

qu'il avait répondu, dans la *Revue critique*, n° du 28 nov. 1904, aux critiques que MM. Rott et B. lui avaient faites dans le n° du 24 oct. = 1904, 12 déc. *G. Ter-Mikhean et Malasean*. Histoire d'Arménie et lettre à Vahan Mamikonien (bonne édition de la chronique de Lazare de Pharpi). — *Manandean et Adjarean*. Les martyrs modernes de l'Arménie, 1155-1843 (bon). — *R.-E. Brünnow*. Die Provincia Arabia (bon; très belles planches). — *R. Pichon*. Lactance (très consciencieux). — *Freeman*. The historical geography of Europe; 3^e édit. (remarquable précis d'histoire; la géographie est ce qu'on y trouve le moins). — *Clive Day*. The policy and administration of the Dutch in Java (intéressant). = 19 déc. *Burkitt*. Early eastern christianity (œuvre d'excellente vulgarisation). — *J. Turmel*. Tertullien (bon; le livre serait meilleur encore s'il n'avait dû subir l'imprimatur ecclésiastique). — Souvenirs de la baronne du Montet, 1785-1866 (intéressants; l'auteur est une émigrée qui a vécu longtemps à Vienne, mais qui a toujours adoré la France, où s'est passée sa vieillesse et où elle est morte). — *C. Peters*. England and die Engländer (superficiel, paradoxal et parfois contradictoire). = 26 déc. *J. Horovitz*. Die Hasimijjat des Kumait (texte, traduction et commentaire de poésies politiques fort intéressantes pour l'histoire du schisme chiite à ses débuts; bonne biographie de l'auteur, de Komeit, poète versatile qui encensa les Oméiades et les servit après avoir été le porte-voix le plus retentissant de leurs ennemis). — *P. Alphandéry*. Les idées morales chez les hétérodoxes latins au début du xiv^e s. (fort intéressant; remarques et critiques importantes de Paul Lejay). = 1905, 2 janv. *L. Homo*. Essai sur le règne de l'empereur Aurélien, 270-275. De Claudio Gothico, Romanorum imperatore, 268-270 (deux thèses remarquables). — *Kortzfeisch*. Der oberelsässische Winterfeldzug 1674-1675 und das Treffen bei Türckheim (bon en ce qui concerne la partie stratégique). — *Longin*. Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée, 1754-1825 (très intéressant). = 9 janv. *Ch. Lécivain*. Études sur l'Histoire auguste (livre très savant, avec beaucoup de parties neuves; conclusions trop systématiques, où une place trop grande est laissée à l'artifice et à l'arbitraire; mais désormais on saura quelles précautions il faut prendre quand on voudra alléguer le témoignage de l'Histoire auguste). — *Halkin et Zech*. Bulletin d'institutions politiques romaines; t. I (très utile). — *H. d'Arbois de Jubainville*. Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 400 avant notre ère (l'histoire n'est pas fondée sur d'autre témoignage que celui des noms de lieu; aussi les conclusions, pour ingénieuses qu'elles soient, restent-elles hypothétiques). — *H. Chardon*. Scarron inconnu et les types des personnages du *Roman comique* (beaucoup de choses inédites autour de Scarron). — *Capitaine Choppin*. Insurrections militaires en 1790 (beaucoup de documents nouveaux, mais l'auteur généralise trop vite et d'imprudente façon). = 16 janv. *Capitaine J. Colin*. Annibal en Gaule (ouvrage intéressant et conduit d'après une méthode toute scientifique; mais l'in-

interprétation de Tite-Live et surtout de Polybe laisse fort à désirer; c'est là le point faible de l'ouvrage). — Eusebius Werke (très important). = 23 janv. *Victor Bérard*. Les Phéniciens et l'Odyssee; t. II (est-il bien sûr que les Phéniciens aient joué un aussi grand rôle dans la Méditerranée? Il convient de se tenir sur la réserve tant qu'on n'aura pas encore pénétré plus avant dans la civilisation crétoise). — *Goguel*. L'apôtre Paul et Jésus-Christ (étude très sérieuse, mais par endroits bien subtile). — *H. Weinelt*. Paulus (bonne œuvre de vulgarisation). — *P. Huvelin*. La notion de l'*Injuria* dans le très ancien droit romain (très intéressant pour l'histoire du droit et des mœurs à Rome; mais l'auteur traite avec une désinvolture excessive les témoignages anciens qui sont contraires à ses théories). — *Clerc*. Guerre d'Espagne. Capitulation de Baylen. Causes et conséquences (la responsabilité de Baylen incombe avant tout à Napoléon). = 30 janv. *Alengry*. Condorcet, guide de la Révolution française (apologie consciencieuse, mais inexpérimentée). — *L. Cahen*. Condorcet et la Révolution française (excellent; mais décidément il faut bien reconnaître qu'on exagère la place de Condorcet dans la Révolution; il a été un bien piètre politique. Article à lire d'A. Mathiez).

6. — La Correspondance historique et archéologique. 1904, sept. — *JOS. CUVELIER*. La réorganisation des archives en France. — *E.-D. GRAND*. Thèses de l'École des chartes, promotion du 27 janvier 1904; suite. = Oct.-nov. Circulaires aux préfets et aux inspecteurs d'académie au sujet de la commission chargée de rechercher et de publier les documents d'archives relatifs à la vie économique de la Révolution française. — Réunion des archivistes français, dimanche 10 avril 1904 (résumé des discussions sur les archives notariales, les versements des archives aux dépôts de l'État ou des départements, le personnel des archives).

7. — La Révolution française. 1904, 14 oct. — *CL. PERROUD*. Le Père Duchêne à Bergerac (notes biographiques sur Antoine-François Lemaire, journaliste dès le début de la Révolution et qui ressuscita, pour la défense de la Révolution et du parti girondin, le type populaire du P. Duchêne. Après la chute des Girondins, il disparut; M. Perroud le retrouve à Bergerac « bibliothécaire national », fonctions où il avait été nommé par Lakanal. Il revint à Paris après la chute de la Terreur). — *Edmond Poupé*. Les fédérés varais du 10 août. — *Léon Deschamps*. Les femmes-soldats dans la Sarthe (il y en eut au moins trois). — Documents inédits : Procès-verbaux de la commission de gouvernement, 22 juin-7 juillet 1815. — *A. MATHIEZ*. Une lettre de Grégoire en septembre 1792. = 14 nov. *A. Liévy*. L'origine du *Chant du départ* et la date de sa composition (réfute les arguments de M. Guillaume). — *E. LE GALLO*. Les Jacobins de Cognac depuis l'établissement de la République jusqu'à la Révolution du 9 thermidor, d'après le registre de leurs délibérations. — *E. Jovy*. Les souvenirs inédits de Claude Dorizy, député à la Législative de 1791 (du 5 oct. 1791 au 14 févr.

1792). — Documents inédits : lettre de l'ex-législateur Rudler au conventionnel Lasource sur la politique extérieure de la Révolution, de Colmar, 6 avril 1793. — L. GRASILIER. A propos du Père Loriguet (dans un journal humoristique, *le Thé*, n° du 6 août 1797, Bertin d'Antilly dressa un fantaisiste « tableau de la maison du roi constitutionnel de la monarchie française » où se trouvait : « Grand connétable, Buonaparte. » C'est sans doute l'origine du trop fameux « marquis de Buonaparte, lieutenant général du royaume », que Loriguet n'a nullement inventé). = 14 déc. Henri LABROUE. Lakanal et l'instruction civique dans la Dordogne. — A. BLOSSIER. Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados; ses rapports avec la municipalité et la Société « les Amis de la Constitution » de Honfleur. — Henri BERTAL. Les archives municipales d'Épernay (inventaire sommaire partiel de ces archives pour la période révolutionnaire). = 1905, 14 janv. Henry POULET. Le département de la Meuse à la fin du Directoire et au début du Consulat. — LÉVY-SCHNEIDER. Sur un ouvrage de Caffarelli du Falga attribué à Jeanbon Saint-André. — A. AULARD. Le doctorat de G. Arnaud : *les États de Foix, 1608-1789; la Révolution dans l'Arriège* (deux ouvrages intéressants et utiles). — J. TCHERNOFF. La génération de 1848, à propos du livre de Chassin : *Souvenirs d'un étudiant de 1848*. — E. COYECQUE. La sépulture de Mirabeau. — Troisième circulaire du ministre de l'Instruction publique sur l'histoire économique de la Révolution (quelques indications bibliographiques).

8. — **Revue archéologique.** 1904, nov.-déc. — EDHEM-BEY. Fouilles et découvertes à Tralles. — Salomon REINACH. Esquisse d'une histoire de la collection Campana. — Isidore LÉVY. Malcandre, dans l'inscription d'Eschmounazar (Plutarque parle d'un Malcandros, roi de Biblos. Ce Malcandros n'est autre que le « roi puissant » Malk-Addir de l'inscription; en un mot, c'est un maître de l'Hadès phénicien). — S. REINACH. De quelques textes grecs et latins récemment découverts en Égypte. = Bibliographie : *Ettore de Ruggiero*. Dizionario epigrafico di antichità romane (entreprise remarquable et qui est appelée à rendre les plus grands services). — F. NOACK. Homerische Paläste (important; introduit des distinctions chronologiques dans une matière qu'on avait eu le tort, jusqu'à présent, d'étudier en bloc). = R. CAGNAT et M. BESNIER. Revue des publications épigraphiques relatives à l'Antiquité romaine.

9. — **Revue des Études anciennes.** T. IX, 1904, oct.-déc. — G. RADET. Recherches sur la géographie ancienne de l'Asie Mineure; III : l'Artémision de Sardes. — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines; XXIV : Remarques sur la plus ancienne religion gauloise; fin (rapports avec les dieux grecs et romains. « Il n'y avait, entre les religions des Gaulois, des Grecs et des Romains, ni contradictions essentielles ni obstacles insurmontables; tous ces dieux étaient prêts à s'entendre si une même domination venait à les réunir »). — G. ARNAUD d'AGNEL. Notes sur un monument celtique découvert à Vachères, Basses-Alpes.

== Bibliographie : *D. Cuthbert Butler*. The Lausiaca history of Palladius (Palladius, évêque d'Hélénopolis en Bithynie, avait, dans les années 388-399, parcouru les districts de l'Égypte alors habités par les ermites et les cénobites; il composa l'histoire de ces moines vers 419 ou 420 et la dédia à Lausus, chambellan de Théodose II. De là le titre sous lequel on la connaît. Par la suite, elle s'augmenta d'additions qui en changèrent le caractère primitif. Maintenant, le départ des divers éléments est fait; Preuschen a déjà en 1897 publié l'*Historia monachorum*; dom Butler nous donne maintenant un bon texte de l'*Histoire Lausiaca*).

10. — Revue celtique. 1904, juillet. — Adrien BLANCHET. Note sur le *gaesum*. — Oct. W. STOKES. La vie de saint Fursa (texte, avec traduction anglaise en regard; c'est essentiellement une adaptation en irlandais du 3^e livre de l'*Hist. ecclési.*, ch. xix, de Bède le Vénérable. Remarquable surtout comme étant, sous une forme irlandaise, « la plus ancienne des visions du moyen âge qui atteignent à leur point culminant dans la Divine Comédie »).

11. — Revue d'histoire, rédigée à l'État-major de l'armée. 1904, déc. — Les campagnes du maréchal de Saxe. La campagne de 1745; 1^{re} partie : Fontenoy (choix de la position; préliminaires de la bataille). — La guerre de 1870-1871. La journée du 18 août en Lorraine; bataille de Saint-Privat; suite (description vraiment tragique des paniques qui se déclarèrent, vers la fin de la bataille, à la fois chez les Français et chez les Allemands. Du côté allemand, le combat fut pendant toute la journée incohérent et décousu); fin en janv. 1905 (la retraite sous Metz; apathie du maréchal Bazaine, qui n'a rien fait pendant la journée du 18 que pour assurer sa retraite; alors, pourquoi donc annonce-t-il qu'il prendra « la direction du Nord »? Quant à Moltke, il ne paraît pas avoir eu l'intention nette des grandes choses accomplies sous son commandement; les circonstances le conduisirent parfois. Il n'est que juste de reconnaître qu'il en sut tirer le meilleur parti et que, s'il commit des fautes, il sut les réparer à temps. Suit le tableau des pertes éprouvées par les deux armées dans cette journée du 18 : Français, 13,218 hommes hors de combat; Allemands, 20,160). — 1905, janv. La campagne de 1794 et l'armée du Nord; suite (les aéroliers). — AZAN. Sidi-Brahim, 1845 (ch. iv de l'ouvrage que le lieutenant Azan vient de publier sous ce titre).

12. — Bulletin italien. 1904, n° 4. — Émile PICOT. Les Italiens en France au xvi^e s.; 9^e art. — L. AUVRAY. Inventaire de la collection Custodi conservée à la Bibliothèque nationale; 4^e art.

13. — Bulletin hispanique. 1904, n° 4. — J. JUNGFER. Noms de lieux hispaniques d'origine romaine. — Alf. MOREL-FATIO. La vie de d. Luis de Requesens y Zuñiga, commandeur de Castille, 1528-1570 (suite du texte). — G. CROIX. La famille de Juan de Mariana (il s'agit du grand historien de l'Espagne, qui naquit à Talavera de la Reina vers la fin de 1535 ou au commencement de 1536; il était enfant trouvé et,

sans doute aussi, enfant naturel). — R. CAGNAT. Lettre à M. Pierre Paris sur des inscriptions d'Espagne. = Bibliographie : *Fr. Fernández de Bethencourt*. *Historia genealógica y haráldica de la monarquía española* (excellent).

14. — Annales des Sciences politiques. 1904, 15 nov. — P. HAMELLE. Lord Salisbury; fin le 15 janv. 1905. — P. FAUCHILLE. Les intrigues contre Napoléon I^{er} dans le nord de l'Empire, 1814-1815 (en Hollande et en Belgique, dans les départements français du Nord); suite et fin le 15 janv. 1905 (agissements en faveur du prince d'Orange et du comte de Provence; les mouvements séditeux dans les départements réunis et dans ceux de l'ancienne France favorisèrent naturellement l'offensive des Alliés). = 1905, 15 janv. Émile BOUTMY. Albert Sorel. — André POISSON. La politique douanière de l'Empire allemand. Le comte de Caprivi; suite.

15. — Le Correspondant. 25 novembre 1904. — Le Tibet, la Russie et l'Angleterre. — GACHOT. Le couronnement de Napoléon (amusants détails sur la cérémonie du 2 décembre 1804). — Lettres de L. Cornudet et de Ch. de Montalembert; fin le 10 décembre (ces lettres, qui vont de 1831 à 1868, sont surtout intéressantes par les détails qu'elles donnent sur le Saint-Simonisme, sur l'insurrection de Lyon qui avait toutes les sympathies de Montalembert, sur l'affaire de l'Avenir et les relations de Montalembert avec Lamennais de 1831 à 1835, enfin sur la question des biens d'Orléans confisqués le 22 janvier 1852. Cornudet, qui avait eu l'honneur d'être exclu du Conseil d'État pour s'être opposé à cette confiscation, bien qu'il eût, comme Montalembert, accepté avec joie le coup d'État, eut la platitude d'accepter sa réintégration en 1853. Si son amitié pour Montalembert est touchante, son influence sur lui paraît avoir été peu heureuse). — B. DE LACOMBE. Les origines de la Réforme en France (à propos du livre d'Imbart de la Tour sur la France à la veille de la Réforme). = 10 décembre. M. SABATIER. Le Code civil. — LANZAC DE LABORIE. La vie religieuse à Paris, du coup d'État de Brumaire à la promulgation du Concordat; fin (très intéressant). = 25 décembre. G. DE GRANDMAISON. Les comptes de La Forest (curieux détails sur la carrière de ce diplomate et surtout sur le rôle pénible qu'il joua comme agent de Napoléon auprès de Joseph, roi d'Espagne de 1808 à 1813). = 10 janvier 1905. La crise constitutionnelle en Russie (intéressant, mais exagère en croyant le problème actuel purement économique; la question constitutionnelle prend une importance grandissante). — P. DE LA GORCE. Le Quatre Septembre. — LA RONCIÈRE. Un précurseur de Stœssel au xvi^e siècle. Un siège de deux ans (il s'agit de Guillaume de Houdetot qui défendit, de juillet 1512 à juillet 1514, un des forts de Gênes, celui de Godéfa ou de la Mauvoisine). = 25 janvier. O. HAVARD. Les premiers troubles de la Révolution dans les ports militaires, 1789-1892 (mutineries des équipages à Brest; assassinat du capitaine Patry le 24 juin 1791, attentat contre le capitaine La Jaille, documents inédits curieux. L'Angleterre encourageait sous

main ces séditions). — Baron DE MARICOURT. Un confesseur du roi. Avis donné par l'abbé Soldini à Louis XVI (document de 1792. Conseils aussi sages qu'insuffisants pour la situation où devait se trouver l'incapable souverain). — GILLET. Mystiques et primitifs. L'ancienne école de Cologne. — LANZAC DE LABORIE. Le comte de Rambuteau (d'après ses Mémoires publiés par son petit-fils).

16. — *La Revue de Paris*. 1904, 15 octobre. — Paul GUIRAUD. La population de la Grèce ancienne (expose les raisons économiques pour lesquelles le nombre des esclaves, celui des affranchis et des étrangers ne cessa de croître, du moins dans les villes enrichies par le commerce, tandis que le nombre des citoyens ne cessa de diminuer. La dépopulation commença en Grèce dès le iv^e siècle et rien ne put l'arrêter. La législation fut impuissante à enrayer le mal parce qu'elle n'envisagea nulle part nettement le problème économique). — Comte Valentin ESTERHAZY. Aventures de jeunesse, 1740-1769; fin (beaucoup d'aventures assez terre à terre, contées avec quelque longueur; finit d'une façon assez morale). — Paul STAPPER. Victor Hugo à Guernesey (fin de ces charmants souvenirs). = 1^{er} novembre. Général Alph. d'HAUTPOUL. Souvenirs d'Espagne et d'Angleterre, 1811-1814 (fait prisonnier à la bataille des Arapiles, d'Hautpoul fut, après d'émouvantes péripéties, transporté en Angleterre, où il resta jusqu'à la paix; fin le 15 novembre. — Louis AUBERT. Américains et Japonais (pourquoi les Américains sont pour les Japonais et contre les Russes). = 15 nov. André CHEVRILLON. Ceylan bouddhique; fin le 1^{er} décembre. — Sébastien CHARLÉTY. La petite Église de Lyon (cette petite Église s'est fondée en 1802, par protestation contre le Concordat; elle prit naissance dans un milieu où le jansénisme avait eu des adeptes au xviii^e siècle, mais elle ne fut pas janséniste. Elle a encore aujourd'hui quelques fidèles, « catholiques ardents, scrupuleux, dévots, qui naissent et meurent sans entrer à l'Église »). = 1^{er} décembre. Jules FERRY. Lettres à Gambetta, 1870-1871 (cinq lettres écrites de Paris pendant le siège, sauf la dernière, qui est du 8 février, et qui explique pourquoi Paris s'est rendu). — Gabriel MONOD. Michelet et George Sand, d'après le *Journal inédit* de Michelet et leur correspondance (1844-1852, 1855-1862; beaucoup de compliments réciproques et aussi, de part et d'autre, des touches de juste critique; « il y avait entre eux certaines incompatibilités, mais il y avait aussi un lien moral très fort : tous deux avaient l'amour du peuple et une profonde bonté »). — Louis AUBERT. Français d'Amérique. — Emile DARD. Choderlos de Laclos (intéressant résumé de sa biographie. L'auteur des *Liaisons dangereuses*, après avoir été secrétaire du duc d'Orléans pendant son ambassade de Londres, puis emprisonné pour ce fait même pendant la Terreur, alla mourir général d'artillerie, en Italie; il fut enlevé par la dysenterie à Tarente, le 5 septembre 1803). — Félicien CHALLAYE. Lafcadio Hearn et le Japon (intéressante esquisse biographique et littéraire; Hearn est un des Européens qui ont le mieux pénétré dans l'âme du Japon). = 15 déc.

SAINTE-BEUVE. Lettres à Victor Hugo et à M^{me} Victor Hugo; suite le 1^{er} et le 15 janvier. — Notes sur Pie X; suite le 15 janvier. = 1905, 1^{er} janvier. **H.-A.-L. DE CASTRES.** Souvenirs de Brienne, 1780-1784, publiés par **Fr. PUAUX** (souvenirs écrits seulement en 1815; Castres de Vaux y parle de Bonaparte *sine ira et studio*; il est attachant et paraît véridique). = 15 janvier. **Georges DE LA SALLE.** En Mandchourie; la bataille du Cha-kho (impressions d'un non combattant qui vivait dans l'armée russe).

17. — Annales du Midi. 1905, janvier. — **J. CALMETTE.** Les comtés et les comtes de Toulouse et de Rodez sous Charles le Chauve (la série des comtes héréditaires de Toulouse-Rouergue au ix^e siècle, telle que la donne dom Vaissette, est rien moins que sûre; en fait, ces deux comtés n'ont été unis que pendant peu de temps; Raimond est le seul dont on puisse prouver qu'il a gouverné simultanément les comtés de Toulouse et de Rodez; son fils, Bernard I^{er} de Toulouse, n'a pas été comte de Rodez). — **D^r DEJEANNE.** Le troubadour Cercamon (auteur de poésies où il est fait allusion à Aliénor d'Aquitaine, à son premier mariage et aux désordres de sa vie privée; texte et traduction des huit poésies de lui qui nous ont été conservées). — **A. THOMAS.** Une prétendue histoire de l'abbaye de Beaulieu, Corrèze, au xv^e siècle (« Bertrandus Pictaviensis » ou Bertrand de Civray n'est pas l'auteur d'une Histoire du monastère de Beaulieu; il a été un apôtre, non un chroniqueur; il vint à Beaulieu, mais c'est en Auvergne qu'il exerça son apostolat). — **Id.** Encore le nom de lieu Tramesaigues (*Inter ambas aquas*). = Compte-rendu critique : **H. Affre.** Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes du Rouergue (c'est un fouillis où il y a beaucoup d'utiles renseignements).

18. — Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne. 1904, n^o 3. — **D^r DE RIBIER.** Armorial des villes, monastères, communautés, etc., de la province d'Auvergne. = N^o 4. **Marcellin BOUDET.** Le domaine des dauphins de Viennois en Auvergne; suite dans le n^o 4 (article très documenté). = N^{os} 6-7. **Francisque MÈGE.** Les populations de l'Auvergne au début de l'année 1789 (intéressant recueil de faits concernant la condition du clergé et de la noblesse).

19. — Revue de Gascogne. 1904, novembre. — **A. DEGERT.** Evêques gascons devant l'Inquisition romaine; suite. — **J. GAUBIN.** La commanderie de Cabas et la bastide de Sainte-Grâce. = Compte-rendu : **Bordedarrère.** Quelques notes sur la fontaine de Salies (travail très intéressant sur un curieux mode de propriété). = Décembre. **A. DEGERT.** Le culte de l'Immaculée-Conception en Gascogne. — **Abbé A. CLERGEAC.** Différend entre l'évêque de Lombez et son chapitre en cour d'Avignon, 1346 (au sujet de la collation des prébendes). = 1905, janvier. **A. JEANROY.** L'abbé Léonce Couture. — **DEGERT.** Evêques gascons devant l'Inquisition romaine; suite.

20. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes-

rendus des séances de l'année 1904. Bulletin de septembre-octobre. — CAGNAT. Inscription inédite de Khamina (anc. Thubursicum Numidarum; elle est relative à un personnage nommé A. Larcus Macrinus, « princeps gentis Numidarum »). — Dr CAPITAN. Une nouvelle grotte préhistorique à parois gravés : celle de la Grèze, Dordogne. — ESPÉRANDIEU. Concession de terres à des colons d'Orange (fragment d'inscription reproduit en photographie). — P. DELATTRE. Épitaphes puniques et sarcophage de marbre (avec inscription phénicienne). — Jean CLÉDAT. Nouvelles recherches à Baouit, Haute-Égypte (avec des peintures de l'époque chrétienne). — E.-T. HAMY. Quelques observations sur les tumulus de la vallée de la Gambie, présentées à l'occasion d'une exploration récente du capitaine Duchemin.

21. — Académie des sciences morales et politiques. Séances et travaux. Compte-rendu. 1904, 2^e livr. — Louis MICHON. L'ébauche du gouvernement parlementaire sous la première Restauration. = 12^e livr. Henri LORIN. Note sur les relations coloniales de Bordeaux à l'époque de Charles IX. = 1905, 1^{re} livr. GLASSON. Discours prononcé dans la séance solennelle du centenaire du Code civil, tenue à la Sorbonne le 29 octobre 1904.

22. — Société nationale des Antiquaires de France. 1904. Séance du 21 décembre. — M. VAUVILLÉ parle des fouilles pratiquées aux environs de Soissons et y retrouve comme précédemment le *Noviodunum* des Suessions qui est cité par César. — M. OMONT présente un curieux portrait de Guarin de Vérone dont il a retrouvé une copie ancienne à Cheltenham, et il annonce l'acquisition faite par la Bibliothèque nationale d'un cartulaire de la grande confrérie des bourgeois de Paris. — M. VITRY entretient la Société du Charles VII de Jean Fouquet. = 28 décembre. M. CAGNAT donne lecture d'une note de M. GAUCKLER relative à quelques documents trouvés en Tunisie. — M. Henri MARTIN communique un « exemplaire », c'est-à-dire un manuscrit ayant servi de modèle pour copier un nouveau volume, comme il résulte des indications relevées sur les marges. — M. MONCEAUX fait connaître et interprète une inscription chrétienne récemment découverte par M. Gauckler, qui renferme plusieurs noms de martyrs. — M. CHÉNON communique des documents d'archives relatifs à des artistes de Bourges du moyen âge. — M. DIEUDONNÉ fait une communication sur les monnaies de l'empereur Julien. = 1905, 5 janvier. M. LEFÈVRE-POSTALIS fait une lecture sur les architectes et la construction des cathédrales de Chartres. = 11 janvier. M. MONCEAUX communique une épitaphe d'évêque sur mosaïque trouvée en Afrique dans les fouilles de la basilique d'Uppenna. — M. le capitaine ESPÉRANDIEU présente la photographie d'un bas-relief gallo-romain conservé à la Verune (Gard). = 25 janvier. M. J. MAURICE lit un travail d'ensemble sur les monnaies frappées en Espagne dans l'atelier de Tarragone sous les règnes de Maximien Hercule et de Maxence, de 293 à 309 de notre ère. = 1^{er} février. M. PALLU DE LESSERT fait une communication sur les routiers

romains et la déformation des noms de lieux dans l'Afrique romaine. — M. MONCEAUX étudie le déchiffrement d'une inscription incisée dans un grand *dolium* de terre cuite provenant de Maurétanie et conservé au musée de Carthage. La lecture de plusieurs des mots de cette inscription paraît encore douteuse à M. Omont, à qui M. Monceaux avait communiqué diverses photographies de ce monument.

23. — Annales de l'Académie royale d'archéologie d'Anvers. 5^e série, VI, 1^{re} et 2^e livr. — J. LAENEN. Notes sur l'organisation ecclésiastique du Brabant à l'époque de l'érection des nouveaux évêchés, 1559 (d'après les documents des archives archiepiscopales de Malines). — G. WILLEMSSEN. Étude sur la démographie d'une commune du plat pays de Flandre aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles (d'après les registres paroissiaux de la ville de Saint-Nicolas relatifs aux années 1631-1795). — L. STROOBANT. Les sceaux-matrices échevinaux de Hoogstraeten. — P. BERGMANS. L'imprimeur brugeois Joseph-Ignace Van Praet (biographie et étude intéressante sur l'organisation de l'imprimerie au ^{xviii}^e s.).

24. — Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique. 1904. — OPDEBRINCK. Notice concernant certains centres d'évangélisation existant au nord de la Flandre au ^{vii}^e et au ^{viii}^e s. (détails nouveaux). — ALLOSSERY. L'intervention flamande à Cambrai dans la querelle des investitures (les comtes de Flandre protégèrent les évêques grégoriens). — C. CALLEWAERT. Saint Bernard en Flandre (visite du saint à l'abbaye des Dunes, le 5 avril 1139). — LEMAN. La politique religieuse de Philippe le Hardi en Flandre (sans importance).

25. — Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg. XXXVIII. — J.-B. SIBENALER. Les blasons des abbés d'Orval (donne toutes les armoiries connues des chefs de cette célèbre maison). — N. TILLIÈRE. Le P. Goffinet (biographie de cet estimable historien luxembourgeois, mort en 1903).

26. — Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles. VIII, 1^{re} livraison. — NIMAL. L'église de Villers (dissertation archéologique insuffisamment documentée). — E. DE PRELLE DE LA NIEPPE. Les sceaux et les armoiries de la ville et du chapitre de Nivelles (documents intéressants sur les luttes de la commune avec l'abbaye en 1265).

27. — Annales de la Société archéologique de Namur. XXIV, 4^e livraison. — H. FALLON. La recluse de Saint-Nicolas (décrit d'une manière attachante ce phénomène bizarre de la vie religieuse). — E. OSSELET. Namur sous l'empire (le peuple, enthousiaste du premier consul, devint hostile à l'empereur, lorsque les charges militaires vinrent accabler le pays). — P. ROPS. Une œuvre inédite de Frère Hugo d'Oignies (célèbre moine orfèvre du ^{xiii}^e siècle; détails sur ses travaux). — ROLAND. Chartes namuroises inédites (documents du

xiii^e siècle intéressant Rochefort, Mesnil-Saint-Martin et Stave). — A. BEQUET. Habitations de métallurgistes belgo-romains (intéressants détails sur l'histoire du pays de Namur au i^{er} et au iii^e siècle). — Comptes-rendus : *La Haye*. Le livre des fiefs de la prévôté de Poilvache (utile au point de vue de l'histoire généalogique). — *Hachez*. Histoire de Dinant (pèche par le défaut de critique). — *Baron de Chestret de Haneffe*. Histoire de la maison de Lamareck (ouvrage de premier ordre). — *Ch. de Borman*. Les échevins de la souveraine justice de Liège (très important et puisé aux sources). — *L. Van der Kindere*. La formation territoriale des principautés belges au moyen âge (haute valeur scientifique). — *J. Helbig*. Histoire de la peinture au pays de Liège et sur les bords de la Meuse (fruit de recherches faites avec grande compétence). — *S. Balau*. Les sources de l'histoire de Liège au moyen âge (érudition vaste et sûre, critique solide).

28. — Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles. 1904, nos 3-4. — G. LEFÈVRE. Landen et les villages environnants, leurs origines et leur organisation sous le régime féodal (bonne monographie faite d'après les documents des archives). — J. CAPART. Les débuts de l'art en Égypte. — E. STOCQUART. L'Espagne politique et sociale sous les Visigoths (412-711). — L. VAN DER KELEN. Reconstitution de la *statera* (instrument servant à peser les monnaies aux époques romaine et franque).

29. — Annales de la Société d'émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre. T. LIII, 1^{re} livr. — L. GILLIODTS VAN SEVEREN. Documents relatifs au couvent des Dames anglaises à Bruges (ces actes, retrouvés dans des minutes de notaire, ont trait aux années 1629-1796; publication défectueuse). — W. ROBINSON. Une fille de Godwin à Bruges (histoire de Gunhilde, fille de Godwin et sœur du roi Harold II, qui mourut à Bruges, en exil, l'an 1087). — H. HOSDEV. Trois lettres autographes inédites de Sidronius Hosschius (le poète écrit à Vredius au sujet de diplômes de Baudouin de Constantinople, conservés à l'abbaye de Grœninghe). — 2^e livr. E. REMBRY. Les remaniements de la hiérarchie épiscopale et les sacres épiscopaux en Belgique au xix^e siècle (bien documenté). — JUTEN. *Slusana sacra* (documents relatifs à l'histoire religieuse de l'Écluse).

30. — Annales du Cercle archéologique de la ville et de l'ancien pays de Termonde. T. X. — A. CREYSSENS. Le frère Liévin de Hamme, 1822 ÷ 1898 (biographie, précédée d'une étude historique sur les Franciscains de la Terre Sainte). — A. BLOMME. Le couvent des Augustins de Termonde (trente-deux documents datés de 1627 à 1821, publiés sans commentaires). — F. VAN DUYSE. Biographie de Jean van Ockeghem (célèbre musicien flamand du xv^e siècle, maître de chapelle du roi de France).

31. — Annales du Cercle archéologique du pays de Waas. T. XXII, 2^e livr. — Th. DE DECKER. Situation financière d'une com-
REV. HISTOR. LXXXVII. 1^{er} FASC.

mune du pays de Waas au milieu du xvii^e siècle (d'après les comptes paroissiaux de Tamise; la guerre avait rendu cette situation très mauvaise durant les années 1645-1649).

32. — Annales du Cercle hutois des sciences et des beaux-arts. T. XIV, 3^e livr. — **THON.** Les dévastations commises par les troupes étrangères au quartier de Moha en 1568 (document de la cour de justice de Wanze détaillant les objets pillés). — **THON.** Ordonnance du prince-évêque de Liège, Gérard de Groesbeck, relative au commerce et au transport des grains (31 août 1566). — **THON.** Un meurtre à Vinalmont en 1547 (d'après les papiers de justice). — **H. GRÉGOIRE.** La cour byzantine (détails intéressants sur les mœurs et usages).

33. — Les Archives belges. 1904, n^o 3. — Comptes-rendus : **M. Heins.** Histoire de la ville de Gand et de ses institutions (beaucoup d'erreurs). = N^o 4. **Van den Bogaert.** Recherches sur l'histoire primitive des Belges. Les saga-scandinaves (sans valeur). — **M. Jossion.** Éclaircissements sur la révolution belge de 1830 (l'auteur ignore les principes les plus élémentaires de la critique historique). — **A.-M. Gossez.** Le département du Nord sous la deuxième République, 1848-1852 (bonne étude économique et politique). = N^o 5. **L. van der Kindere.** La Chronique de Gislebert de Mons (excellente édition). — **Cramer et Pijper.** Bibliotheca reformatoria Neerlandica (réédition d'opuscules de controverse parus au xvi^e siècle; études bibliographiques et critiques pleines d'intérêt). = N^o 6. **Cauchie et Maere.** Recueil des instructions générales aux nonces de Flandre, 1596-1635 (excellente publication enrichie de notes abondantes). — **E. Cruyplants.** De Wagram à Waterloo (bonne étude d'histoire politique et militaire). = N^o 7. **Geudens.** Le chef-métier des merciers d'Anvers (d'après les documents des archives). = N^o 8. **U. Bertiére.** Inventaire analytique des *Libri obligationum et solutionum* des archives vaticanes, au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Théroutanne et Tournai (un des fonds les plus intéressants des archives de la Chambre apostolique, 1296-1548). — **M. Bauchond.** La justice criminelle du Magistrat de Valenciennes au moyen âge (œuvre d'érudition d'une grande valeur).

34. — Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge. 1904, n^o 1. — Comptes-rendus : **G. Espinas.** Finances de la commune de Douai (histoire juridique des institutions financières de cette ville; établit de nombreux rapprochements avec les finances des villes d'entre Seine et Elbe). — **L. van der Kindere.** La formation des principautés belges (critique irréprochable). — **E. Wolff.** Le blocus de Luxembourg, 1681-1684 (d'après les archives du ministère de la Guerre à Paris). — **A. Doren.** Studien aus der Florentiner Wirtschaftsgeschichte : 1^{re} partie; l'industrie drapière, du xiv^e siècle au xvi^e (données nombreuses et sûres). = N^o 3. **A. Carlot.** Le « domesticus » franc (bien documenté). — **De Sérignan.** La première invasion de la Belgique (insiste trop sur les choses secondaires; erreurs de détail). — **A. Cau-**

chie. Le gallicanisme en Sorbonne (d'après la correspondance du nonce Bargellini). = N° 6. *A. Cauchie*. La juridiction du nonce du Bruxelles en 1781 (détails très neufs sur un point du programme réformateur de Joseph II). — *G. Rasneur*. Le concile de Cologne de 346 (se range à l'avis de Mgr Duchesne, qui conclut à l'inexistence dudit concile). = N° 8. *G. Des Marez*. L'organisation du travail à Bruxelles au x^v siècle (excellent, mais un peu touffu). — *A.-C. de Schrevel*. Remi Drieux, évêque de Bruges, et les troubles des Pays-Bas (excellent exposé des guerres religieuses aux Pays-Bas depuis la fin du gouvernement du duc d'Albe jusqu'à la mort de don Juan d'Autriche). — *C. Terlinden*. Le pape Clément IX et la guerre de Candie, de 1667-1669, d'après les archives secrètes du Saint-Siège (immense travail de recherches).

35. — Bulletin de l'Académie royale d'archéologie de Belgique. Tome V, 5^e série, 4^e livr. — *J. LAENEN*. Biographie du chanoine Reusens (archéologue belge, mort en 1903). — *J.-B. STOCKMANS*. Le Riddertol et le Joktol à Anvers en 1242 (texte intéressant pour l'histoire financière). = Compte-rendu : *U. Bertière*. Chronologie des abbés de Lobbes dans la seconde moitié du xiv^e siècle (d'après les archives du Vatican).

36. — Bulletin de l'Académie royale flamande (Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Academie voor Taal en Letterkunde). T. XVI. — *P.-P. ALBERDINGK-THYM*. Le moyen âge (discute le sens de ce mot et cherche à déterminer la date de son emploi par les humanistes). — *P. SCHOUTENS*. Guillaume de Ruysbroeck (démontre que le célèbre mystique n'est pas d'origine française). — *J. BOLLS*. Contribution à l'histoire de la Chambre de rhétorique yproise la « Fleur de Blé » (insiste sur le côté religieux de l'institution).

37. — Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique. T. LXXIII, 1^{re} livr. — *A. CAUCHIE*. Rapport sur l'organisation des missions scientifiques en vue de répertoriser à l'étranger les documents diplomatiques relatifs à l'histoire de la Belgique (vues très sages et projet d'organisation très pratique). — *H. NELIS*. Étude diplomatique sur le tabellionage de Tournai au moyen âge (embrasse la période comprise entre 1367 et 1521; exposé de l'organisation et des attributions du tabellionage, et examen des actes notariés au point de vue de la diplomatie). = 2^e livr. *L. VERRIEST*. La Charité-Saint-Christophe et ses comptes au xiii^e siècle (ce fut, à l'origine, une association de marchands, qui devint plus tard un rouage important de l'organisme communal de Tournai). — *L. DEVILLERS*. Notice sur un cartulaire du chapitre Saint-Vincent-de-Soignies (recueil du xiii^e siècle contenant plusieurs chartes inédites, datées de 1093 à 1274). — *F. MAGNETTE*. Documents relatifs à l'histoire de Malmédy pendant les années 1792 et 1793 (intéressants détails sur le séjour d'un millier d'émigrés français à Malmédy).

38. — Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie royale

de Belgique. 1904, n° 1. — H. PIRENNE. A propos de l'édition de la chronique de Jean Molinet (démontre les défauts de l'édition de Buchon et l'utilité qu'il y aurait à republier l'œuvre de Molinet d'une manière scientifique). = N° 3. F. CUMONT. *Reliquiae Taurinenses* (détails sur un manuscrit de Turin relatif aux hérésies orientales, qui a péri dans l'incendie du 25 janvier 1904). = Comptes-rendus : *E. Cruyplants*. Histoire illustrée d'un corps belge au service de la République et de l'Empire. La 112^e demi-brigade (beaucoup de choses neuves). — *L. Navez*. Les champs de bataille de la Belgique; 2^e série. Les Quatre-Bras, Ligny, Waterloo et Wavre (cherche à justifier Napoléon et Grouchy. La véritable responsabilité du désastre de Waterloo retomberait sur l'état de l'opinion publique en France, qui avait empêché l'Empereur d'entrer en ligne avec des forces suffisantes). — *Goblet d'Alviella*. Eleusiniana (les mystères d'Éleusis, leur organisation, leurs origines, leur évolution, leurs rapports successifs avec les principales écoles de la philosophie grecque et leur influence sur la formation de la liturgie chrétienne). = N° 4. Comptes-rendus : *E. Nicolai*. La dépopulation des campagnes et l'accroissement de la population des villes (arrive à cette conclusion qu'il n'y a pas de dépopulation des campagnes, bien que les émigrations y soient plus fortes que les immigrations. La balance favorable des naissances sur les décès assure encore en général aux régions rurales un accroissement de population). — *A. Carlot*. Le « domesticus » franc (épuise le sujet). = N° 5. E. DESCAMPS. Le différend anglo-congolais (fait justice des calomnies propagées par la presse anglaise contre l'État indépendant du Congo). — *J. LECLERCQ*. Les explorateurs du Spitzberg (expose la part que les Belges ont eue dans l'histoire des découvertes des régions polaires). = Comptes-rendus : *E. Garsou*. L'évolution démocratique de Victor Hugo (bien documenté). = N° 6. E. DISCAILLES. Une page d'histoire contemporaine (discute le jugement émis le 28 janvier 1852 par le roi Léopold I^{er} sur Firmin Rogier, son ministre à Paris). = Comptes-rendus : *L. de la Vallée-Poussin*. Dogmatique bouddhique. Nouvelles recherches sur la doctrine de l'acte (l'auteur connaît bien les sources sanscrites et les utilise d'une manière judicieuse). = N° 8. E. MARCHAL. François Pétrarque à Gand et à Liège en 1338 (détails intéressants). — *J. BIDEZ*. Notes sur les lettres de l'empereur Julien. = Comptes-rendus : *J. Capart*. Les débuts de l'art en Égypte (bonne vue d'ensemble). — *G. Willemsen*. Étude sur la démographie d'une commune du plat pays de Flandre (renseignements importants sur le mouvement de la population de la ville de Saint-Nicolas, de 1631 à 1795).

39. — Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. T. XXXIII, n° 1. — E. SCHOOLMEESTERS. Rodolphe de Habsbourg et la principauté de Liège (intervention de l'Empereur en faveur du chapitre de Saint-Lambert). — *G. RUHL*. Les anciens ouvrages fortifiés des villes de la Belgique (bonne étude d'archéologie militaire). — *D. BROUWERS*. La matricule du duché de Limbourg en 1705 (bonne contribution à l'his-

toire économique du XVIII^e siècle). = N° 2. BARON DE CHESTRET. Anthiènes. Une seigneurie ecclésiastique sous l'ancien régime. La seigneurie de Vieu (excellente monographie locale). — G. KURTH. Le peintre Jean (rectifie avec une critique rigoureuse la biographie de cet artiste du X^e siècle). — J. BRASSINNE. La population de Liège en 1650 (d'après des documents contemporains).

40. — **Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège.** T. XIV, 2^e livr. — G. KURTH. La paroisse Saint-Jean-Baptiste à Liège (les paroissiens de cette église élirent leur curé depuis 1237 jusqu'à 1794). — J. BRASSINNE. Les paroisses de l'ancien concile de Saint-Remacle (travail très méthodique).

41. — **Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand.** 1904, n° 5. — G. HULIN. L'exposition des « Primitifs français », au point de vue de l'influence des frères Van Eyck sur la peinture française et provençale. — A. DE CEULENEER. L'hôtel de ville de Gand, sa restauration et son achèvement.

42. — **Bulletin de la Société verviétoise d'archéologie et d'histoire.** 1903, n° 4. — D. BROUWERS. La fabrique des queues et des pennes (intéressante étude sur l'histoire de la fabrication drapière au XVIII^e siècle). = 1904, n° 1. D. BROUWERS. Histoire du chapitre noble de Sinnich, de l'ordre de saint Augustin (démontre que la charte de Henri de Legen, de 1154, à laquelle on fait généralement remonter la fondation de cette abbaye, est un faux).

43. — **Leodium.** 1904, n° 4. — A. MAQUINAY. Le collège Marie-Thérèse à Herve à l'époque autrichienne, 1777-1792 (renseignements sur la création de cet établissement). — U. BERLIÈRE. Henri de Suderlande, chanoine de Saint-Lambert à Liège (indications biographiques puisées aux archives vaticanes). = N° 5. S. BALAU. Quelques dates concernant Wazon (détermine la date à laquelle fut écrite la célèbre lettre de Wazon accusant le prévôt Jean d'usurpation et d'indiscipline, 1029 ou 1030). — J.-J. PAQUAY. La visite canonique de l'église de Tongres en 1248 (démontre que la date de 1208 inscrite sur le procès-verbal de cette visite est erronée). = N° 6. J. CLOSON. Origine de l'assemblée d'États au pays de Liège (distingue trois périodes avant le XIV^e siècle). = N° 7. J. THISQUEN. La forteresse de Limbourg (origine et description de l'importante place forte, capitale du duché de Limbourg sous l'ancien régime). — H. BOURQUET. L'abbé J.-H. Janssens (curieuse biographie de ce personnage, théologien et historien, 1783 † 1853, qui accepta du roi Guillaume des Pays-Bas une chaire au collège philosophique de Louvain, et écrivit une histoire des Pays-Bas conçue dans l'esprit josphiste). = N° 9. E. SCHOOLMEESTERS. Le collège des Croisiers à Maeseyck (érigé en 1474). = N° 10. J. PAQUAY. Manuel de Modène (cet archidiacre de Hesbaye, 1237-1274, fut dans le diocèse de Liège un des auxiliaires les plus zélés des légats du Saint-Siège. L'auteur rectifie sa biographie en plusieurs points). = N° 11. L. LA HAYE.

Une charte inédite de Radulphe de Zæhringen en faveur du monastère de Saint-Gérard à Brogne, 1169 (intéressante pour l'histoire de l'évêque Notger).

44. — Le Musée belge. 1904, n° 1. — S. KAYSER. L'inscription du temple d'Asclepios à Épidaure (exposé critique des controverses auxquelles cette inscription a donné lieu). — J.-P. WALTZING. Orolaunum vicus (étude très originale sur les inscriptions latines de la ville d'Ar-lon). — H. DEMOULIN. Fouilles et inscriptions de Tenos (2^e campagne. Études de topographie, d'archéologie et de numismatique). = N° 2. F. MAYENCE et S. DE RICCI. Papyrus Bruxellensis I (papyrus inédit de la bibliothèque royale de Bruxelles, liste de divisions cadastrales indiquant la superficie, les bornes, la nature des terres, leur contenance et les contributions dont elles sont grevées). — N. HOHLWEIN. La papyrologie grecque (bibliographie raisonnée : VI. La religion. VII. Les impôts). — L. HALKIN et M. ZECH. Bulletin d'institutions politiques romaines). = N°s 3-4. H. FRANCOIS. Loi et décret dans le droit public des Grecs (distinction à établir entre ces deux termes; discute notamment l'interprétation de G. Perrot). — W. LERMANN. Les sanctuaires de la Grèce (description de Delphes et d'Olympie). — H. DEMOULIN. Inscription inédite de Tenos (décret en l'honneur de la ville de Tenos et d'un juge envoyé par elle). — P. GRAINDOR. Inscriptions de Ceos (rectifie le texte de quelques inscriptions antérieurement publiées par lui).

45. — Publication de la Société historique et archéologique dans le duché de Limbourg. T. XXXIX. — VAN HASSELT. Histoire du couvent des Croisiers à Maastricht (très complet). — VAN GEUSAU. Les divisions politiques du Limbourg (1794-1839). — P. DOPPLER. Lettres scabinales du chapitre de Saint-Servais à Maastricht (183 actes datés de 1376 à 1412; source d'information de premier ordre pour l'histoire de la ville de Maastricht). — J.-J. DEWIT. Un procès de sorcellerie à Limbricht en 1674 (contribution curieuse à l'histoire judiciaire).

46. — Revue belge de numismatique. 1904, n° 2 — L. FORBER. Les signatures de graveurs dans les médailles grecques. — Ph. DE SAXE-COBURG. Numismatique orientale. Deux monnaies inconnues du rebelle Rûm Muhammed (1626-1627). — P. BORDEAUX. La pièce de vingt francs de Louis XVIII frappée à Londres en 1815. — E. VAN DEN BROECK. Numismatique bruxelloise. Huit jetons de trésoriers de Bruxelles du XVII^e siècle. — F. MAZEROLLE. Nicolas Briot, tailleur général des monnaies (1606-1625). = Compte-rendu : *Des Marez*. Les sceaux des corporations bruxelloises (fait d'après les sources). = N° 3. E. BERNAYS. Un gros au châtel tournois de Guillaume I^{er}, comte de Namur (1337-1391). — MUBAREK GHALID BEY. Une monnaie d'argent du Mahdi. — B. DE JONGHE. Le sceau de la Haute-Cour du comté d'Agimont liégeois. = N° 4. F. ALVIN. Un écu d'or de Walram de

Juliers, archevêque de Cologne (1332-1349). — E. VAN DEN BROECK. Numismatique bruxelloise. Les jetons du receveur de Bruxelles sous les archiducs Albert et Isabelle. — A. DE WITTE. Médaille religieuse de saint Vincent de Soignies.

47. — *Historische Zeitschrift*. Bd. LVII, Heft 2. — G.-F. PÆUSS. Guillaume III, la Bavière et la Grande Alliance, 1701 (récit détaillé, d'après les documents des archives bavaroises, autrichiennes, françaises, anglaises et hollandaises, des efforts impuissants qui furent faits par Guillaume III, avec le major hollandais Montollin comme agent secret, pour faire entrer Max.-Emmanuel de Bavière dans l'alliance de l'Angleterre et de l'Autriche. La contraction de la France, les ambitions de Max.-Emmanuel, la volonté de l'Autriche de ne rien leur accorder firent échouer Guillaume III dans sa politique bavaroise; mais la Grande Alliance fut conclue le 7 septembre 1701 et l'œuvre de Guillaume III était sauvée quand il mourut le 2 mars 1702). — A. STERN. La mère du baron de Stein et Lavater (d'après leur correspondance, 1774-1778, conservée à Zurich). — WITTICHEN. Kant et Burke (l'écrit de Kant, *Zum ewigen Frieden*, a été composé en opposition aux *Considérations* de Burke sur la Révolution française). — Mémoire du ministre d'État von Rother, écrit en 1843, sur les ressources financières de la Prusse pendant la campagne de 1813-1814. = Comptes-rendus : *Diétrich*. Ueber Wesen u. Ziele der Volkskunde. — *Kaindl*. Die Volkskunde. Ihre Bedeutung, ihr Ziel u. ihre Methode. — *Gräf v. Hensbrach*. Das Papsttum in seiner socialkulturellen Wirksamkeit; II Bd. : Die ultramontane Moral (prouve, par un ensemble surabondant de preuves et de textes, l'immoralité de cette morale). — *L. Salomon*. Gesch. der d. Zeitungswesens von den ersten Anfängen bis zur Wiederaufrichtung d. d. Reichs; I Bd. Das 16-17 u. 18 Jahrh. — *Holzappel*. S. Dominicus u. der Rosenkranz (saint Dominique n'est pas l'inventeur du Rosaire). — *Id.* Die Anfänge der « Montes pietatis », 1462-1535 (histoire très neuve des monts-de-piété, cette institution de charité et de crédit à la fois, créée par Bernardin de Feltre et les Franciscains, combattue par les Dominicains et approuvée par le Concile du Latran en 1515). — *Mag. Joh. Hus* opera omnia; t. I, fasc. 1, hsg. v. *W. Flajshans*. — *Andreas v. Regensburg* sämtliche Werke, hsg. v. *G. Leidinger*. — *O. Meyer*. Studien z. Vorgeschichte der Reformation. Aus schlesischen Quellen. — *I. Schlecht*. Andrea Zamometić u. der Baseler Konzilsversuch v. I. 1482; I Bd. — *H. Denifle*. Luther u. Luthertum; Bd. I (trop partial, mais d'utiles remarques). — *G. Mentz*. Johann Friedrich der Grossmütige; 1^{er} Theil : 1503-1532 (bon). — *Privatbriefe K. Leopolds I an den Grafen Pœtting*, 1662-1673, hsg. v. *Přibram u. W. Landwehr* (excellente et importante publication). — *Bleich*. Der mährische Feldzug Friedrichs II, 1741-1742. — *Briefwechsel zwischen Heinrich v. Preussen u. Katharina II*, hsg. v. *Krauel*. — *Luckwaldt*. Die englische-preussische Allianz v. 1788. —

Wittichen. Preussen u. England in der europæischen Politik, 1785-1788. — Documents relatifs à l'histoire des deuxième et troisième partages de la Pologne, publ. par *Dembinski*; t. I (documents importants, trop souvent mutilés). — *H. v. Zwiedineck-Sudenhorst*. Deutsche Gesch. v. d. Auflösung des alten bis zur Errichtung d. neuen Kaiserreiches; Bd. II : 1815-1849 (partial jusqu'à la grossièreté dans le sens nationaliste). — *V. d. Goltz*. Moltke. — *A. v. Ruville*. Das deutsche Einigungswerk im Lichte des amerikanischen (paradoxal). — Denkwürdigkeiten des Generals A. v. Stosch, hsg. v. *Ulrich v. Stosch*. — *O. Krieg*. C. von Alvensleben. — *K. Beyerle*. Grundeigentumsverhältnisse u. Bürgerrecht im mittelalterlichen Konstanz; Bd. I : Das Salmannengericht; Bd. II : Die Konstanzer Grundeigentumsurkunden d. I. 1152-1371. — *Katzschke*. Studien zur Verwaltungsgesch. d. Grossgrundherrschaft Werden a. d. Ruhr. — Hansisches Urkundenbuch; 9^{er} Bd. : 1463-1470, bearb. v. *W. Stein*. — *Rachel*. Verwaltungsorganisation u. Ämterwesen d. Stadt Leipzig bis 1627. — *Erslev*. Frederik IV og Slesvig. — *W. Rothschild*. Der Gedanke der geschriebenen Verfassung in der englischen Revolution. — *G. v. Steffen*. England als Weltmacht u. Kulturstaat. — *Memoiren d. Dekabristen Ssergii Grigorjewitsch Wolkonski*, hsg. v. *Fürsten M. S. Wolkonski* (admirable). = Heft 3. *HAMPE*. Observations critiques sur la politique ecclésiastique des Hohenstaufen (à propos de la 4^e partie de Hauck. M. Hampe défend Lothaire contre Hauck, qui l'accuse d'avoir constamment sacrifié les intérêts de sa couronne aux prétentions de l'Eglise. D'autre part, il trouve Hauck injuste et envers Hadrien IV et envers Alexandre III. Il l'est aussi envers Innocent III, quand il l'accuse de lâcheté et de duplicité. Il exagère lorsqu'il explique toute la politique d'Othon IV par la bêtise. Il apprécie mieux Frédéric II, mais encore trop sévèrement). — *G. ROLOFF*. L'armée française sous Charles VII (il n'est pas exact de faire de Charles VII le créateur de l'armée permanente et de l'infanterie. Pour l'infanterie, il n'a rien fait de durable, et la puissance militaire de la féodalité subsiste après lui. Son mérite est d'avoir mieux organisé la puissance féodale de la monarchie). — *DELBRUECK*. Frédéric le Grand comme stratège (seconde réponse à Koser et courte réplique de Koser). = Comptes-rendus : *Lincke*. Samaria und seine Propheten (Samarie a été le centre du prophétisme, Juda de la hiérarchie). — *Schulz*. Beiträge zur Kritik unserer litterarischen Ueberslieferung für die Zeit von Commodus' Sturze bis auf den Tod des Caracallas (les vies de l'Histoire auguste sont l'abrégé d'un ouvrage d'une réelle valeur. Marius Maximus n'est point la source des *Vitae*). — *F. Cumont*. Die Mysterien des Mithra. — *A. Lombard*. Constantin V, 740-775 (bon). — *Th. Frantz*. Der grosse Kampf zwischen Kaisertum u. Papsttum zur Zeit des Friedrichs II (partial). — *A. Gottlob*. Die Servientaxe im 13 Jahr. — *K. Häbler*. Die ueberseeischen Unternehmungen der Welfer u. ihr Gesellschafter. — *Hohenzollern Jahrbuch*. 6^{er} u. 7^{er} Jahrg. (à signaler une étude de *Seidel* sur les portraits des Hohen-

zollern; *Krauel*, le Prince Henri à Rheinsberg; *Bailieu*, les Derniers jours de la reine Louise; *Koser*, la Cour de Berlin en 1750; *Keller*, le Grand Electeur au point de vue religieux et ecclésiastique; *Arnheim*, les Fiançailles de Gustave-Adolphe et de Marie-Éléonore de Brandebourg, etc.). — *Ernst-Ludwig v. Gerlach*. Aufzeichnungen aus seinem Leben u. Wirken, 1758-1877. — Preussens auswärtige Politik, 1850-1858. Unveröffentlichte Dokumente aus dem Nachlasse des Ministerpräsidenten Otto Freiherrn v. Manteuffel, hsg. v. *H. v. Poschinger*; 3 vol. (important). — Denkwürdigkeiten des preussischen Generals der Infanterie Ed. von Fransecky, hsg. v. *Walter v. Bremen*. — *Greiner*. Das ältere Recht der Reichstadt Rothweil. — *M. Fastlinger*. Die wirtschaftliche Bedeutung der Bayerischen Klöster in der Zeit der Agilolfinger. — *Monumenta Boica*; XLVII Bd.: Die Urbare des Burggrafentums Nürnberg unter den Gebirge bis 1450. — *F. Stein*. Gesch. d. Reichstadt Schweinfurt. Westfälische Stadtrechte; I: Die Stadtrechte der Grafschaft Mark I Lippstadt, bearb. von *A. Overman*. — Beiträge zur Sächsischen Kirchengeschichte, hsg. vom *F. Dibelius* u. *Th. Brieger*; Heft 9 à 17 (très précieux recueil). — *G. Wahl*. Studien zur Vorgeschichte der französischen Revolution (partial; voit tout en rose dans l'ancien régime; sa critique des cahiers et de l'état économique de la France est peu solide). — Bd. LVIII, Heft 1. *K. Wenck*. Boniface VIII était-il un hérétique? (malgré l'opinion contraire de Renan, Wenck, allant plus loin que Hefele et Finke, qui avaient seulement émis des doutes, croit pouvoir conclure de l'examen des pièces du procès intenté à Boniface et de tout ce que nous savons de son caractère qu'il avait accepté une partie des doctrines de l'averroïsme parisien dont Siger de Brabant est le principal représentant). — *Varrentrapp*. L'opinion sur le rétablissement de l'empire allemand dans la Hesse électorale en 1848-1849. — *V. Caemmerer*. Observations sur la guerre d'Italie de 1859 (à propos du récit de la campagne composé par l'état-major prussien, sous la direction de Moltke). — *Comptes-rendus*: *Ashley*. Surveys historic and economic. — *A. Schultz*. Das häusliche Leben der europäischen Kulturvölker vom Mittelalter b. z. zweiten Hälfte d. 18 Jahrh. — *Nanninga-Uitterdijk*. Een Kamper Handelshuis te Lissabon, 1572-1594 (important pour le commerce du nord au xvi^e s.). — *H. Bock*. Jakob Wegelin als Geschichtstheoretiker. — *P. Rühlmann*. Die öffentliche Meinung in Sachsen während d. J. 1806-1812. — *Wilhelm v. Humboldt*s politische Denkschriften, hsg. v. *Bruno Gebhardt*; I Bd.: 1802-1810. — *I. v. Pflugk-Hartung*. Vorgeschichte der Schlacht bei Belle-Alliance. — *W. Koth*. Die kirchlichen Zustände Strassburgs im 14 Jahrh. — *K. Sopp*. Die Entwicklung der Landesherrlichkeit im Fürstentum Osnabrück bis zum Ausgang des 13 Jahrh. — *Urkundenbuch* des Hochstifts Hildesheim u. seiner Bischöfe, bearb. v. *H. Hoogeweg*. — *Annalen u. Akten der Brüder des gemeinsamen Lebens im Lüchtenhofe zu Hildesheim*, hsg. v. *A. Dabner*. — *Inventare hansischer Archive des 16 Jahrh.*; Bd. II: Kœlner

Inventar; 1572-1591, bearb. v. K. Höhlbaum. — Das zweite Stralsundische Stadtbuch, 1310-1342, bearb. v. R. Ebeling. — B. Meyer. Hof u. Zentralverwaltung der Wettiner, 1248-1379. — W. Erben. Das Privileg Friedrichs I für das Herzogtum Oesterreich. — H. v. Srbik. Die Beziehungen von Staat u. Kirche während des Mittelalters (important). — S. Adler. Zur Rechtsgesch. des adeligen Grundbesitzes in Oesterreich. — L. Bittner. Die Oesterreichischen Staatsverträge von 1526-1763. — Forarhyderne til Kong Kristian V's Danske Lov, udg. v. A. Secher og Chr. Stachel; 2 vol. — Færarbetena till Sveriges Rikes Lag, 1686-1736, sitz. of W. Sjögren; 5 vol. — Fester. Machiavelli. — Chaque fascicule de la *Hist. Zeitsch.* contient des *Notizen und Nachrichten*, où l'on rend brièvement compte, dans un ordre à la fois méthodique et chronologique, de tout ce qui paraît d'important pour l'histoire dans les revues, en brochures, dans les mémoires académiques. Ces notices donnent un tableau très animé du mouvement des études historiques. Chaque chapitre de cette chronique se termine par une bibliographie des livres nouveaux.

48. — *Archiv für Kulturgeschichte*. Bd. II, Heft 4. — Arthur RICHEL. Règlements pour les pauvres et les mendiants. Contribution à l'histoire de l'assistance publique (l'assistance au moyen âge était presque exclusivement de caractère privé; ce sont les Réformateurs qui inaugurèrent l'assistance publique organisée et administrée par les maîtres de corporations. Les mesures administratives eurent peu d'effet). — Otto HEINEMANN. La collection de portraits du duc Philippe II de Poméranie (publie un catalogue nouvellement découvert, qui contient 118 numéros, parmi lesquels de nombreux portraits des princes). — Ferdinand LORENZ. Pour servir à l'histoire de la censure et de la presse en Bavière (très intéressant mémoire composé d'après des documents d'archives).

49. — *Beiträge zur alten Geschichte*. Bd. IV, Heft 2. — Ludwig WENIGER. La fête de Zeus à Olympie; I: le Règlement des jeux (il faut distinguer trois époques principales : Ol. 1-13, 14-77 et après 77. Pour l'époque postérieure à l'Ol. 77, correspondant à 472 av. J.-C., il y eut un ordre fixe pour les jeux, qui se tenaient les 11-16 du mois. Il y avait aussi des fêtes et des sacrifices privés, sans caractère officiel). — Heinrich SCHAEFER. L'émigration des guerriers sous Psammétique I^{er} et le soulèvement des mercenaires à Éléphantine sous Apriès (étude en particulier l'inscription de la statue A. 90 de la collection égyptienne au Louvre). — Otto SEECK. Études sur les sources du traité d'Aristote sur la Constitution d'Athènes (1^{re} partie : la réforme monétaire de Solon; le premier fait certain de l'histoire monétaire de l'Attique est la réforme d'Hippias; pour tout ce qui précède, on ne peut émettre que des hypothèses plus ou moins vraisemblables). — Friedrich WEITBERG. La topographie d'Hérodote (étude sur les Scythes, les Yssédones et les Massagètes, et sur les pays habités par ces peuples). — J.-V. PRASEK. Hécatee, source d'Hérodote pour l'histoire de l'Asie antérieure; I

(montre les traces d'Hécatéé dans le *μνηστικός λόγος* du livre I d'Hérodote). — S. HERRLICH. Les témoignages antiques sur l'éruption du Vésuve de l'an 79. = Beiheft 2. Ernst KORNEMANN. Le nouvel épitomé de Tite-Live; texte et commentaire (papyrus n° 668 au tome IV des Oxyrhynchus Papyri. Comparaison avec le texte de Tite-Live et avec les autres épitomés qui nous sont parvenus. Histoire des années de 604-150 à 617-137 d'après ce document retrouvé).

50. — *Mittheilungen des k. deutschen archæologischen Instituts. Athenische Abteilung.* Bd. XXIX, Heft 1. — H. von PROT. La plaine de Sparte (Pausanias l'a parcourue; sa description est celle d'un témoin oculaire et exact). — F. BOELTE et G. WEICKER. Nisaia et Minoa (le récit, par Thucydide, des événements militaires qui se sont déroulés dans cette région pendant les années 429 et 424 a pour base une connaissance précise des localités. Description du pays d'après les résultats des fouilles récentes). = Heft 2. Les travaux de Pergame en 1902-1903 (rapport de W. Doerpfeld sur les résultats des fouilles, qui ont mis à jour beaucoup de constructions nouvelles; celle du gymnasion est la principale. C'est une vaste construction qui s'étage en trois terrasses et qui demandera bien deux ans encore pour être complètement déblayée. Inscriptions. Le Hermès d'Alcamène, etc.). = *Römische Abteilung.* Bd. XIX. L. CANTARELLI. Un préfet d'Égypte, oncle de Sénèque (combat les hypothèses de Goertz et de Borghesi; croit que le préfet cherché doit être trouvé en Gaius Galerius, 16-31). — A. MAU. Les fouilles de Pompéi : le château d'eau. — Chr. HUELSEN. Nouveaux fragments des fastes consulaires et triomphaux. — W. LUEDTKE. Le récit de Harun ben Jahja sur Rome (complète le mémoire publié en 1878 par Ignazio Guidi sur la description de Rome dans les géographes arabes).

51. — *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur.* Jahrg. VII, 1904. Bd. XIII und XIV, Heft 6. — Joh. ILBERG. La médecine dans l'antiquité (les sources; philosophie et méthode de la médecine antique; les médecins et leurs œuvres). = Heft 8. Richard FRITZSCHE. Les débuts de l'hellénisme; fin dans le fasc. suivant. — Albert WERMINGHOFF. Félix Hemmerli (portrait de ce publiciste suisse qui naquit à Zurich en 1388 et qui y vécut constamment à partir de 1427). = Heft 9. Karl REUSCHEL. La légende de Tannhäuser (explique les origines de cette légende; cherche à compléter les travaux d'Erich Schmidt et de Gaston Paris). = Heft 10. Hermann REICH. Le roi avec la couronne d'épines (explique la scène où l'on représente le Christ bafoué par les soldats; puis parle des mimes et des mystères).

52. — *Philologus.* Bd. LXIII, Heft 4. — Ad. AUSFELD. « Neapolis » et « Brucheion » à Alexandrie (étude sur la topographie antique de cette ville). — G.-A. GERHARD et O. GRADENWITZ. *ΩΝΗ ΕΝ ΗΙΣΤΕΙ* (texte grec concernant l'extinction d'une hypothèque dans une ville de

la Haute Égypte, datée du 13 septembre 111 av. J.-C., tiré du Papyrus Heidelbergensis 1278; étude de Gebhard sur l'agoranomie et de Gradenwitz sur l'importance juridique du document). — Edmund LANGE. Thucydide; critique de texte. — E. STEPLINGER. Études sur Étienne de Byzance (1^{re} rapports d'Étienne avec Philon, Hérodien, Orose; 2^o Étienne et Suidas; 3^o les *Ἱστορικά* de Capiton; 4^o Uranios).

53. — Rheinisches Museum für Philologie. N. F. Bd. LX, Heft 1. — Hermann USENER. Keraunos (expose, en s'appuyant sur l'exemple de Ζεύς Κεραυνός, le développement des conceptions religieuses). — Fr. REUSS. Les attaques des Perses contre Delphes et la relation de Ctésias (une erreur s'est glissée dans l'extrait de Photius : le récit de Ctésias se rapporte, non pas à Delphes, mais au sanctuaire d'Apollon à Didymes).

54. — K. Bayerische Akademie der Wissenschaften. Zu München Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und der historischen Klasse. 1904, Heft 1. — Robert POEHLMANN. Pour servir à l'histoire de la « publicistique » dans l'antiquité (on a longtemps méconnu l'importance considérable des mémoires « à César » que l'antiquité nous a transmis, comme documents servant à nous faire connaître le genre de publications qui circulaient à Rome à l'époque de transition de la République au Césarisme). — H. PAUTZ. L'exemption des Hospitaliers; extension, caractère et conséquences (travail important, basé sur les archives de l'Ordre à Lavalette. Montre que les privilèges concédés par les papes à l'Ordre formaient un système d'exemptions par lequel il était affranchi des contributions ordinaires payées à l'Église et il pouvait soustraire à l'ordonnance tous ceux qui dépendaient de lui : serviteurs, ouvriers, etc. Il fonda sa situation prédominante en créant des hospices, soumis à la maison principale de Jérusalem, et établis, en Italie et dans la France méridionale, aux endroits importants pour les relations avec la Palestine). — Heft 2. E. SCHLAGINTWEIT. Catalogue des manuscrits thibétains qui se trouvent à la bibliothèque royale de Stuttgart (22 numéros). — Gustav HERBIG. Travaux préparatoires au *Corpus inscr. etruscarum* (rapport sur une mission en Italie, au printemps de 1903). — Heft 3. F. VON REBER. La correspondance entre le prince royal Louis de Bavière et G. Dillis (intéressante pour l'histoire de l'art). — *Abhandlungen der historischen Klasse.* Bd. XXIII, Abth. 2 (= *Denkschriften*, Bd. 76). Ludwig von ROCKINGER. Le Miroir d'Allemagne, le Miroir de Souabe et les sermons en allemand de Berthold de Ratisbonne; leurs rapports entre eux; 1^{re} partie (on a depuis longtemps placé la rédaction du Miroir de Souabe en 1274 et 1275; Rockinger montre que Berthold de Ratisbonne a utilisé le Miroir d'Allemagne dans ses premiers sermons et le Miroir de Souabe dans les derniers; ce dernier était donc connu avant la mort de Berthold, survenue le 14 décembre 1272). — L. TRAUBE et R. EHWARD. Jean-Baptiste Maugérard; contribution à l'histoire des bibliothèques (le bibliophile Maugérard a, dans les années 1766-1815, jeté la confusion dans les

collections de manuscrits français et allemands; de quelle façon, c'est ce que l'auteur de l'article s'efforce de montrer). — Berthold RIEHL. La sculpture à Munich à la fin du moyen âge (les formes d'art employées à Munich eurent à ce moment une grande diffusion et exercèrent leur influence sur le pays entier).

55. — Abhandlungen der k. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse. N. F. Bd. VII. No 4. Joh. FLEMING et Hans LIETZMANN. Les Apollinaire et leurs écrits en syriaque, avec les textes grecs et un lexique syriaque-grec (d'après les mss. du Brit. Mus. à Londres). = No 5. E. SCHWARTZ. La mort des fils de Zébédée; pour servir à l'histoire de l'évangile de saint Jean. = Bd. VIII, no 1. Wilhelm MEYER. La légende de saint Alban, le protomartyr de l'Angleterre, dans les textes antérieurs à Bède. = No 2. F. FRENSDORFF. G.-A. de Münchhausen; rapport sur sa mission à Berlin en juin 1740; texte et commentaire (la Prusse et le Hanovre ont été rarement en bons termes; en particulier, Frédéric-Guillaume I^{er} s'est toujours laissé attirer du côté de l'Autriche. La mission de Münchhausen avait pour but de gagner le jeune roi Frédéric II au parti anglo-hanovrien et de ménager son mariage avec la princesse Amélie, seconde fille de Georges I^{er}, qui lui avait déjà primitivement été destinée, pour le cas où Frédéric se laisserait séparer de sa femme Elisabeth-Christine de Brunswick).

56. — Mitteilungen des Oberhessischen Geschichtsvereins. N. F. Bd. VIII. — Hermann DIEMAR. La Hesse et la ville impériale de Cologne au xv^e siècle. Documents relatifs à l'histoire de la Hesse et de l'Allemagne (d'après les archives municipales de Cologne, les archives de l'État de Marbourg et la bibliothèque de Cassel). — Albert KLEIN. La Hesse et le « Tresslerbuch » de Marienburg (le « Tresslerbuch », 1399-1409, est le livre de caisse du trésorier de l'Ordre teutonique; il nous fait connaître les rapports des princes et des familles nobles de la Hesse avec l'Ordre). = Bd. IX. J.-R. DIETERICH. Comment la Hesse devint une principauté impériale (à la suite des concessions qu'Adolf de Nassau avait dû faire aux électeurs avant son élection). = Bd. X. Walther KÖHLER. Dettic et Deorulf, les premiers Hessois que saint Boniface convertit au christianisme (intéressant pour la question de l'église hiberno-scotique en Allemagne et pour les premières tentatives de conversion de Boniface). = Complément au tome X. Rapport sur les fouilles exécutées dans les années 1899-1901, avec vingt planches (les fouilles dans la Hesse supérieure ont donné d'importants résultats pour l'histoire primitive et du peuplement de l'Allemagne moyenne). = Bd. XI. Walther KÖHLER. La guerre de succession de Katzenelnbogen dans le cadre de l'histoire générale de la Réforme, jusqu'en 1530 (cette guerre de succession, depuis 1520, n'a pas été sans conséquence sur la politique allemande de Charles-Quint et du parti protestant). — Ludwig SCHEDEL. Sur la « Custodie » de Philippe le Magnanime (utilise la correspondance anonyme de ce prince,

conservée dans les archives de Marbourg). — Wilhelm-Martin BECKER. Les étudiants à Giessen dans les premiers temps de l'Université, 1605-1624. = Bd. XII. Georg WOLFF. La prise et l'occupation de la Vettéravie par les Romains (la Vettéravie fut le territoire frontière le plus avancé des Romains dans l'Allemagne moyenne).

57. — Archiv für Hessische Geschichte und Altertumskunde. N. F. Bd. III, Heft 3. — Bon Gustav SCHENK zu SCHWEINSBERG. Études généalogiques sur l'histoire de l'empire (que la maison impériale de Lorraine-Autriche descend de Richwin, comte de Verdun; les comtes d'OEhnningen et les Bruno de Brunswick sont une branche des Conradins, etc.).

58. — Beiträge zur Hessischen Kirchengeschichte. Bd. II, Heft 2. — Fritz HERRMANN. Les paiements d'offices à Mayence (excellent travail où l'auteur montre, par l'exemple de Mayence, la tendance, souvent et inutilement combattue par les conciles réformateurs, du Saint-Siège à grossir ses revenus).

59. — Zeitschrift des Vereins für hessische Geschichte und Landeskunde. N. F. Bd. XXVI. — Karl WENCK. Le Hessengau (géographie ancienne de ce district; des peuples allemands qui l'ont peuplé). = Bd. XXVII. Hermann DIEMAR. Généalogie des landgraves de Hesse et de Thuringe jusqu'à Philippe le Magnanime). — M. TANGL. La date de la mort de saint Boniface (sa mission en Frise eut lieu en 753-754; sa mort en 754. Cette date permet de rectifier les rapports de Boniface avec le pape Étienne II).

60. — Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens. Bd. IX, Teil 3. — Y. KOGANEI. Les habitants primitifs du Japon (l'empire du Japon fut autrefois un empire aïno). — Hans HAAS. Les religions du Japon dans la plus récente histoire des religions (additions à l'ouvrage de Conrad von Orelli sur l'histoire générale des religions, paru en 1899).

61. — Zeitschrift der Gesellschaft für Schleswig-Holsteinische Geschichte. Bd. XXXIII. — Reimer HANSEN. Comment s'est peuplé le pays des Ditmarses (pour l'histoire primitive, les seuls renseignements qu'on puisse avoir sont fournis par les noms de lieu). — C.-A. VOLQUARDSEN. Les événements de l'année 1724 dans l'histoire du Slesvig (l'incorporation du Slesvig au Danemark est intéressante pour l'histoire générale, parce qu'elle se rattache par des liens très étroits au conflit qui éclata vers le milieu du XIX^e siècle).

62. — Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins. Bd. XXV. — R.-A. PELTZER. Les rapports d'Aix-la-Chapelle avec les rois francs (bon travail, bien documenté, de plus de cent pages. Commence par raconter les luttes engagées par les Carolingiens de la France occidentale et par les Capétiens pour la possession d'Aix et de la Lorraine; puis expose l'influence exercée par le culte de Charlemagne sur la politique des rois francs. Dans les chapitres suivants, il est surtout

question des rapports commerciaux d'Aix avec la France et des privilèges douaniers accordés à la ville par les rois francs, et souvent confirmés). — Ed. TEICHMANN. Aix dans la chronique rimée de Philippe Mousket, 814-1242 (contributions à l'histoire de Louis le Pieux, Charles le Chauve, Lothaire, Otton II, Otton IV, Frédéric II, Henri VII et Conrad). — Aug. SCHOOP. Chartes des Carmélites de Düren (publie 22 chartes qui complètent l'ouvrage de Koch : *Urkunden der Stadt Düren*, Francfort, 1897). — Emil PAULS. La canonisation de Charlemagne; son culte à Aix jusqu'à la fin du XIII^e siècle (la canonisation accordée, à la demande de l'empereur Frédéric I^{er}, par un antipape, n'a jamais été déclarée sans valeur par le Saint-Siège. On ne distinguait pas encore entre « saint » et « bienheureux ». L'empereur Frédéric désirait que Charlemagne fût honoré comme un saint dans tout l'Occident. Le chapitre et le peuple d'Aix s'y sont pleinement associés).

63. — *Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse*. Bd. L. 1. — Karl WESSELY. Topographie du Fayoum, nome d'Arsinoé, à l'époque grecque (dresse la liste des noms de lieux de cette région, détermine leur site autant que possible; ajoute tout ce qu'on peut savoir sur leur étendue, les habitants, le degré de civilisation, etc.). = IV. Ernst SELLIN. Tell Ta'anek. Rapport sur des fouilles opérées en Palestine sous le patronage de l'Académie de Vienne et du ministère autrichien des Cultes (Sellin a découvert, en 1902, Taanach, l'ancienne ville biblique située sur la colline de Ta'anek, près de Jennin; les fouilles ont été fort intéressantes pour ce qui concerne les idées, la manière de vivre, les mœurs et les usages de ses habitants).

64. — *Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie*. 1904, n° 4. — Dr Anton. KARBOWIAK. Études statistiques sur l'histoire de l'Université de Cracovie pendant les années 1433-1510. — Fr. PIEKOSINSKI. De quelques faits intéressants pour l'histoire de l'histoire économique de la Pologne au moyen âge. = N° 5. L. FINKEL. Études sur la dynastie des Jagellons; t. I : la Reine Sophie, 1442-1461 (elle fut la quatrième femme de Ladislas Jagellon et la mère de toute la famille royale). = N° 7. Fr. BUJAK. Les noms de lieux considérés comme base de l'histoire de la colonisation en Pologne (beaucoup de faits très intéressants; il ressort d'ailleurs de ce travail que les noms de lieux ne sauraient être pris comme une source essentielle ni sûre pour l'histoire de la colonisation et du développement social de la Pologne).

65. — *Archivio della r. Società romana di storia patria*. Vol. XXVII, fasc. 1-2, 1904. — G. GIOVANNONI. Notes sur les marbriers romains (au XIII^e siècle). — P. FEDELE. Tabularium S. Praxedis (commence la publication des bulles et chartes de ce monastère, qui fut fondé par le pape Pascal I^{er}. Le plus ancien date du 7 février 987).

— V. CAPOBIANCHI. Les origines du poids franc; fin (les poids en usage dans les pays qui formèrent l'empire d'Occident sous Charlemagne se ramènent à deux types : 1^o le type fort régnait en Germanie, en Bavière, en Belgique, en Hollande et dans les Flandres, dans une grande partie de la France et dans le nord de l'Italie, où il fut introduit par Barberousse; 2^o le type plus faible, d'environ un dixième, occupait en France la Touraine, le Limousin, la Bretagne et s'était généralisé dans l'Italie, son pays d'origine. Le premier est le poids franc; le second, le poids romain; tous deux venaient de l'antiquité). — M. ANTONELLI. La domination pontificale dans le patrimoine de saint Pierre, en Toscane, depuis le transfert du saint siège à Avignon jusqu'à la restauration d'Albornoz; suite. — G. FERRI. Les chartes de l'Archivio Liberiano, du x^e au xv^e siècle (ce sont les archives capitulaires de S. Maria Maggiore, documents intéressants pour l'histoire de la basilique et de ses rapports avec les autres églises de Rome, intéressants aussi pour l'histoire de l'art. Commence la publication des plus anciens documents, qui commencent en 981). — G. BOURGIN. La « familia » pontificale sous Eugène IV (publie deux listes de personnes attachées à la maison de ce pape, mort en 1447). — V. FEDERICI. Les mss. de l'exposition grégorienne au Vatican. — G. LUMBROSO. Pomponio Leto, dit le More (ce surnom lui vint d'une sorte de turban, à la mode mauresque, que Pomponio Leto, vieux et malade, portait d'ordinaire à la maison). — F. TONETTI. Brève notice sur les archives et sur la biblioteca Giovardiana de la commune de Veroli.

66. — **Archivio storico italiano.** 1903, Disp. 2. — Pompeo MOLMENTI. La corruption des coutumes vénitiennes au temps de la Renaissance (chapitre détaché d'une nouvelle édition que Molmenti va donner de sa célèbre *Storia di Venezia nella vita privata*). — Pietro SANTINI. Études sur l'ancienne organisation de la commune de Florence. Les villes et les classes sociales à Florence pendant la période qui précède le « primo popolo » (surtout au xii^e siècle); suite Disp. 3 (développement des institutions au xiii^e siècle); fin dans Disp. 4 (comment les corporations d'arts et métiers entrèrent peu à peu dans le Conseil général de la commune). — Clemente LUPI. Les maisons de Pise et leurs annexes au moyen âge; suite (particularités techniques de la construction; suite dans Disp. 3 (matériaux de construction). — A. VIRGILI. Girolamo Aleandro (sa vie et ses écrits jusqu'à sa nonciature en France, 1524-1525). — Giovanni LIVI. Les archives d'un marchand toscan au xiv^e siècle : Francesco di Marco Datini. — Nino TAMASSIA. Les Barbaricini; notes pour l'histoire de la Sardaigne (du vi^e au xvi^e siècle). — Comptes-rendus : A. Nardino Despotti Mospignotti. Il duomo di San Giovanni, oggi battistero di Firenze (remarquable). — G. Volpe. Studi sulle istituzioni comunali a Pisa : città e contado, consoli e podestà, xii-xiv sec. (bon). — A. Casabianca. Un avventuriere a Brolio nel secolo xv (histoire de la prise du château de Brolio par les frères Petrucci, le 9 octobre 1434). — Élis Viani. I discorsi di Fran-

cesco Maria I della Rovere, duca d'Urbino, sopra le fortificazioni di Venezia. — *Id.* L'avvenelamento di Francesco Maria I della Rovere, duca d'Urbino (bon). — *Gius. Bianco.* La Sicilia durante l'occupazione inglese, 1806-1815 (bon). = Disp. 3. P. KEHR. Les bulles pontificales qui sont conservées dans les archives diplomatiques de Florence (liste de ces bulles antérieures à Innocent III). — Paolo PICCOLOMINI. Le pontificat de Pie III (d'après un témoignage contemporain tiré des *Historiae Senenses* de Sigismondo Tizio, t. VI, ad annum 1503. Publie en appendice quelques documents sur ce « pape de passage »). — Luigi VILLARI. Une nouvelle histoire universelle en anglais (la *Cambridge modern history*). — Armando TALLONE. Les hostilités entre la Provence et le Dauphiné au xiv^e siècle, d'après de nouveaux documents (publie un traité conclu le 23 mars 1360 entre le sénéchal de Provence, Foulques d'Agoult, au nom du roi Louis et de la reine Jeanne, et Guillaume de Vergy, gouverneur du Dauphiné). — Amy BERNARDI. Fragments sur l'histoire de San Marino et de Feltre; suite. — Luigi ROSSI. L'abandon de Piombino par le roi d'Aragon en 1448. = Comptes-rendus : B. CAPASSO. Le fonti della storia delle provincie napoletane dal 568 al 1500 (nouvelle édition, mise au courant par O. MASTROJANNI). — Vito la MANTIA. Antiche consuetudini delle città di Sicilia (nouvelle édition d'une œuvre qui résume toute une vie de travail). — Em. MARENGO. Genova e Tunisi, 1388-1515 (continue et complète les *Traité de paix* de Mas Latrie). — P. GIACINTO PICCONI da Cantalupo. Atti capitolari della minoritica provincia di Bologna, 1458-1710. — Fr. CORRIDORE. Storia documentata della popolazione di Sardegna, 1479-1901 (il y a, dans ces documents, un peu d'or et beaucoup de scories). = Disp. 4. ROMOLO CAGGESE. Sur l'origine du parti guelfe et ses rapports avec la commune. — Lodovico FRATI. Tarif douanier passé entre la commune de Bologne et celle de Florence, 1317 (texte). — Guido BONOLIS. Sur l'industrie de la laine à Florence (son histoire; son importance politique et surtout économique). — C. CIPOLLA. Un nouveau document sur Pietro della Scala, évêque de Vérone et de Lodi (24 mai 1388). — M. L. GENTILE. Sur le *De bello italico* de Leonardo Sfrenati (auteur de Commentaires, en six livres, allant de 1494 à 1502. Publie un court fragment de cette chronique latine). — E. ROBIONY. Une ambition mal connue de la maison de Savoie (publie un mémoire pour appuyer le traité entre l'empereur et le roi de Sicile, présenté à Vienne par le marquis de Saint-Thomas, 1717). = Bibliographie : R. Archivio di Stato in Lucca. Regesti; vol. I : Pergamene del diplomatico, 790-1091. — R. Marucci. L'antico archivio comunale di Senigallia. — Fr. NITTI di Vito. Codice diplomatico Barese; IV : le Pergamene di S. Nicola di Bari, 939-1071, 1075-1194. — Giov. SACCANI. I vescovi di Reggio Emilia. — R. HONIG. Guido da Montafeltro (des faits; mais le personnage n'est pas mis en bonne lumière). — J. HALLER. Die Belehnung René von Anjou mit dem Königreich Neapel, 1436 (intéressant). = 1904, Disp. 1. F.-P. LUISO. Commentaires anciens de la

Divine Comédie; suite. — Luigi STAFFETTI. La politique du pape Paul III et l'Italie (longue et élogieuse analyse de l'ouvrage récent de C. Capasso). — Laudedeo TESTI. Études nouvelles sur Carpaccio. — Pasquale PAPA. Quatre sonnets politiques de Melchior Cesarotti, 1797-1799. — Luigi RIVETTI. Virgilio Bornato, ou Bornati, de Brescia, voyageur du x^e siècle. — A. ZANELLI. L'ambassade de Matteo Palmieri à Pérouse, 1452. — Gaetano GASPERONI. Documents pour servir à l'histoire de la Romagne, 1519-1545. = Comptes-rendus : U. Balzani. Il Chronicon Farfense di Gregorio di Catino (bon). — Rerum italicarum scriptores; nouv. édit. — A. Sorbelli. Le croniche bolognesi del sec. XIV (bon). — Julia Cartwright. Isabella d'Este, marchioness of Mantua, 1474-1539 (médiocre et très insuffisant). — A. Mori. Cenni storici sui lavori geodetici e topografici e sulle principali produzioni cartografiche eseguite in Italia dalla metà del sec. XVII ai giorni nostri. = Disp. 2. Arnaldo DELLA TORRE. Un document peu connu sur la réintégration de Jacques de Dante (expose les circonstances qui ont permis au fils du poète de faire révoquer en 1325 la sentence de bannissement prononcée en 1315 contre Dante et ses fils). — Arturo SEGRE. Les préliminaires de la retraite de Charles VIII de Naples; essai sur les rapports entre Venise, Milan et Rome au printemps de 1495; 1^{er} art.; 2^e art. dans Disp. 3; fin dans Disp. 4 (avec un appendice de documents inédits). — G. VOLPE. Une théorie nouvelle sur les origines communales (critique du mémoire publiée par le prof. Gabotto sur l'origine et la nature des communes italiennes, 1903). — A. Sorbelli. Les archives notariales de Pavullo dans le Frignano. — C.-A. GARUFI. Le notaire Giacomo da Lentino (notes biographiques sur un des notaires employés par l'empereur Frédéric II dans sa chancellerie sicilienne). — OTTENTHAL. Publications relatives à l'histoire de l'Italie au moyen âge parues en Allemagne en 1901 et 1902. = Bibliographie : L. Schiaparelli. I diplomi di Berengario I (excellente édition). — Giov. Pansa. Quattro cronache e due diarii inediti relativi ai fatti dell'Aquila, dal sec. XIII al sec. XVI. — L. Rossi. La guerra in Toscana, 1447-1448 (beaucoup de faits nouveaux). — Aug. comes Cieskowski. Fontes rerum polonicarum e tabulario reipublicae Venetae; 2^e série (contient les lettres des ambassadeurs vénitiens auprès du roi de Pologne, de 1574 à 1606). — M. Vigne. La banque à Lyon, du x^e au XVIII^e siècle (important). = Disp. 3. L. ANDRICH. Les statuts de Bellune et de Trévis « de damnis datis et poenis et emendationibus » (à propos de l'ouvrage récent de G. Biscaro : *la Polizia campestre negli statuti del comune di Treviso*). — V. FEDERICI. Le palimpseste d'Arborea (ce palimpseste est un faux, comme les autres chartes d'Arborea). — C. ERRERA. Sur l'œuvre cartographique de Giov. Tomaso Borghonio. — B.-E. BELLONDI. Le texte du *Tumulto dei Ciompi* de Gino Capponi (une partie en est apocryphe). — L. Rossi. Florence et Venise après la bataille de Caravaggio, le 14 septembre 1448 (avec des documents inédits). = Bibliographie : Annuario bibliografico della storia d'Italia dal

secolo iv ai giorni nostri, 1902 (important supplément au t. XI des *Studi storici*). — Yver. Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au xiii^e et au xiv^e siècle (beaucoup de bonnes choses; l'auteur aurait pu tirer encore davantage des registres angevins). — Saverio La Sorsa. La compagnia di Or San Michele, ovvero una pagina della beneficenza in Toscana nel secolo xiv (très consciencieux). — Disp. 4. Arrigo SOLINI. La constitution sociale et la propriété foncière en Sardaigne (surtout au xii^e et au xiii^e siècle). — Luigi SCHIAPARELLI. Observations sur le dépôt d'archives de la *Confessio sancti Petri* (on a la preuve qu'au moins deux documents ont été déposés dans la *Confessio*; mais il est vrai, d'autre part, qu'on ne saurait constater la présence d'un réel dépôt d'archives dans cette Confession; il est probable que les documents déposés étaient, au bout d'un certain temps, mis ailleurs, dans un véritable dépôt d'archives). — Bibliographie : Fortunato. La badia di Monticchio (bon). — L. Frati. La prigionia del re Enzo a Bologna (excellent. A. Sorbelli apporte, pour son compte, quelques documents nouveaux sur la question du lieu où fut livrée la bataille fatale au fils de l'empereur Frédéric). — Giov. Levi. Memorie dantesche degli anni 1323 e 1325, da documenti inediti bolognesi.

67. — Archivio storico lombardo. 4^e série. Anno XXXI, 1904, fasc. 2. — Giovanni AGNELLI. Les routes dans le pays de Lodi, dans l'antiquité et au moyen âge (routes, voies fluviales et canaux navigables). — Ezio RIBOLDI. Les districts ruraux du Milanais, ix^e-xi^e s.; suite et fin (le pays de Lecco et ses comtes, le pays de Stazzona et ses seigneurs, le pays de Burgaria. Huit documents inédits publiés en appendice). — Ettore VERGA. La députation des collèges électoraux du royaume d'Italie à Paris en 1814 (d'après les actes de cette députation qui avait été envoyée auprès des Alliés. Ces actes ont été retrouvés récemment avec la correspondance du marquis Giacomo Beccaria, qui était précisément secrétaire de la députation). — Achille RATTI. Bulle originale d'Aribert, archevêque de Milan, 1040 (cette bulle a été publiée depuis longtemps, mais d'après des copies plus ou moins fautives. L'original a été retrouvé dans la bibliothèque Barberini, qui fut acquise par le Vatican vers la fin du pontificat de Léon XIII. Nouvelle édition d'après l'original, dont un fac-similé donne les premières lignes, avec la date et les souscriptions finales). — Girolamo BISCARO. Une visite de Frédéric Barberousse à Côme, 1178-1186. — Id. La loggia des Osio et la « Curia communis » dans le Broletto nuovo de Milan. — Angelo MAZZI. Une industrie millénaire en Italie (celle des pierres dites *Coti*, qu'on trouve dans les vallées bergamasques, et dont l'exploitation est déjà signalée par Pline). — Carlo SALVIONI. Notes de toponymie lombarde. — Bibliographie : Al. Luzio. Il processo Pellico-Maroncelli (publie les pièces du procès intenté aux agitateurs de 1821. Très important). — E. Verga. Il primo esilio di Nicolò Tommaseo, 1834-1839. Lettere di lui a Cesare Cantù. — Bulletin de bibliographie d'histoire lombarde. — Fasc. 3. Attilio SIMONI. Un humaniste mila-

nais : Piattino Piatti. Sa biographie. — G.-B. MARCHESI. Un Mécène du XVIII^e siècle : le cardinal Angelo-Maria Durini (Durini était nonce à Varsovie au temps où se préparait le démembrement de la Pologne. On donne en appendice des lettres qu'il écrivit en 1767 et 1768 à son oncle, archevêque de Pavie et cardinal; elles jettent quelque lumière sur les agissements de l'ambassadeur russe Repnin). — W. von SEIDLITZ. Un livre russe sur Léonard de Vinci (celui d'A.-L. Volinski (longue analyse). — Felice FOSSATI. Ludovic Sforza a-t-il empoisonné son neveu? (discute la valeur du témoignage de Simone Del Pozzo; ce témoignage signifie à tout le moins que, dans l'entourage même du Maure, on était convaincu de sa culpabilité).

68. — *Miscellanea di storia italiana*. 3^e série, t. IX (Turin, Bocca, 1904). — Domenico CARUTTI. Supplément aux *Regesta comitum Sabaudiae, marchionum in Italia* (ce supplément ne compte pas moins de 144 numéros; le dernier est daté du 1^{er} février 1295). — Stanislas CORDERO DI PAMPARATO. Documents relatifs à l'histoire du Piémont, de 1265 à 1300 (publie les documents transcrits sur les rôles de la trésorerie des princes qui concernent l'histoire politique; 135 documents avec un index alphabétique). — Antonio MANNO. Eugène Cais de Pierlas (notice nécrologique, avec la bibliographie des œuvres du défunt). — Giovanni COLLINO. Sur les cartulaires de la prévôté d'Oulx (avec la table des manuscrits et deux bulles, de Calixte II et d'Alexandre III). — Carlo CIPOLLA. Un nouveau document concernant Alessandro Guagnini (lettre de Jean III, roi de Suède, de Stockholm, 28 nov. 1588, adressée à la République de Gênes). — Vittoria POGGI. Les statuts de Carpasio, du 21 juillet 1433 (texte, avec un glossaire). — Umberto DALLARI. Reggio sous la domination française pendant la guerre de la succession d'Espagne, 1702-1706; notes et documents tirés des archives d'État de Reggio Emilia. — Mario ZUCCHI. Lomello, 476-1796, avec une dissertation sur la période des origines. — Prospero PERAGALLO. Études sur la colonie italienne établie en Portugal aux XIV^e, XV^e et XVI^e s.

69. — *Archivio storico per le provincie Napoletane*. Anno XXIX, fasc. 1 (1904). — F. NICOLINI. Lettres inédites de Bernardo Tanucci à Ferdinando Galiani; suite (mars-août 1764). — P. FEDELE. Le duché de Gaète au commencement de la conquête normande (de 1025 jusqu'en 1065, où le Normand Richard fut investi du duché de Gaète; l'histoire de ce duché se confond désormais avec celle de la domination normande en Campanie. En appendice, examen critique sur le « Codex diplomaticus Caietanus »). = Bibliographie : J. Ametller y Vingas. Alfonso V de Aragón en Italia y la crisis religiosa del siglo xv (excellent). — Gutteridge. Nelson and the Neapolitan Jacobins, 1799 (recueil utile, mais non pas très neuf ni définitif; l'auteur du compte-rendu ajoute un récit de la mort de Caracciolo et de la capitulation des forts de Naples, rédigé en 1846 par Sir A. Panizzi d'après les notes d'un témoin oculaire, John Rushont, deuxième lord Northwick; ce récit est conservé au Brit. Mus., mss. Addit. 30999). — Pellegrini et

Scandone. Pro Roccasecca, patria di S. Tommaso d'Aquino (bon). — *Giov. Pansa*. Quattro cronache e due diarii relativi ai fatti dell' Aquila, sec. xiii-xvi. — Le défi de Barletta (compte-rendu de quatre ouvrages qu'a suscités le quatrième centenaire de cet événement). — Quaternus de excadenciis et revocatis Capitanate, de mandato imperialis majestatis Federici II (publication, par les moines du Mont-Cassin, d'une intéressante enquête faite en 1248-1249 en Capitanate sur les revenus qu'y percevait la cour de Rome). — *F. Tanzi*. Il Chronicon Neritinum (prouve que cette chronique, qui va de 1090 à 1368, ne peut être de l'abbé Stefano da Nardò, qu'elle n'est pas une source importante pour l'histoire du xiv^e siècle; c'est une compilation très postérieure). = Fasc. 2-3. Ce fascicule est tout entier consacré au texte de la *Vita di Pietro Giannone, scritto da lui medesimo*, publié pour la première fois en entier par Fausto NICOLINI (né le 7 mai 1676, l'avocat napolitain P. Giannone écrivit le récit de sa vie en prison, dans le château de Miolans; transporté ensuite à Ceva, puis à Turin, il mourut dans la citadelle de cette dernière ville le 17 mars 1748. Le texte de cette Vie, qui a été publié en 1890 par A. Pierantoni, est une compilation incorrecte, arbitrairement abrégée, du ms. original, avec un quatrième livre composé par Pierantoni et des notes qu'il a pillées ailleurs. La présente édition peut donc être considérée en réalité comme la première de cette intéressante autobiographie).

70. — Archivio storico siciliano. Nouv. sér., anno XXIX, 1904, fasc. 1-2. — *F. MARTINI*. La situation économique de Messine pendant le gouvernement de Charles VI d'Autriche, 1719-1734 (plusieurs documents inédits en appendice). — *S. ROMANO*. Une page de l'histoire de la pédagogie en Sicile (sur le plan d'éducation et d'instruction publique de 1812, qui n'exista jamais que sur le papier). — *B.-M. LAGUMINA*. Monnaies arabes trouvées à Girgenti. — *G. PAOLUCCI*. De Francesco Rito à Garibaldi; mémoires et documents relatifs à la révolution sicilienne de 1860. = Fasc. 3-4. *G. MILLUNZI*. Le trésor, la bibliothèque et les archives de l'église de Sancta-Maria-Nuova à Monreale; suite et fin. — *J. DI MATTEO*. Un acte grec inédit sur parchemin, de l'année 1338 (acte notarié concernant la vente d'une boutique; provient du monastère bénédictin de la Maddalena à Messine; très intéressant au point de vue paléographique). = Comptes-rendus : *Gius. Bianco*. La Sicilia durante l'occupazione inglese, 1806-1815 (bon). — *Em. Del Cerro*. Fra le quinte della storia (très intéressant recueil d'articles sur le Risorgimento).

71. — Rivista d'Italia. Anno VII, 1904, fasc. 1. — *G.-C. ABBA*. Souvenirs sur Garibaldi, 1866. — *Jules GAY*. La domination byzantine dans l'Italie méridionale aux x^e et xi^e siècles (résumé de six pages). = Fasc. 2. *G. NISIO*. G. Filangieri et les pédagogues de la Révolution française (influence exercée par Filangieri sur Talleyrand et Lakanal). = Fasc. 3. *R. MARIANO*. Loisy et Harnack. — *A. MARENDUZZO*. Jeux de société dans le cours du xvi^e siècle. = Fasc. 4. *A. ROSSI*. Les ivoires

gothiques de caractère profane en France (renseignements qu'ils peuvent donner sur la vie contemporaine, avec des images photographiées). = Fasc. 5. F. SANTANGELO. La relation autrichienne de la bataille de San Martino (critique du rapport dressé par l'état-major autrichien). = Fasc. 6. TONNI-BAZZA. Un mathématicien du XVI^e s. : Nicolo Tartaglia, 1500-1557. = Fasc. 7. FARINELLI. François Pétrarque. — P. SAVJ-LOPEZ. La mort de Laure. — P. DE NOLHAC. Pétrarque et la gloire. — C. APPEL. Les « Trionfi » de Pétrarque. — F. WULFF. La première crise de Pétrarque. — F. NOVATI. Pétrarque et les Visconti. = Fasc. 9. G. PICCIOLA. Urbin et sa gloire. — E. BARBARICH. Castelfidardo et la campagne des Marches et de l'Ombrie; septembre 1860 (à propos de la relation de cette bataille par l'état-major italien). — G. BANDINI. Un peuple primitif de l'Inde centrale (les Bhils; avec bon nombre de photographies). = Fasc. 11. A. ROSSI. Le monastère basilien de Grottaferrata (son histoire; description de ses monuments et de ses objets d'art). — C. TORTA. La période préparatoire de la Révolution piémontaise, 1821. = 1905, fasc. 1. O. QUARTA. Pour le centenaire du Code civil français. — B. LABANCA. La papauté à travers le moyen âge (chapitre détaché d'un volume qui paraîtra au mois de mars). — L. BONFIGLI. Une victoire féministe dans les premières années du XVIII^e siècle (dans un discours public devant l'Académie « dei Ricovrati » de Padoue, le 16 juin 1723, le « prince » de cette Académie soutint cette thèse, alors considérée comme hardie, que les femmes pouvaient être admises à l'étude des sciences et des belles-lettres). — E. GADDI. Christine de Suède et son passage à Forlì. — L. VENTURI. L'art médiéval au début de l'époque moderne.

72. — The english historical review. 1905, janvier. — GREENIDGE. L'authenticité des Douze Tables (résume les théories présentées par Pais et par E. Lambert; si ingénieuses qu'elles soient, elles sont impuissantes à prouver que la loi des Douze Tables n'appartient pas au temps des Décemvirs). — Sir Edward FRY. Roncevaux (sources latines et arabes de la bataille de l'an 778, d'après G. Paris et R. Basset). — J. F. CHANCE. La question scandinave en 1717; 1^{re} partie. — H. W. C. DAVIS. Le Cumberland avant la conquête normande (commente, au point de vue historique, une charte en vieux anglais qui a été publiée pour la première fois en 1903; elle est du XI^e siècle et a été délivrée au nom d'un Gospatric, sans doute Gospatric I^{er}, qui mourut en 1064). — F. BARING. Le champ de bataille de Hastings (donne les mesures exactes de longueur et de surface du terrain occupé par l'armée de Harold). — Horatio F. BROWN. Contrat de mariage, inventaire et dépenses pour les funérailles d'Edmond Harvel (Harvel était un marchand anglais de Venise, qui fut un agent accrédité par Henri VIII auprès du gouvernement de la République; il épousa, en 1537, Apollonia, fille de G. Uttinger, marchand allemand, et mourut en 1550). — Whitley STOKES. Un abrégé en irlandais de l'*Expugnatio hibernica*

(d'après un manuscrit de Dublin, xv^e siècle; cet abrégé ajoute quelque chose au texte de Giraud, et surtout donne les noms propres sous une forme plus correcte que dans l'original latin. Texte et traduction en anglais, avec un index et un glossaire. Important). — F. A. KIRKPATRICK. Le premier voyage des Anglais aux Indes occidentales dont on ait conservé le souvenir (réédité, avec une traduction anglaise, une dépêche adressée de Porto-Rico à Saint-Domingue, le 19 nov. 1528, après l'apparition du premier navire anglais). — G. F. WARNER. Jacques VI et Rome (publie une lettre en latin de la reine Anne, femme de Jacques VI, au cardinal Borghèse, 31 juillet 1601; on y voit très nettement la tendance à un rapprochement avec l'Église romaine; il est impossible que le roi n'ait pas connu cette démarche de la reine). — C. Sanford TERRY. Les instructions données au duc de Monmouth en juin 1679 (ces instructions montrent que le rôle prêté par Scott à Monmouth dans *Old Mortality*, lors de la campagne qui se termina par la bataille de Bothwell Bridge, 22 juin 1679, est bien du roman). = Comptes-rendus : K. Akasawa. The early institutional life of Japon; a study of the reform A. D. 645 (excellent). — G. B. Brown. The arts in early England (très intéressant). — G. Seeliger. Die soziale und politische Bedeutung der Grundherrschaft im früheren Mittelalter (important; objections présentées par P. Vinogradoff). — Ad. Ballard. The Domesday boroughs (très consciencieux; longue discussion par Mary Bateson). — Charters of the borough of Colchester (recueil qui serait utile, si les chartes étaient publiées dans leur langue originale, et non dans des traductions). — P. Piccolomini. La vita e l'opera di Sigismondo Tizio, 1458-1528 (excellente biographie d'un chroniqueur ou historien qui fut témoin des troubles de Sienne de 1482 à 1528 et qui les a racontés avec une verve remarquable). — O.-E. Schmidt. Kur-sächsishe Streifzüge (bonne histoire de la Saxe électorale au xv^e s.). — Dom Bede Camm. Lives of the english martyrs declared blessed by pope Leo XIII in 1886 and 1895; vol. I (bon). — J. P. Mahaffy. An epoch in irish history : Trinity college, Dublin; its foundation and early fortunes, 1591-1660 (superficiel et paradoxal). — Oppenheim. The naval tracts of sir William Monson. — A. L. Gross. The anglican episcopate and the american colonies (bon). — W. A. Shaw. Calendar of Treasury books, 1660-1667 (très utile).

73. — The Athenæum. 1904, 10 décembre. — Howitt. The native races of South-east Australia (très intéressant). = 17 décembre. V. A. Smith. The early history of India, from 600 B. C. to the Muhammadan conquest (excellent et en partie nouveau). — J. H. Rose. Napoleonic studies (bon). — Buller. Wellington's operations in the Peninsula, 1808-1814 (bon précis où cependant les derniers et importants travaux n'ont pas été utilisés). — Calendar of the patent rolls : Edward II, 1324-1327. — Calendar of Letter-books of the city of London. Letter-book F., 1337-1352. — Copinger. The history of Suffolk; vol. II (excellent). = 1905, 14 janvier. Allen Fea. Memoirs of the Martyr king (l'auteur a réédité les récits que les contemporains nous ont laissés sur

l'histoire de Charles I^{er} depuis sa fuite d'Oxford, en 1646, jusqu'à son supplice, en 1649; il n'y a guère ajouté que des indications chronologiques; l'ouvrage vaut surtout par la beauté du papier, des caractères, et par la splendeur des illustrations). — *Mrs. Paget Toynbee*. Letters of Horace Walpole; vol. IX-XII : 1774-1783. — *Sir Clements Markham*. Selections from the correspondence of admiral John Markham, 1801-1804, 1806-1807 (très intéressantes lettres publiées par la *Navy Records Society*). — *General sir J. L. Vaughan*. My service in the Indian army, and after (bonne contribution à l'histoire des guerres de l'Inde de 1850 à 1869). — *L. A. Freeman*. Western Europe in the fifth Century. — *Id.* In the eighth century (deux intéressants recueils de conférences par le célèbre auteur de la *Norman Conquest*). = 21 janvier. *S. Lee*. Great Englishmen of the sixteenth century (excellent; les meilleurs morceaux sont ceux qui sont consacrés à More et à Bacon). = 28 janvier. *Sophia H. Macle hose*. From the Monarchy to the Republic in France, 1788-1792 (bon). — *P. H. Brown*. Collected essays and reviews of Thomas Graves Law (très intéressant pour l'histoire politique et religieuse de l'Écosse au temps de Marie Stuart).

74. — Transactions of the royal historical Society. Vol. XVIII, 1904. — *Miss Enid M. G. Routh*. Des efforts tentés pour établir une balance des pouvoirs en Europe pendant la seconde moitié du xvii^e s., 1648-1702 (corriger le nom de l'éditeur des lettres de Mazarin, qui est d'Avenel, et non d'Avenal). — *Colonel E. M. Lloyd*. Canning et l'Amérique espagnole, 1822-1826 (publie des fragments inédits de lettres écrites de Londres à une dame établie alors à Bogota par d'ardents partisans des colonies insurgées contre l'Espagne). — *A. Denton Cheney*. La sainte fille de Kent (examine le cas d'Elisabeth Barton. « Elisabeth et son complice Bocking étaient sans doute, en un certain sens, des imposteurs, mais en tout cas leurs intentions étaient pures... On peut condamner les moyens qu'ils employèrent, mais ils ont droit à notre sympathie en considération du but qu'ils poursuivaient et des supplices qu'on leur infligea »). — *Miss R. Graham*. Les finances du prieuré de Malton, 1244-1257 (prieuré de l'ordre de saint Gilbert; établi, d'après les comptes qui nous sont parvenus, le tableau des recettes et des dépenses durant quatorze années). — *James Gairdner*. Une prétendue conspiration contre Henri VII (M. Leadam a publié des documents datés de l'an 1503 et a cru y voir la preuve d'une conspiration; en réalité, on n'y trouve que des traces d'un espionnage organisé par le roi autour du duc de Suffolk, qui s'était enfui d'Angleterre quatre ans auparavant. Reprenant la question à l'aide de nouveaux documents, M. Leadam maintient ses conclusions premières. Important pour l'histoire de la politique intérieure de Henri VII). — *Edwin F. Gay*. La révolte dans la région du Centre et les enquêtes de 1607 sur la dépopulation (rapide tableau des révoltes agraires du xvi^e siècle; la pratique de plus en plus fréquente des « inclosures » n'en fut pas l'unique cause; elle fut au contraire la principale origine du soulèvement de 1607. Celui-ci fut aisément réprimé; mais il nous reste les enquêtes. Analyse de ces

enquêtes. Elles montrent qu'il ne faut pas exagérer l'importance du mouvement de clôture, lequel d'ailleurs se produisit moins encore au détriment des terres cultivées en commun, « open fields », que des communaux, « common fields ». — G. J. TURNER. La minorité de Henri III; 1^{er} art. (le couronnement du petit roi en 1216 et l'œuvre du cardinal Guala; la guerre civile et son extension; la constitution et la régence; difficultés financières; la suprématie de Pandulph. Article très soigné, mais ajoute peu à l'excellente biographie de Louis VIII, par Ch. Petit-Dutaillis).

75. — *The Nineteenth century*. 1904, novembre. — Sir Herbert MAXWELL. Sir Robert Wilson; un aventurier oublié (esquisse la biographie d'un homme qui a été mêlé aux aventures les plus périlleuses de la guerre et de la diplomatie au moment des guerres du premier Empire. Wilson est mort en 1849; sa biographie par son neveu, le Rév. Herbert Randolph, parue en 1862, ne dépasse pas l'année 1807). = Décembre. S. E. le ministre de Suède. Les tableaux de la reine Christine (dont neuf sont aujourd'hui à la Nat. Gallery, Londres). = 1905. janvier. J. Mildred CREED. La place des aborigènes australiens dans l'échelle de l'intelligence humaine (le nègre australien n'est pas le « zéro de l'analyse anthropologique » dont on parle couramment. Il est intelligent et susceptible de culture).

76. — *Quarterly Review*. T. CC, juillet-octobre 1904. — Aperçus nouveaux sur l'Égypte ancienne (ouvrages de Maspero, Wallis Budge, Flinders Petrie, Sayce. Signale particulièrement le livre de M. Choisy sur *l'Art de bâtir chez les Égyptiens* comme un vrai tour de force). — MOZLEY. La pensée européenne au XIX^e siècle (revue générale des idées philosophiques et scientifiques à l'occasion des deux premiers volumes de Merz). — KER. Un grand savant français : Gaston Paris. — Les lois des Anglo-Saxons (regrette que les Anglais aient abandonné aux Allemands l'étude de ces lois, si intéressantes pour l'Angleterre. Excellence de l'édition que le Dr Liebermann vient de dédier à la mémoire de Konrad Maurer. Espère qu'au moins les Anglais se donneront la peine de publier les chartes anglo-saxonnes et les nombreux livres fonciers de l'époque). — Le tsar (article violent contre Nicolas II, écrit par un fonctionnaire russe). — L'Inde sous Lord Curzon (la politique étrangère du présent vice-roi consiste à regarder toute la région qui confine le nord de l'Inde depuis l'Arabie jusqu'au Siam, comme le glacis qui doit couvrir la forteresse même de l'empire indien. Il accepterait le partage de l'influence en Perse avec la Russie, pourvu que la sphère de chaque puissance fût nettement délimitée. A l'intérieur, il procède par réformes administratives, mais il refuse absolument d'étendre les droits politiques accordés aux indigènes. Les mesures les plus importantes de son administration, jusqu'ici, ont été la réforme des universités où l'on visait plus à la quantité qu'à la qualité des gradués, réforme qui a soulevé de violentes discussions, et la surveillance des gouvernements indigènes pour les élever au niveau des gouvernements civilisés). — La révolution japonaise (article non signé, mais écrit par le directeur de la revue, M. Prothero. Le Japon depuis quarante ans). — Le canal

de Panama et le commerce maritime. — *La Divine Comédie* et l'avocat du Diable (les défauts du poème. Proteste contre la partialité de Dante à l'encontre de saint Louis et blâme énergiquement la phrase étonnante du Dr Moore, l'un de ses meilleurs commentateurs actuels : « Dante n'avait pas grand respect pour la sainteté imbécile »). — HOGARTH. Le palais de Knossos (avec plan d'après des données inédites. La civilisation crétoise serait antérieure à la civilisation mycénienne et rattacherait l'art grec à l'art égyptien). — La nation polonaise (sa situation respective sous les trois empires auxquels elle est soumise. Le tsar est animé de bonnes intentions à l'égard des Polonais qui lui appartiennent, mais on sait qu'il est faible et désarmé. « Il agit dans la mesure de ses lumières et de son pouvoir; on ne peut lui demander mieux... S'il devait régner cent ans, il finirait peut-être par faire disparaître tous les griefs de la Pologne »). — L'élection présidentielle aux États-Unis (suivant son habitude, la *Quarterly* profite de l'élection nouvelle pour dresser le bilan moral et politique de la grande république américaine). — Le régime anglais en Égypte. — L'éducation supérieure dans le pays de Galles. — Le cas des églises d'Écosse (pose des problèmes de droit très importants au point de vue religieux et libéral. « Voici bien des années que des esprits perspicaces, qui ne plaident pour aucune église, et qui n'étaient point comme Renan les ennemis jurés de l'ultramontanisme, ont prédit que le gros problème politique de l'avenir serait la façon dont l'État devrait reconnaître dans son sein des sociétés libres, ayant une existence réelle et cependant indépendante de lui »).

77. — *The american historical review*. 1904, janvier. — H. CH. LEA. De la valeur morale de l'histoire. — Ferdinand SCHWILL. Les podestà de Sienne (jusqu'en 1262, époque où le podestà perdit ses pouvoirs politiques, tout en restant le premier personnage de l'État). — W. E. LINGELBACH. La société anglaise; les marchands aventuriers à Hambourg (d'après les archives de la Société; cf. *Rev. hist.*, LXXXIII, 448). — A. H. CARPENTER. La naturalisation en Angleterre et dans les colonies américaines. — Clyde Aug. DONIWAY. De l'influence française lors de l'adoption de la constitution fédérale (les ministres de Louis XVI, Vergennes et Montmorin, ont-ils agi perfidement envers les États-Unis au moment où ceux-ci essayaient de se donner une constitution, ainsi que les en accusa le gouvernement révolutionnaire en 1792 et 1793? La correspondance de Montmorin et de Moustier prouve à tout le moins que le gouvernement français eût souhaité de voir les États-Unis établir une confédération faible et inefficace). — Papiers de William Paterson sur la convention fédérale, 1787. — Bibliographie : G. M. Wrong. *The british nation; a history* (excellent manuel). — G. Seetiger. *Die soziale und politische Bedeutung der Grundherrschaft im früheren Mittelalter* (montre qu'il est impossible d'expliquer uniquement par des causes économiques les changements politiques et sociaux qui s'effectuèrent dans les premiers siècles du moyen âge). — M. Whitcomb. *A history of modern Europe* (bon précis). — E. H. Blair et J. A. Robertson. *The*

Philippine Islands, 1493-1498; vol. VI : 1583-1588. — *Jos. Spillmann*. Die Blumenzeugen aus den Tagen der Titus Oates Verschwörung, 1678-1681 (utile recueil de documents). — *J. Pollock*. The Popish plot (savante étude critique). The Cambridge modern history; vol. VII : The United States (« en somme, aucun ouvrage de dimension égale à celui-ci ne donne une aussi bonne histoire des États-Unis »). — *J. R. Spears* et *A. H. Clark*. A history of the Mississippi valley, from its discovery to the end of the foreign domination (beaucoup de travail, mais fort mal présenté; la domination française y est appréciée avec une sévérité dont la monotonie finit par devenir amusante). — *Fred. L. Paxson*. The independance of the south-american republics (excellent). — *W. H. Smith*. A political history of slavery (important, surtout à titre de témoignage personnel). = Avril. Woodbury LOWERY. Jean Ribaut et la reine Élisabeth (en 1563, Ribaut avait réussi à convaincre Élisabeth de l'aider dans une expédition en Floride, quand il fut arrêté sous le soupçon de vouloir s'échapper en France avec les vaisseaux et les otages). — *P. L. Haworth*. Frédéric le Grand et la révolution américaine (Frédéric s'intéressa fort à la lutte entre l'Angleterre et les colonies américaines, mais parce qu'il haïssait les Anglais et qu'il était bien aise de voir les difficultés dans lesquelles ils se débattaient. Il n'appréciait les événements et la guerre qu'à raison de l'influence que, par répercussion, ils pouvaient avoir sur la politique européenne). — *Max Farrand*. Les compromis de la Constitution. — *W. R. Shephard*. Wilkinson et le commencement de la conspiration espagnole, en 1787. — *W. M. Sloane*. L'acquisition de la Louisiane considérée comme une époque décisive dans l'histoire du monde (et surtout de l'Amérique). — Les funérailles de William Lovelace à New-York, 1671. — Une lettre de William Jackson sur l'état de la France en 1794 (lettre datée de Paris, en avril; traite surtout des affaires militaires). — Lettre du général James Wilkinson (à José de Iturrigaray, 17 nov. 1806). — Lettre de l'amiral Farragut (20 sept. 1853). = Bibliographie : *Ch. M. Andrews*. A history of England (excellent manuel). — *W. Walsh*. The Jesuits in Great Britain; an historical inquiry into their political influence (intéressant, malgré le parti pris de l'auteur, qui est très hostile aux Jésuites). — *E. Jenks*. Parliamentary England, the evolution of the Cabinet system (remarquable). — *E. Porritt*. The unreformed House of Commons; parliamentary representation before 1832 (histoire très consciencieuse de la représentation du peuple au Parlement dans les trois royaumes de Grande-Bretagne et d'Irlande). — *J. L. Hammond*. Charles James Fox (excellent). — *A. P. Brigham*. Geographic influences in American history (ouvrage vigoureux et suggestif). — *A. B. Hulbert*. Historic highways of America; vol. VII-IX (important). — *E. P. Overholtzer*. Robert Morris, patriot and financier (bon). — The writings of James Monroe, edited by *Stan. M. Hamilton*; vol. VII : 1824-1831. — The writings of James Madison, edited by *G. Hunt*; vol. IV : 1787. — The Creevey papers, edited by *Sir H. Maxwell* (Creevey, Irlandais de naissance, fut membre du Parlement presque sans interruption de 1802 à

1832; il appartenait au parti whig ou radical; ses papiers intéressent l'histoire du parti whig pour l'époque qui s'étend entre la mort de Fox et l'arrivée de Grey à la tête du gouvernement). — *Th. C. Dawson*. The South american republics (bon résumé, du moins en ce qui concerne l'histoire des cent dernières années; la partie antérieure à l'époque révolutionnaire est très médiocre). — *G. P. Garrison*. Texas; a contest of civilizations (bon). — *J. R. Soley*. Admiral Porter (excellent). = Juillet. *B. PERRIN*. La réhabilitation de Thérémène (Thérémène fut un patriote sincère et, comme le dit Aristote, un bon citoyen). — *G. Th. LAPSLEY*. « Cornage » et « Drengage » (étudie, dans leur succession chronologique, les documents relatifs à cette double forme de redevance féodale usitée dans les quatre comtés du nord de l'Angleterre). — *Paul VAN DYKE*. Reginald Pole et Thomas Cromwell; examen de l'*Apologia ad Carolum V* (analyse de l'*Apologia*; critique du témoignage de Pole sur Henri VIII et sur Cromwell; ce dernier n'a pas connu le Prince de Machiavel avant 1537. En somme, l'*Apologia* est un ouvrage de polémique auquel il serait fort dangereux de se fier). — *D. O. MAC GORNEY*. Les actes de navigation appliqués au commerce européen (étudie les limites imposées par l'acte de 1660 à l'importation en Angleterre des marchandises européennes; montre que cet acte était moins restrictif que celui de 1651). — Un plan pour la constitution de 1787 tracé par Pinckney. — Documents relatifs aux relations de Wilkinson avec l'Espagne, 1787-1789, publié par *R. SHEPHERD*. = Bibliographie : *W. Willoughby*. The political theories of the ancient world (bon, mais il reste encore beaucoup à faire, particulièrement en Amérique). — *P. V. Joyce*. A social history of ancient Ireland (bon). — *G. B. Mac Clellan*. The oligarchy of Venice (superficiel). — *J. B. Thacher*. Christophorus Columbus (très somptueux volume où les documents sont fort bien mis en lumière). — *A. H. Noll*. A short history of Mexico (fait sans critique). — *Ch. H. Hopwood*. A calendar of the middle Temple records. — *J. Murdoch*. A history of Japan during the century of early foreign intercourse, 1542-1651 (important). — *E. Asa Dix*. Champlain, the founder of New France (très intéressant). — *Blair et Robertson*. The Philippine Islands, 1493-1898; vol. X-XIII : 1597-1605. — *B. Willson*. Ledger and Sword; or the honourable Company of merchants of England trading to the East Indies, 1599-1874 (très bonne utilisation des documents publiés). — *A. C. Buell*. William Penn as the founder of two Commonwealths (très intéressant, mais l'auteur n'a rien compris au quakerisme). — *W. R. Smith*. South Carolina as a royal province, 1719-1776 (décrit bien le mécanisme du gouvernement provincial). — *W. Fl. Johnson*. A century of expansion (ouvrage de vulgarisation assez confus et souvent erroné). — *H. V. Jones*. Catalogue of parliamentary papers, 1801-1900. — *R. Hitchcock*. The Louisiana purchase and the exploration (bon résumé). — *E. Stanwood*. American tariff controversies in the XIXth century (plaidoyer ardent et consciencieux en faveur du protectionnisme). = Octobre. *Ch. H. HASKINS*. L'Université de Paris dans les sermons du XIII^e siècle (article très

bien documenté). — Goldwin SMITH. La poésie anglaise et ses rapports avec l'histoire d'Angleterre (quelques pages rapides, de Chaucer à Swinburne). — Edward G. BOURNE. Le nom d'Amérique (voyages d'Amerigo Vespucci; il antedatà son premier voyage pour s'assurer une priorité de découverte qui ne lui appartenait pas; mais il n'est pas responsable de l'injustice commise au détriment de Colomb, plus qualifié que lui pour donner son nom au Nouveau-Monde). — Emily P. WEAVER. La Nouvelle-Écosse et la Nouvelle-Angleterre pendant la Révolution (explique pourquoi la Nouvelle-Écosse n'a pas suivi l'exemple donné par les autres colonies anglaises; c'est surtout par Halifax que l'Angleterre expédiait ses renforts, et c'est vers Halifax que se replièrent les troupes anglaises vaincues; enfin, c'est là que se réfugièrent les loyalistes de toutes les parties de l'Union, et ce sont ces loyalistes qui contribuèrent le plus efficacement au maintien de la colonie sous l'étendard anglais. C'est à eux que l'Angleterre doit d'avoir conservé le Dominion). — George P. GARRISON. L'annexion du Texas; première étape du mouvement. — Notes d'Alexandre Hamilton prises dans la Convention fédérale de 1787. — Quelques papiers de Franklin Pierce, 1852-1862. — Bibliographie : H. Sidgwick. The development of european polity (intéressant). — G. L. Scherger. The evolution of modern liberty (la première partie est trop abrégée pour être utile; l'essai sur les bills des droits en Amérique et en France est bon). — T. W. Rhys Davids. Buddhist India (bon). — Sidney L. Gulick. Evolution of the Japanese, social and psychic (excellent). — S. Cowan. The ancient capital of Scotland : the story of Perth (fait sans critique). — Fr. A. Ogg. The opening of the Mississippi; a struggle for supremacy in the american Interior (assez bonne compilation). — Alcée Fortier. A history of Louisiana (quatre beaux volumes fort bien illustrés). — D. Townsend. The life and letters of the great earl of Cork (intéressant surtout pour l'histoire économique de l'Irlande au temps d'Élisabeth et des deux premiers Stuarts). — Blair et Robertson. The Philippine Islands, 1493-1898; vol. XIV et XV (se rapportent aux années 1605-1609). — Ch. L. Raper. New Carolina; a study in english colonial government (résumé consciencieux, mais mal bâti). — H. C. Cooper. James Oglethorpe, the founder of Georgia (intéressant et en partie nouveau). — N. Hapgood. George Washington (bon). — W. G. Brown. The Lower South in american history (peu de faits, beaucoup d'idées). — Fr. Curtis. The republican party; a history of its fifty years' existence and a records of its measures and leaders, 1854-1904 (très consciencieux). — Jos. H. Barrett. Abraham Lincoln and his presidency (insignifiant). — P. S. Peirce. The freedmen's Bureau; a chapter in the history of reconstruction (étude fort bien documentée sur le Bureau des Affranchis qui, après l'émancipation, fut chargé de venir en aide aux nègres sans travail).

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

France. — M. le marquis DE NADAILLAC vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-six ans; ses travaux l'avaient placé en bon rang parmi les savants qui s'occupent de préhistoire; rappelons seulement l'*Amériquie préhistorique* (1882), les *Anciennes populations de la Colombie* (1883), *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques* (1888).

— Avec le 36^e fascicule commence le tome VII du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* (Hachette); il contient les mots de Nablia à Olympie. A noter en particulier : *Navicularius* (M. BESNIER), *Navis* (Cecil TOR), *Negociator* (HUVELIN et CAGNAT), *Nobilis* (Ch. LÉCRIVAIN), *Nomen* (Ch. MOREL), *Nomographoi* (Ad. KREBS), *Nomoi* (CAILLEMER), *Notarius* (Ch. LÉCRIVAIN), *Nummus* (BABELON), *Nundinae* (M. BESNIER), *Officiales*, *Officium* (Ch. LÉCRIVAIN).

— *Saint Jean et la fin de l'âge apostolique*, par l'abbé C. FOUARD (Paris, Lecoffre, 1904, in-8°, XLIV-343 p.). L'abbé Fouard était membre de la commission biblique instituée par le pape Léon XIII et qui subsiste encore. Il est mort avant la publication de son volume sur saint Jean. Ce volume est le dernier d'une série d'ouvrages qui étaient destinés par leur auteur à remplacer pour les catholiques les travaux de Renan sur les origines du christianisme. Le ton de M. Fouard n'était pas d'ailleurs celui d'un polémiste; c'est celui d'un homme prudent et modéré, qui emploie une érudition très réelle et un style correct à l'illustration plutôt qu'à la défense des opinions reçues dans l'Eglise catholique touchant l'origine et le caractère des écrits du Nouveau Testament. Le volume relatif à saint Jean est conçu dans le même esprit que ses devanciers. L'auteur avait à traiter de l'apôtre Jean et des écrits que la tradition lui attribue. En ce qui regarde la personne et la carrière de l'apôtre, il y avait à discuter la valeur de sa légende : l'apôtre Jean, fils de Zébédée, un des premiers disciples de Jésus, est-il venu à Éphèse et y a-t-il prolongé ses jours jusqu'à la fin du 1^{er} siècle de notre ère? En ce qui regarde les écrits, il y avait à examiner leur provenance et leur caractère : le quatrième Évangile, l'Apocalypse, les trois Épîtres sont-ils de l'apôtre Jean, ou bien d'un autre ou d'autres auteurs? Dans quel rapport le quatrième Évangile se trouve-t-il avec les Synoptiques? Représente-t-il une traduction historique ou légendaire touchant la vie du Christ, ou bien ne serait-il pas avant tout l'expression d'une doctrine? Y a-t-il eu des sources de l'Apocalypse? Quel est l'objet véritable de ce livre singulier? Autant de questions que M. Fouard n'ignore pas, mais qu'il n'expose ni ne discute à fond,

quand il se permet d'y toucher. Il s'étend un peu sur l'authenticité des écrits, résout la question dans le sens traditionnel et suppose tout le reste expliqué ou garanti par là. Il évitait, lui-même en convient, les problèmes trop actuels et trop délicats. Son livre, qui vient de naître, est déjà vieux.

Alfred Loisy.

— La *Bibliographie des travaux de Gaston Paris* publiée par MM. Joseph BÉDIER et Mario ROQUES (1904, 201 pages) est un bel hommage rendu à la mémoire de l'illustre savant; elle témoigne de l'extrême variété de ses connaissances et du prodigieux labeur qu'il accomplit. Les historiens y trouveront beaucoup d'indications utiles, sans compter celle d'œuvres proprement historiques comme le poème d'Amboise et le mémoire sur le sire de Joinville. La « Société amicale de Gaston Paris » ne pouvait signaler sa naissante activité par une œuvre plus méritoire.

— Dans ses *Nouveaux Essais de philologie française* (Bouillon, 1905, in-8°, xii-416 pages. Prix : 8 fr.), M. Antoine THOMAS a étudié, en appliquant les règles de plus en plus rigoureuses de la phonétique, un grand nombre de mots français et étrangers. A chacun d'eux il a consacré une dissertation conduite avec une science sûre et pénétrante, souvent avec esprit. Les historiens lui sauront gré en particulier de ses recherches sur les noms de lieu; l'Index toponymique contient environ 250 de ces noms. A signaler en particulier les « Notes critiques sur la toponymie gauloise et gallo-romaine, » qui occupent les pages 34-62.

— M. THALAMAS, à qui certains de ses élèves de Condorcet ont fait un si singulier procès de tendance à propos d'une leçon sur Jeanne d'Arc et qui s'est vu accuser en plein Parlement du crime de lèse-patrie, alors que toute cette affaire n'aurait pas dû sortir du cabinet du proviseur, s'est très spirituellement défendu en publiant chez l'éditeur Paclot un petit volume à 0 fr. 60 sur *Jeanne d'Arc*; là, en 62 pages, il nous présente sous une forme populaire une véritable histoire critique de la Pucelle. Il donne une idée très nette de l'état des sources, malheureusement insuffisantes, de son histoire, indique très nettement son rôle militaire, à Orléans et à Jargeau, bien moins considérable qu'on n'a cru parfois, le caractère vraiment populaire et national du sacre à Reims qui fut son œuvre, l'abandon du roi, les illusions et les fautes militaires de l'héroïne qui amenèrent sa perte, la régularité apparente avec laquelle fut conduit son procès d'après les idées du temps. La figure de Jeanne nous apparaît très pure, très noble, quoique dépourvue du nimbe illusoire dont la légende, soit religieuse, soit patriotique, s'est plu à l'entourer. On ne peut que souhaiter à tous nos enfants d'apprendre l'histoire d'une manière aussi respectueuse de la vérité et des grands souvenirs historiques.

— MM. Paul BADEAU, Jacques BOULENGER et H. PATRY ont publié dans la *Revue des Études rabelaisiennes* (pagination séparée et, à part,

Champion, 1904, in-8° de 5 ff. et viii-112 p.) une copie minutieusement établie du *Pantagruel* de Dresde (édition de Lyon, Juste, 1533) avec quelques fac-similés de cet exemplaire unique. On sait que Gottlob Régis avait seul donné les variantes de cette édition. Ces variantes contiennent bien des hardiesses que le prudent Rabelais effaça par la suite.

— Dans la même *Revue*, M. Jacques BOULENGER a donné (2^e année, 3^e fasc., et à part, 1904, in-8°, 25 p.) une réimpression de la « *Supplicatio pro apostasia* » et le *bref* de 1536. Ces deux pièces sont précédées d'une substantielle notice. M. Boulenger n'a pu retrouver à Rome l'original ni du *bref* ni de la supplique. Il les publie d'après la copie du curé Grandet (Mazar. ms. 4404), qui a dû être faite sur le même texte que celle de Leroy, utilisée par Marty-Laveaux.

— Aux textes déjà connus sur la célèbre crise de 1534-1535, *Cronique, Bourgeois de Paris, Bureau de Ville, Journal de Driart, manuscrit de Soissons, etc.*, MM. V.-L. BOURRILLY et N. WEISS (*Jean Du Bellay, les protestants et la Sorbonne, 1529-1535*, extr. du *Bull. du protest. fr.*, Paris, agence de la Société, 1904, in-8° de 125 p.; un index et des planches) ont ajouté le résultat de leurs fructueuses recherches aux Archives nationales, à la fois dans les registres du Parlement et dans les registres capitulaires de Notre-Dame de Paris; ils ont utilisé également la publication partielle, donnée par M. L. Delisle, du registre de la Sacratissime Faculté. Ils arrivent ainsi, en prenant pour point de départ la mort de Berquin, à reconstituer par le menu toutes les hésitations religieuses de François I^{er}, toutes ses concessions à la Réforme naissante. Ils mettent en lumière le rôle considérable joué dans cette évolution hardie par les du Bellay. Les informations dirigées contre Jean, alors évêque de Bayonne (1530), et l'intervention du roi en sa faveur, la réponse à la fois hautaine et malicieuse de René aux accusations portées contre lui par la Sorbonne sont des morceaux du plus piquant intérêt. « L'affaire des Placards et les supplices terribles qu'elle provoqua éclatèrent comme un coup de foudre au milieu d'un ciel, sinon serein, du moins rasséréné. » Nos auteurs marquent, avec une grande richesse de détails précis, les étapes de la répression (à signaler p. 97 leur collation des deux listes d'ajournés de la *Cronique* et de *Soissons*). — La date de 1534-1535 apparaît bien définitivement comme le point critique du règne de François I^{er} et aussi de l'histoire de l'humanisme et de la Réforme en France. — Ce solide travail se relie tout naturellement à celui que M. Bourrilly nous a déjà donné sur François I^{er} et les protestants allemands. — M. Weiss nous promet de publier prochainement quelques-uns des documents dont il a fait usage dans l'étude que nous venons d'analyser. H. R.

— M. F. Giraux revient sur la *Composition de la Satyre Ménippée (Documents et interprétations)* (Laon, 1904, t. à 100 ex., 72 p.). Il insiste à nouveau sur l'importance de la copie manuscrite, signalée et publiée

par Ch. Read, de *l'Abrégé et l'âme des Etats*. Par des comparaisons décisives entre ce texte et l'imprimé de Tours, 1594, il établit que cet *Abrégé* est bien le prototype de la *Satyre*. H. HR.

— M. CHAMBERLAND prépare un travail sur le fameux *Conseil de Raison*, travail où il compte dégager « le fondement historique de la légende créée par Sully ». A ce sujet se rattache son analyse d'*Un plan de restauration financière en 1596 attribué à Pierre Forget de Fresne* (Champion, 1904, in-8°, 19 p.). L'auteur de ce plan, qui est remarquablement construit, conclut à l'établissement d'un *Conseil de bon ordre*. — Un autre travail de M. Chamberland raconte, d'après les archives du Parlement et les papiers d'Achille de Harlay, le *Conflit de 1597 entre Henri IV et le Parlement de Paris* (extr. des *Travaux de l'Académie de Reims*. Paris, Champion, et Reims, Michaud, 1904, in-8° de 61 p.); il joint à son exposé plus de quinze documents inédits, presque tous du plus haut intérêt. On y voit à plein les résistances du Parlement et la brutalité astucieuse, mêlée de souplesse caressante, du Béarnais. Le Parlement aurait voulu profiter du désarroi causé par la perte d'Amiens pour organiser un conseil de douze membres choisis sur une liste dressée par tous les parlements du royaume. Ces remontrances d'avril 1597 sentent déjà la Fronde. Henri IV se contentera de faire fonctionner pendant quelque temps d'impuissants *Conseils du bon ménage*. — H. HR.

— L'opuscule de M. Louis MORIN sur les *Machines et la coopération chez les tondeurs de grandes forces de Troyes* (Paris, Impr. nat., 1904, extr. du *Bull. des sc. écon. et soc.*, 11 p.) n'est pas seulement intéressant au point de vue de la technique. Il montre quelle était l'importance, même dans les anciens corps de métiers, du capital industriel. Pour acquérir les moulins à foulon, les machines à friser, les presses, nous voyons les tondeurs troyens de grandes forces (corporation déjà étudiée par M. A. Babeau) s'associer entre eux. En 1679, c'est la communauté elle-même qui devient collectivement propriétaire des machines nécessaires à ses membres; elle exploite collectivement ce capital industriel. On ne voit pas dans le travail de M. Morin vers quelle époque ce mode d'exploitation a cessé. H.

— Du même auteur, la *Question des pensions à la société générale de secours mutuels de Troyes* (Ibid., 20 p.) relate comment une société de typographes fondée en 1834 a fini par absorber tous les travailleurs troyens, et expose les vicissitudes par lesquelles elle a passé.

— M. UZUREAU nous adresse un lot de brochures. Dans le *Voyage de Henri IV à Angers en 1598* (Angers, 1901), il reproduit un fragment historique de Jacques Rangeard, archiprêtre d'Angers, écrit en 1777.

— Une autre étudie *Un collège de province au XVIII^e siècle, Beaupréau* (Angers, 1900); ce collège était tenu par les Sulpiciens; détails intéressants sur la vie de l'internat, que le supérieur du grand séminaire oppose avec avantage à celle des collèges de Jésuites : « Les deux per-

sonnes qui sont chargées de peigner les enfants sont fort exactes, et je n'ai pas de connaissance que nos élèves aient de la vermine. » Amusante lutte entre le principal et le curé, qui veut que les élèves fassent leurs Pâques à la paroisse et qui s'indigne qu'on fasse au collège des ballets ! — *Antoine Fournier* et *Madame Turpault de Cholet* sont des épisodes du Champ des martyrs (Angers, 1899). — *Un aumônier des Chouans, Jean Baudouin, vicaire à Avrillé* (Laval, 1899) contient l'interrogatoire d'un prêtre réfractaire. Il faut noter que, malgré ses aveux, Baudouin fut remis en liberté le 5 mars 1794. M. Uzureau devrait en savoir quelque gré aux Bleus. — *L'Enquête scolaire de l'an IX dans le département de Maine-et-Loire et les arrondissements de Château-Gontier et de la Flèche* (Angers, 1898) nous renseigne sur les destructions opérées par la Révolution : la façon dont étaient rédigées les neuf questions de Chaptal ne comportaient, d'ailleurs, que ce genre de réponses et ne provoquaient pas l'apparition de renseignements sur les créations. C'est sur les réponses des arrondissements que M. U. établit ses conclusions pessimistes, et c'est après les avoir données qu'il cite la lettre du préfet où on lit : « L'arrondissement d'Angers n'a rien à désirer relativement à l'enseignement. L'École centrale, qui est au chef-lieu, joint au précieux avantage de posséder des professeurs habiles, etc... »

— Nous devons encore à M. UZUREAU la réimpression du *Pouillé du diocèse d'Angers* de 1783 (Paris, Picard, 1904 ; in-8°, 197 p.), qui contient tant de renseignements utiles pour l'histoire ecclésiastique et la topographie de l'Anjou. Les exemplaires de l'édition originale étaient devenus presque introuvables.

— Le tome VI des *Mémoires et documents* publiés par la Société de l'École des chartes est un *Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises, 1492-1664*, par Jacques DE DAMPIERRE (A. Picard et fils, 1904, XL-238 p.).

— Dans un rapport au ministre des Affaires étrangères inséré dans le *Journal officiel* du 9 décembre 1904, on trouve des renseignements importants sur la situation des archives de ce ministère : on peut considérer, dès à présent, comme numérotés, estampillés et foliotés les 16,000 volumes environ des *Mémoires et documents* et de la *Correspondance politique* ; il reste à appliquer le même travail aux *Cartons consulaires*, dont le nombre dépasse 8,000. On a terminé l'inventaire des *Mémoires et documents* antérieurs à 1830, et cet inventaire a été suivi d'une table alphabétique des matières et d'une table des fonds compris dans les trois volumes qui forment l'ensemble de l'ouvrage. Quant au fonds de la *Correspondance politique*, le t. I de l'inventaire a paru à la fin de 1903 ; il comprend trois séries des plus importantes : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche et la République argentine. Le catalogue de chaque fonds est complété par la liste des agents politiques français dans les pays auxquels se réfère ce fonds. Pour l'*Inventaire analytique*, le t. VII des *Papiers* de Barthélemy est prêt, mais on

manque d'argent pour le faire imprimer. La même raison retarde l'achèvement du *Recueil des Instructions*, où il reste encore à publier d'aussi gros morceaux que l'Angleterre, la Hollande, la Turquie, Venise et la Diète germanique. Le rapport se termine par des renseignements sur la Bibliothèque des archives, dont la réorganisation a été poursuivie avec activité, malgré la surcharge croissante du service.

— M. A. FRANCE vient de publier un exposé vigoureux et lumineux des rapports entre *l'Église et la République* (Ed. Pelletan). Il y soutient la nécessité de la séparation de l'Eglise et de l'État, le Concordat ne pouvant plus être loyalement appliqué par aucune des deux parties contractantes.

— MM. Ch. SEIGNOBOS et MÉTIN ont écrit le précis d'*Histoire contemporaine depuis 1815* pour la collection Armand Colin (1904, 716 p.). On y goûtera plus particulièrement les chapitres relatifs à l'histoire des partis politiques dans les divers pays d'Europe et d'Amérique. Noter aussi l'étude sur *l'Église catholique*. Les chapitres d'histoire économique sont, avec raison, très développés. L'illustration est tout à fait intéressante; les vues sont vraiment des formes typiques de la civilisation contemporaine.

H. HR.

— M. Firmin Roz a fait paraître à la librairie Plon un livre instructif et charmant : *Sous la couronne d'Angleterre*. Les trois morceaux qui le composent : *l'Irlande et son destin*, *Impressions d'Écosse*, *Au pays de Galles*, ne contiennent pas seulement des descriptions pittoresques de paysages et de monuments dues à un véritable artiste, mais aussi des aperçus historiques très pénétrants sur le passé des populations celtiques en Angleterre et des vues intéressantes sur leur avenir. M. F. Roz a admirablement montré comment et pourquoi l'Irlande, l'Écosse, le pays de Galles n'ont pu conserver leur indépendance par l'excès d'individualisme du caractère national, mais aussi comment cet individualisme les a rendus irréductibles et leur a donné un rôle si important dans le Royaume-Uni. Il indique les causes du développement le plus intense de leur esprit national et prévoit pour l'Irlande un avenir d'autonomie pacifique sous la couronne d'Angleterre.

G. M.

— A partir du 15 janvier 1905 paraît à la librairie Ernest Leroux, sous la direction de M. CASATI DE CASATIS, et avec le titre : *Art français primitif*, une revue bimestrielle consacrée à l'étude des monuments de la grande époque qui succède à l'art gothique et précède la Renaissance classique, époque d'éclosion de l'art français, entre 1450 et 1550. Elle s'occupera presque exclusivement des monuments, châteaux, hôtels de ville, maisons de particuliers, chapelles, tombeaux, statues, tableaux et miniatures de cette époque si féconde et des artisans ou artistes qui les ont créés. Le prix de l'abonnement est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements, 15 fr. pour l'étranger.

— M. G.-Hector QUIGNON, professeur au lycée de Beauvais, a publié une courte étude, assez bien documentée, sur la *Bibliothèque de*

la ville de Beauvais (1789-1903); c'est un extrait de l'*Annuaire de l'Oise* (Paris, Champion, 1904; in-8°, 51 p.).

— M. Alfred LEROUX, archiviste de la Haute-Vienne, propose *Quelques améliorations possibles dans l'organisation des archives provinciales* dans le premier numéro du *Bibliographe moderne* en 1904. L'opinion d'un spécialiste est toujours précieuse à recueillir, d'autant plus qu'elle se rapproche, à certains égards, des opinions émises sur le même sujet par MM. Simyan, Coyecque, et par le très regretté Auguste Molinier.

— Le *Portail de l'église de Mimizan* a été étudié avec beaucoup de soin par M. Georges BEAURAIN dans ses rapports avec l'histoire du costume et du mobilier au moyen âge (Dax, Labèque, s. d. [1904], 58 p.). De nombreux dessins font revivre des images assez grossières, mais qui ne manquent pas de vie.

— M. Paul DELALAIN vient de publier chez A. Picard et fils un *Essai de bibliographie de l'histoire de l'imprimerie typographique et de la librairie en France*. Ce volume (46 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50) contient les trois sections suivantes : 1° ouvrages ayant un caractère général ou universel; 2° ouvrages relatifs à l'histoire de l'imprimerie et de la librairie à Paris; 3° ouvrages concernant l'introduction de l'imprimerie et les progrès de la librairie dans les villes de France autres que Paris.

LIVRES NOUVEAUX. — DOCUMENTS. — *B. Prost et S. Bougenot*. Cartulaire de Hugues de Chalon, 1220-1319. Lons-le-Saunier, impr. Declume (Soc. d'émulation du Gard), xxxii-622 p. — *P. Boyé*. Les coutumes inédites du comté de Vaudémont. Impr. nat. (Bull. hist. et phil.), 86 p. — *L. Ravaisson-Mollien*. Archives de la Bastille. Règne de Louis XV : 1757-1767. Pedone, in-8°, vi-584 p. Prix : 10 fr. — *Inventaire des archives de la Marine*. Série B : Service général; tome VI. Impr. nat., 480 p. — *Chanoine Morel*. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne. Tome I : 877-1216 (Soc. hist. de Compiègne). Montdidier, impr. Bellin, xii-188 p. — *Inventaire des archives départementales postérieures à 1789*. Seine-et-Marne. Période révolutionnaire. Série L; tome I, par *A. Hugues*. Melun, impr. administrative. — *Baron Du Roure*. Inventaire analytique des titres et documents originaux tirés des archives du château de Barbegal. Champion, in-4°, xiv-541 p. — *R. Weil*. Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï. Bibliographie, texte, traduction et commentaire. Société nouvelle d'édition. — *Journal de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, 1832-1833*, publ. par *F. Petitpierre*. Émile-Paul, in-16, xxxii-178 p. Prix : 3 fr. 50.

HISTOIRE LOCALE. — *M. Mangerel*. Le canton de Pionsat pendant la période révolutionnaire, 1789-1800. Clermont-Ferrand, Delaunay, ix-266 p. — *Macqueron*. Bibliographie du département de la Somme (Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie, t. XV), tome I. Amiens, impr. Yvert et Tellier, ix-506 p. — *Guilotin de Corson*. Les seigneurs de Champeaux, leur collégiale et leur château. Rennes, Plihon et Hommaye, 45 p. — *Al. Dubois*. Monographie de la seigneurie de Cruzille en Mâconnais. Chalon-sur-Saône, Bertrand (Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Chalon), 55 p. — *Henry Poulet*. Thioncourt, 1787-1799. Berger-Levrault, in-8°, 204 p. Prix : 4 fr. — *Ch. Felgères*. Histoire de la

baronnie de Chaudesaigues. Champion, xi-518 p. Prix : 10 fr. — *Abbé A. Mil-lard*. Histoire de Sézanne, tome II. Sézanne, Pateaux, 626 p. — *Rayet et Lecler*. Bourbon; monographie d'un monastère de Fontevault, au diocèse de Limoges, 1106-1792. Limoges, Decourtieux, 178 p. — *C. Bréard*. L'abbaye de Notre-Dame de Grestain, O. S. B., à l'ancien diocèse de Lisieux. Rouen, Les-tringant, 439 p. — *Albert Sarrazin*. Histoire de Rouen, d'après les manuscrits. Rouen, impr. Gy, in-8°, 239 p., avec grav.

BIOGRAPHIES. — *A. Groult*. Le conventionnel Jean-Pierre Danjou, 1760^r 1832; son rôle à Beauvais pendant la Révolution. Beauvais, impr. Avonde et Rachelier (Mém. de la Soc. acad. de l'Oise), 52 p. — *Vicomte Révérend*. Titres, anoblissements et paires de la Restauration, 1814-1830. Tome IV. Champion, 387 p. — *A. Terrade et H. Allorge*. Le général Ordonneau, 1770-1855. Émile-Paul. Prix : 2 fr. 50.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *J. Lair*. La captivité de François Pouqueville à Constantinople, 1800-1801. Caen, Delesques, 23 p. (Bulletin de la Soc. des Antiq. de Normandie). — *H. Prentout*. La prise de Caen par Édouard III, 1346; étude critique. Caen, Delesques, 72 p. (Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres de Caen). — *Ad. Gaultier de Kermoad*. Histoire et législation de l'impôt sur le sel en France. Rennes, impr. Simon, 127 p.

Alsace-Lorraine. — On annonce la mort de l'érudit alsacien le Dr Joseph GÉNY, bibliothécaire de la ville de Schlettstadt.

Belgique. — M. G.-E. VAN EVEN, archiviste de la ville de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique et de l'Académie royale flam-mande, est décédé à Louvain le 11 février 1905, âgé de quatre-vingt-trois ans. Van Even était un autodidacte qui avait fait preuve de beaucoup d'activité et de patience. Son œuvre est considérable, et certains de ses livres resteront, en dépit d'une forme littéraire incorrecte et bizarre. Parmi ses principales publications nous citerons : *L'Ancienne École de peinture de Louvain*. Louvain, 1870, in-8°, 340 p. — *Inventaire chrono-logique et analytique des chartes et autres documents sur parchemin appartenant aux archives de la ville de Louvain*. Louvain, 1873, in-8°, 463 p. — *Le Peintre P.-J. Verhagen, sa vie et ses œuvres (De schilder P.-J. Verhagen, zijn leven en zijne werken)*. Louvain, 1875, in-8°, 200 p. — *Histoire de Louvain écrite en 1593 et 1594 par Guillaume Boonen (Geschiedenis van Leuven, geschreven in de jaren 1593 en 1594, door Wil-lem Boonen)*. Louvain, 1880, in-fol., 546 p. — *Louvain dans le passé et dans le présent : formation de la ville, événements mémorables, territoire, topographie, institutions, monuments, œuvres d'art*. Louvain, 1895, in-fol., 688 p. — On trouvera la liste complète des travaux de Van Even dans les *Notices biographiques et bibliographiques concernant les membres, les correspondants et les associés de l'Académie royale de Belgique* (Bruxelles, 1879), p. 691-700. (Cf. *Rev. hist.*, XVIII, 112; XXXIV, 158; LIX, 459; LXV, 375, 396; LXXI, 134; LXXII, 373; LXXVIII, 459.)

— *L'Annuaire de l'Université de Louvain*, qui vient de paraître, con-tient d'intéressants rapports sur l'activité des séminaires historiques pendant l'année 1904. Voici les titres des dissertations qui y ont été élaborées : Séminaire de M. le professeur Moeller : WILLAERT. *De la*

persécution des catholiques en Angleterre sous le règne d'Élisabeth, et des institutions d'assistance auxquelles cette persécution a donné naissance en Belgique. — LEMAIRE. *La Vie interne des monastères sortis de la réforme de Jean de Ruysbroeck.* — Séminaire de M. le professeur Cauchie : A. SOETAERT. *La Doctrine eucharistique de Luther.* — M. LEGRAND. *Michel Batus.* — BROHÉE. *La Théologie positive du P. Petau.* — F. TESSELS. *Le Rôle de S. Charles-Borromée dans la réforme catholique opérée par le concile de Trente.* — VAN CAUWENBERGH. *Les Opinions de Bellarmin sur les relations de l'Église et de l'État.* — DE MUNCK. *Le Probabilisme dans l'Église catholique.* — BREPOELS. *Histoire de l'Index.* — VAN DER ESSEN. *L'Hagiographie nationale.* — VAES. *Les Rapports de la papauté avec l'Église franque.* — DE LANNOY. *Le Droit de collation des bénéfices.* — VERBEECK. *La Législation sur le mariage en France sous l'ancien régime.* — R. DE SCHEPPER. *Les Principes gallicans concernant la compétence civile dans la discipline monastique.* — MONIN. *La Propriété ecclésiastique en France sous l'ancien régime.* — PREIN. *Les Immunités judiciaires en matière de crimes de religion.* — R. DE SMEDT. *La Réforme des ordres mendiants sous Louis XIV.* — C. ISTURIZ. *Le Placet.* — BAMPS. *La Condition juridique des dissidents en France sous l'ancien régime : les Juifs.*

— M. G. KURTH, professeur à l'Université de Liège, vient de publier : *Notger de Liège et la civilisation au X^e siècle* (Paris, Picard, 2 vol. in-8°, xxi-391 et 87 p.). Voici l'objet des divers chapitres de cet important ouvrage : I, Introduction; II, l'État liégeois avant Notger; III, Notger avant l'épiscopat; IV, la première année de l'épiscopat; V-VIII, les relations de Notger avec Otton II, Otton III et Henri II; IX, la naissance de la principauté de Liège; X et XI, les travaux de Notger à Liège; XII, le gouvernement liégeois; XIII, l'organisation du diocèse; XIV, l'histoire de l'instruction publique; XV, le mouvement artistique à Liège; XVI, Notger écrivain; XVII, la vie privée et la mort de Notger. Le tome II se compose de sept appendices : les notices de Folcuin de Lobbes et du chanoine Anselme consacrées à Notger; l'enceinte notgérienne de Liège (avec un plan); la cathédrale notgérienne; les reliques de Notger; les relations de l'art liégeois avec l'art de Hildesheim.

— M. E. REMBRY a fait paraître : *les Remaniements de la hiérarchie épiscopale et les sacres épiscopaux en Belgique au XIX^e siècle* (Bruges, De Plancke, in-8°, 258 p.). C'est une étude sur les vicissitudes de la hiérarchie épiscopale en Belgique et une notice sur les évêques qui y furent sacrés.

— Les Prémontrés de Belgique ont décidé de fonder une revue trimestrielle : *les Analectes de l'ordre de Prémontré* (Parc-lez-Louvain). On y publiera l'inventaire des archives du monastère de Parc, et les documents les plus intéressants conservés dans les diverses abbayes norbertines de Belgique.

— Quatre jeunes docteurs en histoire ont obtenu des bourses de

voyage de 4,000 francs conférées par le gouvernement en vertu de la loi de 1890. Ils avaient présenté au concours : G. SMETS (de l'Université de Bruxelles). *Étude sur la politique de Henri I^{er}, duc de Brabant, de 1179 à 1215.* — D. VAN BLEYENBERGHE (de l'Université de Louvain). *Histoire de l'abbaye de Lobbes, depuis ses origines jusqu'au XIII^e siècle.* — DE NUCÉ (de l'Université de Gand). *Histoire de la géographie du XVI^e siècle; l'époque de Magellan.* — L. GOEMANS (de l'Université de Louvain). *La Légation belge à Rome sous les archiducs Albert et Isabelle, 1600-1633.* — Un jeune docteur en philologie romane, également lauréat du concours, M. COHEN (de l'Université de Liège), avait consacré son mémoire à une question d'histoire littéraire : *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux en France.*

Allemagne. — Le Dr Arthur WEESE a été nommé professeur extraordinaire d'histoire de l'art à l'Université de Munich; — le Dr Karl MAYR, secrétaire de l'Académie royale des sciences à Munich, a été nommé professeur ordinaire honoraire; — le Dr Édouard FIRME-NICH-RICHARTZ a été nommé professeur d'histoire de l'art à Bonn; — le Dr Paul DARMSTÄDTER a été appelé à Berlin, au séminaire pour les langues orientales, qui est rattaché à l'Université; à partir du 1^{er} avril 1905, il fera des leçons d'histoire, la situation politique et économique des États-Unis; — le prof. KALKOFF, de Breslau, a obtenu un congé de six mois pour travailler à l'Institut prussien d'histoire de Rome, et le Dr HILLEBRANDT, de Berlin, a reçu une indemnité pour le même objet. Il s'agit avant tout d'y compléter l'œuvre de Lehmann sur la Prusse et l'Église catholique d'après les archives du Vatican.

— Le premier volume de la *Geschichte des literarischen Porträts in Deutschland* de M. KIRCHEISEN (I. *Von den ältesten Zeiten bis zur Mitte des zwölften Jahrhunderts.* Leipzig, W. Hiersemann, in-8°, viii-170 p.) aboutit à cette conclusion plutôt négative : pour la période qui s'étend des origines à l'époque des Hohenstaufen, il n'y a dans la littérature que très peu de véritables portraits, si par portrait l'on entend la détermination des traits caractéristiques de tel ou tel personnage, au physique et au moral. Ce n'est pas que, de bonne heure, on n'ait tenté d'en composer, non seulement dans les productions épiques, mais aussi dans les biographies, qui sont une des premières formes de toute littérature historique. Il y a beaucoup de portraits dans les écrits de Grégoire de Tours et dans ceux des hagiographes de l'époque mérovingienne, mais les personnages représentés n'ont rien de caractéristique. Tous reproduisent le type du parfait évêque ou du parfait moine, tel qu'on le concevait au VII^e ou au VIII^e siècle, et il est bien rare que de temps en temps on puisse relever un détail personnel (comme, par exemple, dans la *Vita Eligii*). Il ne faudrait peut-être d'ailleurs pas croire que ces portraits, pour manquer d'individualité, n'aient aucune valeur historique. Mais les auteurs, au lieu de chercher à différencier leurs personnages, ont choisi précisément les traits communs qui les rapprochaient de leur idéal de vertu et de sainteté. La même banalité

s'observe encore à l'époque suivante; cependant le « type du saint » se modifie quelque peu, et M. Kircheisen présente à ce sujet quelques observations intéressantes, qui pourront être utiles pour l'étude critique des documents hagiographiques. En ce qui concerne les personnages laïques, les portraits sont un peu moins conventionnels déjà dans Grégoire de Tours, et, à l'époque carolingienne, le genre fait un progrès énorme avec la *Vita Karoli* d'Einhard. A propos des emprunts faits par ce dernier à Suétone, M. Kircheisen estime que son imitation de l'auteur latin est pour ainsi dire inconsciente, tant il était imprégné de la lecture de son modèle. La chose me semble contestable et l'hypothèse d'une mosaïque composée d'expressions choisies, mais dont la réunion forme un ensemble personnel et probablement exact, paraît plus admissible. Il en est sans doute de même pour Régino : celui-ci emprunte à Justin quelques-uns de ses portraits, et on s'étonne de ne pas le voir cité par M. Kircheisen, qui donne pour chacune des périodes étudiées par lui de copieux extraits d'auteurs traduits en allemand (pourquoi?). Il faut attendre, d'ailleurs, plusieurs siècles avant de retrouver dans les écrits historiques des portraits comparables à celui de Charlemagne. Otton le Grand lui-même n'a guère inspiré ses biographes. Ce n'est qu'au XI^e siècle qu'Hermann de Reichenau et Adam de Brême fournissent de nouveau, pour certains personnages, des portraits véritablement caractéristiques. R. POUPARDIN.

— Dans un recueil (*Festschrift*) publié par la Société pour l'histoire du grand-duché de Hesse, sous le titre de : *Philipp der Grossmütige*, notre collaborateur le Dr KARL EBEL a publié divers documents conservés aux archives de Marbourg sur la participation de la Hesse à la guerre de Smalcade (*Kleine Beiträge zur Geschichte Hessens im Schmalkaldischen Krieg*. 27 p., avec des gravures).

Autriche-Hongrie. — Le Dr Richard SCHUSTER, directeur des archives de Salzbourg, vient de mourir dans cette dernière ville.

— La réunion générale de la Commission pour l'histoire moderne de l'Autriche a eu lieu le 31 octobre 1904 à Vienne, sous la présidence du prince Franz Liechtenstein. La situation des travaux est la suivante : un gros travail sur l'organisation de l'administration centrale de l'Autriche, commencé par le Dr Thomas FALLER, interrompu par la mort soudaine de celui-ci, a été repris par le Dr H. KRETSCHMAYR; le manuscrit sera envoyé à l'impression en décembre. — Dans la section des Traités, le prof. Albert-F. PRIEBRAM met la main à l'introduction générale des traités passés entre l'Autriche et l'Angleterre jusqu'en 1721, et M. SCHLITZER à l'introduction générale des traités passés avec la France; le Dr Heinrich-R. VON SIBIK a été chargé des traités passés avec la Hollande. Le Dr Ludwig BITTNER travaille à une table chronologique des traités conclus par l'État autrichien, de 1763 jusqu'à nos jours. Le Dr Wilhelm BAUER a pu se remettre à la Correspondance de Ferdinand I^{er} avec l'empereur Charles-Quint, la gouvernante des Pays-

Bas, Marguerite, et la reine de Hongrie, Marie, 1522-1530; on lui a adjoint le Dr Karl GOLL. Le Comité a approuvé l'idée de dresser des rapports sur les archives privées, naturellement avec l'assentiment de leurs propriétaires; elle a consenti à faire imprimer le travail de Hans UEBERSBERGER sur l'Autriche et la Russie, étude sur les rapports politiques de ces deux États.

— La Commission d'histoire de la Styrie a distribué les trois volumes suivants : t. XVII : *Die Landesfürstlichen Lehen in Steiermark von 1421-1546* (1903, 288 p.), catalogue de 363 documents, suivi d'une table des noms de lieux et de personnes, par Albert STARZER; — t. XVIII : *Beiträge zur Kirchengeschichte der Steiermark und ihrer Nachbarländer aus römischen Archiven* (1903, 156 p.), par Alois LANG; analyses et documents du x^v au xvii^e siècle; — t. XIX : *Beiträge zur Geschichte der Innerberger Hauptgewerkschaft*, par Anton von PANTZ (1904, 57 p.); documents sur les familles qui, au xvii^e siècle, formaient la corporation des forgerons et des charrons d'Innerberg et sur les marques dont elles se servaient dans leur industrie.

— La célébration du jubilé de M. E. von OTTENTHAL a servi de prétexte pour étudier *Das K. K. Institut f. österreichische Geschichtsforschung (1854-1904)* (Vienne, 1904, in-8°, 96 p.). L'école spéciale créée en 1854 par le comte Thun a véritablement déterminé en Autriche le renouveau des études historiques. Comme notre École des chartes, elle a fourni au pays des archivistes, des bibliothécaires, des conservateurs de musées, des professeurs d'université. Elle est étroitement liée à l'Université de Vienne.

Grande-Bretagne. — Dans la leçon d'ouverture qu'il a prononcée en prenant possession de la chaire d'histoire moderne à l'Université d'Oxford (*A Plea for the historical teaching of history*. At the Clarendon Press, 30 p. Prix : 1 sh.), notre collaborateur M. C. H. FIRTH a montré la situation fâcheuse faite à cet enseignement par l'organisation académique et par le système des examens : d'une part, une seule chaire pour un enseignement aussi vaste est insuffisante; on parle d'en créer une pour l'histoire économique et sociale. Sur ce point, M. Firth se rencontre avec M. Prothero, qui, dans son allocution présidentielle à la Société d'histoire (*Transactions of the r. hist. Soc.*, t. XVIII, 1904), a montré par des comparaisons et par des chiffres combien l'enseignement de l'histoire moderne est arriéré en Angleterre, et combien, d'autre part, il est fâcheux que les programmes interdisent d'aller au delà de 1837. Mais c'est sur le mode d'enseignement historique qu'insiste le plus M. Firth. A Oxford, tout est sacrifié à la préparation aux examens, et, dans les examens, aucune place n'est faite à la recherche originale; le travail scientifique est presque entièrement négligé. M. Firth annonce qu'il va tenter d'organiser l'enseignement historique des temps modernes comme il l'est déjà pour le moyen âge. Souhaitons-lui meilleure chance qu'à MM. York Powell et Freeman.

— Sur la question des biens des personnes mortes sans testament et des dispositions légales qui les frappaient au moyen âge en Angleterre, M. Charles Gross, dans un article de la *Harvard Law review* (t. XVIII, n° 2), a réuni un grand nombre de textes et d'indications bibliographiques; il montre que, depuis au moins Cnut jusqu'au règne d'Édouard I^{er}, les biens meubles de l'intestat furent confisqués ou revendiqués par le roi ou par le seigneur; mais il insiste de préférence sur ce point qu'au xiii^e siècle beaucoup de villes demandèrent et obtinrent comme un privilège municipal que ces biens ne seraient pas saisis, mais passeraient aux parents de l'intestat, de qui l'on attendait cependant qu'ils consacraient à des œuvres pies une partie de l'héritage (*The Medieval law of intestacy*. Cambridge, Mass., the Harvard Law Review Association, 1904, 11 p.).

— L'espoir exprimé (*Rev. hist.*, t. LXXXII, p. 449) que la *Pipe Roll Society* renaîtrait à une vie nouvelle s'est réalisé. Nous avons reçu le t. XXV, qui contient le Grand rôle de l'Échiquier pour la 22^e année de Henri II, 1175-1176 (*The Great Roll of the Pipe for the 22^d year of the reign of king Henry II*. 1904, xxx-268 p.), avec une brève introduction, par M. Round. Le texte, débarrassé des abréviations figurées, est maintenant plus lisible. Une bonne table des noms de personnes et de lieux (on n'a pas cru devoir identifier les noms de lieux) y facilite les recherches.

— La *Selden Society* a distribué pour l'exercice de 1902 un choix de procédures devant la Chambre étoilée : *Select cases before the King's Council in the Star Chamber, commonly called the Court of Star Chamber, 1477-1509* (t. XVI des publications de la Société. Londres, Quaritch, 1903, cliv-339 p.). Dans l'introduction, M. I. S. LEADAM a étudié le statut organique de la « Camera stellata » (1487), l'état dans lequel nous sont parvenues les archives de ce tribunal, la procédure qu'on y suivait, la composition et la juridiction de la cour. — Le t. XVII inaugure une nouvelle série, celle des « Year-books », recueils de notes d'audience réunies sous forme d'annuaire. Ces notes sont toujours rédigées en français, mais quel français! L'éditeur, M. F. W. MAITLAND, après avoir parlé des « Year-books », en particulier de ceux d'Édouard II, a dressé une excellente grammaire de ce jargon si peu intelligible (*Year-books of Edward II*. Vol. I, 1307-1309. Quaritch, 1903, xciv-221 p., les pages 1-189 étant doubles. Vol. II, 1308-1310. Quaritch, 1904, xvii-228 p., les pages 1-191 étant doubles). On ne saurait apprécier trop haut les services rendus à l'histoire de la législation anglaise par les savantes publications de l'éminent éditeur. — Avec le t. XVIII commence aussi une nouvelle série, celle des coutumes municipales (*Borough customs*. Vol. I. Quaritch, 1904, lix-338 p.). Miss Mary BATESON, un des érudits qui connaissent le mieux aujourd'hui l'histoire municipale d'Angleterre, pendant longtemps si négligée, a dressé dans l'introduction une liste des sources, dressée d'après

l'ordre alphabétique des noms de lieu. Conformément au plan et à l'esprit de la Société, on ne donne ici qu'un choix de documents, et les extraits sont rangés à la place qu'ils occuperaient dans un traité de droit et de procédure. Ainsi, ce t. I est consacré aux « Actions personnelles » (crimes et délits) et aux « Actions réelles et mixtes » (saisine et désaisine, seigneur et tenancier, etc.).

— Dans la « Bibliothèque de liturgie et d'ecclésiologie » publiée par M. Vernon STANLEY, et où figure le premier *Prayer Book* d'Edouard VI que nous avons annoncé précédemment, a paru, sous le titre : *Hierurgia anglicana*, un recueil, en trois parties, de documents et d'extraits divers servant à faire connaître la liturgie de l'Eglise anglicane depuis la Réforme (Alex. Moring. Prix : 7 sh. 6 d. chaque partie; gravures).

— *The Shakespeare story; an outline*, par M. George PITT-LEWIS (Swan, Sonnenschein et Co, 1904, 112 p.), est un plaidoyer en faveur de Bacon. C'est Bacon qui a écrit les drames de Shakespeare; celui-ci n'a été qu'un acteur et directeur de théâtre. L'auteur, qui a consacré une partie de sa vie à l'étude du droit, imagine un jury idéal, composé de toutes les personnes qui lisent et sont capables de réfléchir. C'est devant ce jury qu'il produit ses preuves, non pas des cryptogrammes, mais des concordances telles entre les idées et le style de Bacon d'une part et les drames de l'autre que la conclusion doit s'imposer. — Eh bien! non, elle ne s'impose pas, et les « orthodoxes » ne se laisseront pas convertir par l'accumulation d'à peu près dont se compose le plaidoyer.

— *An Essay on the early history of the Law Merchant*, by W. MITCHELL (Cambridge, at the University press, 1904, in-8°, 176 p.). Résumé rapide, mais bien informé et instructif, des travaux relatifs au droit commercial qui fut en vigueur dans les divers pays de l'Europe latine depuis les derniers temps de l'empire carolingien. L'auteur expose sommairement les traits caractéristiques de ce droit, ses origines et son développement durant le moyen âge, les tribunaux où il était appliqué, la condition des personnes qui lui étaient soumises, les règles juridiques qui présidaient aux ventes et aux contrats, l'influence exercée par le droit romain et canonique sur ce droit commercial, qui tendit de plus en plus à prendre un caractère uniforme dans tous les pays. En appendice sont publiés quelques textes relatifs à la « *lex mercatoria* » en Angleterre.

— *A short history of citizenship and introduction to Sociology*, by H. Osman NEWLAND (Londres, Elliot Stock, 1904, in-8°, xii-89 p.). — Résumer en 90 pages l'histoire du droit de bourgeoisie ou mieux des droits civils et politiques des citoyens depuis les plus lointaines origines de la civilisation européenne et dans les divers pays de l'Europe, mais surtout en Angleterre, n'était pas une tâche aisée; le tableau tracé par M. Newland est animé et intéressant. Est-il bien utile et

peut-il servir d'introduction à la sociologie? L'auteur conclut en souhaitant que les droits des citoyens anglais soient élargis, en raison même de l'extension prise par l'empire anglais. En quoi cette conclusion ressort-elle des faits historiques résumés tout au long de cette plaquette? On ne le voit pas bien non plus.

— L'essai, très allègrement écrit, de M. Francis W. HIRST sur *Adam Smith* (Macmillan, *English men of Letters*, 1904, viii-240 p.), est un bon résumé de la vie du célèbre économiste, augmenté d'une analyse de la *Théorie de sentiments moraux* et de la *Richesse des nations*. On ne lira pas sans intérêt le chapitre consacré au voyage que Smith fit en France de 1764 à 1766 pour accompagner le jeune duc de Buccleuch. On s'étonnera d'y trouver (p. 125), à propos de Toulouse, cette perle : « The canal of Burgundy, constructed... by Riquet... » Que dirait le caustique M. Hirst si nous mettions Glasgow en Angleterre?

— *The Philosophers and the French revolution* (Londres, Swan, Sonnenschein and Co., 1904, 131 p.) a ce mérite d'être l'œuvre d'un professeur au *Gujarat College* d'Ahmedabad. Cet essai est dirigé contre la théorie, illustrée par Taine, que la Révolution est fille de la philosophie du XVIII^e siècle. Ce n'est pas, à l'en croire, la Révolution qui est un produit de la philosophie, mais la philosophie qui est un produit de la société du XVIII^e siècle. Je ne vois pas en quoi ces deux thèses se contredisent.

— Une Société pour la publication des registres épiscopaux et autres documents relatifs à l'histoire religieuse s'est fondée sous le titre : *The Canterbury and York Society*. Si l'on se rappelle ce qui a été dit ici des Registres d'Exeter publiés par M. Hingeston-Randolph, on pourra concevoir l'intérêt que l'histoire trouvera dans les publications de cette Société.

— Sir Archibald C. LAURIE a donné une base très sûre à l'histoire ancienne de l'Écosse en publiant ses *Early Scottish Charters prior to A. D. 1153* (Glasgow, Maclehose, 1905, in-8°, xxix-515 p. Prix : 10 sh.). Les 271 chartes qu'il y a réunies ne sont pas toutes authentiques, il s'en faut; l'éditeur nous rend le grand service de nous en prévenir en donnant quelquefois les motifs de sa condamnation. A ce service, il en ajoute un autre, celui de grouper autour de chacune de ces chartes les renseignements fournis par d'autres sources, sans compter les identifications et commentaires nécessaires à l'intelligence des textes. Les notes remplissent à elles seules plus de la moitié du volume (à partir de la p. 216). Il resterait à nous donner un traité de diplomatique écossaise dont M. Laurie possède certainement tous les éléments; nous le donnera-t-il? En attendant ce complément indiqué à son présent recueil, on utilisera celui-ci avec fruit; on ne pourra plus, sans le consulter, se livrer à des recherches approfondies sur l'histoire d'Écosse au XI^e siècle et dans la première moitié du XII^e.

— Miss Sophia MACLEHOSE, à qui le public anglais devait déjà une

intéressante étude des *Institutions de l'ancienne monarchie française*, continue ses travaux par la publication d'un volume intitulé : *From the Monarchy to the Republic in France, 1788-1792* (Glasgow, Maclehose, 1904, in-8°). Ce livre n'est évidemment destiné qu'à des lecteurs anglais; à nos yeux, ce ne serait qu'un manuel. Mais c'est un récit fait simplement, avec mesure, avec goût et avec soin des premières années de la Révolution. Des illustrations nombreuses et bien choisies ornent ce livre et en augmentent encore l'intérêt pour le public auquel il s'adresse.

J.

— Les trente-trois *Lectures on the History of the Middle Ages*, données par M. G. D. FERGUSON à l'Université de Kingston, Canada, forment un gros volume (Kingston, Uglow and Cy, viii-634 p.), où l'auteur essaie d'étudier à la fois les aspects politique, constitutionnel, juridique, intellectuel, économique de la civilisation médiévale. Il est très au courant de la littérature de son sujet. Très persuadé de la continuité historique, il prend, comme Guizot, la France pour centre de son étude, « parce que c'est elle qui montre le mieux le lien de la civilisation des temps modernes avec celle de l'ancienne Rome. »

— *Geography of South and East Africa* (Oxford, Clarendon press, 1904, in-8°, 169 p., 6 cartes, un index) est la 2^e partie du 4^e volume de la *Historical geography of the British colonies* de C. P. LUCAS. La nouvelle édition, due à M. H. E. EGERTON, est révisée jusqu'en 1903 et enrichie des chapitres relatifs au Transvaal et à l'Orange River Colony. Ce précis est surtout utile à consulter en matière de géographie politique. Au point de vue historique, ce sont les parties relatives à la Rhodesia et à l'Ibea qui sont les meilleures. Les cartes manquent de netteté.

Italie. — M. VITO LA MANTIA est mort à Palerme le 16 juin 1904. Il avait publié un grand nombre de documents fort importants pour l'histoire du droit et des institutions municipales de la Sicile.

— Comme complément à la nouvelle édition des *Scriptores rerum italicarum* de Muratori, la maison Lapi, ou, pour mieux dire, MM. FIORINI et SERAFINI ont décidé de publier un Bulletin analogue à l'*Archiv* de Pertz et au *Neues Archiv*; ils se proposent d'y faire connaître, au fur et à mesure, les résultats des études préparatoires à l'édition et de rendre compte des moindres questions concernant les textes publiés ou à publier. Ce Bulletin, pour lequel on ressuscite le titre d'*Archivio Muratoriano*, sera publié, selon les besoins, en livraisons, plus ou moins volumineuses, qui seront mises en vente séparément et à différents prix (à moitié prix pour les abonnés); plus tard, il pourra devenir périodique. Viennent de paraître les deux premières livraisons : n° 1. Des travaux préparatoires à la nouvelle édition des *Rerum italicarum Scriptores* (Roma, 2-9 aprile 1903. Comunicazione al Congresso internazionale di scienze storiche di Vittorio Fiorini. Prix : 2 l.). — N° 2. Marco VATTASSO. Le manuscrit bénédictin de S. Nicolò d'Arena, contenant les œuvres d'Ugo Falcando, récemment retrouvé

et acquis par la bibliothèque du Vatican. — Nicolò ROBOLOGICO. A propos du manuscrit employé par le P. Ildefonso pour son édition de la Chronique de Coppo di Marchionne Stefani (prix : 1 l. 50).

— M. Emilio CALVI (*Tavole storiche dei Comuni Italiani*. Parte I : *Liguria e Piemonte*. Rome, Lœscher, 1903, in-8°, 74 p.) a entrepris un répertoire qui peut être d'une réelle utilité; il prend une à une les villes italiennes et dresse pour chacune la liste chronologique des régimes politiques qui s'y sont succédé depuis les invasions barbares jusqu'à nos jours. A l'appui de ce travail, il donne la liste des principaux ouvrages intéressant chacune d'entre elles. Dans cette première partie de son livre, il établit ces tableaux pour huit villes de Ligurie (Finale-Borgo, Gênes, Oneglia, San-Remo, Sarzane, Savone, Tende et Vintimille, et vingt-cinq villes du Piémont, parmi lesquelles nous remarquons Alexandrie, Aoste, Asti, Casal, Ivree, Novare, Pignerol, Saluces, Suse, Turin, Tortone et Verceil. Dans la lettre qu'il a adressée à l'auteur et que celui-ci a publiée comme préface à son œuvre, M. d'Ancona adresse quelques critiques à ce travail. Il demande, en particulier, pour chaque table chronologique, une bibliographie plus méthodique et plus complète. C'est aussi notre désir. A propos de la question si controversée et si obscure des origines de la maison de Savoie, nous n'avons pas trouvé la mention de la dissertation qu'a publiée sur ce sujet M. de Manteyer et, dans la notice d'Asti, on chercherait vainement le livre de M. Gabotto sur « les Relations de la commune d'Asti avec la maison de Savoie. » Mais ce sont là, comme le fait remarquer M. d'Ancona, des omissions en quelque sorte fatales; elles n'empêcheront pas l'entreprise de M. Calvi de rendre de grands services aux travailleurs.

— Prise entre les deux états du Piémont et du Montferrat, la ville d'Asti essaya de maintenir contre l'un et l'autre sa propre indépendance, et comme, pour y parvenir, les richesses de ses banquiers et l'étendue de son territoire ne lui suffisaient pas, elle pratiqua à leur égard une politique de bascule, passant tour à tour de l'alliance de l'un à l'alliance de l'autre. Elle fut mêlée aussi aux événements plus généraux qui intéressèrent la Haute-Italie, et elle joua un rôle fort actif dans les ligues qui furent formées pour s'opposer à l'établissement de la puissance angevine avec Charles d'Anjou. C'est ce que nous montre M. F. GABOTTO dans l'étude qu'il a consacrée aux relations de la commune d'Asti avec la maison de Savoie (*Relazioni fra il Comune Astese e la Casa di Savoia*, fasc. 1 et 2. Turin, 1902, in-8°, 132 p.). Les deux premiers fascicules de ce travail nous conduisent des premières années du x^e siècle jusqu'au moment où Philippe prend en main le gouvernement du Piémont, comme vassal de son oncle Amédée V, comte de Savoie (1295). Malgré les intrigues inextricables qui rendent parfois un peu difficile la lecture de cette histoire, on la consultera avec le plus grand profit; elle est bien documentée et faite avec un sens critique affiné. Relevons tout particulièrement le passage où M. Gabotto ana-

lyse avec perspicacité la politique indécise de Grégoire X, allié fidèle et méfiant à la fois de Charles d'Anjou.

— *Venezia e la lega di Cambrai* de M. Antonio BONARDI (Venise, 1904, 38 p., extrait du *Nuovo Arch. ven.*) est surtout établi au moyen d'une source encore inédite, les *Diari* de Gerolamo Priuli, dont il donne en appendice d'intéressants extraits. Ce qui fait la valeur de ces *Diari*, c'est que l'auteur voulait qu'ils restassent cachés au moins cent ans; il n'y a pas ménagé les vérités amères. Ils complètent donc heureusement ceux de Sanuto et permettent de retracer la crise où sombrèrent les aspirations vénitiennes « alla signoria d'Italia. »

— *L'Indice della Rivista storica italiana dal 1884 al 1901*, par le prof. Costanzo RINAUDO, directeur de cette revue, est une introduction à la table des quinze dernières années du XIX^e siècle; on y trouve seulement l'énumération des chapitres auxquels se rapportent les articles publiés dans la revue, une liste des périodiques analysés dans cette revue, une liste des collaborateurs. Quant à la table elle-même, elle paraîtra plus tard, sur le modèle de la table de *Revue d'histoire moderne et contemporaine*.

Mexique. — M. Vicente G. QUESADA, qui fut, en 1891, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République argentine au Mexique, a publié ses souvenirs sous le titre de : *Recuerdos de mi vida diplomática, Misión en México, 1891* (Buenos-Ayres, J. Menéndez, 1904, in-8°, 160 p.). Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce petit volume des indiscrétions ou des révélations politiques d'un piquant inédit. Peut-être les juristes internationaux trouveront-ils plus d'intérêt à la sentence arbitrale que M. Quesada rendit, en 1897, dans un différend entre les États-Unis et le Mexique, et au sujet de laquelle l'auteur est entré dans d'assez amples détails.

Suisse. — M. Charles MÜLLER a écrit sur l'histoire de la censure dans l'ancien État bernois un volume fort intéressant (*Die Geschichte der Zensur im alten Bern*, Berne, Wyss, 1904, in-8° de iv-200 p.). A la lumière des documents conservés aux archives bernoises, l'auteur a étudié, à partir du XV^e siècle, le développement de cette institution, dont l'organisation définitive remonte à 1539 et qui subsista jusqu'à la chute de l'ancien régime, en 1798. Il a dressé la liste chronologique des écrits politiques, religieux et philosophiques que la censure officielle a condamnés durant cette période. Enfin deux chapitres sont relatifs, l'un à l'histoire de l'imprimerie d'État créée en 1599, l'autre au rôle joué par les journaux indigènes et étrangers jusqu'à la fin du XVIII^e siècle; ce dernier chapitre paraîtra un peu écourté.

— *L'imprimerie à Lausanne et à Morges jusqu'à la fin du XVI^e siècle* (Lausanne, Bridel, 1904, 47 p. in-4°) est le dernier travail qu'ait achevé le regretté Auguste BERNUS († 31 mars 1904). Cette plaquette, ornée du portrait de l'auteur et de reproductions de nombreuses marques d'imprimeurs, est une édition nouvelle et très augmentée d'articles de

journaux parus en 1902. Modèle d'érudition claire et précise, ce petit travail intéresse en même temps l'histoire du refuge religieux en Suisse et celle de la typographie française, à laquelle la Suisse romande doit la plupart de ses premiers imprimeurs.

— M. Albert NAEF, qui dirige avec une sagacité et une méthode remarquables les travaux de restauration du château de Chillon, vient de publier une curieuse étude sur *la Flottille de guerre de Chillon aux XIII^e et XIV^e siècles* (Lausanne, impr. Borgeaud, 1904, 76 p. in-8°, avec fig.). Dès le XIII^e siècle, les comtes de Savoie entretenirent sur le lac Léman un certain nombre de galères, construites par des maîtres génois, et qui jouaient un rôle dans les guerres féodales auxquelles Chillon, centre administratif et militaire, servait de base principale. Cette excellente notice s'appuie sur des extraits de comptes tirés des archives de Turin. — Dans un chapitre de son bel ouvrage sur *le Léman* (Lausanne, Rouge, t. III, 1904, p. 574 et suiv.), M. F.-A. FOREL a prouvé, par d'ingénieuses recherches, qu'il fallait chercher dans le type de ces galères militaires, que les Bernois conservèrent sur le lac pendant le XVI^e et le XVII^e siècle, l'origine de la barque marchande du Léman, dont la forme et la voilure caractéristiques sont bien connues des touristes.

— M. W. MERZ, à qui l'on doit déjà une excellente monographie du château de Habsbourg, vient de retracer l'histoire d'une autre forteresse féodale de l'Argovie, le château de Lenzbourg (*Die Lenzburg*. Arau, Sauerländer, 1904, xiii-172 et 110 p., 42 pl., 27 fig. et 3 tableaux généalogiques). Après avoir donné son nom à une famille originaire de la Suisse orientale, qui occupa le premier rang dans les comtés de Zurich et d'Argovie pendant le XI^e et le XII^e siècle, ce château a appartenu successivement aux Hohenstauffen, aux Kibourg et à leurs héritiers, les Habsbourg; les Bernois l'ont acquis au commencement du XV^e siècle. L'histoire de la Lenzbourg est donc intimement liée à celle de la Suisse septentrionale. Le volume que lui consacre aujourd'hui M. Merz est le résultat d'une enquête archéologique bien conduite et de recherches originales dans les documents, dont un assez grand nombre sont publiés en appendice. La richesse et le caractère scientifique de l'illustration rehaussent encore la valeur de ce livre.

— L'histoire de la famille noble de Landenberg par M. J. STUDER est destinée à un public assez étendu, mais les historiens la liront aussi avec profit (*Die Edeln von Landenberg*. Zurich, Schultess, 1904, xii-365 p. in-8°, 3 pl., 14 fig. et 13 tableaux généalogiques). Ils y trouveront exposées les destinées de cette importante maison, vassale des abbés de Saint-Gall et des comtes de Kibourg, et dont les différents rameaux ont possédé au moyen âge plus de trente châteaux ou seigneuries dans les comtés de Zurich, de Thurgovie et d'Argovie, et fourni un nombre considérable de soldats et de prélats de marque. L'auteur se proposait, en particulier, d'étudier un exemple caractéris-

tique de ce déclin fatal qui atteignit peu à peu la plupart des familles féodales; on regrettera que l'abondance même des détails qu'il a réunis ne laisse pas bien discerner les causes générales, économiques ou politiques, de ce phénomène.

— Nous avons déjà signalé aux lecteurs de la *Revue historique* le bel ouvrage de feu J. HUNZIKER sur la maison suisse. La troisième partie, publiée par les soins de M. C. JEGKLIN, est consacrée au groupe géographique formé par les Grisons, le canton de Glaris et une portion de celui de Saint-Gall. L'auteur y distingue deux types dont les éléments sont néanmoins souvent entremêlés, le type rhéto-roman et le type allemand. (*Das Schweizerhaus nach seinen landschaftlichen Formen und seiner geschichtlichen Entwicklung*. 3^{er} Abschnitt. Aarau, Sauerländer, 1905, vi-335 p. in-8°, avec de nombreuses fig.) — Une traduction française des deux premières parties, par M. F. BROILLET, a paru à Lausanne, chez Payot, en 1902 et 1904.

Russie. — *Nvedenie v istorion Gretsii* [Introduction à l'histoire de la Grèce], par V. Bouzesskouz (533 p. in-8°, 2^e éd. Kharkof, 1904). Il est rare, en tout pays, que des livres d'histoire ancienne atteignent deux éditions en deux ans, et c'est probablement la première fois que le fait se produit en Russie. A vrai dire, le livre de M. B. est, à propos de la Grèce antique, presque un livre d'histoire contemporaine. L'auteur y passe en revue, d'une part, les doctrines qui, depuis Vico, ont présidé au développement des études grecques; de l'autre, les découvertes qui les ont renouvelées dans ces dernières décades d'années. Le tableau qu'il en fait, très complet, très précis, très clair, même pour les profanes, explique amplement le succès de son œuvre.

Nos hellénistes lisent peu le russe, et c'est dommage. Il s'intéresseraient aux pages où M. B. expose les progrès des études grecques en Russie et les résultats des fouilles pratiquées sur les rives septentrionales de la mer Noire; ils ne s'intéresseraient guère moins, sans doute, à celles où il est question de leurs propres travaux. M. B. les connaît bien; pourtant, il y a quelques lacunes dans son énumération. Il semble négliger systématiquement l'histoire des cultes grecs et parle de façon trop sommaire de quelques livres récents, par exemple de celui de V. Bérard sur l'*Odyssee*. Nous souhaitons qu'une troisième édition comble ces lacunes, et que, de plus, M. B. s'y affranchisse de certaines habitudes russes qui défigurent les noms français. Nous sursautons en l'entendant citer nos illustres Gomol et Golo (Homolle, Holleaux); pourquoi ne pas écrire comme nous?

E. H.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE¹.

ANTIQUITÉ.

- Audollent.** La Carthage romaine, 353.
Aust (E.). Die Religion der Römer, 133.
Boudeskoul (Y.). Introduction à l'histoire de la Grèce, 449.
Bruns (Ivo). Die Persönlichkeit in der Geschichtsschreibung der Alten, 138.
Collignon (A.). Pétrone en France, 208.
Coppens (Urbain). Le palais de Caïphe et le nouveau jardin des PP. Assomptionnistes au mont Sion, 212.
Dellefsen. Untersuchungen über die Zusammensetzung der Naturgeschichte des Plinius, 140.
Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, 430.
Diels. Elementum; eine Vorarbeit zum griechischen und lateinischen Thesaurus, 135.
Dieterich (A.). Die Grabschrift des Aberkios, 134.
Dzialko (K.). Untersuchungen über ausgewählte Kapitel der antiken Buchwesens, 136.
Ehrhard (Albert). Die altchristliche Literatur, 1884-1900, 143.
Furtwängler. Die antiken Gemmen, 144.
Glötz (Gustave). De la solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce, 375.
Götz (G.). Corpus glossarum emendatarum, 135.
Groag (Edm.). Zur Kritik von Tacitus' Quellen in den Historien, 142.
Hirschfeld (O.). Das Consulatsjahr des Tacitus, 141.
Hirzel (R.). Der Dialog; ein literarischer Versuch, 137.
Hübner. Die Büste von Ilici, 145.
Klotz (A.). Das Geschichtswerk des ältern Seneca, 139.
Leo (Fr.). Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form, 138.
 — Die staatsrechtlichen Excursus in Tacitus' Annalen, 141.
 — Tacitus, 141.
Marc. Plan eines Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der Neuere Zeit, 343.
Muenzer (F.). Beiträge zur Quellenkritik der Naturgeschichte des Plinius, 140.
Norden (Ed.). Vergils Aeneis im Lichte ihrer Zeit, 139.
Pernice (E.) et Winter (Fr.). Der Hildesheimer Silberschatz, 146.
Peter (H.). Der Brief in der römischen Literatur, 137.
Petersen (E.). Die Dioskuren auf Monte Cavallo und Juturna, 145.
 — Ara pacis augustae, 145.
Reiter (S.). Zur Etymologie von Elementum, 135.
Samter. Familienfeste der Griechen und Römer, 133.
Sandys (J. E.). A history of the classical scholarship, 360.
Schanz. Geschichte der römischen Literatur, 136.
Schneidewin. Die antike Humanität, 139.
Schultze (Y.). Archäologie der christlichen Kunst, 144.
Seeck. Der Anfang von Tacitus' Historien, 142.
 — Der Hildesheimer Silberfund, 147.
Semrau. Die Kunst des Altertums, 143.
Strzygowski. Orient oder Rom, 144.
Thesaurus linguae latinae, 135.
Tolkiehn. Die inschriftliche Poesie der Römer, 139.
Willers (H.). Die römischen Bronzemeister von Hemmoor, 146.
Winter (Fr.). Kunstgeschichte in Bildern, 143.
 — Der Silberschatz von Boscoreale, 146.
 — Voy. Pernice.
Wobbermin. Religionsgeschichtliche Studien zur Frage der Beeinflussung des Urchristentums durch das antike Mysterienwesen, 134.
Woelfflin. Zur Komposition der Historien des Tacitus, 142.

1. Nous indiquons ici, outre les ouvrages qui ont été l'objet d'un compte-rendu spécial, ceux qui sont appréciés dans les *Bulletins* et dans la *Chronique*.

Zielinski. Cicero im Wandel der Jahrhunderte, 138.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Delbrück (Hans). Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte, 148.

Fergusson (G. D.). Lectures on the history of Middle ages, 445.

Seignobos et Métin. Histoire contemporaine depuis 1815, 435.

AUTRICHE-HONGRIE.

Institut für österreichische Geschichtsforschung, 441.

Lang (Alois). Beiträge zur Kirchengeschichte der Steiermark aus römischen Archiven, 441.

Maag. Das Habsburgische Urbar, t. II; publ. p. *Schweizer et Glatth,* 223.

Pantz (Anton von). Beiträge zur Geschichte der Innerberger Hauptgewerkschaft, 441.

Starzer (Albert). Die landesfürstlichen Lehen in Steiermark, 1421-1456, 441.

ALLEMAGNE.

Ebel (Karl). Philipp der Grossmütige, 440.

Kirchseisen. Geschichte des literarischen Porträts in Deutschland, 439.

Köhne (Carl). Das Recht der Mühlen bis zum Ende der Karolingerzeit, 218.

Strzygowski. Der Dom zu Aachen und seine Entstellung, 359.

ÉGLISE.

Babut (E.-Ch.). Le concile de Turin, 278, 312.

Baudrillart (André). Saint Paulin, 130.

Berlière (dom Ursmer). Inventaire analytique des *Libri obligationum et solutionum* des archives Vaticanes, 216.

Bernoulli (C.-A.). Die Heiligen der Merowinger, 151.

Besse (dom). Saint Wandrille, 129.

Dællinger (Ignace de). La papauté; son origine et son développement jusqu'en 1870; trad. p. *Giraud-Teulon,* 127.

Dufourcq (A.). Saint Irénée, 209.

Eisenhofer (L.). Das bischöfliche Rationale, 218.

Fouard (abbé C.). Saint Jean et la fin de l'âge apostolique, 430.

Friedländer (L.). Der Philosoph Seneca, 140.

Giraud-Teulon. Voy. *Dællinger.*

Grisar (le P. H.). San Gregorio Magno, 126.

Hurter. Nomenclator literarius theologiae catholicae, 218.

Jésuites (les). Idéal et réalité, 210.

Kervat (Léon de). Sancti Antonii de Padua vitae duae, 125.

Kroll (W.). Das Afrikanische Latein, 136.

Martin (abbé Eug.). Saint Léon IX, 129.

Vrai (Jean). Éphémérides de la papauté, 129.

Weis. Christenverfolgungen, 134.

Wendland. Jesus als Saturnalienkönig, 133.

ESPAGNE.

Allamira y Crevea (R.). Historia de España y de la civilización española, 156.

Codera (Francisco). Homenaje en su jubilación del profesorado, 222.

Figueroa (Francisco de). Relación de las misiones de la Compañía de Jesús en el país de los Mayas, 222.

Gutierrez de Santa-Clara. Historia de las guerras civiles del Perú, 1544-1548, 222.

Ibarra. Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I, 1034-1063, 222.

Quesada (Vicente). Recuerdos de mi vida diplomática. Misión en México, 1891, 447.

FRANCE.

Anderson (Fr. M.). The constitutions and other select documents illustrative of the history of France, 1789-1901, 220.

Aulard (A.). Polémique et histoire, 210.

Babeau (Paul), Boulenger (J.) et Patry (H.). Voy. *Rabelais.*

Barrau-Dihigo. La Gascogne, 124.

Bauchond (Maurice). La justice criminelle du magistrat de Valenciennes au moyen âge, 116.

Baudi di Vesme. Rolando, marchese della Marca Brettone, 221.

Beaurain (Georges). Le portail de l'église de Mimisan, 436.

Bonnet (E.). Les variations de valeur de la monnaie melgorienne, 212.

Borrelli de Serres. Recherches sur

- divers services publics, du XIV^e au XVIII^e siècle, 100.
- Boulenger (Jacques)**. La *Supplicatio pro apostasia* et le bref de 1536, 432.
- Bourgeois (René)**. Du mouvement communal dans le comté de Champagne aux XII^e et XIII^e siècles, 113.
- Bourrilly (V.-L.) et Weiss (N.)**. Jean Du Bellay, les protestants et la Sorbonne, 432.
- Bruel**. Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny, 107.
- Brutails (Auguste)**. La coutume d'Andorre, 119.
- Brunetière**. Variétés littéraires, 209.
- Chamberland**. Un plan de restauration financière en 1596 attribué à Pierre Forget de Fresne, 433.
- Le conflit de 1597 entre Henri IV et le Parlement de Paris, 433.
- Charlét (S.)**. Le Lyonnais, 124.
- Clouzot (H.)**. Cens et rentes dus au comte de Poitiers à Niort au XIII^e s., 118.
- Crémieux (Ad.)**. Les Juifs de Marseille au moyen âge, 120.
- Dampierre (J. de)**. Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises, 1492-1664, 434.
- Degeri (abbé A.)**. L'ancien collège de Dax, 213.
- Ducernoy (Émile)**. Le duc de Lorraine Mathieu I^{er}, 1139-1176, 103.
- Les états généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'en 1559, 103.
- Fabry (G.)**. Histoire de l'armée d'Italie, 1796-1797, 160.
- Fagniez (Gustave)**. Corporations et syndicats, 209.
- Faucon (Maurice)**. Notice sur la construction de l'église de la Chaise-Dieu, 131.
- Fournier (A.)**. La topographie ancienne du département des Vosges, 117.
- Fraikin (abbé J.)**. Comptes du diocèse de Bordeaux, 1316-1453, d'après les archives de la Chambre apostolique, 109.
- Geffroy (Gustave)**. La Bretagne, 211.
- Giraud (Victor)**. Chateaubriand, 210.
- Giroux (Fr.)**. La composition de la Satyre Ménippée, 432.
- Gravier (Henri)**. Essai sur les prévôts royaux, du XI^e au XIV^e siècle, 115.
- Jaurgain (Jean de) et Maumus (Justin)**. Cartulaire du prieuré de Saint-Mont, 108.
- Leroux (Alfred)**. Quelques améliorations possibles dans l'organisation des archives provinciales, 436.
- Longnon (Auguste)**. Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 110.
- Lot (Ferdinand)**. Fidèles ou vassaux? 95.
- Études sur le règne de Hugues Capet, 96.
- Luquet (G.-H.)**. Aristote et l'Université de Paris pendant le XIII^e siècle, 123.
- Maclehose (Sophia)**. From the monarchy to the Republic in France, 444.
- Magne (Émile)**. Bertran de Born, 212.
- Marx (Karl)**. La lutte des classes en France, 163.
- Ménard (E.)**. Études sur les transformations de Paris, 340.
- Michaut (G.)**. Études sur Sainte-Beuve, 211.
- Molinier (Aug.)**. Les sources de l'histoire de France, fasc. 5, 211.
- Monod (Bernard)**. L'élection épiscopale de Beauvais, 1100-1104, 100.
- Morin (Louis)**. Les machines et la coopération chez les tondeurs de grandes forces de Troyes, 433.
- La question des pensions à la Société générale de secours mutuels de Troyes, 433.
- Mouchier (Jos.)**. La Font-Brisson, Romazières et leurs environs, 213.
- Musset (Georges)**. La coutume de Royan au moyen âge, 213.
- Pannet (abbé)**. Il n'y a jamais eu de Victorins à l'Épine, 212.
- Pérouse (Gabriel)**. Le cardinal Louis Aleman et la fin du grand schisme, 317.
- De epistolis Æneae Sylvii Piccolomini, 317.
- Petit (Joseph)**. Un capitaine du règne de Philippe le Bel : Thibaut de Chepy, 346.
- Philosophers (the) and the french revolution, 444.
- Prévost (Michel)**. Étude sur la forêt de Roumare, 118.
- Quignon (G.-H.)**. La bibliothèque de la ville de Beauvais, 1789-1903, 435.
- Rabelais**. Pantagruel, édit. Babeau, Boulenger et Patry, 432.
- Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. XXIV; publ. p. L. Delisle, 209.
- Roloff (Gustav)**. Napoléon I^{er}, 384.
- Santi (L. de)**. L'expédition du Prince Noir en 1355, 213.
- Sauve (Fernand)**. Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, Saint-Symphorien, 131.
- Thalamas**. Jeanne d'Arc, 431.
- Thomas (Antoine)**. Nouveaux essais de philologie française, 431.

Usureau. Le voyage de Henri IV à Angers en 1598. Un collège de province au XVIII^e siècle, 433.

— *Beaupréau*. Antoine Fournier et M^r Turpault de Cholet. Un aumônier des Chouans : Jean Baudoin. L'enquête scolaire de l'an IX dans le département de Maine-et-Loire, 434.

— Pouillé du diocèse d'Angers de 1783, 434.

GRANDE-BRETAGNE.

Bateson (Miss Mary). Borough customs, 442.

Firth (C. H.). A plea for the historical teaching of history, 441.

Gross (Charles). The medieval law of intestacy, 441.

Guiney (Louise I.). Robert Emmet, 219.

Henderson. James I and VI, 219.

Hirst (Fr. W.). Adam Smith, 444.

Laurie (Sir A. C.). Early scottish charters prior to A. D. 1153, 444.

Leadam (I. S.). Select cases before the king's Council in Star Chamber, 442.

Lee (Sidney). Great Englishmen of the XVIIth century, 219.

Mailland (F. W.). Year-books of Edward II, 442.

Mitchell (W.). An essay on the early history of the law Merchant, 443.

Pipe roll Society, t. XXV; publ. p. J. H. Round, 442.

Pitt-Lewis (G.). The Shakespeare story, 443.

Roz (Firmin). Sous la couronne d'Angleterre, 435.

Selden Society, 442.

Stanley (Vernon). Hierurgia anglicana, 443.

ITALIE.

Archivio Muratoriano, 445.

Bertaux (Émile). Rome, 338.

Bonardi (Antonio). Venezia e la lega di Cambrai, 447.

Cais di *Pierlas* (Eug.). Storia del reggimento di Susa, 2 maggio 1800, 162.

Calvi (Emitio). Tavole storiche dei comuni italiani, 446.

Führer (J.). Forschungen zur Sicilia sotterranea, 134.

Gabotto (F.). Relazioni fra il Comune Astese e la Casa di Savoia, 446.

La Mantia (Giuseppe). I capitoli delle colonie greco-albanesi di Sicilia, sec. xv e xvi, 220.

Loncao (Enrico). Stato, chiesa e famiglia in Sicilia, 221.

Villari (Pasquale). Le invasioni barbariche in Italia, 364.

ORIENT BYZANTIN.

Beylié (général de). L'habitation byzantine, 358.

Bréhier (Louis). La querelle des images, 130.

Cumont (F.). Une formule grecque de renonciation au judaïsme, 352.

— La conversion des juifs byzantins au IX^e siècle, 352.

Diehl (Charles). Théodora, 316.

— Sur la date de quelques passages du Livre des Cérémonies, 350.

Dieterich (K.). Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur, 360.

Évangélides. Ἐράλειος, 345.

— Ἱστορία τῆς Ἑραπεινῆς, 356.

Gay (J.). L'Italie méridionale et l'empire byzantin, 867-1071, 353.

— Le pape Clément VI et les affaires d'Orient, 1312-1352, 368.

Gelzer (H.). Der Patriarchat von Achrida, 352.

— Der wiederaufgefundene Codex des Kl. Klemens, 353.

Gillmann (F.). Das Institut der Chorbisshöfe im Orient, 351.

Grenier (Pierre). L'empire byzantin. I : l'Être social, 343.

Gruhn (A.). Die Byzantinische Politik zur Zeit der Kreuzzüge, 367.

Koch (P.). Die byzantinischen Beamtentitel 400-700, 349.

Krumbacher. Geschichte der byzantinischen Literatur, 341.

Marquart. Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge, 365.

Martroye. L'Occident à l'époque byzantine, 363.

Millet (G.). La collection chrétienne et byzantine des Hautes études, 357.

— *Pargoire* et *Petit*. Recueil des inscriptions chrétiennes du mont Athos, 358.

Mitard. Études sur le règne de Léon VI, 350.

Neumann (C.). Byzantinische Kultur und Renaissance Kultur, 363.

Norden (W.). Das Papsttum und Byzanz, 366.

Pears (E.). The destruction of the greek empire, 347.

Roth. Geschichte des Byzantinischen Reiches, 344.

Schlumberger. Expédition des Almu-
garaves en Orient, 346.

— Le tombeau d'une impératrice byzantine à Valence, en Espagne, 347.

Schmitt (J.). The chronicle of Morea, 356.

Wachter. Der Vertall des Griechen-
tums in Kleinasien im XIV Jahrh.,
355.

PAYS-BAS.
(BELGIQUE ET HOLLANDE.)

Annuaire de l'Université de Louvain,
437.

Cuvellier (J.). Inventaire des inven-
taires de la 2^e section (archives du
royaume de Belgique), 216.

Fredericq (Paul). Mélanges, 215.

Gislebert de Mons. Chronique; publ.
p. *L. Vanderkindere*, 217.

Hubert (Eugène). Les garnisons de la
Barrière dans les Pays-Bas autri-
chiens, 158.

Kurth (G.). Notger de Liège et la
civilisation au x^e siècle, 438.

Leener (Georges de). Les syndicats
industriels en Belgique, 385.

Rembry (E.). Les remaniements de la
hiérarchie épiscopale en Belgique
au xix^e siècle, 438.

Vanderkindere (L.). Voy. *Gislebert
de Mons*.

Verriest (Léo). La charité de Saint-
Christophe et ses comptes du xiii^e s.,
115.

POLOGNE.

*Codex epistolaris Vitoldi, magni ducis
Lithuaniae*, 373.

Goszycki (Casimir). Aperçu de l'his-
toire sociale de l'État polonais, 374.

Korzon (Th.). Histoire intérieure de
la Pologne sous son dernier roi,
St-Aug. Poniatowski, 373.

Sobieski (Wenceslas). La haine reli-
gieuse des foules sous le règne de
Sigismond, 374.

Vetera monumenta juris Polonici, 373.

SUISSE.

Bernus (Auguste). L'imprimerie à Lau-
sanne et à Morges jusqu'à la fin du
xvi^e siècle, 447.

Bullinger. Korrespondenz mit den
Graubündnern; publ. p. *T. Schiess*,
224.

Hunziker (J.). Das schweizerische
Haus; 3^e partie; publ. p. *C. Jecklin*,
449.

Merz (W.). Die Lenzburg, 448.

Müller (Charles). Die Geschichte der
Zensur im alten Bern, 447.

Naeff (Albert). La flottille de guerre
de Chillon aux xiii^e et xiv^e siècles,
448.

Schiess (T.). Voy. *Bullinger*.

Steck (R.). Die Akten des Jeterpro-
zesses nebst dem Defensorium, 224.

Studer (J.). Die Edeln von Landen-
berg, 448.

DIBLIOGRAPHIE.

Bédier (Jos.) et Roques (Mario). Bi-
bliographie des travaux de Gaston
Paris, 431.

Curzon (H. de). Répertoire des ar-
chives de la maison du roi, aux
Archives nationales, 211.

Delalain (Paul). Essai de bibliogra-
phie de l'histoire typographique et
de la librairie en France, 436.

Lasteyrie (R. de) et Al. Vidier.
Bibliographie générale des travaux
historiques et archéologiques publiés
par les sociétés savantes de la France,
213.

Lazard (Lucien). Répertoire alphabé-
tique du fonds des domaines aux
archives de la Seine, 211.

Little (A. G.). Initia operum latinorum
quae seculis xiii, xiv et xv attri-
buuntur, 219.

Rinaudo (Costanzo). L'Indice della
Rivista storica italiana, 447.

Van den Gheyn (J.). Catalogue des
mss. de la Bibliothèque royale
(Bruxelles), t. IV, 216.

CHRONOLOGIE ET PALÉOGRAPHIE.

Jordan (W. L.). Astronomical and
historical chronology, 218.

Prou (Maurice). Recueil de fac-simi-
lés d'écritures, 213.

GÉOGRAPHIE.

Lucas. Geography of South and East
Africa; nouv. édit. p. *Egerton*, 445.

HISTOIRE DE L'ART.

Benoit (F.). Reynolds, 335.

Bouchot (Henri). Les primitifs fran-
çais, 323.

Breton (Jules). La peinture, 336.

Comte (Jules). Les maîtres de l'art,
332.

Dalbon. Les origines de la peinture à
l'huile, 324.

Gonse. Les musées de France, 340.

Hamel. Albert Dürer, 333.

Hourticq. L'art académique, 327.

Hullin. L'exposition des primitifs fran-
çais au point de vue de l'influence
des frères Van Eyck sur la peinture
française et provençale, 324.

Krauss (F.-X.). Geschichte der christlichen Kunst, 144.

Lafenestre. Les primitifs flamands; les primitifs français, 324.

— Jehan Fouquet, 325.

Lozar (Bela). Ladislav de Paál, 336.

Leger (Louis). Moscou, 339.

Maublair (Camille). Fragonard, 330.

— L'impressionnisme, 337.

Michaelis. Handbuch der Kunstgeschichte, 143.

Poète (Marcel). Les primitifs parisiens, 325.

Reinach (Salomon). Apollo, 340.

Rosenthal (L.). David, 334.

Schefer (Gaston). Chardin, 327.

Tourneux (Maurice). La Tour, 328.

Valabregue (A.). L'œuvre des frères Le Nain, 325.

Wærmann (K.). Geschichte der Kunst aller Zeiten und Völker, 143.

Zimmermann (M.-G.). Kunstgeschichte des Altertums und Mittelalters, bis zum Ende der römischen Epoche, 143.

IDÉES MORALES ET POLITIQUES.

Alphandéry. Les idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIII^e siècle, 121.

Bonnefon (J. de). Les cas de conscience moderne, 210.

Letelier (Valentin). La evolución de la historia, 153.

Newland (H. O.). A short history of citizenship and introduction to sociology, 443.

Picavet (François). Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales, 105.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.		Pages
Émile BOURGEOIS. La collaboration de Saint-Simon et de Torcy.		251
Alfred BOURGUET. Le duc de Choiseul et l'Autriche		1
H. HOUSSAYE, de l'Académie française. Les intrigues royalistes de Fouché et de Davout, 1815		22
B. DE MANDROT. Le meurtre de Jean Berry, 1488		225
MÉLANGES ET DOCUMENTS.		
Mgr. L. DUCHESNE. Le concile de Turin		278
Ch.-V. LANGLOIS. Notices et documents relatifs à l'histoire de France au XIII ^e et au XIV ^e siècle : <i>Nova curie</i>		55
L. MAURY. Les comtesses de la Marck et de Boufflers et Gustave III; 1 ^{er} article		302
Ch. E. OELSNER. Fragments de ses Mémoires relatifs à la Révolution française, publ. p. Alfred STERN; <i>suite et fin</i> . .		80
CORRESPONDANCE.		
Lettre de M. Albert MATHIEZ		93
BULLETIN HISTORIQUE.		
Nécrologie. Bernard Monod, par G. MONOD, de l'Institut . .		310
Allemagne et Autriche. Publications relatives à l'histoire romaine, 1896-1902, par W. LIEBENAM.		133
France. Moyen âge, par Chr. PFISTER	95,	312
— — par Ph. LAUER		107
— Publications relatives à l'histoire de l'Art, par Bernard MONOD		321
— Publications relatives à l'empire byzantin, par Louis BRÉHIER		341
Pologne, par KOCHANOWSKI		369
COMPTES-RENDUS CRITIQUES.		
R. ALTAMIRA Y CREVEA. Historia de España y de civilisation española. (<i>G. Desdevises du Dezert.</i>)		156
[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE MARS-AVRIL 1905.]		

TABLE DES MATIÈRES.

457

	Pages
C.-A. BERNOULLI. Die Heiligen der Merowinger. (R. Poupardin.)	151
E. CAIS DE PIERLAS. Storia del reggimento di Susa e del suo ingresso a Nizza, 1800. (F. Bouvier.)	162
H. DELBRUECK. Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte. (Ch. Lécivain.)	148
G. FABRY. Histoire de l'armée d'Italie, 1796-97. (F. Bouvier.)	160
G. GLOTZ. De la solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce. (G. Bloch.)	375
E. HUBERT. Les garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas autrichiens. (M. Philippson.)	158
G. DE LEENER. Les syndicats industriels en Belgique. (H. Hauser.)	385
V. LETELIER. La evolución de la historia. (G. D.)	153
K. MARX. La lutte des classes en France. (G. Weill.)	163
G. ROLOFF. Napoléon I ^{er} . (P. Bondonis.)	384

LISTE ALPHABÉTIQUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

	Pages
1. K. Akademie der Wissenschaften (Berlin).	194
2. K. Akademie der Wissenschaften (Munich)	412
3. Archiv für Hessische Geschichte	414
4. Archiv für katholisches Kirchenrecht	190
5. Archiv für Kulturgeschichte	410
6. Beiträge zur alten Geschichte	410
7. Beiträge zur Hessischen Kirchengeschichte	414
8. Byzantinische Zeitschrift	187
9. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen	413
10. Göttingische gelehrte Anzeigen	185
11. Historische Zeitschrift	407
12. Historisches Jahrbuch	186
13. Jahrbücher f. Nationalökonomie u. Statistik	192
14. Mitteilungen d. d. Gesellschaft Ostasiens	414
15. Mitteilungen d. histor. Vereins der Pfalz	195
16. Mitteilungen d. k. deutschen archæol. Instituts	411
17. Mitteilungen d. Oberhessischen Geschichtsvereins	414
18. Mitteilungen d. Vereins f. Geschichte von Osnabrück	195
19. Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum	411
20. Neues Archiv	187
21. Nord und Süd	194
22. Philologus	193, 411
23. Rheinisches Museum für Philologie	412
24. Verhandlungen d. hist. Vereins f. Niederbayern.	195

	Pages
25. Verhandlungen d. hist. Vereins v. Oberpfalz	195
26. Vierteljahrschrift f. Social u. Wirtschaftsgeschichte . . .	193
27. Zeitschrift d. Aachener Geschichtsvereins	414
28. Zeitschrift d. Gesellschaft f. Schleswig-Holstein	414
29. Zeitschrift d. Vereins f. Hessische Geschichte	414
30. Zeitschrift d. Vereins f. Thüringische Geschichte	195
31. Zeitschrift f. d. Geschichte d. Oberrheins	196
32. Zeitschrift f. katholische Theologie	190
33. Zeitschrift f. Kirchengeschichte	191

ALSACE-LORRAINE.

1. Jahrbuch d. Gesellschaft f. Lothring. Geschichte . . .	184
2. Jahrbuch f. Geschichte u. Literatur Elsass-Lothringens.	184
3. Revue d'Alsace	184

AUTRICHE-HONGRIE.

1. Blätter d. Vereins f. Landeskunde v. Niederoesterreich.	196
2. Bulletin international de l'Ac. des sc. de Cracovie . .	415
3. Denkschriften d. k. Akademie der Wissenschaften . .	415
4. Mittheilungen d. Instituts f. oesterr. Geschichtsforsch.	197
5. Mittheilungen d. Musealvereins f. Krain	198

ÉTATS-UNIS.

1. The american historical Review	426
---	-----

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres	175, 398
2. Académie des sciences morales et politiques	399
3. Annales de la Soc. des lettres des Alpes-Maritimes . .	177
4. Annales des sciences politiques	396
5. Annales du Midi	398
6. Bibliographe (le) moderne	172
7. Bibliothèque de l'École des chartes	164
8. Bulletin critique	167, 391
9. Bulletin de Correspondance hellénique	169
10. Bulletin hispanique	171, 395
11. Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne . . .	398
12. Bulletin italien	171, 395
13. Correspondance (la) historique et archéologique . . .	393
14. Correspondant (le)	173, 396
15. Études par des PP. de la Compagnie de Jésus	174
16. Nouvelle Revue historique de droit	171
17. Polybiblion	167
18. Révolution (la) française	393
19. Revue archéologique	170, 394
20. Revue bourguignonne	177
21. Revue celtique	395
22. Revue critique d'histoire et de littérature	168, 391

TABLE DES MATIÈRES.

439

	Pages
23. Revue de Gascogne	398
24. Revue de Géographie	171
25. Revue de l'histoire des religions	170
26. Revue (la) de Paris	397
27. Revue de Synthèse historique	389
28. Revue des Bibliothèques	173
29. Revue des Études anciennes	394
30. Revue des Études grecques	170
31. Revue des Études historiques	165
32. Revue des Études rabelaisiennes	170
33. Revue des Questions historiques	386
34. Revue d'histoire de Lyon	178
35. Revue d'histoire diplomatique	165
36. Revue d'histoire moderne et contemporaine	166, 391
37. Revue d'histoire, rédigée à l'Etat-major	171, 395
38. Revue du Béarn et du Pays basque	178
39. Revue du Berry	178
40. Revue générale du droit	172
41. Revue historique et archéologique du Maine	178
42. Société archéologique de Tarn-et-Garonne	177
43. Société de l'histoire de Paris	176
44. Société de l'histoire du Protestantisme français	176
45. Société nationale des Antiquaires de France	175, 399
46. Travaux de l'Académie nationale de Reims	178

GRANDE-BRETAGNE.

1. The Athenaeum	199, 423
2. Edinburgh Review	200
3. The English historical Review	422
4. The Nineteenth Century	425
5. Quarterly Review	425
6. Review of hist. publications relating to Canada	201
7. Transactions of the r. historical Society	424

BELGIQUE.

1. Analecta Bollandiana	179
2. Annales de l'Académie d'archéologie d'Anvers	400
3. Annales de la Fédération arch. et hist. de Belgique	400
4. Annales de la Société archéologique de Namur	400
5. Annales de la Société archéologique de Nivelles	400
6. Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles	401
7. Annales de la Société d'émulation de la Flandre	401
8. Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg	400
9. Annales du Cercle archéologique de Termonde	401
10. Annales du Cercle archéologique du pays de Waas	401
11. Annales du Cercle hutois des sciences et beaux-arts	402
12. Archives (les) belges	402

	Pages
13. Bulletin bibliographique du Musée belge	402
14. Bulletin de l'Académie d'archéologie	403
15. Bulletin de l'Académie flamande	403
16. Bulletin de la Classe des lettres de l'Académie royale .	403
17. Bulletin de la Commission royale d'histoire	403
18. Bulletin de la Société d'art et d'hist. de Liège	405
19. Bulletin de la Société d'hist. et d'archéol. de Gand . .	405
20. Bulletin de la Société vierviétoise d'archéologie	405
21. Bulletin de l'Institut archéologique liégeois	404
22. Leodium	405
23. Musée (le) belge	406
24. Publications de la Société hist. du Limbourg	406
25. Revue belge de numismatique	406
26. Revue bénédictine de Maredsous	180
27. Revue de l'Instruction publique	182
28. Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain	180
29. Revue générale	183
30. Revue historique de l'ancien duché de Brabant	183
31. Wallonia	183
GRÈCE.	
4. Νέος Έλληνομνήμων	204
ITALIE.	
1. Archivio della Società romana di storia patria	415
2. Archivio storico italiano	416
3. Archivio storico lombardo	419
4. Archivio storico per le provincie Napoletane	420
5. Archivio storico Siciliano	421
6. Miscellanea di storia patria	420
7. Rivista d'Italia	421
Chronique et Bibliographie	206, 430
Index bibliographique	450

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

